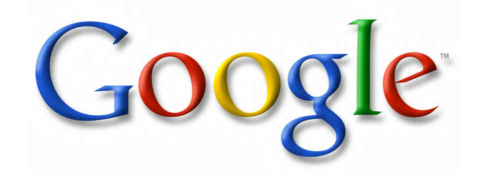
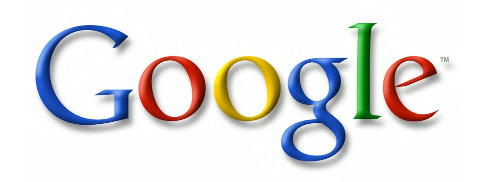

Google




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181114 1



LES SLAVES.

TOME PREMIER.

Paris — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon.
(quartier de l'École-de-Médecine).

LES SLAVES

COURS

PROFESSÉ AU COLLÉGE DE FRANCE,

PAR

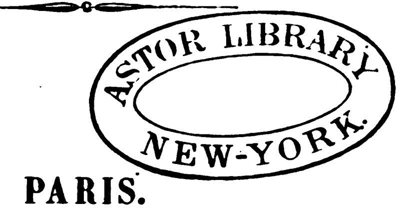
ADAM MICKIEWICZ

(1840-1841).

ET PUBLIÉ D'APRÈS LES NOTES STÉNOGRAPHIÉES.

TOME PREMIER.

Les pays slaves et la Pologne. Histoire et Littérature.



PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

COMON, ÉDITEUR

QUAI MALAQUAIS, N° 15.

1849.



PRÉFACE

DE L'ÉDITION ALLEMANDE.

Je dois au public quelques explications sur les circonstances au milieu desquelles s'est formé cet ouvrage dont je me reconnais auteur, bien que je ne l'aie point écrit.

Le gouvernement français ayant créé, au Collége de France, une chaire de langues et littératures slaves, et m'ayant appelé à l'occuper, je quittai Lausanne, où me tenait tout ce qui peut attacher un exilé à la terre étrangère : j'acceptai ma charge de professeur, à Paris, comme le devoir d'un serviteur dans la cause de la Pologne et des pays slaves, dans la cause de la France.

Privé le plus souvent de documents historiques à consulter, je dus commencer avec mes seules ressources, avec mes souvenirs. Ce que j'avais senti et observé pendant mon séjour dans les divers pays slaves; ce que j'avais retenu de mes anciennes études sur leur histoire et leur littérature; ce qui surtout était entré en moi de l'esprit qui anime actuellement ces peuples; voilà tout ce que je possédais : je le partageai avec mon auditoire. Un cours littéraire au Collége de France a pour but l'exposition des résultats acquis à

la science plutôt que la recherche approfondie des détails; parmi ceux qui fréquentent le Collége de France, il y en a qui connaissent les détails aussi bien que le professeur et ne peuvent pas être enseignés comme des étudiants. Mon public était, en majeure partie, composé de Slaves. Toutes ces considérations ont exercé une grande influence sur la forme extérieure de mon cours.

Chaque fois que j'avais à parler à mon auditoire, je me présentais sans discours préparé, souvent même sans la moindre note écrite. Un sujet entamé m'amenait souvent à pénétrer au cœur des questions littéraires ou philosophiques qui s'y rapportaient et à livrer, d'une manière improvisée, et les résultats de mes études passées, et mes sentiments personnels les plus intimes.

Quelques uns de mes auditeurs commencèrent par prendre des notes à mesure que je parlais; plus tard, ils appelèrent un sténographe à leur aide. D'après ces notes et sténographies, ils composèrent et firent imprimer une traduction polonaise, qui elle-même fut traduite, en allemand, par mon ami et compatriote Gustave Siegfried.

Dans le texte polonais et, par suite, dans le texte allemand, beaucoup d'erreurs de dates, chiffres ou noms, et quelquefois des vices d'expression ont passé inaperçus. Ces inexactitudes, choquantes pour un public littéraire aussi sévère que le public allemand,

m'imposent l'obligation de faire observer que je n'ai pas eu le temps de revoir d'une manière suffisante l'édition polonaise; que cette publication a été faite en grande partie par des émigrés polonais qui, continuellement occupés de l'intérêt si grand et si vital de leur patrie, ne peuvent donner à la littérature et à la philologie qu'une attention de second ordre. Cependant, malgré ces fautes de détails, que chacun pourra facilement rectifier lui-même, l'idée générale qui a présidé à mes leçons est restée la même.

Dans la partie de mon cours renfermée dans les deux derniers volumes, que je recommande plus particulièrement à l'attention de mes lecteurs, je me suis efforcé de faire voir clairement comment l'idée du messianisme, germée au sein des peuples slaves, sortie de l'intérieur moral de la nation polonaise, franchit aujourd'hui ces premières limites, devient le besoin religieux et politique de la France, et, perçant le chaos de la philosophie allemande, devient l'idée européenne.

Les ouvrages de poésie et de philosophie que nous avons analysés dans ce cours, et même cette publication actuelle, ne doivent être regardés que comme des lueurs éparses, tombées de cette idée pour commencer à disperser les ténèbres de notre atmosphère politique, philosophique et littéraire.

Paris, ce 5 avril 1845.

A MES LECTEURS.

Les dates de ce Cours indiquent l'époque à laquelle je l' commencé et celle à laquelle j'ai été obligé de le finir. Au jourd'hui, j'aurais dû, peut-être, le modifier en quelques poin de détails; mais je n'aurais rien à changer au fond de l'id capitale que j'y ai traitée.

Le temps nécessaire pour faire de ces leçons un ouvra plus complet m'a manqué jusqu'ici, car j'ai eu, comm Polonais, de nouveaux devoirs à remplir envers mon pays depuis huit ans, j'ai été sous la préoccupation de l'idée que développais dans mon cours; aujourd'hui, je suis sous cell plus grande encore, des événements que cette idée fait surg sur le vaste champ de la politique.

Néanmoins, le public français trouvera, dans cette éditio plus de correction que dans les deux éditions, polonaise allemande, qui l'ont précédée.

A. MICKIEWICZ.

Paris, ce 31 mai 1849.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION ALLEMANDE.

Je dois au public quelques explications sur les circonstances au milieu desquelles s'est formé cet ouvrage dont je me reconnais auteur, bien que je ne l'aie point écrit.

Le gouvernement français ayant créé, au Collége de France, une chaire de langues et littératures slaves, et m'ayant appelé à l'occuper, je quittai Lausanne, où me tenait tout ce qui peut attacher un exilé à la terre étrangère : j'acceptai ma charge de professeur, à Paris, comme le devoir d'un serviteur dans la cause de la Pologne et des pays slaves, dans la cause de la France.

Privé le plus souvent de documents historiques à consulter, je dus commencer avec mes seules ressources, avec mes souvenirs. Ce que j'avais senti et observé pendant mon séjour dans les divers pays slaves ; ce que j'avais retenu de mes anciennes études sur leur histoire et leur littérature ; ce qui surtout était entré en moi de l'esprit qui anime actuellement ces peuples ; voilà tout ce que je possédais : je le partageai avec mon auditoire. Un cours littéraire au Collége de France a pour but l'exposition des résultats acquis à

la science plutôt que la recherche approfondie des détails; parmi ceux qui fréquentent le Collége de France, il y en a qui connaissent les détails aussi bien que le professeur et ne peuvent pas être enseignés comme des étudiants. Mon public était, en majeure partie, composé de Slaves. Toutes ces considérations ont exercé une grande influence sur la forme extérieure de mon cours.

Chaque fois que j'avais à parler à mon auditoire, je me présentais sans discours préparé, souvent même sans la moindre note écrite. Un sujet entamé m'amenait souvent à pénétrer au cœur des questions littéraires ou philosophiques qui s'y rapportaient et à livrer, d'une manière improvisée, et les résultats de mes études passées, et mes sentiments personnels les plus intimes.

Quelques uns de mes auditeurs commencèrent par prendre des notes à mesure que je parlais; plus tard, ils appelèrent un sténographe à leur aide. D'après ces notes et sténographies, ils composèrent et firent imprimer une traduction polonaise, qui elle-même fut traduite, en allemand, par mon ami et compatriote Gustave Siegfried.

Dans le texte polonais et, par suite, dans le texte allemand, beaucoup d'erreurs de dates, chiffres ou noms, et quelquefois des vices d'expression ont passé inaperçus. Ces inexactitudes, choquantes pour un public littéraire aussi sévère que le public allemand,

m'imposent l'obligation de faire observer que je n'ai pas eu le temps de revoir d'une manière suffisante l'édition polonaise; que cette publication a été faite en grande partie par des émigrés polonais qui, continuellement occupés de l'intérêt si grand et si vital de leur patrie, ne peuvent donner à la littérature et à la philologie qu'une attention de second ordre. Cependant, malgré ces fautes de détails, que chacun pourra facilement rectifier lui-même, l'idée générale qui a présidé à mes leçons est restée la même.

Dans la partie de mon cours renfermée dans les deux derniers volumes, que je recommande plus particulièrement à l'attention de mes lecteurs, je me suis efforcé de faire voir clairement comment l'idée du messianisme, germée au sein des peuples slaves, sortie de l'intérieur moral de la nation polonaise, franchit aujourd'hui ces premières limites, devient le besoin religieux et politique de la France, et, perçant le chaos de la philosophie allemande, devient l'idée européenne.

Les ouvrages de poésie et de philosophie que nous avons analysés dans ce cours, et même cette publication actuelle, ne doivent être regardés que comme les lueurs éparses, tombées de cette idée pour commencer à disperser les ténèbres de notre atmosphère politique, philosophique et littéraire.

Paris, ce 3 avril 1845.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon.
(quartier de l'École-de-Médecine).

A MES LECTEURS.

Les dates de ce Cours indiquent l'époque à laquelle je l'a commencé et celle à laquelle j'ai été obligé de le finir. Au-jourd'hui, j'aurais dû, peut-être, le modifier en quelques points de détails; mais je n'aurais rien à changer au fond de l'idé capitale que j'y ai traitée.

Le temps nécessaire pour faire de ces leçons un ouvrag plus complet m'a manqué jusqu'ici, car j'ai eu, comm Polonais, de nouveaux devoirs à remplir envers mon pays depuis huit ans, j'ai été sous la préoccupation de l'idée que j développais dans mon cours; aujourd'hui, je suis sous celle plus grande encore, des événements que cette idée fait surgi sur le vaste champ de la politique.

Néanmoins, le public français trouvera, dans cette édition plus de correction que dans les deux éditions, polonaise e allemande, qui l'ont précédée.

A. MICKIEWICZ.

Paris, ce 31 mai 1849.

PREMIÈRE LEÇON.

Difficultés de l'enseignement. — Paris et la France, centres d'attraction des peuples. — Les Slaves. — Dialectes slaves. — Importance de l'étude de la littérature slave. — Pologne contre Russie : Slaves contre Slaves. — Zaluzianski, Ciolek-Vitellio, Nicolas Kopernik. — La nation polonaise, le Kopernik du monde moral.

Mardi, 22 décembre 1840.

(*Les auditeurs accueillent le professeur par de chaleureux applaudissements.*)

Messieurs,

Ces marques de sympathie que vous me témoignez me sont bien chères; mais je ne me trompe pas sur leur signification. Vos applaudissements me prouvent combien vous sentez la nécessité de m'encourager en présence des obstacles périlleux qui environnent la tâche que je me suis imposée. Quand vous oublieriez les impressions que vous avez reçues en écoutant les illustres professeurs de cette école; quand je fermerais les yeux sur les difficultés inséparables du sujet que j'ai à traiter, comment pourrais-je faire taire le sentiment intime que j'éprouve en présence

du désavantage apporté ici avec moi, et qui est inhérent à ma personne?

Je suis étranger, Messieurs, et cependant il faut que je m'exprime dans une langue qui n'a rien de commun dans son origine, dans ses formes, dans son caractère, avec celle qui sert habituellement d'organe à ma pensée. Je n'ai pas seulement à vous traduire littéralement mes idées et mes sentiments dans un idiome étranger pour moi, il faut encore, avant de les rendre, que j'en transforme complétement l'expression. Ce travail intérieur si pénible est pourtant indispensable dans un cours de littérature; car on n'y procède pas d'après une méthode connue et choisie d'avance, on ne s'attache pas à une formule qui permette à la pensée de se développer sans le secours du style, comme cela peut se faire pour les sciences exactes. Quand nous serons sortis de l'étude de la grammaire et de la philologie, j'aurai à vous faire connaître, à vous faire juger des monuments littéraires, des œuvres d'art: or, dans un cours, vouloir faire connaître un monument d'art ou de littérature, c'est vouloir faire passer dans l'âme de son auditoire l'enthousiasme qui l'a inspiré. Les études préparatoires, lors même que nous aurions le temps de nous y livrer, pourraient-elles donner la puissance d'extraire, d'un chef-d'œuvre, cette vie mystérieuse et cachée qui est le véritable secret de l'art? Non! Messieurs; pour que cette vie cachée, cette étincelle puisse jaillir, il faut prononcer une parole créatrice à son tour; or, on ne prononce une telle parole qu'en possédant tous les secrets de la langue dont on se sert. Un étranger

peut-il y parvenir jamais? Et d'ailleurs, y réussirait-il, il lui faudrait encore accomplir un second travail tout aussi difficile : celui de rendre exactement la forme extérieure, cette partie inséparable, souvent capitale, des produits de l'art : un mot impropre, ou employé à tort, ou même mal prononcé, suffit quelquefois pour détruire l'effet de toute une exposition.

Ces difficultés me sont connues, Messieurs ; à chaque mouvement de ma pensée, je sens le poids de la chaîne comme vous en entendez le bruit. Si je ne consultais que mon amour-propre littéraire, si je ne m'inquiétais que de mon intérêt d'artiste et de ma dignité personnelle, je renoncerais au dangereux honneur de me faire entendre dans cette enceinte ; il est pénible de se présenter devant le public, quand on ne se sent pas possesseur de cette force que donnent la facilité et la grâce de l'expression ; mais des considérations très graves m'attachent à cette chaire. J'ai été appelé à prendre la parole au nom de peuples avec lesquels ma nation est intimement liée par son passé et par son avenir ; j'ai été appelé à prendre la parole, dans un temps où la parole est une puissance bien grande, dans une ville, je puis le dire, moi étranger, qui est la capitale de la parole : aucune considération ne doit donc plus m'arrêter.

L'un des caractères de notre époque, c'est le sentiment mutuel qui pousse les peuples à se rapprocher. Il est reconnu que Paris est le foyer, le ressort, l'instrument de cette tendance : par l'intermédiaire de cette grande cité, les peuples de l'Europe par-

viennent à se connaître les uns les autres, quelquefois à se connaître eux-mêmes. Il est glorieux pour la France de posséder une telle puissance d'attraction, c'est une preuve du progrès où elle est parvenue; car cette attraction est toujours en raison directe de la force du mouvement intérieur, de la masse de chaleur spirituelle et de lumière qui la produit. La supériorité de la France, comme fille aînée de l'Église, comme dépositaire de toutes les inspirations de la science et de l'art, est à la fois si évidente et d'un si noble caractère, que les autres peuples ne se sont pas sentis humiliés de reconnaître sa prééminence sous ce rapport.

Le désir de se rapprocher du reste de l'Europe, de former des liens étroits avec les nations de l'Occident, n'est nulle part aussi vif, aussi général que chez les peuples slaves.

Parmi ces peuples, les uns ont obéi au droit des capitulaires, d'autres suivent encore aujourd'hui le Code Napoléon; tous, ils ont reçu de l'Europe la religion, l'organisation militaire, les arts et les métiers, et ont réagi matériellement sur l'Occident. Cependant, ils sont encore aujourd'hui presque inconnus sous le rapport moral et intellectuel. L'esprit européen semble les tenir au seuil et les écarter de la communion chrétienne. N'ont-ils donc aucun élément de civilisation qui leur soit propre? N'ont-ils donc rien apporté au trésor commun des richesses intellectuelles, des biens moraux de la chrétienté? Le doute, à cet égard, serait pour les Slaves une grande injustice.

Afin de prouver le droit qu'ils ont d'appartenir à

la communauté chrétienne, les Slaves essaient depuis quelque temps de prendre eux-mêmes la parole, de parler votre langue, de pousser leurs œuvres dans le courant de votre littérature. Mais cet essai, jusqu'ici entrepris dans l'intérêt d'une personne, d'une opinion ou d'un parti, n'ayant pas réussi, on commence à comprendre que, pour fixer l'attention des peuples de l'Occident, distraits par tant de secousses, si diversement préoccupés, il ne suffit pas de leur montrer çà et là quelques points lumineux; mais qu'il faut leur découvrir tout le champ de la littérature slave. Le gouvernement français, en instituant cette chaire, a fait ce que les Slaves désiraient le plus. Il serait malséant à moi de retarder plus longtemps l'effet de ce grand acte.

J'ai pensé aussi que quelques circonstances de ma vie passée me permettaient de répondre à la mission qui m'est confiée : un long séjour dans les différents pays slaves, les sympathies que j'y ai rencontrées, les souvenirs qui se sont gravés pour toujours dans ma mémoire, m'ont donné de sentir l'unité de notre race plus que je n'aurais pu le faire par la seule étude et les raisonnements théoriques; les causes de nos divisions passées, les moyens d'arriver à notre réunion future n'ont jamais cessé de me préoccuper. Le plan de mon cours est dès lors tout trouvé, et je crois, dans ce cas, qu'il m'est plus facile, qu'à aucun autre parmi les Slaves, de me garantir de l'influence des préjugés, des passions; de me placer au-dessus du point de vue étroit, exclusif des intérêts de parti. La partialité serait un obstacle à l'in-

térêt de notre grande œuvre nationale, elle répondrait mal, d'ailleurs, à la pensée du gouvernement qui a institué cette chaire.

Ce qui frappe le plus dans la littérature, dans les langues slaves, c'est leur étendue, leur surface géographique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette littérature, ces langues appartiennent à une population immense, à un territoire considérable. Soixante-dix millions d'hommes, qui couvrent la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie, parlent des dialectes de la langue slave. Si on tire une ligne du golfe de Venise à l'embouchure de l'Elbe, on trouve en dehors de cette ligne, et sur toute sa longueur, les restes, les débris des populations slaves refoulées vers le nord par la race germanique et par la race romane. Leur existence posthume, ici, n'appartient déjà plus qu'au passé ; mais plus loin, vers les Karpats, ce rempart séculaire de la Slavie, aux deux extrémités de l'Europe, on voit les races slaves engagées dans des luttes acharnées. Sur la mer Adriatique, elles combattent l'islamisme; et, sur la mer Baltique, soumises d'abord à une race étrangère, elles se sont relevées, elles prennent aujourd'hui le dessus. Entre ces points extrêmes, le tronc slave s'étend dans toute sa force et jette deux branches, l'une vers l'Amérique, l'autre à travers les Mongols et les Caucasiens, jusque dans le sein de la Perse et presque de la Chine, regagnant ainsi dans cette partie du monde ce qu'il a perdu de ses possessions en Europe.

La race slave renferme en elle, à l'époque présente, toute la série, toute la diversité des formes politiques et religieuses dont l'histoire ancienne et

l'histoire moderne fournissent des exemples. Je mentionnerai en première ligne les vieux peuples monténégrins dont les mœurs rappellent les montagnards d'Écosse; mais, plus heureux. les Highlanders de l'Adriatique ont réussi à défendre leur indépendance contre les empires turc, grec, allemand, français, et peut-être même contre l'empire romain. Dans Raguse, nous trouvons une Venise slave, rivale de cette puissante Venise qui, par parenthèse, doit aussi son origine aux Slaves. Ces peuples se retrouvent dans l'antique Illyrie, la Bosnie, l'Hertzogowine, le royaume de Bohême, une portion de la Hongrie, les contrées composant la majeure partie de l'Autriche, l'empire russe et tout l'ancien royaume de Pologne. En ajoutant à tant de noms ceux de la Servie, de la Bulgarie; en mentionnant tous les éléments slaves répandus au milieu des peuples romans de la Moldavie et de la Valachie, nous aurons ainsi le tableau complet de tous les pays ou plutôt de toute la race slave.

La langue d'une race si nombreuse ne peut manquer de se diviser en un grand nombre de dialectes; cependant ces dialectes conservent le caractère de l'unité. C'est une seule et même langue, mais sous des formes diverses et à différents degrés de développement. Ainsi, parmi eux nous trouvons la langue morte et sacrée dans le slave antique, la langue de la législation et du commandement dans le russe, la langue de la littérature et de la conversation dans le polonais, la langue de la science dans le bohême, enfin la langue de la poésie et de la musique dans les dia-

lectes des Illyriens, des Monténégrins et des Bosniaques. De sorte qu'un jurisconsulte Russe, occupé d'une législation qui semble, par sa science, par son étendue, appartenir aux temps de Justinien, peut se rencontrer et s'entendre avec un poëte de l'Ukraine, qui, lui-même, peut être pris pour un contemporain des lyriques grecs. Ce poëte, à l'inspiration, à l'éclat, à l'art d'un Grec et d'un Romain, joint la fraîcheur d'une jeune et riche imagination, et une forme des plus achevées; il a su rendre le souffle de la vie à tout le passé de sa nation : chacun devine que je veux parler de notre Bohdan Zaleski. A côté des législateurs et des poëtes, les savants bohêmes entreprennent et achèvent des travaux d'érudition que nous pourrions comparer à ceux de l'école d'Alexandrie, s'ils n'avaient ce caractère tout particulier d'être inspirés par un enthousiasme national, presque religieux, dont on ne trouverait d'exemple que parmi les anciens commentateurs de la Bible. Mettons enfin en lumière tel poëte illyrien ou serbe, vieillard aveugle, chantant sur sa *guzla* ces rapsodies qui ont frappé d'admiration des critiques comme Grimm et Ekstein, que Herder et Gœthe n'ont pas dédaigné de traduire, et nous verrons ainsi, résumés, accomplis par les dialectes d'une seule langue, tous les rôles, toutes les destinées réparties d'ordinaire entre les différentes langues comme par exemple en Orient, entre le sanscrit, le turc, l'arabe et le persan. C'est un spectacle étrange, unique en son genre. De la connaissance d'une telle langue, on peut tirer une nouvelle lumière capable d'éclairer beaucoup de

questions relatives à la philosophie et à l'histoire, à l'origine des langues et des peuples, à la nature et à la vraie signification des dialectes, enfin au développement naturel du langage lui-même.

Pour l'histoire intellectuelle de l'humanité, l'étude d'une pareille langue n'est-elle pas tout aussi importante que le serait, pour la connaissance des lois de la création, la découverte d'un être organique qui, après avoir passé par tous les états, conserverait en lui la vie végétale, la vie animale et la vie humaine, chacune d'elles dans sa totalité, dans toute la maturité de son développement?

Dans l'étude que nous commençons aujourd'hui, nous ne nous bornerons pas à la connaissance d'une seule des langues slaves : nous ne nous proposons pas uniquement d'ajouter un chapitre de plus à la grammaire universelle, d'enrichir le musée linguistique d'un nouvel individu, mais d'étudier, de connaître toute une famille de langues.

Avant d'entrer dans la littérature proprement dite, qu'il me soit permis d'indiquer quelques résultats qu'on pourrait tirer de nos études pour l'histoire universelle, l'histoire des sciences exactes et celle des sciences morales et politiques. J'ai avancé que les peuples slaves ont déjà agi sur l'Europe. Le poëte bohême Kollar a dit : « Tous les peuples ont prononcé leur dernier mot; maintenant, Slaves, c'est à notre tour à parler! » Il me semble que les Slaves ont déjà parlé plus d'une fois; ils ont parlé, à leur manière, à coups de lance, à coups de canon; il serait raisonnable de chercher à pénétrer le sens de

ces paroles. Ces peuples entrent déjà comme une force dans les calculs de la politique : pour combattre cette force ou pour la diriger, la prudence ordonnerait d'étudier son point de départ, de mesurer le chemin qu'elle a parcouru, d'apprécier sa tension, de deviner son but. La série d'observations qui conduirait à ces utiles résultats, est l'étude de l'histoire. Or, on sait aujourd'hui s'il est possible de comprendre l'histoire d'un peuple sans avoir pénétré le fonds de sa littérature. Les nations éclairées doivent à la postérité de tourner le flambeau de l'histoire du côté des peuples les moins civilisés. Tout ce que nous savons des Barbares, nous l'avons appris des Grecs et des Romains. A l'époque de la grandeur de l'Empire, Tacite composa un écrit très court sur les Germains; sa parole est devenue pour notre temps la source de précieuses, de nombreuses connaissances. Avec les dissertations et les commentaires composés sur les quelques lignes de Tacite, on ferait aujourd'hui toute une bibliothèque. Nous, qui de Barbares sommes arrivés à occuper la place des Grecs et des Romains, nous gémissons de leur laconisme à l'endroit de nos ancêtres. Ne nous exposons pas à mériter de la postérité le même reproche. Les Slaves ont pesé et ils pèsent encore sur l'Occident. De leurs contrées sont sorties ces foules qui ont détruit Rome, Rome qui ne voulait pas songer aux Barbares, tandis que ces Barbares s'occupaient avidement de tout ce qui se passait à Rome! Ne faisons pas comme la ville éternelle, ne dédaignons pas les Barbares!

L'histoire moderne des Slaves est étroitement liée à celle des nations de l'Occident. Dans des temps peu éloignés, on a vu une armée slave (l'armée russe) sur tous les champs de bataille, dans toutes les capitales de l'Europe. Cette armée, partout où elle mettait le pied, était sûre de rencontrer une autre armée slave (les légions polonaises) qui, sortant de dessous terre comme une ombre vengeresse, se dressait devant elle en Italie, la suivait du Niémen à Moscou, puis revenait lui barrer le passage à la Bérésina et sous les murs de Paris. Et après la chute du héros du siècle, quand toute l'Europe fut tranquille, on la vit de nouveau surgir tout à coup, frapper l'armée russe dans ses cantonnements, engager avec elle une lutte terrible, remplir le monde de bruit, ébranler les peuples de sa race; et les autres, amis ou ennemis, les enflammer d'une brûlante inimitié ou d'une sympathie plus brûlante encore; disparaître, enfin, en laissant derrière elle un long retentissement de douleur et de gloire. Partout l'aigle de Russie s'est rencontrée avec l'aigle de Pologne; toujours derrière le *hurra* russe s'est fait entendre le cri de guerre des Polonais. Si nous tournons nos regards vers le passé, qu'entendons-nous encore? sinon l'écho répété de cette lutte où les deux armées combattent souvent pour une cause en apparence étrangère, où elles ne portent point leurs propres couleurs, où elles se reconnaissent seulement, a dit un poëte, à la vigueur des coups; de cette lutte qu'un Russe, le prince Wiazemski, a appelée « une Thébaïde sans fin. »

Quelle est la cause de cet antagonisme? Quelle en

sera l'issue? Il serait important d'en étudier l'origine et le vrai caractère ; mais les vues politiques ne peuvent nous occuper maintenant. Ce ne sont pas seulement les faits guerriers des Slaves, leurs excursions dans ces temps barbares, leurs exploits pour la défense de la chrétienté, enfin leur influence sur les affaires politiques qui méritent d'éveiller notre attention.

L'Occident croit que le Nord lui doit tout ce qu'il possède de lumière ; il peut y avoir, en effet, beaucoup de ses semences dans un état de végétation et d'épanouissement conforme à la nature du sol. Mais il y pourrait reconnaître aussi la préexistence de plusieurs découvertes, qu'il regarde comme exclusivement siennes. Notre naturaliste Zaluzianski, cent cinquante ans avant Linné, avait observé le sexe des plantes. Çiolek, surnommé Vitellio, a trouvé, dès le XIIIe siècle, une théorie de l'optique, appuyée sur les mathématiques. Je passe sous silence d'autres illustrations, pour arriver à celui de nos savants qui est le plus généralement connu, à Nicolas Kopernik, qui a saisi les lois du monde solaire.

Nous chercherons à nous expliquer comment, dans un pays peu avancé en civilisation, des penseurs ont pu s'élever à cette tension d'intelligence; comment ce qui est partout le résultat d'un long travail, et ne se rencontre qu'après des recherches scientifiques sans nombre, semble, là, le produit d'une divination, et a pu apparaître à l'aurore même de la science. Nos pays étant agricoles, nous verrons que la bota-

nique a dû naturellement occuper les méditations des hommes et s'enrichir des observations qui circulaient dans le domaine public. Vitellio dit dans la préface de ses œuvres, que c'est en regardant briller les vagues de la petite rivière qui passe devant sa maison, qu'il a conçu, pendant les heures de repos champêtre, les premières idées de son système. Un grand écrivain français a dit que Kopernik, lisant la Bible, est arrivé à la haute pensée du vrai système solaire : cette conjecture peut ne pas être sans fondement. Mais un de nos compatriotes a deviné le vrai mobile, la vraie analogie de ces découvertes ; il a eu raison de dire que Kopernik a trouvé les lois du monde physique comme la nation polonaise a pressenti celles du mouvement du monde moral. Kopernik a détruit les anciens préjugés en montrant que le soleil est le foyer central des planètes ; la nation polonaise a lancé sa patrie autour d'une grande unité ; la même inspiration qui a fait de Kopernik un grand philosophe a fait de la nation polonaise le Kopernik du monde moral.

Toutes ces considérations méritent à coup sûr l'attention des étrangers, et doivent exciter en eux une légitime curiosité. Il leur importe de connaître des peuples peu étudiés jusqu'ici, d'autant plus que ces peuples se croient appelés à prendre une part active aux mouvements de l'Europe, et que leur foi en cette destinée se révèle plus vive de jour en jour.

J'ai indiqué des points de vue, j'ai posé des questions que je suis forcé de laisser sans réponses. Je tendrai à les résoudre par la route la plus simple,

la plus directe, celle de la littérature. La littérature est un champ où tous les peuples slaves apportent les fruits de leur activité morale et intellectuelle, où ils se rencontrent sans se refouler ni se haïr. Plaise à Dieu que cette rencontre pacifique sur ce noble champ, soit l'emblème de leur réunion future sur un autre terrain!

DEUXIÈME LEÇON.

—

Mission du professeur. — La connaissance de l'histoire des Slaves nécessaire à l'Occident. — Pierre le Grand. — Les races du Nord. — Invasion des Barbares. — Révolution slave dans le VIe siècle. — Naissance des empires slaves. — Les Polonais, les Bohêmes, les Moraves, le duché de Russie. — Les Goths et les Ostrogoths. — La race mongole. — Gen-Gis-Khan. — Causes des invasions mongoles. — Lutte de la Russie contre la race mongole, et de la Pologne contre les Turcs.

—

Mardi, 29 décembre 1840.

MESSIEURS,

Nous avons montré quels résultats on pourrait obtenir en étudiant le monde slave, en appelant sur lui l'attention de l'Occident, surtout de la France. Peut-être maintenant serons-nous assez heureux pour éveiller l'intérêt sur le principal objet de notre cours, sur la littérature slave. Cette littérature nous apparaît dans un vague éloigné, comme un tableau qui échappe à la vue : ce qui en constitue

les formes, le coloris, ne peut être apprécié qu'en l rapprochant du spectateur. C'est la mission qui m'es donnée.

Je ne m'arrêterai pas pour le moment sur ce qu peut se trouver d'instructif dans l'organisation de l société slave. Les publicistes, cependant, qui s'occu pent des questions sociales, pourraient y puiser beau coup de lumières et prévoir à l'avance quels seron les derniers résultats de leurs systèmes. Bien de idées, qui, ailleurs, ne sont encore qu'à l'état d pures conceptions, qui n'ont point encore produi leurs conséquences logiques déjà réalisées chez le Slaves, y ont rencontré une solution dans les faits Si on se donnait la peine de comparer les théories d l'Occident, si avidement saisies par les Slaves, ave la vie pratique de ces peuples si inconnue à l'Occi dent, on épargnerait à l'humanité nombre d'expé riences vaines et douloureuses. Pierre le Grand, p la hardiesse de ses conceptions et l'énergie d moyens, ne le cède en rien aux conventionnels fra çais; il est à lui seul tout une Convention : il conc vait et exécutait lui-même. Même plus heureux q les réformateurs français, il parvint à réaliser u système qui existe encore aujourd'hui; qui, apr s'être développé, porte des fruits. Ce système pol tique individuel, imposé à toute une nation par volonté d'un homme de génie, il faudrait l'examine De cet examen pourraient sortir des éclaircissemen touchant les rapports qui existent entre l'école po tique dogmatique et l'école historique.

Je m'étonne que l'on n'ait pas étudié davanta

l'influence des doctrines slaves. Il est surprenant que l'expérience de ces peuples en matière religieuse n'ait pas été plus consultée par l'Europe : Jean Hus cependant a précédé Luther. Des sectes nombreuses, issues du protestantisme, sont arrivées dans le Nord à un état social de complète maturité; elles avaient leurs tribunes, leurs assemblées législatives, leur pouvoir exécutif; en un mot, elles avaient donné, comme société, les derniers fruits des tentatives et des réformes dont l'Occident aurait pu, en les étudiant chez les Slaves, s'épargner les douloureux essais.

Quant à l'histoire proprement dite, nous trouverons dans celle des peuples du Nord le moyen de résoudre une question qui intéresse l'Europe et la France, celle des invasions des Barbares. Jusqu'à l'époque de la formation de la société européenne, jusqu'à l'établissement du royaume chrétien en France, tout ce qui concerne les rapports de l'Occident avec les races du Nord est enveloppé d'obscurité. Une ligne sépare ici le connu de l'inconnu, et le connu ne commence qu'à l'époque de l'invasion des Barbares. Ce qui s'est passé avant dans les pays barbares est ignoré. Quel est le mouvement qui poussait les Barbares vers l'Occident, qui les portait de Constantinople aux embouchures du Rhin et à Rome? Qu'est-ce qui a poussé et arrêté ces hordes? Qu'est-ce qui a fait monter et descendre cette marée de la barbarie? Tout cela est peu compris encore, et l'on ne pourra s'en rendre compte qu'en l'étudiant dans ses origines, c'est-à-dire dans l'histoire primitive des peuples

du Nord. Par cette étude seulement, on arrivera à connaître les vraies causes qui arrêtèrent jadis la marche des peuples asiatiques vers l'occident de l'Europe.

Rappelons-nous la configuration du territoire slave qui se trouve placé entre les montagnes de la Grèce et la Baltique, de cette plaine immense qui sépare l'Europe de l'Asie. C'est dans ce bassin, dans cette mer slave, que tout le torrent des peuples nomades tombait et s'accumulait lentement avant de déboucher vers l'Occident. Or au VIe siècle, une révolution eut lieu sur cet immense territoire, elle en changea toute la configuration. La religion commença à agir la vie organique, émanée de Rome et de Constantinople, y circula. Alors surgirent des empires; ce fut l'ère mythique des Slaves. Les Polonais, les Bohêmes, les Moraves apparaissent; plus tard se montre le grand duché de Russie. Les Russes opposent dès lors une résistance active aux envahissements des nomades qu'ils absorbent ou qu'ils parviennent à chasser : la séparation de l'Europe et de l'Asie s'accomplit.

Cependant le péril que couraient les peuples de l'Occident exposés aux invasions des tribus guerrières des Goths et des Ostrogoths, n'était rien en comparaison de celui dont les menaçait la race mongole. Les guerriers germains ressemblaient aux troupes régulières; elles vivaient aux dépens des cultivateurs mais ne les détruisaient pas, tandis que la race mongole, tartare ou ouralienne, qui n'a rien de commun avec la race indo-germanique, et dont l'Europe e

immensément à souffrir, faisait disparaître, anéantissait les empires sur lesquels elle fondait.

Au-delà du territoire slave commence l'Asie. Le cours de la Dvina et du Don trace la limite qui sépare le territoire slave du continent ouralien. Celui-ci est habité par une race immense qu'il importe de connaître; car elle a plus d'une fois bouleversé le monde. Cette race nombreuse, qu'il ne faut pas confondre avec la race slave, comprend les Finois, les Mongolo-Tartares et les Chinois. Nous laisserons de côté les Finois et les Chinois, dont l'histoire a peu d'importance ici, pour ne nous occuper que des Mongolo-Tartares. Les steppes de l'Asie, qui jusqu'à présent portent encore le nom de Tartarie, surpassent en étendue l'Europe entière; la population n'en est que de quatre à six millions d'habitants, tous soldats. C'est de cette région que, selon la supposition des savants, est venu le mythe du centaure, figure d'homme à peine dégagée de la nature animale. Le Tartare est encore cet homme brut, ce centaure; il est mal formé; ses jambes sont débiles et n'ont de force que pour étreindre le cheval sur lequel il passe sa vie, et dont il fait pour ainsi dire partie. Sa tête, disgracieusement ronde, ne semble faite que pour maintenir l'équilibre de son corps, machine destinée à courir à cheval. Son regard respire le matérialisme, et le feu qui l'anime est semblable à celui d'un charbon déjà noir prêt à s'éteindre. Le Tartare est très intelligent, mais dépourvu de tout sentiment, de toute idée religieuse; on ne trouve chez lui aucun vestige de mythologie, aucune trace d'une religion

primitive. Les anciens auteurs qui parlent des Mon gols prétendent qu'ils vénéraient l'épée comme sym bole de la force brutale. Les Slaves disent, ainsi qu le témoignent leurs chansons populaires, que les Tar tares honorent chaque jour une divinité différente C'est là un mythe significatif, dont le sens est que le Tartares n'ont de culte que pour le fait matériel, l succès du jour. Ces peuples représentent l'idéal d l'obéissance passive; ils reconnaissent naturellemen des supérieurs; cette maxime que là où il y a deux soldats, il y a un supérieur et un inférieur, leur a été instinctivement révélée. Leurs chefs réunissent toutes les qualités et tous les défauts de leur race. Ils naissent philosophes; ils ne croient à rien et ne se servent de la religion que suivant les besoins de leur politique; ils n'ont jamais été fanatiques! Chacun d'eux est né général, possédant l'art de la stratégie au plus haut degré. On connaît les exploits d'Attila et de Gen-Gis-Khan, qui ne savaient ni lire ni écrire, qui même ignoraient l'histoire de leur race. Assis sous l'étoile polaire, ils envoyaient des ordres à leurs armées, dont les unes saccageaient l'Allemagne, tandis que les autres ravageaient la Chine. Les guerriers mongols ont tous un talent militaire prodigieux : il est arrivé souvent que l'armée restée sans guides et sans chefs, devinait le plan général et exécutait des mouvements sans en avoir reçu l'ordre. Toute cette race est mue par l'infaillible instinct des bêtes féroces. Les chefs ouraliens n'étaient pas barbares ; on pourrait même affirmer qu'ils étaient civilisés ; s'il est vrai de dire que la civilisation consiste seulement dans l'ha-

bileté à devenir riches et puissants. Ils devancèrent, sous ce rapport, les économistes modernes; ils protégeaient l'industrie et le commerce. Lorsqu'ils prenaient une ville d'assaut, ils en massacraient tous les habitants, à l'exception des ouvriers, comme n'appartenant à aucune nation. Ils créèrent aussi le service des courriers et des postes : les postes de Gen-Gis-Khan s'étendaient de la Chine à la Pologne. Il voulut établir un système uniforme de mesures et de monnaies ; selon un historien anglais, il avait déjà eu l'idée des lettres de change et des billets de banque. Tout ce qui a rapport au commerce était très bien compris par lui ; son œuvre fut la réalisation la plus complète du système matérialiste conçu par une haute capacité instinctive et servi par une grande puissance de moyens.

Si maintenant on demande pourquoi et dans quel but les expéditions des Mongols étaient entreprises, il me serait difficile de répondre. Les chefs n'attachaient aucun prix à la richesse tout en la recherchant; ils n'avaient d'autre but que la destruction. Dans le conseil d'un de ces chefs, il fut un moment question de massacrer tous les Persans et de changer tout leur pays en pâturages libres; il fallut les plus grands efforts pour empêcher l'exécution de ce projet. Ce chef se croyait destiné à humilier et à détruire le monde; cette terrible croyance, la descendance de Gen-Gis-Khan ne l'a pas encore abandonnée.

On voit quels dangers courut l'humanité en présence des innombrables armées des Tartares. Il est un préjugé historique qui ne soutient pas l'examen; on prétend que ces armées étaient faciles à repousser,

et qu'elles n'ont dû leurs succès qu'à la lâcheté ou à l'inexpérience des peuples qu'elles attaquaient. Il suffit de lire l'histoire pour se convaincre que ces masses étaient bien disciplinées et commandées par de grands généraux. Les Slaves eurent à lutter pendant des siècles contre la formidable race des Mongols. La Russie, vaincue et écrasée, ne cessa de lui opposer une résistance passive; tout en reconnaissant la souveraineté des Tartares, elle conserva sa dynastie nationale et sa religion, germes précieux d'une unité future. Le vaincu subissait d'affreux traitements de la part du vainqueur; il était écorché vif ou jeté dans de l'eau bouillante. Cependant, l'espoir de l'affranchissement n'abandonna jamais la Russie qui cherchait à connaître, à approfondir les secrets de la politique de ses vainqueurs en l'étudiant au milieu de leurs camps. La Russie usa peu à peu ses chaînes, et, sans avoir eu à les secouer par un violent effort, elle se releva enfin libre et victorieuse. L'époque de cet affranchissement est assez difficile à déterminer; néanmoins on peut la placer après la dernière destruction de Moscou par les Mongols. La Russie est aujourd'hui maîtresse d'une vaste partie de la Mongolie.

Mais les dangers qui menaçaient la chrétienté de ce côté ne furent pas les seuls; elle avait aussi à combattre contre les progrès de l'islamisme, contre les Arabes et les Turcs qui cherchaient à pénétrer en Europe. Les peuples slaves se partagèrent la grande tâche de défendre la chrétienté. La Russie lutta contre les Mongols, la Pologne contre les Turcs; mais dans

cette résistance simultanée, rien de commun ne s'établit entre les Russes et les Polonais. La lutte de ces derniers contre les infidèles offre un caractère particulier : la Russie résistait et souffrait; la Pologne attaquait, succombait, triomphait tour à tour. Le récit de la guerre des Polonais contre les Musulmans est une suite de grandes victoires et de défaites terribles. La bataille malheureuse sous les murs de Warna, la mort de Ladislas et de l'élite de la noblesse polonaise, furent le signal de la perte de l'Illyrie et de la Servie pour la chrétienté, perte qui fut suivie de la destruction de l'empire d'Orient et de nouvelles invasions de la part des Turcs. Ils furent enfin repoussés dans une grande bataille; Jean III, grâce à son génie militaire, parvint à renverser leur puissance dans le midi de la Pologne, il lui porta les derniers coups sous les murs de Vienne.

C'est ainsi que d'un côté les Mongols furent réjetés vers le Nord, que, d'un autre, les Osmanlis furent arrêtés au centre de l'Europe après une lutte longue et sanglante dont il ne reste plus de vestiges aujourd'hui; car il y avait peu de villes alors, peu de monuments d'art et même peu d'ouvrages de défense pour se couvrir de l'ennemi, et les pays agricoles se relèvent vite, ils ne gardent pas longtemps les traces de l'invasion.

TROISIÈME LEÇON.

Complément du tableau de la lutte des peuples slaves contre les Mongols et les Turcs. — Les Russes; caractère de leur poésie. — Parallèle entre les Mongols et les Turcs. — Les Polonais; leur patrie; caractère de leur poésie. — L'Ukraine. — Les Cosaques et leur poésie. — Le poëme de Malczewski.

Mardi, 5 janvier 1841.

Messieurs,

Nous allons compléter le tableau général de la lutte entre les peuples slaves et la race mongole, qui, dans le moyen âge, menaçait l'occident de l'Europe. Cette lutte a imprimé certains caractères particuliers à la littérature slave; longue et acharnée, elle a permis au génie national des peuples du Nord de s'élaborer, et leur a donné place parmi les nations de l'Europe. Pour avoir toujours présent à l'imagination le vaste

champ de ces guerres, fixons les monts Karpathes, ces monts au sommet desquels, suivant l'expression du poëte, est assis l'oiseau slave qui, d'une aile, bat la mer Noire, et, de l'autre, la mer Baltique :

« Il est assis sur les montagnes, et lorsqu'il étend ses ailes, deux grandes mers bouillonnent. »

D'un côté de la chaîne des Karpathes, sur des plaines immenses, se développent les Russes et les Polonais; de l'autre côté, nous voyons les Bohêmes, s'avançant vers le cœur de l'Allemagne, comme les premières sentinelles slaves vers l'Occident.

Le peuple russe le plus voisin des races ouraliennes, le plus longtemps en lutte avec elles, prépara sa future grandeur en gémissant durant des siècles sous le joug des Mongols avec une patience pleine de courage et de résignation. Sa littérature la plus ancienne, comme déjà frappée d'un pressentiment terrible, porte un cachet de tristesse et de gravité. La religion fut le seul lien entre ces populations subjuguées par les Tartares. Cependant, l'indépendance nationale s'élève et s'accroît; le pouvoir suprême s'approprie tous les grands mobiles de ces peuples en travail. La littérature russe de ce temps est religieuse, mais encore plus monarchique. Le prince conduit au combat; tout se passe pour lui, en son nom; on ne voit pas de héros secondaires; les individualités s'effacent en vue de l'indépendance, de l'unité futures. La personne du prince, résumant en elle l'expression sociale de l'époque, les qualités ou les défauts du souverain n'intéresse le poëte qu'autant qu'il peut servir la cause et les destinées de la Russie. La poésie, dès

lors, a déjà sa route tracée; elle s'avance vers l'épopée. Elle est complétement dépourvue d'éléments dramatiques; car le drame veut la lutte des passions il exige le jeu de caractères individuels, le frottement d'intérêts particuliers.

Longtemps encore, jusqu'à la renaissance, c'est-à-dire jusque sous Catherine, la littérature russe conserve plusieurs traits de ce caractère primitif. A dater de ce moment, la religion s'en retire, l'intérêt monarchique y domine; elle se fait tout autocrate. Après la centralisation de toutes les forces dans une seule main, après l'établissement de l'unité nationale, il fallut en déduire les conséquences. Alors la littérature prend l'initiative; elle pousse le Pouvoir. Nous voyons ensuite les poëtes russes marcher souvent dans les voies tracées par les Français, imiter parfois la poésie anglaise; mais, qu'ils soient frappés par un événement national, tous ces poëtes se retrouvent aussitôt russes : graves, tristes et orgueilleux.

La lutte que les Polonais soutinrent contre les Turcs présente un caractère tout différent : autre était l'ennemi contre lequel ils avaient affaire, autre le but, autres les moyens, autres les résultats. De tous les peuples d'origine ouralienne, les tribus turques sont celles qui se rapprochent le plus de la souche connue sous le nom d'Indo-Germanique. Mêlés aux belles races des pays conquis, les Turcs perdirent bientôt leur laideur primitive. Leurs manières sont empreintes de noblesse et de majesté. Doués d'une énergie prodigieuse, bien qu'un peu mous de corps, ils n'offrent, sous le rapport moral

aucune ressemblance avec les Mongols. Tandis que ceux-ci sont privés de tout sentiment religieux, les Turcs, eux, se distinguent par un tempérament ardent et prompt au fanatisme. L'esprit des Mongols est froid; le leur est doué d'une imagination vive. Plutôt passive qu'active, cette imagination n'enfante pas d'œuvres originales, mais elle s'approprie, elle imite volontiers les produits de la poésie et de l'art étranger. Les Mongols ne comptent pas un poëte, pas un artiste ; en fait d'arts, ils n'ont créé qu'un seul genre d'architecture : je parle de ces tours construites de chaux et d'hommes vivants ou de têtes coupées. Les Turcs ne se sont jamais montrés si cruels ; ils ne combattaient ordinairement que dans un esprit de prosélytisme religieux; ils mettaient leur bonheur dans la domination et les jouissances, mais jamais dans la destruction. On demandait un jour, dans le Conseil des sages Mongols, en quoi consistait la félicité terrestre, le monarque répondit que c'était à vaincre son ennemi, à déshonorer sa femme, à égorger ses enfants. Et le Conseil applaudit, car c'était là une idée nationale.

Le Turc chérit le repos; il aime à s'enfoncer dans une douce rêverie. Il exprime cet état où il se complait par des mots intraduisibles, qui ressemblent au *far niente* des peuples méridionaux. Le Turc est avide de conquêtes, de richesses, de pillage; mais il ne s'est jamais montré aussi habile que le Mongol à tirer parti des inventions de la civilisation qu'il trouvaitchez les peuples vaincus. Il déteste l'étranger, et cette haine lui fait dédaigner ce qu'il y a d'utile chez

les autres nations. Les Mongols savaient, au contraire, profiter des avantages que certains peuples avaient sur eux; c'est ainsi qu'ils se servirent, par exemple, des artilleurs chinois pour leurs canons. Les Turcs ne répandaient pas une terreur aussi grande que les Tartares, mais ils étaient peut-être plus dangereux pour l'indépendance des peuples. M. Lenormand a dit qu'il ne s'est pas rencontré un seul monarque chez les Mongols qui ait eu le génie de l'organisation. En réalité ils ne surent organiser que la destruction. Les Turcs, au contraire, étaient organisateurs, persévérants; une fois établis quelque part, il n'était pas facile de les en déloger. Un chroniqueur, surnommé *le Janissaire polonais*, a comparé les Turcs à une mer qui absorbe les eaux, et qui ne les rend pas. Les inondations tartares, au contraire, disparaissaient de suite.

La grandeur des Turcs menaçant la Pologne, l'irritant continuellement, éveilla toutes les forces de cette nation, et les concentra dans un seul foyer. Ce fut l'origine, la cause, chez les Polonais, de l'élaboration d'un sentiment national, d'une puissance, de l'idée de leur mission. Ils comprirent de bonne heure qu'ils étaient appelés à défendre la chrétienté et la civilisation contre l'islamisme et la barbarie. Ils furent bien vite amenés à concevoir leur but, à mesurer, à apprécier leurs forces et leurs moyens. Le sentiment de ce but et de ces moyens était enfermé pour eux dans le sentiment même de la nationalité; il s'exprimait par le seul mot : *patrie*. Le patriotisme est donc le dogme générateur de tout le développement spirituel et

intellectuel de la Pologne, comme l'autocratie de celui des Russes, et la littérature polonaise, qui n'est elle-même que le développement et l'application de ce dogme , s'éleva, grandit, fleurit sous la féconde inspiration de l'idée de patrie. Cette idée, il est très difficile de la définir; car elle est large, vague : elle n'a pas encore été réalisée. A différentes époques, au milieu de circonstances diverses, elle s'est révélée à beaucoup d'esprits sous des lumières et des formes dissemblables. Le prédicateur inspiré Skarga conçoit et sent la patrie comme le règne d'une race élue, comme une Jérusalem avec son arche, son temple et son trône, avec son passé sacré dont la conservation et la défense sont la vie nationale. Dans l'opinion de nombre de réformateurs modernes, la patrie, c'est l'ordre politique de l'avenir qu'il faut travailler à établir. La liberté, la puissance et le bonheur entrent nécessairement dans l'ensemble de cette conception. Il n'y a rien d'étonnant que cette idée n'ait pas encore été complétement réalisée; car l'état social de la Pologne n'a jamais complétement répondu aux conditions indispensables à cette réalisation. On comprend maintenant qu'il est impossible d'exprimer le patriotisme polonais par des mots; de l'enfermer dans une formule scientifique. Pour les poëtes, pour les orateurs, pour les hommes politiques, nationaux, la patrie, ce n'est pas l'endroit où l'on est bien — *ubi bene* —; ce n'est pas même un certain idéal de prospérité; c'est encore moins une étendue de terre entourée de frontières, au-delà de laquelle doit cesser toute action nationale; la

patrie, pour eux, la patrie, pour tout Polonais, est, elle vit partout où bat le cœur fidèle de ses enfants !

Ainsi conçue, elle offre un spectacle peu ordinaire. Les provinces qui composent l'État peuvent en être détachées, mais, aux yeux de la littérature et de la nationalité, elles font toujours partie de la patrie idéale. C'est pour cette raison que nos provinces conquises par les puissances étrangères n'ont jamais cessé d'être regardées comme appartenant à la Pologne. Elles avaient leurs nonces à la Diète, leurs siéges dans le Sénat, leurs juges et leurs magistrats répandus au milieu des autres autorités actives du pays. La Pologne, en agissant ainsi, est la seule nation qui ait suivi les voies de l'Église catholique, qui nomme des évêques dans toutes les parties de l'univers, leur confère des pouvoirs réels légaux et fait acte de suzeraineté morale sur les contrées où elle n'a plus de puissance temporelle.

De ce côté des Karpathes se dessinent donc deux littératures, l'une tendant à l'unité d'abord, puis adc rant le pouvoir, et poussant enfin le pouvoir à l'absc lutisme. Il est très vrai ce mot d'un poëte, prononc dans une assemblée française : « *La puissance russ est patiente comme le temps, et vaste comme l'es pace.* » Jamais cette puissance n'a, en effet, désign de frontières où elle dût s'arrêter. L'autre littéra ture a pour mobile le patriotisme, et ce patriotism ne reconnaît également nulle frontière. Pour la Pc logne littéraire et sociale l'idée de patrie est auti que l'idée matérielle et égoïste des Grecs et d

Romains. Elle n'est pas attachée à un Capitole; elle n'a nul besoin d'un Forum; elle ne s'incarne dans aucun individu. La royauté n'y joue pas le rôle principal; il est bien plus question de guerriers et de chefs que de rois. La royauté n'est qu'une partie de la patrie, et c'est toujours la société qui est mise en mouvement. Ainsi, on personnifie en quelque sorte des provinces entières; les Palatinats qui se sont distingués dans les batailles sont récompensés; ils obtiennent des priviléges; l'un d'eux, par exemple, a eu comme récompense celui de cacheter ses lettres avec de la cire rouge.

Cette force morale n'ayant aucun centre visible, émouvant toute une société, échappe à l'intelligence dans l'ordre pratique des choses actuelles. Un député français a dit : « La cause polonaise présente cette immense difficulté, qu'elle n'est pas locale, qu'elle est quelque chose d'insaisissable. » Le monarque russe, motivant sa colère contre la Pologne, a dit pareillement : « Les Polonais sacrifient la réalité au rêve. » Il disait vrai, si l'on appelle rêve toute idée qui n'a pas encore son pouvoir sur la terre, qui ne fait que s'avancer vers la réalisation.

Tout cela indique que la poésie polonaise, d'après sa nature, n'a pas d'élément épique; elle penche plutôt vers le lyrisme et le drame.

Entre les Mongols et les Turcs, entre les Polonais et les Russes, il y a un territoire très intéressant pour l'histoire et la littérature slaves. Ce territoire commence vers la partie inférieure du Danube, à la ville de Belgrade; d'un côté il côtoie les Karpathes; de

l'autre, le long de la mer Noire, il étend ses plaines au-delà du Borysthène et du Don, vers le Caucase. Il est impossible de désigner par un seul nom cette vaste contrée. Autrefois elle s'appelait Petite-Scythie; elle touche à la Petite-Pologne et à la Petite-Russie. Une grande partie de ce territoire forme l'Ukraine, mot qui veut dire : *pays de frontières*. Ce territoire, qui n'est qu'une steppe vaste et déserte, mais riche en végétation, servait de pâturage aux chevaux des peuples barbares. Il est la grande artère qui rattache l'Europe au plateau de l'Asie centrale. C'est par cette voie que la vie asiatique entrait en Europe; c'est là que les deux parties du monde se heurtaient l'une contre l'autre. Les oiseaux voyageurs, les sauterelles, les tribus nomades, la peste, prenaient ce chemin pour passer dans l'Occident. Les peuples qui voulaient arrêter l'invasion des Barbares, ou vider leurs querelles par le combat, descendaient dans ces steppes, pays neutres, champs de bataille par excellence. Là, toutes les armées du monde se donnèrent rendez-vous, et les armées de Darius, et les armées de Cyrus, et celles de la Russie, et celles de la Pologne. Là, naquit un peuple connu sous le nom de Cosaques, mélange de Slaves, de Tartares, de Turcs. Ils parlent une langue intermédiaire entre le polonais et le russe. Ils passèrent tour à tour sous la domination de la Pologne et de la Russie Leur littérature changeait d'idées, de formes, de tendances, suivant l'influence prédominante de la Russie ou de la Pologne. On y chantait les

exploits des chefs cosaques, leurs amours, leurs expéditions aventureuses, tantôt contre, tantôt pour les Polonais et les Russes.

Les plaines de l'Ukraine sont le pays de la poésie lyrique.

Un Cosaque, assis près de sa hutte de terre ou de roseaux, regarde son cheval brouter l'herbe épaisse des steppes; il promène son regard sur les plaines verdoyantes, en rêvant aux batailles du passé, aux victoires, aux défaites qui ont ensanglanté cette terre. Un chant s'échappe alors de sa poitrine, expression d'un sentiment populaire, ce chant est partout saisi au vol avec enthousiasme; il passe de génération en génération à la postérité.

Le Danube, le fleuve sacré des Slaves, joue un grand rôle dans leurs poëmes. C'est lui qui traverse ces steppes mystérieuses, ces pays sévères aux destinées insaisissables. Pour le poëte, il est souvent la limite du monde, comme l'Océan d'Hésiode; parfois il est le Scamandre d'Homère, teint du sang des armées, roulant dans ses ondes les armures, les cadavres des héros, les trésors des rois. Mais quelque riche que soit la poésie primitive de ces pays, elle n'est rien en comparaison des accents qu'ils ont inspirés de nos jours. Le poëte russe moderne, surtout le poëte polonais, a peuplé de monuments poétiques ces solitudes désertes où la tradition n'a pas une pierre où se reposer, n'a pas un arbre où s'abriter. « Là, dit le poëte Zaleski, la poésie, étendue sur les herbes et enlacée de fleurs, résonne tristement, prisonnière comme l'inspiration dans un jeune cœur. Seule-

ment la brise lui ravit parfois des lambeaux de chants et les disperse en légers nuages à travers les *limanes*, les îles du Borysthène, les hauts gazons du désert où se promènent les esprits de nos aïeux. »

Selon les paroles d'un antique poëte : « Sur cette terre labourée par les pieds des chevaux, engraissée de cadavres humains, parsemée d'ossements blanchis, arrosée d'une chaude pluie de sang, croissent les moissons de la tristesse. »

La mélancolie est le caractère distinctif de la poésie de ces contrées.

Je terminerai cette leçon en vous citant l'œuvre d'un poëte polonais moderne, Malczewski, laquelle offre une image des combats que se sont livrés les Slaves et les Ouraliens. Le poëte décrit une des dernières batailles contre les Tartares. Le héros est un noble Polonais qui habite une hutte isolée au milieu des steppes. En apprenant l'invasion des Tartares, il se réconcilie avec son voisin, magnat polonais. L'idée de la patrie apparaît tout entière dans cette abjuration de sa haine. Le vieux guerrier se met en marche à travers ces solitudes qui finissent avec l'horizon pour recommencer avec l'horizon. Il rencontre les pas de l'ennemi qui, avec l'instinct de certains animaux fuyant devant le chasseur, a laissé sur le gazon des traces sinueuses et trompeuses.

Mais le vieux guerrier avance sans se laisser égarer par ces signes mensongers ; il embusque ses troupes dans l'herbe touffue ; il se perd lui-même au

milieu des steppes, reparaît un instant, puis disparaît de nouveau complétement.

Bientôt commence la bataille. D'un côté sont les escadrons polonais avec leurs ailes de faucon attachées aux épaules ; de l'autre, les Tartares aux bonnets noirs, aux yeux demi-fermés, aux visages empreints d'une rage animale. Le combat s'engage d'abord entre les deux chefs des deux armées. Le vieux guerrier polonais, «blanc comme l'aigle de sa patrie et fort comme lui,» détache du corps la tête ronde et lourde du Tartare, qui tombe et disparaît dans l'herbe, tandis que le cadavre, resté attaché au cheval, est emporté, sanglant, au milieu des ennemis.

Ce poëme est véritablement oukraïnien; il donne l'idée des combats entre les Cosaques et les Tartares, la description du pays et celle de cette race mongole, que les Russes et les Polonais eurent tant de peine à dompter; il est éminemment polonais ; l'idée de la patrie y domine.

Maintenant passons de l'autre côté des Karpathes, vers les provinces autrichiennes, la Servie, l'Illyrie et les pays des Monténégrins.

QUATRIÈME LEÇON.

La Slavie fabuleuse et la Slavie historique. — Action de Rome sur les peuplades slaves. — Le christianisme seul parvient à les transformer. — Berceau de la culture slave ; commencement de son histoire ; le premier de ses dialectes élevé à la dignité de langue. — Les Serviens. — Bataille de Kossowo ; son influence sur la poésie servienne. — Les Bohêmes, leurs erreurs, leur littérature, leur régénération. — Analogie entre certains peuples slaves et les nations de l'Occident, comme forces actives de la chrétienté. — La Pologne et la France, la Bohême et l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre.

Vendredi, 8 janvier 1841.

MESSIEURS,

En quittant ce territoire presque fabuleux dont je n'ai fait que vous indiquer la position, car il est très difficile d'en saisir les limites, nous avons, en remontant le Danube, trouvé le pays de la réalité, le pays de l'histoire. Toutes les fois, en effet, que les armées de l'Occident, les armées des Grecs et des Romains, celles même des Croisés, passaient le Danube inférieur, on peut dire qu'elles sortaient de l'histoire, qu'elles entraient en pleine poésie, et qu'en s'avançant encore plus loin vers le Don elles plongeaient dans la fable.

D'un autre côté, les chefs barbares, les chefs des

races nomades, tant qu'ils restaient au-delà du Danube, n'étaient connus que par une vague rumeur, par la renommée. Mais dès qu'ils passaient le fleuve, ils faisaient leur entrée dans l'histoire, devenaient des réalités. Comme preuve de notre affirmation, il nous suffit de citer le nom d'Attila.

Le territoire slave, qui sépare la réalité de la fable, l'histoire de la tradition, s'étend entre le Danube inférieur, la Grèce du Nord et les monts Karpathes; il touche à l'Adriatique; c'est le seul qui fût connu des anciens. Nous trouvons dans les livres grecs, dans les descriptions et les monuments des Romains, quelques noms, quelques dates; ce sont les seuls monuments de l'histoire ancienne de cette contrée.

Ces noms et dates, religieusement recueillis, expliqués, commentés par la science moderne, servent de passage, de transition des temps mythiques slaves, à l'époque historique. Ce sont des chaînons qui rattachent notre histoire à celle des nations de l'Europe. Par suite des recherches de quelques savants, il n'est plus douteux aujourd'hui que cette contrée n'ait été de temps immémorial habitée par les Slaves. Sous les rois de Macédoine, il y existait déjà des États slaves indépendants; Rome les changea en provinces de l'Empire et en confia le gouvernement à ses créatures. Les limites de ces provinces n'avaient rien de fixe. Les foyers de leur administration devenaient peu à peu des points importants, des villes centrales, les siéges même de nouveaux empires; telle fut Vienne, par exemple. C'est de ces points que la civilisation

montait vers le Nord et qu'elle réagissait contre la barbarie; mais ni les rois de Macédoine, ni les empereurs romains ne parvinrent à arrêter le flot des peuples qui prenaient toujours ce chemin pour se diriger vers le midi de l'Europe. Leur influence au-delà du Danube était nulle. Il était réservé au christianisme seul de franchir cette barrière et de conquérir ces peuples, sur lesquels la civilisation antique n'avait aucune prise. Le christianisme, en prenant pour point d'appui ce territoire, en agissant d'un côté vers le Danube et le Don, de l'autre vers la Vistule, est parvenu peu à peu à vaincre, à organiser toute cette immense population.

C'est donc ici qu'est le berceau du Slave moderne et que commence son histoire; c'est même ici qu'un dialecte slave a été pour la première fois élevé à la dignité de langue; c'est ici qu'on a commencé à écrire ce dialecte, qu'on en a créé les lettres, ou, au moins, qu'on les a appliquées à exprimer les sons slaves. Acceptée par les autres peuples, cette langue est devenue le dialecte sacré, celui de l'Écriture sainte et de la Liturgie.

Cependant, ces pays qui semblaient destinés à devenir le centre de la civilisation et de la culture slaves, se sont laissé devancer par les autres contrées; ils sont même retombés plus profondément dans la barbarie. Diverses causes, diverses circonstances y entravèrent le mouvement du progrès. Placés sur le grand chemin des peuplades qui descendaient du Nord, ils ont rencontré dans les migrations des tribus nomades de continuels obstacles à

s'unir, à se concentrer. La population des plaines, sans cesse balayée, parfois menacée d'une destruction complète, se réfugia dans les montagnes ; là elle sut résister aux étrangers, elle conserva le dépôt de la langue et de la tradition. De nos jours encore, dans ces contrées, les montagnards sont les uniques représentants de l'ancien monde slave. Mais s'il est vrai que dans les montagnes quelque poésie, quelques genres de littérature purent se propager et fleurir, il n'est pas moins vrai aussi que ces poétiques fleurs des sommets, quoique belles et d'une rare fraîcheur, ne purent jamais être riches ni variées. Il est des natures de littérature qui demandent à être cultivées au milieu de populations assises et laborieuses, et dont les besoins physiques sont assurés. Ainsi, dans ces solitudes sauvages, on réussit à créer une poésie lyrique, des chants, des épisodes héroïques; mais tout ce qui est science et haute littérature ne peut y prendre racine et se développer.

Il était difficile à ces peuplades disséminées sur un vaste territoire de se grouper, de se réunir, de se former en nation. La plus puissante cause de leur dispersion et de leur faiblesse fut surtout leur séparation religieuse. Converties au christianisme au moment où l'Orient rompait violemment avec l'église universelle, elles subirent l'influence des deux églises rivales, des deux tendances contraires et bien souvent hostiles. Leurs chefs, obéissant à des convictions personnelles, quelquefois aux circonstances politiques, penchaient tantôt vers Rome, tantôt vers Constantinople; mais jamais ils ne purent entraîner

à leur suite les populations qui restaient fidèles les unes à l'église catholique, les autres à l'église d'Orient. Il n'a donc pas été possible à ces chefs de fonder une monarchie, un état homogène, qui eût ses liens moraux. D'ailleurs le voisinage des peuples civilisés qui, à des époques plus tranquilles, aurait pu être utile aux progrès des sciences et des arts, ne pouvait qu'être nuisible en ces temps de luttes perpétuelles.

Les Grecs et les Romains, en important leur organisation sociale chez ces peuplades, y formaient de petits foyers qui n'avaient aucun lien avec la nature de la société indigène. Les chefs slaves, dominés par l'ascendant de la civilisation étrangère, ont souvent cherché à imiter l'organisation tantôt grecque, tantôt romaine, tantôt féodale. Aussi a-t-on vu un spectacle étrange, celui d'un chef servien créant en même temps des rois à l'exemple de l'ancienne Rome, des hauts barons à l'instar de la féodalité, et enfin des visirs, des agas, à l'imitation de la Turquie. Nous ne rencontrons donc point seulement ici des luttes entre deux religions rivales, mais aussi entre plusieurs éléments hétérogènes civils et politiques.

Cependant, au milieu de ces luttes des idées et des races différentes, il vint un moment où tous ces pays furent sur le point de se réunir sous une seule domination, celle des rois serviens.

Vers la fin du XIIIe siècle, ou plutôt au commencement du XIVe, la maison des Niemania réussit à établir sa dynastie en Servie; elle soumet même à son sceptre, beaucoup d'États voisins. Son empire s'étendait depuis la mer Adriatique jusqu'aux montagnes

de la Grèce, vers les steppes du Danube inférieur. Mais les Turcs attaquèrent bientôt cet empire naissant, dont l'indépendance périt avec son existence politique dans une seule et terrible bataille, celle de Kossowo.

Après cette fatale bataille, les chefs, la noblesse, le clergé, en un mot tout ce qu'il y avait de civilisé dans le pays, fut obligé d'émigrer. Avec eux émigrèrent la puissance, les richesses, les livres, et on peut même dire les souvenirs, toutes les traditions nationales. Le peuple seul resta; mais ce peuple était déjà détaché de son passé; il ne savait pas lire, il ne savait rien de son histoire; il n'avait plus d'avenir, son existence politique venant d'être à jamais détruite. De toute son histoire il ne lui resta qu'un seul souvenir.

Toutes les pensées du peuple servien se sont donc concentrées sur ce seul souvenir, le champ de bataille de Kossowo; toute sa poésie nationale aboutit à cette catastrophe ou à un retour douloureux vers elle. L'histoire de cette lutte qui eut lieu il y a déjà bien des siècles est sans cesse vivante dans son esprit; n'étant distrait par nulle activité présente, par nul fait nouveau, il l'a toujours devant les yeux; elle est pour lui d'une actualité dont on se ferait difficilement l'idée. De nos jours, le Servien qui passe par le champ de Kossowo pleure encore à ce souvenir comme s'il avait lui-même assisté au combat où périrent ses ancêtres; il n'en parle jamais que comme d'un événement d'hier. La bataille de Kossowo joue dans la poésie servienne le même rôle

que celle de Xérès de la Frontera dans la poésie espagnole. Malheureusement les Serviens n'ont point eu leur Tolosa !

Je ne parle ici que de la haute poésie nationale, de la poésie épique ; quant aux autres genres de poésie, comme le chant lyrique, la romance, l'élégie, ils n'ont jamais cessé de fleurir dans ces pays. Jusqu'à ce jour les Illyriens et les Monténégrins chantent non seulement des hymnes religieux, des chansons d'amour; mais ils composent des morceaux épiques sur les hauts faits de leurs ancêtres et sur leurs propres exploits. Mais une poésie qui ne parle que de la gloire de telle ou telle tribu, de telle ou telle famille, ne mérite pas le nom de poésie nationale; car elle n'intéresse ni la cause de la chrétienté ni celle de la race slave.

Ainsi, la littérature, une littérature de famille et de tribu, est restée *populaire*, dans la propre acception du mot. Elle réside tout entière dans la bouche des rapsodes. On peut dire, avec le poëte Kollar, que si dans les autres contrées ce sont les littérateurs qui chantent pour le peuple, de ce côté du Danube, c'est le peuple qui chante pour les littérateurs.

Plus loin, à l'occident des pays qui nous occupent, se trouve la Bohême. De toutes parts, environnée de montagnes, elle se présente sous la forme d'un carré presque régulier. C'est un plateau ou plutôt une vallée d'à peu près deux mille lieues de superficie, habitée par une population d'environ quatre millions d'âmes. L'accès difficile de la Bohême l'a protégée contre les migrations des peuples nomades. Les Barbares qui marchaient vers le midi de l'Europe ne faisaient pres-

que toujours que la côtoyer; et, grâce à son heureuse position; il lui a été possible de donner de bonne heure quelque développement à sa littérature et à sa politique. Dès le onzième siècle, l'hérédité du trône y fut établie, et l'indivisibilité du royaume garantie par les lois : deux pas immenses dans la carrière politique. La Bohême est le premier des pays slaves qui ait accepté la religion chrétienne comme base sociale; c'est de là que le christianisme se répandit en Pologne, en Moravie et dans les États prussiens. La langue bohême a aussi été cultivée avant les autres dialectes slaves, elle possède des monuments littéraires du dixième siècle. Dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, elle comptait déjà un grand nombre d'ouvrages; elle a même influé sur la formation et la culture de la langue polonaise.

Après l'extinction de la dynastie nationale, la maison de Luxembourg, qui régnait en Bohême, protégea les sciences et les arts; plus tard la maison d'Autriche chercha aussi à développer chez elle les arts et la littérature; mais, malgré tant d'avantages réunis, malgré une position heureuse, une longue tranquillité, une protection constante, les lettres bohêmes offrent je ne sais quoi de morne et de froid. On dirait qu'un germe de malaise, de faiblesse mortelle, a été déposé au fond de cette société politique, qui n'a jamais pu arriver à avoir conscience d'elle-même et de sa mission au milieu des peuples chrétiens.

Peut-être est-ce cette tranquillité même qui fut la cause de ses malheurs. Tandis que la Russie, sous la terrible pression de l'atmosphère mongole, tendait

en elle toutes ses forces et développait tous ses principes; tandis que la Pologne était continuellement électrisée par les orages qui lui venaient de la Turquie, la Bohême, abritée des Turcs par les Hongrois et les Polonais, communiquait par l'Autriche avec l'Europe civilisée. Elle voulut s'approprier la civilisation de l'Europe; elle l'accepta dans les formes extérieures; mais, au fond, elle ne trouva point en elle-même de quoi la nourrir, la faire fructifier.

Le nombre des ouvrages que les Bohêmes ont produits est immense. Certainement ils ont plus écrit que les Polonais, les Russes, les Serviens, que tous les peuples slaves ensemble. Cependant leur littérature est dépourvue de force réelle; elle n'a aucune originalité; elle n'a pas produit une seule individualité puissante, poétique ou littéraire; elle s'est continuellement traînée dans l'imitation. Peu à peu les lecteurs en vinrent à préférer les modèles étrangers à l'imitation nationale, l'original à la copie, et la langue allemande a insensiblement gagné du terrain sur la langue maternelle. Il est vrai que les Bohêmes ont lutté pendant quelque temps pour la défense de leur nationalité; mais la lutte fut malheureuse parce qu'ils n'avaient compris cette nationalité que dans ce qu'elle avait d'extérieur et de purement matériel : ils ne se sont appuyés que sur les différences qui séparent leur langue et leur race, de la race et de la langue allemandes. Or la langue n'est pas seulement l'organe, l'instrument servant à communiquer la pensée. La langue, c'est la parole développée, et la parole n'est nationale qu'autant qu'elle porte en elle l'esprit

de la nation. Les Bohêmes n'ont pas compris que la langue peut subsister par sa seule puissance intérieure; que sa force est en proportion de la masse de vérités qu'elle renferme; que sa puissance d'action au dehors est toujours en raison de la masse de chaleur et de lumière qui émane d'elle. Au lieu de chercher dans les chaudes inspirations de la vérité la force qui devait leur assurer la victoire, ils l'ont demandée à l'appui matériel des lois : au lieu de produire des ouvrages plus profonds et d'une tendance plus élevée que les ouvrages allemands, ils ont cru pouvoir chasser le germanisme de leur université de Prague à l'aide de règlements et d'ordonnances; en un mot, ils n'ont tenté de protéger leur nationalité que par l'arme des proscriptions et des lois.

Cet étroit esprit de patriotisme entra aussi pour beaucoup dans leurs vues religieuses. Ils défendirent de la même manière leur église nationale, église qui ne parlait que le bohême, qui avait son culte et ses dogmes exclusivement en langue bohême. Luttant avec l'enthousiasme d'un peuple jeune et presque encore barbare, ils se servirent des discussions théologiques comme les sauvages se servent des armes de la civilisation et de l'eau-de-vie, c'est-à-dire pour leur mutuelle destruction.

L'Autriche, qui représentait alors la vieille Europe, réussit peu à peu à comprimer et à étouffer cette lutte. Les Bohêmes l'ont commencée trop tôt; ils n'avaient pas la puissance d'organisation que possédait l'empire germanique ou cette immense force qu'animait la France; la France, qui, par une longue pratique des institu-

tions romaines sous la tutelle de l'Église catholique, a appris à se gouverner et à gouverner. Or, les Bohêmes ne possédant pas cette force ne purent résister à une crise aussi violente. Leur nationalité est restée victime de leur faiblesse; le vainqueur a poursuivi avec acharnement leur littérature comme imprégnée d'un dogme dangereux, comme étant le dernier asile de la résistance et de la rébellion.

Pendant deux siècles, l'Autriche a fait détruire en Bohême tous les monuments de l'ancienne littérature. Mais peu à peu la lutte s'étant affaiblie et presque terminée dans l'oubli; les Bohêmes ayant prouvé, en plus d'une circonstance, leur dévouement à la maison d'Autriche, le gouvernement les a protégés et encouragés dans leurs modernes tentatives littéraires. C'est un phénomène curieux et digne d'être médité, que cet esprit bohême cherchant si longtemps, sans pouvoir la trouver, sa route vers l'avenir, et qui, après être retombé dans une longue léthargie, semble précisément en ces derniers temps se réveiller et se rendre enfin compte de sa mission.

Leur point d'appui une fois trouvé, les Bohêmes ont conquis au milieu des peuples slaves une place qui ne leur sera disputée par personne. Les savants de la Bohême, ces savants depuis longtemps éloignés des affaires politiques, ayant reconnu la stérilité des luttes théologiques, se sont repliés sur eux-mêmes : ils ont commencé à étudier le passé politique et littéraire. C'est là qu'ils cherchent le lien capable de réunir tous les Slaves en une seule communauté; cette étude du passé, il faut le reconnaître, ils

l'ont entreprise avec un enthousiasme tout religieux.

Les savants bohêmes ne ressemblent pas aux antiquaires des autres pays ; ils sont, pour ainsi dire, les apôtres de la nationalité ; ils travaillent comme les moines de Saint-Benoît, de Saint-Maur, et se résignent souvent aux mêmes privations, aux mêmes misères. Il y a de la poésie dans leurs recherches, dans leurs voyages. Un esprit à la fois curieux et poétique anime leur entreprise. L'homme qui ouvre cette carrière de la science slave, Dobrowski, parcourut, comme Hérodote, tous les pays dont il avait à parler, Pétersbourg, Moscou, Varsovie ; il prolongea ses investigations jusqu'à travers les colonies slaves qui vivent de l'autre côté des Alpes.

Ses successeurs et ses imitateurs ont agi avec la même force, dans la même direction. Ils se servent de tous les moyens pour atteindre leur but ; ils écrivent toutes les langues, le latin, l'allemand, le polonais, le français quelquefois. Profitant de leur position centrale au sein des peuples slaves, ils s'efforcent de les rapprocher, de les faire connaître les uns aux autres. Ils traduisent la poésie polonaise pour les Serviens, ils traduisent les monuments serviens pour l'Allemagne ; en même temps, ils cherchent à recueillir ces monuments et à les publier en latin pour l'Europe civilisée.

Nous avons laissé deux grandes littératures slaves, la littérature des Polonais et celle des Russes, en hostilité ouverte. L'écrivain russe se défie de l'écrivain polonais ; de son côté, le littérateur polonais se méfie du littérateur russe, mais tous deux s'appro-

chent avec une égale confiance du laborieux et consciencieux savant bohême; car ce qui le distingue surtout, c'est sa haute et calme impartialité. Il tient pour son devoir le plus sacré d'élever la science au-dessus de toutes les questions du jour, de creuser le terrain historique au-delà de sa surface politique actuelle. En rappelant aux nations de même race leur commune origine, leur Église et leurs apôtres primitifs, il les convie continuellement à l'unité. Il parle avec la même vénération des saint Hyacinthe, des saint Jean de Cracovie, comme de saint Cyrille et Méthode; il voudrait réconcilier les neveux de Kosciuszko avec les descendants de son vainqueur; enfin, il aspire à noyer dans une seule et glorieuse lumière les souvenirs des luttes qui les divisent encore.

Si les Bohêmes ne réussissent pas mieux dans leur dessein, s'ils n'obtiennent pas des résultats plus heureux, c'est qu'ils ne se sont pas complétement affranchis des préjugés de leurs ancêtres, qu'ils s'appuient encore beaucoup sur la nationalité extérieure de race, et qu'ils ne tiennent nul compte de l'esprit qui anime et féconde les différentes nations. Néanmoins ils seront toujours regardés comme les patriarches de la science slave : ils ont produit des savants populaires, et on pourrait presque dire qu'ils ont fait de la Bohême une nation de savants et de philologues.

Maintenant que nous avons sous les yeux tout le tableau des pays slaves, si nous le comparons à celui que présente l'Occident, nous sommes frappés

de l'analogie prodigieuse qui existe entre les deux parties de l'Europe séparées par cette longue ligne qui s'étend de Hambourg à la mer Adriatique.

La lutte de la chrétienté orientale et de la chrétienté occidentale contre la barbarie offre des points de comparaison aussi curieux qu'instructifs. Ainsi l'Espagne, retranchée dans ses montagnes, a opposé aux Musulmans une barrière infranchissable; la France, au contraire, s'est élancée vers les entreprises lointaines. L'Espagne défendait chez elle son existence, la France allait à la recherche de l'ennemi. La race germanique, peu à peu entraînée dans le mouvement commun, a insensiblement tourné à son seul profit les succès remportés sur les Barbares. Le margraviat d'Autriche, autrefois établi pour la défense de l'empire Franc contre les Infidèles et les Slaves, est parvenu à se faire l'unique héritier de toutes les conquêtes des armes chrétiennes sur cette même terre slave.

Les contrées montagneuses de l'Illyrie et de la Servie ressemblent, sous beaucoup de rapports, à l'Asturie et à la Catalogne. Leurs luttes guerrières et leur littérature offrent également plusieurs caractères semblables. Ce sont les pays aux entreprises aventureuses, aux joûtes chevaleresques; il n'y est question que de princesses enlevées, de couronnes conquises à coups de lance. On se croirait transporté en Espagne, lorsqu'on lit les monuments littéraires des Serviens.

Pendant longtemps aussi, le sort de la Pologne fut celui de la France. L'une et l'autre n'ont rien

gardé de leurs conquêtes sur les Infidèles ; il ne leur en est resté que de grands souvenirs et la sympathie des nations. Les peuples se sont accoutumés à voir en elles les représentants d'une haute et généreuse pensée, les champions de l'avenir, combattant pour l'intérêt commun du monde.

Enfin les Bohêmes et les Russes offrent plus d'un point de ressemblance qui les rapproche de la race germanique.

Nul doute que si l'on poussait trop loin la comparaison, si l'on voulait l'appliquer dans tous ses détails, nul doute qu'elle ne finît par devenir fausse; mais le Bohême, que les Allemands ont surnommé *le bœuf*, le Bohême honnête, laborieux et lent, enclin comme l'Allemand aux idées abstraites, représente assez bien l'esprit germanique au milieu des Slaves. D'un autre côté, le Russe me semble en tout rappeler l'Anglais, l'allemand normanisé ; tous deux ont la même persévérance tenace dans le but, la même force dans l'exécution. L'activité, la célérité qui les distinguent de la pesanteur de l'Allemand, ils les doivent peut-être à l'esprit normand qui s'est également acclimaté en Angleterre et en Russie.

CINQUIÈME LEÇON.

—

Réponse à quelques objections. — Les diverses littératures slaves; leurs caractères dissemblables. - Littérature russe, polonaise, bohême. — Développement de la race slave; ses caractères physiologiques; son territoire; influence du monde physique sur sa littérature. — Dogme social et religieux des Slaves; absence de toute révélation.

—

Mardi, 12 janvier 1841.

Messieurs,

Depuis l'ouverture de mon cours, je reçois journellement des lettres de savants slaves qui, tantôt font la critique du plan, tantôt m'adressent des objections sur certains détails de ce cours. Je vous fais part de cette correspondance, parce qu'elle est assez significative. Elle caractérise, en effet, l'état littéraire du peuple Slave. La littérature, chez nous, ne s'est pas encore détachée, comme une fleur sèche, de l'arbre général de la vie. On n'y écrit pas pour amuser, on n'y fait pas de l'art pour l'art. La litté-

rature est encore intimement liée à la religion, à l'histoire, à la vie politique. Il suffit quelquefois de critiquer un poëte, pour remuer toutes les questions religieuses et politiques qui divisent le peuple slave; pour faire prendre en quelque sorte les armes à des populations séparées par tant d'intérêts et de passions. Il m'est impossible d'entrer dans la polémique qu'on me propose; elle n'aurait d'intérêt que pour la partie purement slave de mon auditoire. Cependant, vous me permettrez de répondre à certaines objections concernant des détails qui me paraissent de quelque intérêt.

On me reproche d'avoir fait une part trop large à la Russie, dans le tableau que j'ai tracé de la lutte du peuple slave contre la barbarie. J'aurais, à ce qu'on dit, passé sous silence les combats des Polonais et des Lithuaniens contre les Mongols. D'abord, les Lithuaniens, une fois vainqueurs des Mongols, ont souvent profité de l'impulsion de ces derniers pour dévaster les pays slaves. Ils ont été pendant longtemps les alliés de la barbarie, et ont combattu la civilisation. Plus tard, seulement, ils furent réunis, par la Pologne, à la communauté chrétienne : les Lithuaniens sont donc en dehors de la question.

Pour ce qui est des combats livrés par la Pologne contre les Mongols, ils n'ont jamais été décisifs. A la politique russe revient l'honneur d'avoir vaincu les Mongols, en employant habilement les armes de ces peuples contre eux-mêmes. La Russie se servait, par exemple, de la puissance des Khans de la Crimée, pour contenir les hordes des Tartares; plus tard, elle

les a détruits les uns et les autres. Ce sont les grands-ducs de Moscou qui ont renversé la Horde d'or, le royaume de Sibérie, le Khannat de Crimée. C'est donc la Russie qui a seule vaincu ces peuples en les divisant sans cesse, en les empêchant de se réunir et de se concentrer. Elle a même réussi à se les assimiler; de nos jours, elle les emploie à son service.

Je passe maintenant aux questions littéraires. On me reproche d'avoir déterminé d'une manière arbitraire, sinon injuste, les caractères principaux des littératures slaves, telles qu'elles nous apparaissent à l'époque actuelle.

J'ai dit que la langue russe est la langue de la législation et du commandement. Certes, je ne nie pas ses qualités poétiques, je ne puis passer sous silence les poëtes remarquables de la Russie; mais j'énonce un fait constant, lorsque je dis que la législation russe a été imposée à un grand nombre de peuples slaves; que la langue russe est enseignée d'office comme langue administrative : c'est donc son caractère actuel. Parmi les ouvrages de la littérature russe moderne, le plus remarquable et le plus important sans contredit, c'est le code publié par la commission de législation.

J'ai dit aussi que le polonais est la langue de la conversation et de la littérature. Comment en serait-il autrement? La Pologne, depuis longtemps, n'a plus de tribune nationale où puissent s'exprimer les sympathies et les vœux du peuple; elle n'a pas même de chaire scientifique. La langue polonaise a été bannie des écoles; elle n'a pas de théâtre natio-

nal. C'est donc par la littérature seulement qu'ell agit; c'est par la parole vivante, c'est-à-dire par c qu'un peuple a de plus intime et de plus fort, pa ce qui résume la vie domestique et la vie histo rique, que la littérature polonaise peut encoı exister.

Quant à la littérature bohême, ce que j'en ai d dans la dernière réunion suffit pour la caractériser j'y renvoie mes contradicteurs.

On a aussi fait d'avance des objections au plan qu je me propose de suivre, c'est le moment d'y ré pondre, parce qu'il faut que je trace dès maintenaı ma route.

D'après quelques savants, j'eusse mieux fait d choisir une certaine littérature, une langue, comn centre, comme principe; alors il ne me serait res qu'à grouper autour de cette langue les différen dialectes nationaux.

Je réponds qu'aucune langue slave n'a jama exercé une prépondérance assez décisive, pour qu'c doive la regarder comme langue dominatrice, comn principe, comme centre. Les pays slaves d'où s'e répandu le christianisme aspirent surtout à cette d mination. Ils pensent qu'il nous suffirait de prend pour base de nos études la grammaire slavonne, que nous devrions nous en tenir à expliquer les vres publiés en slavon.

Il y a depuis quarante ans une secte littéraire parı les Slaves, secte exclusive qui regarde la littératu polonaise et russe comme n'existant pas, qui la co damne comme hétérodoxe. Elle ne fait même pas d'e

ception en faveur des chants populaires, parce que, suivant son opinion, ces chants ont été composés dans des dialectes corrompus par des mots turcs et allemands. D'après ce système, toute la littérature slave se renfermerait dans cinq ou six livres imprimés, dans le Rituel et l'Évangile. Mais un tel système n'a jamais pu prévaloir; nos philologues et nos antiquaires eux-mêmes se sont fortement élevés contre les partisans exclusifs de la langue sacrée. Je pense que la grammaire slavonne, œuvre très utile en soi, servira de base à la grammaire générale du peuple slave; mais par elle-même, la langue slavonne n'a aucune importance; elle est, d'ailleurs, très pauvre en monuments littéraires proprement dits. Quant aux littératures des Polonais, des Russes et des Bohêmes, elles ont exercé tour à tour une certaine influence; mais aucune d'elles n'est jamais parvenue à soumettre l'indépendance des littératures rivales. Le bohême a plutôt modifié la forme que le fond de la langue polonaise. Le polonais, au XVIIe siècle, dominait dans la Russie méridionale. Mais ces trois littératures ont un principe d'indépendance qu'elles ont toujours réussi à maintenir. Comme il est impossible de prévoir l'avenir qui leur est réservé, bornons nos études au passé, et, laissant pour le moment de côté toute autre question de nationalité, dirigeons-les sur ce qu'il y a de plus général, de plus vaste dans notre sujet, c'est-à-dire sur la race slave.

D'abord nous chercherons à saisir ses caractères physiques, ce qui la distingue des autres tribus avec lesquelles on l'a trop souvent confondue.

Nous chercherons ensuite dans la nature même du sol où se sont produits les phénomènes littéraires, l'explication de plusieurs faits historiques. Nous passerons enfin à l'examen des monuments anciens qui appartiennent en commun à tous les Slaves, et qui forment la transition entre le paganisme et le christianisme.

Dès le XIVe siècle, on trouve des monuments du peuple servien. Nous nous arrêterons à examiner la poésie de ce cycle des *Niemania*. Plus tard, au XVe siècle, la Pologne résume toutes les forces intellectuelles et morales du monde slave. Nous la voyons alors développer sa littérature, qui s'éleva alors jusqu'à l'art.

Enfin, à l'époque de la renaissance générale des littératures slaves, nous voyons les Russes et les Bohêmes faire leur entrée dans l'histoire littéraire. Cette époque, nous la réserverons pour notre prochain cours.

La race slave est placée par les savants dans la classe des peuples les mieux faits pour la civilisation. Le célèbre naturaliste Blumenbach, qui a divisé l'espèce humaine en cinq familles, a rangé les Slaves dans la première, qu'il appelle la famille caucasienne. Cuvier n'admet que trois familles dans l'espèce humaine, ou trois espèces dans le genre humain. Comme on le sait, il caractérise ces familles d'après la construction de la charpente osseuse de la tête, d'après l'angle facial. Les Slaves, selon Cuvier, appartiennent aussi à la première famille, qu'il appelle européenne et arabe en même temps. Mais ces classifications n'ont pas été admises par les savants slaves. D'ailleurs elles

n'expliquent rien, parce que les naturalistes n'ont tenu aucun compte du principe moral et religieux. Ils n'ont examiné ni le dogme social, ni la langue, ni les traditions; ils ont confondu, par exemple, les Slaves et les Finnois, classant dans une même famille deux peuples qui n'ont jamais eu de rapport de parenté.

M. de Humboldt et Klaproth sont d'accord sur ce point, que les Slaves appartiennent à la race indo-germanique. Ils sont de la même souche que les Celtes, les Kimris, les Indous, les Persans, les Arméniens, les Kurdes. Cette famille immense occupe la plus grande partie du globe; d'après les calculs de Klaproth, elle compte trois cent soixante millions d'âmes. Les Slaves entrent dans ce chiffre pour soixante à quatre-vingts millions d'individus; ils composent donc la sixième partie de l'immense population indo-germanique.

Le Slave, comme type de sa race, diffère beaucoup du type mongol, du type celtique, du type arabe. Il est robuste et d'une haute stature; il a de longues jambes posées sur des pieds plus forts que grands. Ses épaules et ses hanches présentent beaucoup de développement. Il a aussi la poitrine large, les bras vigoureux, une main bien proportionnée, forte et douce; des muscles d'une force prodigieuse. C'est un peuple destiné à l'agriculture, au travail, à la vie rude des champs.

M. Edwards, dans ses recherches sur la physiologie des peuples, a donné un aperçu de la physionomie du Slave, dont je vous citerai quelques traits. La tête slave, d'après M. Edwards, se rapproche plutôt d'un

carré que d'un ovale; elle est presque de la même hauteur et de la même largeur. Les yeux sont beaux, bien ouverts, mais un peu enfoncés. On les trouve un peu petits, si on les compare à la tête. Le nez est droit, jamais aquilin; la bouche rapprochée du nez, souvent trop large; mais elle est fermée par des lèvres qui ne sont ni pendantes ni charnues; cependant on trouve rarement une bouche slave aussi finement dessinée, par exemple, qu'une bouche persane, ou aussi serrée qu'une bouche indoue ou celle de quelques Arabes qui ont acquis un haut développement physique. Le caractère de ce peuple est la douceur; ses passions sont plus vives que fortes; il oublie facilement les injures et quelquefois les bienfaits; il aime plutôt la distraction que le plaisir. Il a les cheveux châtains; mais, au nord, sa chevelure est d'un blond très clair, et, au midi, d'un brun foncé. La race blonde du Nord et la race brune du Midi, sont plus fortes, plus robustes que celle de la zone centrale. Ce peuple, comme je l'ai dit, paraît avoir été appelé par la Providence à cultiver la terre. Déjà le profond philosophe allemand, Herder, a formulé la même pensée : il prétend que la destinée de cette race est avant tout d'établir son siége ici-bas, de prendre possession de la terre.

Je ne pense pas que le climat agisse sur les hommes aussi puissamment que le croient les philosophes modernes; il est impossible de regarder l'humanité comme un règne à côté du règne animal et végétal. L'homme n'est pas la production du sol; mais il est certain que l'homme a continuellement cherché le sol et le climat qui conviennent le mieux à sa nature

intime et extérieure. Les Bédouins regardent encore une ville comme une prison; il a été impossible, jusqu'ici, d'acclimater le Bohémien à un pays quelconque; il est toujours resté vagabond.

Un Slave, quoique établi dans les steppes, ne mène point la vie nomade; il ne les parcourt jamais qu'avec une répugnance mêlée d'effroi; il veut un toit, une habitation fixe, quand elle serait située au milieu des déserts. Le ménage aratoire du laboureur a toujours été pour lui d'une indispensable nécessité.

L'infaillible instinct qui pousse les oiseaux, les animaux vers les climats qui leur sont propres, a, sans nul doute, conduit les peuples slaves des hauteurs de l'Asie, vers les territoires qu'ils ont occupés et où nous les retrouvons aujourd'hui.

Nous n'entrerons pas dans des discussions d'antiquaire sur l'histoire de leur migration, qui n'a aucun rapport, d'ailleurs, avec leur histoire littéraire; cependant tout porte à croire qu'ils sont descendus par l'Asie mineure vers l'Europe. D'après les recherches d'un savant bohême et celles d'un savant russe, on trouverait des traces de leur antique existence sur le Bosphore. Ils en ont probablement franchi le canal dans les temps les plus reculés; peut-être même, à cette époque, le canal n'existait-il pas encore. Une fois arrivés près des monts Karpathes, ils se sont vite répandus dans toutes les contrées de l'Europe; mais, d'un côté, les peuples qui avaient une organisation sociale plus forte, qui s'étaient déjà emparés des terres de l'Occident, les repoussèrent vers le Nord; de l'autre, ils furent refoulés par les tribus nomades;

peu à peu ils se sont concentrés autour des Karp
dans les limites que nous avons précéder
tracées.

Leur immense territoire paraît n'être destin
l'agriculture. Si nous jetons un coup d'œil sur l
rains situés entre les monts Karpathes et la me
tique, nous y voyons une vaste plaine couverte
couche profonde de terre végétale. On n'y ren
ni ces rochers qui entravent l'agriculture, ni ces
dations des fleuves ou de la mer qui ailleurs sti
les efforts de l'industrie et appellent les hom
combattre la nature. Ce ne sont partout que des
fécondes de la plus facile culture.

Les fleuves qui attirent les populations vers l
et les invitent sans cesse au commerce et à la
gation, étaient ici comme barrés par mille ob
qui les séparaient de l'Océan, cette grande v
communication entre les peuples.

Le Borysthène, par exemple, d'abord arrê
les cataractes, se perdait dans les steppes au
de tribus nomades hostiles aux Slaves. Le Ni
la Vistule, vers la partie inférieure de leurs
étaient entourés de marais, également fréq
par des peuplades ennemies adonnées aux b
dages. Les Slaves se sont donc trouvés de toute
confinés dans un vaste territoire de forêts et de pr

Ce territoire est divisé en trois zones différ
La zone du milieu, dans toute sa longueur, à
de l'Oder, n'était composée que de forêts. C
rêts s'avançaient vers la Vistule; passaient l
men, et avaient une immense étendue. D'un

débouchant dans la vallée de Prypetz, elles couvraient tout le pays; de l'autre, au-delà du Borysthène, elles touchaient aux forêts de la Moscovie, et par ces dernières aux forêts de l'Oural. C'est le pays des bois par excellence. Il paraît que toutes les bêtes fauves descendirent de l'Asie par cette voie de verdure, et que plusieurs des animaux aujourd'hui très rares en Europe y résident encore en grand nombre; tels sont les ours, les loups, les élans. Dans la forêt de Bialowiez, on voit encore le byson, dernier échantillon d'une race qui a complétement disparu du continent européen. La vie de ces antiques représentants de la Slavie est protégée par les lois.

Vers la mer Baltique, au nord de la zone de forêts dont nous venons de parler, s'étend une longue ligne de quatre à cinq cents lacs, depuis le lac Goplo jusqu'à celui de Peypus. D'immenses nappes d'eau, presque partout reliées entre elles par des canaux et des rivières, séparent le sol slave proprement dit du sol finois et du sol lithuanien. Au Nord, entre cette ligne de lacs et la Baltique, s'avançaient les Finois; à l'est, maîtres de toutes les terres avoisinant la Pologne, les Lithuaniens débouchaient par les forêts sur le territoire slave.

Les oiseaux aquatiques passent par ces pays de lacs et de marais pour se diriger vers l'Europe. Le renne était un des antiques habitants de ces contrées, lesquelles étaient anciennement infestées d'animaux voraces, entre autres du rat voyageur, qui s'aventurait quelquefois jusqu'au Niémen; mais il n'existe plus que dans les traditions populaires;

son souvenir semble un symbole historique des incursions des Finnois, qui ont disparu eux-mêmes de cette contrée dans une époque antérieure à toute donnée chronologique.

Au sud de la zone de forêts s'étendent de vastes terres de la plus riche fertilité; c'est le midi du royaume actuel de la Pologne, la Volhonie, la Podolie et une grande partie de l'Ukraine. La végétation y change peu à peu de nature. Le chêne commence, le sapin disparaît. Le chêne est ici l'arbre favori de la poésie, de la chanson populaire, comme au Nord le bouleau, l'arbre à l'écorce blanche, aux feuilles délicates, aux fleurs en chaton. Le bouleau, si souvent chanté par les poëtes lithuaniens et finois, devient de plus en plus faible et petit à mesure qu'on avance vers les régions septentrionales; il finit par n'être plus qu'un arbrisseau dans les hautes terres de la race finoise.

Des contrées méridionales, un autre fléau, la sauterelle, se dirigeait aussi vers l'Europe après avoir quitté les plaines de l'Asie et les steppes des Mongols. Il a longtemps ravagé la Pologne et a pénétré souvent jusqu'aux bords de l'Elbe et du Rhin. Cet insecte, autre symbole historique des incursions mongoles, semble par moments avoir disparu du monde; on n'en entend plus parler durant des siècles; tout à coup il se lève, il couvre l'horizon et le ciel, il dévore toute végétation. La Pologne est son quartier d'hiver; de là, en légions rampantes, il s'avance brûlant partout la terre, encombrant les lacs et les rivières, puis, lorsque les ailes lui sont venues,

il s'envole et va s'abattre en nuages destructeurs jusqu'au-delà d'Elbe et sur les rives du Rhin. Mais la culture en Pologne, de plus en plus active et soignée, le combattant et le gênant sans cesse dans sa reproduction, a fini par l'empêcher de s'établir en Europe.

Si je vous parle aussi longuement de cette nature physique, de ces animaux, de ces insectes, c'est que la tradition, la poésie populaire, et même tous les chefs-d'œuvre de la littérature moderne, sont remplies de descriptions, d'allusions à des phénomènes naturels qu'il serait impossible de comprendre, si l'on ne se rappelait pas, à chaque instant, combien les lieux où ils se sont produits diffèrent d'aspect et de climat avec les contrées que nous habitons. Ainsi, dans les chants populaires, la sauterelle est toujours l'emblème du Tartare. Sauterelle et Tartare, c'était la même chose pour les Polonais. *Écrasons la sauterelle!* tel est leur cri de guerre.

Le peuple dit qu'il y a sur les ailes de cet insecte un caractère mystérieux qui signifie *fléau de Dieu*. Il est à remarquer que tous les chefs de la race ouralienne, depuis Attila jusqu'à Timourleng, avouaient et proclamaient hautement ce titre de *fléau de Dieu*. Ils se disaient envoyés pour détruire l'humanité, pour la punir. Un grand poëte de l'Occident, lord Byron, qui devinait si bien une nature qu'il n'avait jamais vue, a également comparé un général russe, qui s'est souvent conduit en Mongol, à une sauterelle : « Il est mort, s'écrie-t-il, et, semblable à » la sauterelle, il s'est lui-même enterré dans le sol » qu'il a si longtemps ravagé! »

Toutes les poésies anciennes sont, pour ainsi dire, remplies de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes. Le barde antique, le chantre des expéditions d'Igor, dit, en parlant d'un poëte mythique, d'un certain Boyan : « L'esprit de Boyan s'élevait » comme le brouillard jusqu'à la hauteur des chênes ; » comme le brouillard, il couvrait les branches des » arbres ! Quelquefois il s'élançait comme l'aigle dans » les nues ; quelquefois il courait à travers les » champs comme le loup gris. »

A chaque moment, nous rencontrons les noms de tous ces animaux si familiers à la poésie slave. Un chœur d'oiseaux et d'insectes accompagne sans cesse la voix du poëte antique. Dans un autre endroit, il dit encore : « Ce roi du chant (Boyan), lorsqu'il en- » tonnait ses hymnes, lançait dix faucons sur le blanc » troupeau des cygnes ! » Ce qui signifie qu'il promenait ses dix doigts sur les cordes de la lyre.

Dans la poésie moderne, la nature animée joue aussi un très grand rôle. Les Polonais savent par cœur l'épisode du poëte Goszczynski, où un chêne bavard raconte à l'oreille du Cosaque les anciennes traditions du pays. En écoutant les strophes brillantes d'un autre de nos poëtes, Zaleski, il nous semble réellement entendre un essaim d'abeilles, de papillons, de petites mouches voltigeant et bourdonnant, leurs ailes dorées ouvertes, au-dessus des steppes verdoyantes de l'Ukraine.

Il nous reste à connaître le principe social des Slaves, le germe constitutif, le dogme générateur d'une société en tout si différente de celle des Celtes,

des Germains, des Mongols, de toutes les nations voisines de la Slavie.

Le germe social, c'est le principe religieux. Les Slaves admettaient l'existence d'un Dieu unique; ils croyaient aussi à l'existence d'un esprit mauvais, d'un dieu noir en lutte avec un dieu blanc, souverain, rémunérateur et vengeur; enfin ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Ces trois dogmes principaux forment toute leur religion; mais il est bon de faire remarquer qu'on n'y rencontre aucune idée de révélation, que nulle part il n'y est fait mention d'un lien entre la divinité et l'homme. Jamais Dieu n'a parlé aux Slaves; jamais Dieu ne leur a envoyé son fils ou son prophète. La religion ne reconnaissant pas de révélation, la mythologie fut impossible parmi les Slaves, et cela se comprend, car la mythologie n'est certainement pas autre chose qu'une déviation, une corruption de la révélation.

La religion des Slaves, telle que nous la trouvons dans les historiens et les monuments les plus anciens; telle que nous la retrouvons encore dans les contes populaires et la tradition, prouve l'antiquité de ce peuple qui est assurément parti de la Haute-Asie avant toute révélation. Il est impossible d'assigner une date à sa sortie de l'Asie; mais il est certain qu'il n'a porté avec lui en Europe, aucune des idées communes à tout l'Orient depuis les temps d'Abraham. Sa religion est primitive, patriarchale, telle encore que nous la voyons dans le livre de *la Genèse*. Il y a un Dieu, un ennemi de Dieu, une âme immortelle; il y a aussi une vague trace d'un crime commis, et qu'il

faut racheter, puisque la nécessité du sacrifice est admise; mais à cela se borne tout ce qu'on peut savoir de l'ancienne religion des Slaves. L'absence de révélation se fait sentir d'ailleurs dans ce qui manque partout et continuellement à leur organisation sociale. Sans révélation, il n'y a pas de sacerdoce; or, le sacerdoce par droit d'hérédité et d'élection n'a jamais existé chez ces peuples. Ne reconnaissant pas la filiation des dieux et des héros, ainsi que l'acceptaient les Germains, les Celtes et les autres nations, ils n'ont point eu d'aristocratie et ne pouvaient en avoir. L'aristocratie, de tout temps, s'est fondée, s'est appuyée sur la tradition d'une origine supérieure à celle du peuple; partout et toujours l'aristocratie a prétendu à une origine divine. Les Slaves sont donc restés sans noblesse et sans sacerdoce; ils n'ont eu ni prêtres, ni seigneurs, ni rois!

SIXIÈME LEÇON.

Difficultés de connaître exactement la religion des Slaves ; l'absence de révélation la frappe de stérilité. — Les causes des expéditions des barbares sont religieuses. — Culte, coutumes, colonies, villages slaves ; leur histoire. — Opinions des anciens et des modernes sur les Slaves. — Nom des Slaves.

Vendredi, 15 janvier 1841.

Messieurs,

Personne n'ignore combien il est important de connaître, complétement, les idées religieuses du peuple dont on étudie la civilisation. Ces idées résument son passé, elles expliquent le présent, elles nous donnent la clef de l'avenir. Malheureusement, la partie la plus intéressante, sans contredit, de l'histoire du peuple slave, n'est pas suffisamment expliquée : nous manquons de matériaux pour connaître la mythologie ancienne, et même nous pourrons rarement en appeler aux opinions des savants modernes qui se sont occupés de cette question.

Les Grecs donnaient aux peuples du Nord des noms vagues, qu'il est assez difficile de définir. Les Bysantins, dès le VIe siècle, entrèrent en communication directe avec les Slaves ; mais les écrivains bysantins, en leur qualité de magistrats, de chefs de l'empire, étaient plutôt occupés de l'état social et politique des Slaves que de leur religion. Les Occidentaux qui pénètrent à la même époque, c'est-à-dire vers le VIe siècle, dans les pays slaves, nous fournissent des renseignements plus nombreux. Les écrivains de l'Occident étaient pour la plupart des moines, des évêques, des apôtres. Ils étaient obligés par état de connaître la mythologie, les idées religieuses des peuples qu'ils étaient appelés à convertir. Malheureusement, obéissant à une unique préoccupation, ils cherchaient partout le système mythologique des Grecs et des Romains, le seul qu'ils aient connu. Ainsi ils s'obstinaient à traduire en latin et en grec les noms des divinités slaves : ils retrouvaient partout Jupiter, Mercure, Vénus; de cette manière ils ont effacé presque tout ce qu'il y avait d'original dans la mythologie des peuples du Nord.

Les savants modernes, les historiens, les mythographes ont presque tous suivi le système des savants du dernier siècle, des encyclopédistes français. Ils regardent aussi la mythologie comme un tissu de fables arbitraires, pour ne pas dire absurdes; ils ne croient pas à la possibilité de la ranger dans un ordre quelconque; ils n'ont jamais pensé à y puiser comme à une source d'histoire nationale. On cite quelquefois ces fables, on y cherche des renseignements sur l'état

domestique, sur l'état moral du peuple; jamais l'explication de son état social et politique.

Cependant tous ces savants s'accordent sur les points principaux de la doctrine religieuse slave, avec ce que je vous en ai dit dans la dernière séance. On sait que les Slaves croyaient en un seul Dieu rémunérateur et vengeur; qu'ils soutenaient l'existence d'un principe bon en lutte contre un principe mauvais; enfin qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme. Par ce triple dogme, ils se séparaient moralement des Grecs polythéistes, des Celtes déistes, qui croyaient aux esprits, et des peuplades de l'Oural qui n'avaient aucune idée religieuse.

La religion des Slaves, n'ayant pas subi l'influence d'une révélation, a toujours conservé sa simplicité primitive; mais aussi n'ayant point eu elle-même d'éléments de progrès, elle est restée continuellement frappée de stérilité. Les mythologies présupposent toujours un lien, des rapports entre Dieu et l'homme : il n'est pas de religion qui ne prenne sa source dans l'explication de ces mêmes rapports. La philosophie des Grecs, celle des Indous, les philosophies les plus anciennes, ne se sont jamais occupées que de résoudre le problème posé par une révélation vraie ou fausse. Aucune philosophie semblable n'a pu naître parmi les Slaves. L'esprit de ce peuple n'était point appelé à travailler à la solution de problèmes qui n'existaient pas pour lui. La religion, chez eux, était moins une loi qu'une opinion. Ils avaient des idées, des aspirations religieuses, ils n'avaient pas *la parole*, la parole qui proclame des

vérités d'un ordre supérieur, et qui est supposée toujours inspirée par des pouvoirs surnaturels. Ainsi, ne pouvant être réunis, groupés autour d'une même parole, on n'a jamais pu les faire mouvoir dans un sens quelconque, leur faire entreprendre des guerres, des expéditions, dans le but de réaliser quelque projet vaste et mystérieux. C'est une des raisons qui firent des Slaves un peuple ni guerrier ni conquérant. Toutes les grandes expéditions des Barbares n'ont été inspirées, n'ont pu être réalisées que par des idées d'un ordre élevé, par des idées religieuses. Je sais que les chroniqueurs du moyen âge et les savants modernes expliquent ce fait d'une manière différente. Ceux du moyen âge ne voient dans les rois goths et ostrogoths, et même dans Attila et Gen-Gis-Kan, que des chevaliers errants épris d'aventures hasardeuses et de périls romanesques.

Les philosophes modernes expliquent les expéditions des chefs ouraliens par des vues tout individuelles d'ambition et de conquête. Ils attribuent à la faim et à la misère les immenses mouvements des Barbares. Mais il suffit de consulter les monuments de la poésie des Barbares pour voir que ces expéditions étaient toujours entreprises au nom de quelque prophétie ou révélation, qui indiquait aux peuples des terres lointaines à soumettre, de nouveaux royaumes à conquérir. Gen-Gis-Khan, que nous citerons souvent, car il résume pour nous l'histoire de tous les chefs ouraliens, Gen-Gis-Khan lui-même, avant d'entreprendre la dévastation d'une partie du globe, se retire sur le sommet des montagnes et y reste plu-

sieurs jours séparé de tout commerce avec les hommes; puis il descend de sa solitude; il proclame qu'appelé par la divinité à exercer ses vengeances, il va frapper le monde . il s'annonce comme le grand justicier de Dieu. Lorsque la population de Bockara, population de 200,000 âmes, prosternée à ses pieds, lui demande pourquoi il veut la détruire, il répond qu'il n'en sait rien lui-même; mais qu'elle a probablement péché, qu'elle a mérité le châtiment céleste, puisque Dieu a lancé Gen-Gis-Khan sur Bockara.

Si nous acceptons comme véritable l'idée que tous ces grands mouvements étaient inspirés par un sentiment religieux et se produisaient d'après l'ordre immédiat de la divinité, nous comprendrons facilement pourquoi les peuples slaves, qui n'admettaient pas la possibilité d'un pouvoir surnaturel, n'ont jamais tenté de semblables expéditions.

J'ai dit que la religion slave excluait toute hiérarchie : quand on ne croit point à des rapports, à un commerce entre Dieu et l'homme, il n'y a pas de sacerdoce, et par conséquent pas de hiérarchie religieuse.

Les rois, dans l'opinion des Grecs, des Celtes et des Scandinaves, étaient les fils des dieux, les amis des dieux ou des esprits supérieurs; l'idée de la royauté et celle de l'aristocratie reposaient donc sur la même base. Les Slaves n'avaient pas même de mot pour exprimer une caste; les noms par lesquels on désignait les classes privilégiées sont empruntés aux peuples étrangers.

On ne connaissait pas non plus d'esclaves chez les

Slaves, parce que l'esclavage suppose chez le maître la conviction de sa supériorité morale. Vous savez que chez les Indous les esclaves constituent une caste à part, et que chez les nations modernes il existe un esclavage, celui des nègres, le plus difficile de tous à abolir, car les nègres sont séparés des Européens par une infériorité vraie ou supposée.

Les Slaves traitaient avec douceur leurs prisonniers de guerre; ils leur permettaient de se racheter, ou leur accordaient après quelque temps tous les droits de citoyens, ou pour mieux dire d'habitants de village.

Maintenant que nous savons ce qui manquait à la religion de ces peuples, nous devons avoir une idée de leur société, société si originale d'ailleurs, et qui ne ressemble en rien aux clans des Celtes, aux vastes empires des idolâtres Orientaux, aux castes des Indous, aux monarchies des peuples de l'Occident.

C'est en effet une société toute à part, et pour laquelle nous ne trouvons même pas de nom. Le germe, le principe de cette société, ce n'est pas une ville comme chez les Grecs et les Romains, ce n'est pas une cité, un château, un temple, c'est un village. Le village, tel est le type primitif de la société slave, espèce de réunion, de commune, de camp agricole.

Les colonies slaves s'établissaient toujours dans les lieux favorables à l'agriculture; elles se plaçaient aux bords des rivières, dans les vallées, au milieu des bois, jamais sur les montagnes; ce n'est qu'au XII[e] siècle qu'à l'imitation des Allemands, les Slaves commencèrent à habiter les lieux élevés.

Une fois la colonie peuplée et remplie, on songeait à en fonder une autre; ce n'était pas une expédition à main armée, s'avançant à la conquête de territoires ennemis, c'était un déménagement paisible, lent, fécond, vers des contrées dont la culture attendait la main de l'homme. De nouvelles tribus, se séparant des anciennes, allaient s'étendant sans cesse à travers les terres labourables encore incultes, et peuplaient insensiblement les déserts.

L'organisation intérieure de ces colonies mérite une sérieuse attention; elle ressemble beaucoup à celle des anciens habitants de la Grèce et du Latium. On trouve dans le savant ouvrage de M. Ballanche, sur les antiquités romaines, l'explication de bien des mystères de la vieille société slave. Il est probable aussi qu'une connaissance plus approfondie des coutumes du Nord pourrait servir à expliquer bien des monuments de l'antiquité romaine. Souvent, où manquent les documents historiques, quelques observations tirées de la vie traditionnelle, une simple chanson populaire, peuvent compléter d'imparfaits renseignements sur l'antiquité.

Il paraît que les projets de colonisation étaient toujours décidés par les conseils des vieillards; mais jamais par des motifs d'économie ou des vues purement administratives.

Quand les vieillards avaient choisi l'emplacement de la colonie qu'on voulait fonder, on attelait à la charrue deux bœufs, l'un blanc, l'autre noir, et l'on traçait, en labourant le sol, les limites du nouveau village. Cela s'appelait *zagon* ou le tracé des limites légales

de la nouvelle commune. Tout ce qui était en dehors lui restait étranger et s'appelait *çudo*. Chaque village indépendant et libre portait le nom de *swoboda* ou *sloboda*, qui signifie liberté; ce nom, tous les villages l'ont encore aujourd'hui.

Il y avait dans chaque colonie, comme dans les anciens établissements grecs et latins, certains endroits réservés que devait respecter le défrichement ou la culture. Tel était *le bois sacré* où se faisaient les cérémonies religieuses, où se jugeaient les causes, où se traitaient les affaires publiques. Ce bois sacré était appelé *Rok;* de là les mots *Rocki*, *Roczki*, et autres dérivés qui sont restés dans la législation de plusieurs peuples slaves. Quand survenait une invasion, on coupait dans le bois sacré des branches d'un arbre nommé *vicci*, et on les envoyait aux autres peuplades en signe d'appel aux armes pour la défense commune. Cette coutume s'est longtemps conservée dans les mœurs polonaises. Près du bois sacré se trouvait un autre lieu dont le nom, *Horodyszcze*, pourrait se traduire par *le Capitole de la colonie:* entouré d'un rempart, ce lieu était l'asile où l'on se réfugiait en cas d'invasion imprévue, où l'on se réunissait et s'armait pour repousser l'ennemi. Un troisième endroit répondait au mont Palatin des Romains : c'est là que se faisaient les sacrifices, que les criminels étaient exécutés, et que l'on brûlait les cadavres des morts; ce dernier lieu s'appelait *zyliszcze*.

Une telle colonie, entièrement séparée des autres, constituait un état, une société tout à fait à part; elle était gouvernée ou plutôt dirigée par les vieillards; car

on n'y rencontre nulle trace d'un pouvoir régulier. Les vieillards étaient censés posséder les traditions du passé, les secrets de l'agriculture, les mystères du culte, en un mot les connaissances nécessaires dans toutes les circonstances politiques et religieuses.

Le village, dirigé par son conseil de vieillards, administrait les biens en commun. L'hérédité, dans le sens que nous attachons à ce mot, n'existait pas chez les Slaves. Ils ne regardaient pas comme propriété de l'homme, comme faisant partie de son individualité, le sol sur lequel s'exerçait son industrie. Ce fait extraordinaire a été démontré par un de nos légistes, M. Hubé. Les instruments aratoires et le bétail revenaient, à la mort du propriétaire, à ses héritiers descendants ou ascendants; mais le sol appartenait toujours à la commune. Chaque famille avait pour son usage particulier un morceau de terre attenant à la maison et servant de jardin potager; tout le reste du terrain labourable était cultivé par la communauté. L'établissement des greniers en commun, des corvées en commun, etc., et tant d'autres coutumes qui se sont conservées dans les campagnes, en Russie et en Pologne, confirment ce que nous disons ici de cette ancienne organisation; seulement, tout ce qui dans les villages polonais et russes appartient aujourd'hui au gouvernement ou au seigneur, n'appartenait jadis qu'à la commune.

L'organisation primitive des Slaves nous étant suffisamment expliquée, jetons maintenant les yeux sur le passé historique de ces peuples. D'abord, on les voit s'avancer paisiblement du fond de l'Asie vers l'Europe,

semant devant eux de petites colonies dans toutes les directions. Souvent foulés aux pieds des hordes nomades et guerrières, ils se relevaient poursuivant toujours leur marche, mais ne pouvant arriver à se constituer en empire, en unité politique. Les colonies tentaient séparément de repousser l'ennemi; mais aussi, séparément vaincues, elles n'ont jamais pu défendre leur indépendance. C'est une erreur de prétendre qu'avant l'établissement du christianisme, les contrées du nord n'étaient qu'un vaste désert; nous avons la preuve du contraire; on y a trouvé les traces de la plus antique culture. Les tribus nomades de l'Oural, du Caucase et de la Scandinavie, ne vivaient qu'aux dépens de ces paisibles cultivateurs. Sans cesse écrasés, les Slaves sont longtemps restés inconnus aux nations civilisées; car leurs terres changeaient de nom en changeant de maîtres. Si leur religion ne possédait pas de dogme susceptible de produire une grande unité politique, elle avait du moins tous les principes nécessaires à la création d'un ordre privé durable, d'une société garantissant la petite propriété communale et le développement de la vie domestique.

Ces peuples se livraient, dès les temps les plus reculés, à la culture du blé. Le nom même du blé *gito*, qui chez les Grecs s'appelait σιτος, est d'origine slave. La tradition grecque prétend que la culture du blé est venue du Nord. Les Slaves connaissaient la manière de faire la toile, le drap, les instruments d'agriculture, enfin tout ce qui concerne la vie agricole. Le philosophe Herder dit, en parlant de cette race, qu'elle était la bénédiction de la terre qui fleurissait

de joie partout où elle s'établissait. Il reproche aux habitants de l'Europe, et surtout aux Allemands, ses compatriotes, les éternelles injustices faites à cette race bienfaisante. Mais l'organisation slave, si belle et si originale qu'elle soit, était condamnée à périr, parce qu'elle manquait d'éléments de vitalité et de progrès. Elle ne pouvait lutter contre l'organisme actif des peuples qui l'entouraient. Il est évident que les Slaves n'auraient pu échapper à une destruction complète, même au fond de leurs forêts marécageuses, s'ils n'avaient accepté dans leur sein quelques peuplades guerrières qui sont devenues plus tard le noyau d'états puissants, et si la religion chrétienne ne les avait arrachés à leur immobilité, conséquence fatale de leurs dogmes sans vie.

L'histoire de ces contrées immenses placées entre la mer Noire et la mer Baltique ne commence donc réellement qu'avec le christianisme. Avant, les Slaves n'avaient pas d'histoire proprement dite; car l'histoire est le passé d'un peuple constitué en empire, en royaume, et, ils n'existaient, eux, qu'à l'état de colonies éparses. On aurait tort cependant de les considérer comme des Barbares, ainsi que le font souvent les étrangers et surtout les Allemands, qui veulent absolument les comparer aux sauvages de l'Amérique pour excuser ou justifier sans doute les violences qu'ils ont commises envers ce peuple. Les écrivains du moyen âge et ceux de l'antiquité leur rendent un tout autre témoignage; ils parlent avec éloge de la douceur de leurs mœurs et de leur caractère. Les Grecs disent que les mots *astuce* et *trahison*

n'existaient pas dans leur langue, et que leur hospitalité envers les étrangers était portée à un tel point, qu'ils laissaient la porte de leurs maisons ouverte, afin que le voyageur pût y trouver en passant abri et nourriture. Ils ne leur refusent pas aussi le courage dans les combats; mais ils ajoutent qu'ils ne savaient point obéir, et se laissaient facilement tromper. Or, nous savons que toute la politique grecque consistait à les diviser et à les armer les uns contre les autres.

Les moines de l'Occident, qui cherchaient à convertir les Slaves au christianisme, quoique les accusant de beaucoup de vices, rendent cependant justice à leurs qualités et à leur bonne foi; ils affirment que de tous les peuples à eux connus, les Slaves sont les plus prompts et les plus faciles à se pénétrer de la parole évangélique.

Maintenant que nous avons une idée des croyances religieuses et de l'état social des Slaves, il nous est facile de nous apercevoir que le peuple appelé par Hérodote les Scythes agricoles, que le peuple laboureur, dont le travail nourrissait les Scythes nomades, n'est autre que le peuple slave. De même aussi, dans ces vertueux habitants du Nord, que les Grecs, en leur langage poétique, désignent sous le nom d'*immortels*, nous devons reconnaître les Slaves, les hommes qui croyaient à l'immortalité de l'âme.

Quant au nom que portait la race slave dans les anciens historiens, il nous reste une difficulté impossible à trancher; car les différentes branches de cette famille tiraient leur nom, tantôt de leur origine, tantôt du territoire qu'elles habitaient, tantôt des nations

qui les avaient soumises. A une époque très reculée, les Slaves étaient connus en Asie et en Europe sous le nom de Henètes ou Venètes; plus tard on les appela Scythes, Sarmates, Thraces, confondant ainsi leur nom avec ceux des tribus qui les dominaient. Les Romains les désignaient sous l'appellation générique de *Selvi*, *Silvi*, *Slavi*, *Servi*. De là, sans doute, le mot *esclave* à Rome, mot qui peut d'autant plus avoir son origine dans *Slave*, que les peuples germains et romains du moyen âge s'en servaient pour indiquer les populations slaves qu'ils avaient vaincues et réduites en esclavage.

Les colonies slaves se sont étendues dans toute l'Europe. Nous retrouvons leurs traces en France et en Angleterre; mais, détruites ou repoussées partout, elles n'ont pu se maintenir que dans le Nord, dans les contrées éloignées des peuples ayant sur elles l'avantage d'une organisation plus forte et d'une plus haute civilisation.

SEPTIÈME LEÇON.

Ancienneté de l'établissement de la race slave en Europe. — État social des Slaves avant et quelques siècles après Jésus Christ. — Avantages que la philologie peut tirer de l'étude de la langue slave. — Les contes slaves.

Mardi, 19 janvier 1848.

Messieurs,

Mon opinion, sur la date de l'établissement des Slaves en Europe, est en désaccord complet avec celle des Slaves occidentaux.

J'ai reculé bien loin dans l'antiquité l'époque des migrations de ces peuples; les historiens que je combats, au contraire, les regardent comme les dernières hordes barbares entrées en Europe, et les Allemands, exploitant cette opinion au profit de leur politique, cherchent à soulever l'antipathie germanique contre cette prétendue *queue de la barbarie*, contre *ces intrus hostiles* à la *race européenne*. Les écrivains slaves

qui ont suivi le système des Grecs et des Allemands partagent cette opinion. Lelewel est le premier qui ait cherché à prouver l'ancienneté de la race slave, ancienneté que les travaux des savants russes et des savants bohêmes ont rendue incontestable. On peut à ce sujet consulter l'ouvrage de Szafarick.

Pour ce qui est de la mythologie, il nous serait impossible d'invoquer aucune autorité écrite; car, si nous voulions nous appuyer sur certains ouvrages remplis de noms de dieux, de déesses et de rois slaves au temps du paganisme, notre système serait aussitôt renversé; puisque, selon nous, les idées slaves excluaient toute mythologie, toute hiérarchie, toute royauté. La contradiction n'est cependant ici qu'apparente; pour l'expliquer, il suffit d'approfondir la question et de distinguer l'élément national, de ce qui lui est étranger. L'idée religieuse, chez les Slaves, est toujours restée pure; mais des noms, des institutions étrangères, tantôt importées de l'Asie, tantôt empruntées aux autres peuples, troublèrent l'homogénéité de leur société. L'influence extérieure date de loin; nous rencontrons dans notre langue et nos traditions des traces de l'influence indoue. Ainsi la divinité à triple tête, *Tryglaw*, correspond à la *Trimurtie* des Indous. Les noms de *Zywa* et de *Marzanna* (principes de la vie et de la mort) se retrouvent dans le sanskrit. Comment ces mots ont-ils franchi l'immense distance qui sépare nos contrées de la Haute-Asie? Les Slaves auraient-ils quitté l'Asie à l'époque où le braminisme y régnait déjà, ou ces mots se seraient-ils seulement glissés par hasard dans

leur langue? Cette question est résolue du moment que l'on remarque la ressemblance du lithuanien avec le sanskrit.

Il est des mots dans le genre de ceux que nous venons de citer qu'il est important de comprendre, ainsi que d'apprécier l'influence des idées qu'ils représentent sur la vie politique et artistique des peuples slaves. La question circonscrite en ces termes est facile à résoudre. Or ces mots n'exerçant aucune action réelle, ont, pour ainsi dire, flotté à la surface de la vie slave. Nulle idée nationale ne s'y rattache; ce ne sont pas des symboles, encore moins des dogmes, mais seulement des métaphores poétiques sans aucune liaison directe ou intime avec le dogme social. Il en est de même de certains noms empruntés aux divinités germaniques, qu'on retrouve dans les anciennes histoires et les traditions. Le culte mythologique n'a jamais existé parmi les Slaves que sur leurs terres limitrophes. S'ils avaient des temples à Kiew et à Nowogorod, villes voisines des tribus nomades et finnoises; à Retra et à Arkone, villes situées au milieu du territoire des Germains et des Scandinaves, il est évident que ce culte n'était là, comme ailleurs, que le fruit de l'influence extérieure, qu'une reproduction des idées des nations voisines au sein desquelles la mythologie avait acquis un très grand développement.

Au siècle dernier, on a découvert une riche collection d'antiquités slaves dans le duché de Mecklembourg; mais les explications qu'on en a données n'éclaircissent en rien la mythologie nationale. Il paraît certain que ces antiquités ont été importées du pays

des Scandinaves ou des Finnois. Ce ne sont au surplus que des divinités dont la représentation artistique appartient en propre à des peuples étrangers; les Slaves n'ont fait qu'y ajouter des inscriptions dans leur langue. Du reste, ils ne savaient pas fondre les métaux; ils ne possédaient pas l'art de les ciseler. D'ailleurs ces divinités sont faites d'après des modèles fournis par la mythologie germaniqu eou scandinave.

La question de royauté ne présente pas moins de difficultés. On a la liste des rois slaves au IIIe siècle après Jésus-Christ. Plus tard cette liste augmente; mais la royauté ne se montre jamais que sur l'extrême frontière de nos pays. C'est le besoin de se défendre en commun qui réunit les villages sous un chef auquel il confère temporairement le pouvoir de commander. On ne voit nulle part un exemple de dynastie. Nous lisons dans les écrivains du Bas-Empire la preuve que les Slaves n'accordaient que pour un temps le commandement suprême; ces écrivains prétendaient que ces peuples étaient incapables d'obéissance.

La mythologie et la royauté circulaient donc autour du territoire slave sans pouvoir y pénétrer ni s'y fixer définitivement.

Tel fut l'état de ce peuple jusqu'à l'établissement des Barbares qui, sous l'empire des idées chrétiennes, ont plus tard formé des royaumes.

Bien avant Hérodote, et jusqu'au VIe siècle après Jésus-Christ, les pays slaves ont conservé leur primitive organisation. Qu'on se figure une infinité de

petites colonies, sans aucun lien entre elles, exclusivement occupées d'agriculture; une fourmilière de camps agricoles, ou, pour nous servir d'une expression moderne, une infinité de *phalanstères*, et vous aurez une idée de cette organisation. On peut dire que le rêve de Fourier s'y est réalisé sous un certain rapport. L'égalité complète et un travail commun, varié et attrayant y formaient l'ensemble de l'existence sociale. Ce peuple pouvait jouir d'une égalité parfaite, parce que tous les individus avaient les mêmes goûts et les mêmes moyens de les satisfaire; ils ne connaissaient qu'un seul genre de vie, la vie agricole.

L'agriculture n'est ni une science ni un art; tout le monde possède le talent et les forces nécessaires à la culture des champs. Il était donc possible de diriger les enfants de cette grande famille vers un même but, en variant à l'infini leurs travaux. La division du travail par séries et par groupes existe encore actuellement dans plusieurs villages. Le paysan parcourait toute l'échelle de la vie agricole : il commençait par être pâtre, puis il devenait successivement berger, faucheur, laboureur; puis enfin il arrivait, dans sa vieillesse, à être semeur.

La fonction de semeur est encore regardée aujourd'hui comme une fonction auguste et presque religieuse. On ne confie le soin des semailles qu'aux vieillards. Les Slaves, on le voit, pouvaient changer d'occupation, et chaque individu connaissait ainsi tous les détails de la vie des champs. Pour une telle société, l'existence en commun est une nécessité;

lorsque les gouvernements prussien et autrichien et les seigneurs polonais voulurent, dans l'intérêt même de l'agriculture, établir le système des fermes sur leurs propriétés, ils contrarièrent les paysans, la réforme avorta complétement. Mais il faut, pour que la vie commune puisse subsister, qu'on n'y sente aucun de ces besoins qui absorbent l'homme. Une religion forte n'existant point encore, il n'y avait ni arts ni sciences; une seule de ces tendances une fois développée devait détruire l'existence agreste des Slaves et finir le bonheur dont jouissait leur antique population. Elle était réellement heureuse. Les écrivains grecs et ceux du moyen âge la représentent comme une race contente et gaie; plus tard, lorsque les Allemands eurent subjugué une partie de ces peuples, dont la vie était composée de travail, de chant et de danse, ils s'étonnèrent de leurs mœurs joyeuses, et les appelaient les *Slaves danseurs*, *Slavus saltans*.

Le bonheur des Slaves, comme celui de la population primitive de Saint-Domingue, a disparu du moment où la civilisation a mis le pied sur leur territoire; leur état social était incompatible avec tout progrès, il leur assurait seulement la félicité physique.

Cette longue période d'existence purement domestique, qui commence 780 ans avant Jésus-Christ, et se termine en l'an 600 de l'ère chrétienne, n'a laissé aucun souvenir historique proprement dit. L'activité des Slaves ne s'est pas employée à élever des monuments d'architecture; ils n'ont laissé ni villes, ni constructions d'art, pas même des médailles, des monnaies ou des inscriptions. De leurs travaux il ne

reste que leur langue, dont la formation et l'élaboration ont demandé toutes leurs forces, toutes leurs facultés. C'est un trait caractéristique que cette absence de tout autre monument, que cette concentration vers un seul but. Si dernièrement les travaux des frères Grimm sur l'allemand ont produit des découvertes précieuses pour le germanisme, si M. Michelet a aussi parfois trouvé dans l'étude du français l'explication de l'histoire législative de la France, il est à croire que l'étude du slave offrirait des richesses bien plus grandes encore; car tout le travail intellectuel des Slaves n'a enfanté qu'un seul monument, leur langue, tandis que pour les autres pays la langue n'est qu'une partie du fruit de leurs travaux. Aussi ancienne que celle des Indous et des Germains, cette langue slave est encore vivante dans la bouche de 80 millions d'hommes, phénomène unique, extraordinaire. Lorsqu'il s'agit d'examiner une étymologie, on n'est pas obligé de recourir à la lettre morte, on peut interroger la lettre vivante, on en peut consulter, pour ainsi dire, la vivace physionomie. Langue essentiellement homogène, elle repousse tout élément qui ne lui est pas propre; il s'y est bien glissé quelques mots d'origine étrangère, ce qui était inévitable; mais ils ont été bientôt absorbés ou modifiés complétement.

En remontant jusqu'à la source des mots slaves, et en les suivant jusqu'en leurs dérivés les plus éloignés, on retrouve partout un lien visible, une unité grammaticale et logique. Chacun de ces mots peut, à travers les modifications qu'il a subies, nous conduire des temps les plus reculés jusqu'à nos jours. On croirait

que toute la langue slave est en quelque sorte coulée d'un seul métal, pur d'alliage, qu'elle est sortie et s'est développée d'une seule parole. En l'étudiant attentivement, on est obligé d'examiner les plus importantes questions de philologie, résolues aujourd'hui de deux manières différentes par deux écoles philosophiques opposées. Les *traditionalistes* acceptent la parole humaine comme un don de la révélation; les *individualistes* croient que c'est l'homme qui a créé la parole en s'en servant d'abord pour nommer les objets matériels et les besoins physiques, et en l'appliquant peu à peu ensuite à représenter les idées abstraites. L'étude approfondie de la langue slave concilie ces deux opinions contraires; car les deux principes, en effet, le principe divin et le principe humain, se trouvent également dans notre langue : on dirait qu'elle se compose de deux langues qui se développent ensemble, l'une descendant des choses inconnues et supérieures aux choses inférieures et visibles, l'autre s'élevant du monde matériel vers la sphère des réalités morales. Nous voyons la même division dans le livre de la Genèse, où il est dit qu'une partie des êtres créés reçut ses noms de Dieu, et l'autre de l'homme.

Comme on a voulu découvrir l'origine de la parole, de même a-t-on voulu en expliquer la loi de mouvement et de développement. De toutes les langues, le slave, par son immensité, répond le mieux à l'immensité de la nature. Les Allemands ont créé la philosophie naturelle; les Slaves semblent destinés à développer la philosophie philologique. Notre profond penseur Kaminski a basé son système de philosophie *naturelle*

et historique sur la construction de la langue maternelle. Si la connaissance de la nature fournit des explications sur bien des phénomènes moraux, la science de la parole, ce lien intermédiaire entre le monde muet et le monde des esprits, finira sans doute aussi par résoudre beaucoup de problèmes philosophiques.

Le peuple slave, avant sa division en empires et en royaumes, présentait une vaste unité. Il n'y avait alors dans son sein ni dialectes, ni traditions nationales particulières. C'est ici le moment d'examiner la tradition commune et générale de toute la race. Cette tradition s'est conservée dans les contes et les chants populaires. Les contes slaves ont certains caractères qui les distinguent des contes orientaux et des contes occidentaux. Sans cesse cultivé en Orient, ce genre de littérature s'y est élevé jusqu'aux proportions de l'art; en Occident, sans cesse comprimé par l'art, il a fini par disparaître entièrement. Dans les pays slaves, les contes existent encore à l'état de poésie primitive et nationale : ce ne sont ni une production littéraire, ni un amusement réservé à l'enfance. Là, les traditions antiques se racontent avec le même sérieux que chez les Grecs se chantaient les rapsodies épiques. Le caractère général du conte est le fantastique; tout s'y passe en des temps et en des lieux nullement définis; la scène est occupée par des êtres inconnus et surnaturels, les animaux se métamorphosent en arbres; les arbres parlent : ce sont des oiseaux monstrueux, des dragons et des serpents gigantesques; l'homme ne s'y montre que rarement. Les figures de ces acteurs étranges sont vagues,

indéfinies et inachevées, tout le tableau est enveloppé de quelque chose de mystérieux, comme s'il vacillait encore dans le chaos de la création. C'est là ce qui distingue avant tout les contes anciens des contes modernes.

Ne faut-il voir dans ces récits que le fruit d'une imagination déréglée, ou peut-on espérer qu'en les étudiant avec attention, on arrivera à quelque réalité? La science moderne, interrogeant les entrailles de la terre, a retrouvé les débris d'une nature qui, depuis des siècles, a cessé d'exister à la surface du globe; ces débris nous ont mis sur les traces de créatures qui ressemblent d'une étrange façon aux êtres mystérieux dont parlent nos fables traditionnelles. De temps immémorial, et chez tous les peuples, il est fait mention de dragons monstrueux; et il n'y a pas longtemps qu'on a découvert aux environs de Paris l'empreinte d'un reptile ailé d'une colossale grandeur.

On serait tenté de croire que ces contes sont basés sur des souvenirs antédiluviens conservés par les patriarches de la race humaine, et répandus dans le monde à l'époque de la dispersion des peuples asiatiques. Une masse de preuves appuient, d'ailleurs, la communauté d'origine de ces traditions poétiques. Les fables d'Apulée, qui écrivait en Afrique au IIIe siècle après Jésus-Christ, se retrouvent presque mot pour mot dans nos contes populaires; il est telle histoire de Rabelais qui révèle évidemment la même source: tout ce que ces écrivains y ont puisé de fantastique pour leurs récits, tout ce qu'on lit de merveilleux dans les interminables romans du moyen âge, les enfants

slaves l'entendent journellement raconter à leurs nourrices. Il nous suffira d'en citer ici un exemple. Nous rencontrons dans Pline le passage suivant : « La terre produit des poisons et refuse un asile au serpent coupable. » Bien que le style de ce naturaliste rhéteur ne soit pas, en général, d'une intelligence facile, cet endroit surtout me paraît obscur et inexplicable, et je ne vois que la tradition slave qui puisse lui servir de commentaire. Le peuple croit que le serpent qui a mordu l'homme ne peut plus rentrer dans son gîte, qu'il est condamné à errer jusqu'à ce qu'il soit écrasé. On pourrait trouver dans nos récits populaires bien des commentaires pareils, bien des observations curieuses; mais ce qui est beaucoup plus important, c'est qu'on y rencontre à chaque pas des vestiges historiques de l'origine et des migrations de la race slave, et quelquefois même des allusions mythiques aux destinées futures de cette nation. Les Slaves parlent des animaux de l'Asie qu'ils n'ont jamais vus, et se les représentent sous leurs formes vraies, sous leur vraie nature; leur langue possède les mots d'éléphant, de lion, de dromadaire, etc. D'où ces mots leur seraient-ils venus, si leurs souvenirs ne remontaient à des temps antérieurs à leur migration vers l'Europe? La tradition parle encore de pays éloignés, au-delà des mers, sous un ciel brûlant où coulent des fleuves de vie et d'immortalité; elle nous montre des héros slaves entreprenant des expéditions lointaines pour trouver cette eau merveilleuse; ils combattent des griffons, ils rencontrent souvent le phénix, l'oiseau préposé à la garde des châteaux enchantés.

Il est évident que ces contes ont leur source dans l'Orient, qu'ils précèdent les Mille et une Nuits; leur antiquité est plus reculée que celle de toutes les traditions conservées par la littérature écrite.

HUITIÈME LEÇON.

Importance des contes slaves. — Division de la langue slave en deux branches principales et en plusieurs dialectes. — Le russe, le polonais et le bohême. — Premiers royaumes slaves. — Samo. — Les Awares. — Les Francs. — Les Lechs et Czechs. — Les royaumes polonais et bohême. — Les Normands fondent le royaume de Russie. — Les Azes ou Scandinaves.

Vendredi, 22 janvier 1841.

Messieurs,

Alors même que les contes slaves n'auraient d'autre importance qu'au point de vue littéraire, ils seraient déjà fort intéressants; mais, ce qui en fait surtout le mérite, c'est leur haute antiquité. Sous ce rapport, nous pouvons citer beaucoup de particularités très curieuses. Les traditions indoues sont pleines de récits sur les sages et les ermites pénitents qui vivent au milieu des déserts. Le drame de Sacontala parle d'un de ces sages ou brahmanes, passant sa vie dans une telle immobilité de méditation, que les fourmis l'entourent

de leurs fourmilières, que le serpent glisse paisiblement le long de ses bras, et que les oiseaux font leurs nids sur ses épaules. Il existe dans les contes slaves un tableau pareil, beaucoup mieux développé, avec cette différence toutefois que le solitaire n'est plus un brahmane, mais un brigand qui, soudainement pris de remords, a planté sa massue en terre et s'est agenouillé auprès : la massue qu'il arrose de ses larmes devient un arbre à mille branches ; et avant que le pénitent ait obtenu du Ciel la rémission de ses fautes, les araignées ont scellé ses lèvres de leurs toiles transparentes, les abeilles ont déposé leur miel dans ses oreilles. Cette immobilité est un symbole frappant de la patience et de la ferveur du coupable. Une autre tradition, aussi répandue que celle-ci, raconte la fuite d'une femme enceinte poursuivie par un monstre horrible qui veut l'empêcher de mettre au monde un fruit mystérieux. Cette tradition se retrouve dans plusieurs mythologies. Les Grecs en ont fait l'histoire de leur Latone persécutée par une divinité et cherchant un refuge dans l'île de Délos. Ovide l'a conservée dans ses poésies, et l'Apocalypse en a expliqué le sens symbolique et profond. Ce mythe existe aussi dans les fables slaves ; mais on y a ajouté des détails propres au pays. La femme poursuivie est une jeune fille de village ; du moins elle en porte les vêtements. Se voyant au moment d'être atteinte, elle jette derrière elle, d'abord un ruban, puis un mouchoir, puis les tresses de sa chevelure ; le ruban se change en fleuve, le mouchoir en lac, les cheveux en forêts ; elle parvient ainsi à échapper au monstre acharné.

L'auteur de l'Ane d'or, déjà mentionné par nous, est le seul écrivain qui nous ait conservé la relation mythique des amours de Psyché et de Cupidon; cependant, on voit sur les monuments d'architecture, antérieurs à Apulée, les figures et les scènes principales de ce roman. Les anciens artistes n'en ont pas reproduit le sujet d'après le livre d'Apulée, mais d'après une tradition généralement connue. On en peut retrouver les traces dans la collection des contes slaves qui ont été publiés en Russie. Une coïncidence si étonnante a vivement préoccupé les esprits. Walter Scott compare la tradition populaire à ces brins de paille que le vent disperse à la surface de la terre. La comparaison, toute juste qu'elle est, n'a rien expliqué. On a cru que les contes les plus intéressants ont été traduits d'une langue dans une autre, qu'ils sont ainsi devenus la commune propriété des peuples; mais on oublie trop que dans les siècles passés les peuples ne se préoccupaient ni de livres ni de traductions, et qu'aujourd'hui encore les Slaves sont étrangers à ces liens qui unissent les nations civilisées. Il faut donc reconnaître que les traditions datent d'une époque très éloignée, d'une époque où l'art d'écrire n'était pas même connu. Elles composent, pour ainsi dire, une littérature fossile dont les débris, comme les ossements des animaux antédiluviens, appartiennent à tous les pays et à tous les climats. On ne peut assigner une patrie aux mastodontes; de même on ne peut dire où est le pays des mythes antiques. Il est surprenant toutefois que les contrées où se trouvent le plus de ces ossements fossiles soient aussi celles où se ren-

contrent le plus de contes populaires; ces contrées sont la terre slave.

Je vous ai tracé les caractères généraux de cette littérature fossile; le fond en est infini, la forme bizarre et monstrueuse. Jusqu'ici les investigations de l'art et de la science l'ont respectée; mais le temps est venu où la critique va enfin s'en emparer pour l'analyser, où, de littérature traditionnelle qu'elle est encore, elle va devenir littérature écrite. Je la compare à cette eau souterraine dont l'existence soupçonnée de tous est si longtemps demeurée inaccessible; c'est seulement de nos jours que la mécanique, pénétrant jusqu'à sa source invisible, est parvenue à la faire jaillir à la surface de la terre.

Le conte populaire, dans ses modifications successives, a produit plusieurs genres de littérature. Il est la source de l'apologue et d'une sorte d'épopée qu'on pourrait appeler épopée animale. Cependant, la haute poésie, l'élévation morale de l'apologue antique a peu à peu disparu avec le temps. L'épopée, dont les héros et les acteurs sont des animaux, a été traitée par les écrivains du moyen âge et par ceux de l'Allemagne actuelle; mais ils en ont complétement changé le caractère primitif. Les poëtes de l'Occident lui ont prêté leur esprit sceptique et railleur; on a reproché à Goëthe d'avoir, dans son épopée du Renard, plutôt pris pour modèles les romans du moyen âge que les traditions populaires. Il y a donc cette différence entre le monde fossile organique et le monde fossile littéraire, que le premier a cessé d'exister tandis que l'autre a conservé la vie et le mouvement.

Quoique le conte populaire ne produise rien par lui-même, il traverse les siècles et se transmet d'âge en âge en se modifiant. C'est la cause des difficultés qu'on éprouve à le classer systématiquement, à lui appliquer l'analyse critique, à reconnaître ce qui reste en lui du principe traditionnel, de ce qui lui vient d'une influence étrangère et postérieure. Une telle étude cependant est de la plus haute importance pour les Slaves : l'unique monument de leur ancienne littérature est leur tradition; cette tradition précède l'époque où leur grande famille s'est divisée en nations et leur langue en dialectes.

La langue slave se partagea en dialectes dans sa première période historique; et cette division existait déjà en germe dans la nature même de la langue. Souche unique d'abord, elle a produit deux tiges qui, se développant séparément, ont à leur tour donné diverses branches. La dualité est le principal caractère de cette langue. Les Allemands s'en sont aperçus de bonne heure et en ont cherché l'explication dans le mythe du dieu Blanc et du dieu Noir, dont le dualisme se reflète partout dans l'idiome et dans l'histoire des Slaves. Mais comment, d'après cette séparation, classer les peuples et les dialectes? A qui donner le principe blanc? à qui donner le principe noir? Le problème est d'autant plus difficile à résoudre qu'il touche à toutes les questions religieuses et politiques de la race. Des deux groupes de dialectes, l'un a été appelé *russe*, et l'autre *polonais* par quelques savants. Mais les Polonais ne veulent pas accepter cette dénomination; car, suivant eux, le mot *russe* est trop mo-

derne pour désigner des dialectes aussi anciens. Quoique les Bohêmes, renonçant par esprit de conciliation à tous droits de primauté, aient bien voulu ranger leur langue à la suite du dialecte polonais, le dissentiment n'en a pas moins persisté. On a cherché alors à classer les idiomes slaves d'après leur position géographique ; mais on s'est bientôt aperçu que les deux caractères généraux qui les séparent se retrouvent aussi bien au Nord qu'au Midi, à l'Est qu'à l'Ouest. Les Bohêmes ont encore tenté de tout accorder, en rangeant les différentes branches de la souche mère d'après les lettres de l'alphabet et l'ordre numérique ; mais la question de primauté est toujours restée pendante. Tous les moyens de conciliation n'ont point donné de résultat, car la question, qui semblait purement grammaticale au premier abord, en renfermait beaucoup d'autres d'un ordre plus élevé. Il ne faut chercher l'origine de cette division ni dans la surface géographique ni dans la masse des populations, mais dans les deux idées mères qui ont leur expression dans la forme des deux dialectes principaux. Ce n'est qu'en dirigeant nos efforts, nos recherches de ce côté, que nous pouvons espérer résoudre le problème ; alors seulement la langue slave pourra prendre la dénomination de *polono-russe* ou de *russo-polonaise ;* car la Pologne et la Russie ne sont pas seulement deux territoires, mais deux idées lancées au milieu des peuples slaves, et qui, aspirant à se réaliser, tendent à une domination absolue et s'excluent mutuellement. Selon les chances différentes de la lutte qu'elles se livrent, les pays et les populations gravitent vers l'une ou vers

l'autre de ces idées, et la primitive dualité païenne de race et de langue y puise un nouvel élément de développement. Il n'est pas une peuplade, il n'est pas un territoire slave où l'on ne puisse reconnaître les représentants de ces deux partis hostiles. Un principe spirituel peut seul caractériser ces deux tendances, les relier à deux centres différents, les placer dans le mouvement de deux grandes masses opposées. Ce mouvement général se faisant dans une direction toute contraire, il en est résulté deux religions, deux dialectes, deux alphabets, deux formes de gouvernement diamétralement opposées. Pour appuyer cette différence sur le caractère primitif de la Russie et de la Pologne, il nous faut étudier dans leurs germes mêmes les deux éléments créateurs; il nous faut remonter à l'époque reculée où les empires et les nationalités, se dégageant peu à peu des limbes communs, s'organisent et se forment au sein de la race slave.

Avec le VI[e] siècle se termine l'histoire ancienne des Slaves. Après le passage des Huns, on ne voit plus de grands débordements de la race ouralienne. Les hordes qui suivirent Attila commencent à s'asseoir dans les pays slaves; la peuplade des Awares, surnommés les Géants, terrible, mais heureusement peu nombreuse, ferme la marche de ces barbares cruels; elle s'établit entre les Karpathes et la mer Adriatique. Bientôt après, au VII[e] siècle, se fonde le premier royaume slave gouverné par un certain Samo que Frédegaire croit être un Gaulois. L'histoire de ce monarque est très obscure; il paraît certain que Samo était étranger, et qu'ayant réuni les Slaves sous son

sceptre, il réussit à les défendre contre les Awares et contre les Francs. Après lui sa famille régna quelques années et disparut ensuite de l'histoire. A sa place s'éleva la puissante maison des Swiatopelk, rois de la grande Moravie; puis arrivèrent les Magiares qui renversèrent l'Empire morave et jetèrent les fondements du royaume de Hongrie.

En même temps, de l'autre côté des Karpathes, se produisirent des faits historiques d'une influence beaucoup plus décisive sur la destinée des Slaves : la formation des noyaux des puissances polonaise, bohême et russe. Une question se présente ici tout d'abord : le dogme politique et social de ces trois royaumes se développa-t-il d'un principe national, d'une force intérieure slave, ou ne fut-il qu'une importation étrangère? La tradition locale parle des Lechs et des Czechs comme de peuples venus de l'Orient, des bords de la mer Caspienne. Les chroniqueurs ont recueilli cette tradition et l'ont répétée; mais la critique moderne l'a démentie et taxée de fable. Les Allemands surtout s'obstinent à nier l'antiquité des souvenirs polonais et bohêmes. Il fut pénible, à des hommes habitués à l'histoire primitive de leur race, de voir renverser toutes les traditions reçues. Un de ces hommes, le prince polonais Jablonowski, ayant su que Schlötzer travaillait dans son savant ouvrage à détruire l'existence de Lech, lui proposa de fortes sommes pour racheter l'existence de ce roi. Cependant, avec le temps, les historiens slaves eux-mêmes ont regardé cette relation primitive comme controuvée et dénuée de fondement. Aujourd'hui

seulement la découverte de nouveaux documents est venue changer la face de la question. Quelques monuments d'histoire orientale tirés des traditions persanes et arméniennes offrent, en effet, des analogies extraordinaires avec l'histoire des Lechs; seulement, la scène se passe sur un autre théâtre, dans les environs du Caucase, la dernière contrée où soient parvenues les armées macédoniennes. Il est probable que ce souvenir historique s'est implanté dans les terres slaves à l'arrivée des Lechs. Les traditions bohêmes ne diffèrent pas des traditions polonaises; les Lechs et les Czechs sont frères (Lesgues et Izetzens).

Tandis que le royaume de Bohême et celui de Pologne se formaient près des Karpathes, les Normands, ayant conquis plusieurs villes dans le Nord, jetaient les fondements de quelques duchés russes. Leur marche conquérante commence avec le ɪᴠᵉ siècle après Jésus-Christ. Dans le ᴠᵉ siècle, on les voit au milieu des Slaves; dans le ᴠɪᵉ et le ᴠɪɪᵉ, ils s'y sont assis d'une manière stable, et sont généralement connus sous le nom de *Russes*. Peu importe ici que leur séjour primitif ait été la Suède ou la Lithuanie, toujours est-il que leur origine n'a rien de commun avec celle des Slaves.

Nous sommes maintenant sur les traces des deux races étrangères qui entrent dans la formation des empires bohême, polonais et russe. Mais les Lecho-Czechs étaient unis aux Normands par quelques liens d'affinité. Les Normands prétendent que les Scandinaves, leurs ancêtres, descendaient d'Odin, qu'ils étaient parents des Azes et frères des Scandinaves du Nord

Les Azes sont une peuplade de souche indo-germanique dont une branche s'est étendue vers le Nord et y a été connue d'abord sous le nom de Scandinaves, et plus tard sous celui de Goths et d'Ostrogoths. D'après l'opinion de quelques érudits, cette race a son origine dans l'Inde où elle composait la caste des guerriers; elle a dû émigrer par suite de révolutions intestines. Ce peuple semble créé pour la lutte et le combat; son organisation physique le sépare des familles ouralienne, sémitique et slave; il a une haute stature, le front élevé et bombé, des yeux de faucon, un nez d'aigle, du penchant à l'obésité, des passions vives, un insatiable désir de conquête et de domination. Tels sont ses principaux caractères physiques et moraux. Seul de tous les peuples asiatiques, il possédait au suprême degré l'art de régner et d'administrer. En Asie, il formait l'aristocratie des peuplades turques et ouraliennes; en Occident, il forma celle des populations germaniques et celtiques. Les Azes ou Scandinaves se sont emparés de tous les trônes de l'Europe, un seul excepté, lequel était occupé par un roi slave. Le mode d'organisation particulier aux Azes s'est conservé dans le Caucase, où sont encore aujourd'hui des peuplades qui proviennent de la même source et que le temps a fort peu modifiées. Leur constitution sociale était assez compliquée; elle se composait d'une aristocratie nobiliaire, du peuple conquis et des esclaves. Ce peuple a jadis eu des rois; mais comme ils avaient peu d'influence et qu'ils étaient souvent changés, ils n'ont pu établir nulle part un gouvernement stable. Chez les Goths et les Ostrogoths, l'exis-

tence politique était à peu près la même ; l'aristocratie, qui prétendait descendre des dieux et des demi-dieux, y occupait toujours la première place. Le plus noble était élevé au trône ; on honorait la royauté, mais on ne lui a jamais permis de fonder un pouvoir absolu tel qu'il est aujourd'hui établi en Russie et dans quelques parties de l'Europe. Enfin, pour caractériser cette race en quelques mots, il nous suffira de dire qu'elle était éminemment aristocratique.

Les gouvernements fondés par les Lechs et les Czechs aux pieds des Karpathes, et par les Normands au fond de la Russie, diffèrent beaucoup entre eux. Les premiers, étendant leurs conquêtes vers la mer Baltique, n'eurent jamais de vues bien arrêtées dans leurs entreprises, ni de monarques capables de les constituer en état régulier. Les Normands, au contraire, sous la direction suprême d'un autocrate, eurent bientôt soumis toute la Russie. Leurs rapports avec les Slaves furent d'abord basés sur des traités et non sur leurs droits de conquête. L'état politique des pays russes, à cette époque, ressemble parfaitement à celui de l'Apulie et de l'Italie au moment où elles ont été subjuguées par les Normands. Mais les chefs varègues s'emparèrent peu à peu du pouvoir absolu en s'appropriant tous les droits jusqu'ici réservés aux communes. Ils étouffèrent les libertés slaves, et devinrent maîtres, de tuteurs qu'ils étaient. Les Normands se répandaient de préférence dans la direction des fleuves; leurs vaisseaux servaient de coursiers à ce peuple de conquérants, qui porta ses armes jusque dans la Grece, et tenta même de

soumettre Constantinople. En moins d'un siècle les princes de la famille de Ruryk régnèrent sur l'immense pays qui s'étend de Kiew à Novgorod et des bords de la Baltique aux embouchures du Danube. Leur histoire, du reste, rappelle en tout l'histoire des princes normands d'Angleterre. C'est le même sang et le même caractère; c'est la même violence, la même ambition, la même astuce; les guerres civiles succèdent aux meurtres et aux trahisons, et le plus heureux est accepté par le peuple comme le véritable représentant d'une race qui semblait condamnée par Dieu à se haïr et à se dévorer. Grâce aux rapports qui existaient entre les Russes et les Grecs, les écrivains de Byzance ont sauvé de l'oubli les noms et l'histoire des souverains de la Russie. Les chefs lechs et czechs, n'ayant pas laissé de monuments écrits, leur souvenir s'est perdu dans le passé où ils ne nous semblent plus jouer qu'un rôle fabuleux. Ce qu'on sait avec certitude, c'est que les Lecho-Czechs se sont facilement acclimatés parmi les Slaves, qu'ils ont été vite absorbés par la race indigène, et que leurs familles régnantes ont bientôt cédé la place à des familles nationales. C'est en Bohême et en Pologne que les premiers rois d'origine slave ont été élevés au trône. Quant aux Normands, dès la troisième génération, ils avaient, eux aussi, oublié leur langue, et ils s'appelaient Russes, mais la dynastie de leurs chefs a continué longtemps encore de régner sur la Russie.

Ainsi, dans les divers pays slaves s'élèvent des royaumes, des empires, ayant des tendances opposées. Le fonds est toujours l'ancienne Slavie, mais la

force organisatrice, le lien des masses est un élément étranger importé de la Scandinavie et du Caucase. Le corps social, ainsi formé et fécondé d'un esprit venu de l'extérieur, commence à produire des états proprement dits. L'idée chrétienne y vient à son tour répandre son souffle de vie et d'unité, et, dans quelques uns de ces états du moins, elle mêle et fond tellement ensemble tous les principes vitaux, qu'il est impossible pendant des siècles d'y reconnaître des traces d'origines différentes et de tendances hostiles. Si la science moderne commence à discuter les éléments constitutifs de ce grand corps politique, si elle commence à y démêler quelques parties hétérogènes, ce n'est pas à la sagacité des érudits que nous le devons. On a dernièrement reconnu qu'en France et en Angleterre les classes supérieures descendaient des Francs et des Normands, ce que Hume et les écrivains du XVIII[e] siècle n'avaient pas même soupçonné. Mais ces sortes de découvertes, encore une fois, nous ne pouvons les attribuer à la pénétration des historiens. L'élément qui unissait et inspirait des races si diverses d'origine s'est brisé ou affaibli, et les débris de l'unité rompue se sont d'eux-mêmes décomposés et détruits. La religion chrétienne ayant été repoussée comme lien insuffisant, l'esprit qui émanait d'elle a fait défaut, et les principes purement physiques se sont aussitôt développés; ainsi les gaz en se dégageant d'un corps en trahissent la décomposition. Il a été facile, dès lors, de soumettre le principe matériel à un examen en quelque sorte chimique; mais cette découverte n'a rien de consolant pour le peuple

qui est arrivé à une telle analyse de lui-même. Toutefois, elle doit être constatée; et quant à ce peuple, il faut qu'il s'efforce désormais de rétablir l'équilibre rompu de son existence, et de relier, par une vie nouvelle, les éléments épars de sa nationalité, s'il veut rester nation indépendante.

NEUVIÈME LEÇON.

Empires des Lechs, des Czechs et des Russes. — Nouvelle tradition. — Les Popiels et les Piasts. — Les grands-ducs normands de la Russie. — Dualité russe et lech-czech. — Les capitales russes et lechs-czechs. — Avénement du christianisme dans les pays slaves. — Saint Jérôme, saint Cyrille et saint Méthode. — Les églises d'Orient et d'Occident. — L'unité slave et le Panslavisme.

Mardi, 26 janvier 1841.

Depuis le règne de Samo, qui fut le premier roi slave, jusqu'en l'an mil de l'ère chrétienne, l'organisation de la race slave change complétement, comme nous l'avons dit dans la leçon précédente. Les empires naissants des Lechs, des Czechs et des Russes commencent à former le noyau d'une puissance jusque là inconnue parmi les Slaves. Des institutions nouvelles, des intérêts nouveaux surgissent; l'histoire et la littérature prennent le caractère de l'époque. La tradition antique, que nous

avons nommée littérature fossile, est refoulée dans la vie domestique; elle s'abrite sous le toit enfumé des chaumières, et reste à jamais séparée de la vie politique, du mouvement national. Ici commence une nouvelle tradition qui va désormais servir de base à l'histoire et se produire dans les créations littéraires. Nos poëtes lui ont emprunté des figures et des métaphores qu'on ne peut bien entendre si on n'en a pas étudié la source; il serait même impossible, sans cette connaissance, de se rendre compte des cris de guerre que les Polonais et les Russes se lancent avec de mutuels mépris, et que les uns et les autres acceptent comme des titres de gloire.

Les Lechs, tels qu'ils sont représentés par la tradition poétique, étaient un peuple cavalier. Vers le VI[e] siècle ils faisaient la conquête des terres qui composent le duché actuel de Posen, s'étendaient jusqu'à la Baltique et quelquefois jusqu'aux bords de l'Elbe. Ils choisissaient leurs rois dans une seule famille. La couronne était souvent la récompense des victoires gagnées dans les courses à cheval. La tradition de ces sortes d'élections est commune à tous les peuples qui descendent des Azes. Les rois fabuleux des Lechs combattent souvent des monstres fantastiques, des dragons ; ils font la guerre à Alexandre le Grand, à César; tout se mêle ici; les souvenirs apportés de l'Orient se confondent avec les fables populaires. Enfin la maison régnante des Lechs disparaît ; elle est remplacée par la famille des Popiels, qui n'est elle-même qu'une transition à une dynastie

nouvelle. Les chroniqueurs, qui ont recueilli cett tradition, parlent aussi de diplômes accordés au Lechs par Alexandre le Grand et par César, lesquel leur auraient abandonné la possession de tous le pays du Nord. Ces diplômes, dit-on, ont été perdu dans une bataille contre les Turcs et doivent se re trouver à Constantinople. Au XVI[e] siècle, des re cherches, des voyages, ont été entrepris à ce suj par des hommes graves. Quoi qu'il en soit, la tradi tion exprime ici visiblement le désir de faire la con quête du Nord, le mystérieux espoir de rentrer dan tous les droits concédés par de prétendus diplômes pure invention de quelques chroniqueurs. Jusqu'à la moitié du IX[e] siècle, les traditions des Lechs et de Czechs se ressemblent; les Lechs y sont quelquefoi désignés sous le nom de Sarmates; ce nom, les Po lonais, dans leur style poétique, le donnent souven à leurs ancêtres.

Après la maison nationale des Popiels, celle de Piasts prend le sceptre de Pologne. Les Piasts étaien Slaves; c'est le peuple lui-même qui choisit le premie roi de cette famille qui régna longtemps, et dont l dernier descendant est mort, au XVII[e] siècle, dans un obscure principauté de la Silésie. La dynastie de Piasts, sous laquelle la Pologne s'est formée et dé veloppée, offre un caractère tout particulier : s rois sont représentés comme de vrais pères de f mille ; ils sont bienveillants et même débonnaire la simplicité, la bonté, tel est le type qui les d tingue.

La critique moderne a rejeté tous ces faits trac

ionnels. On a voulu prouver qu'il n'y avait aucun rapport entre les Sarmates et les Slaves, et que les Lechs étaient Slaves; on a tourné en ridicule la dynastie des Piasts, et cependant cette histoire, prétendue fabuleuse, a longtemps été le catéchisme national. Elle seule est vraie peut-être, car elle a eu une grande influence sur les idées polonaises; car, dans les diètes publiques on en appelait à la foi générale, à ce catéchisme dont on citait souvent des articles; car les monarques polonais ont souvent cherché, depuis, les frontières mythiques de l'empire des Lechs; car, elle seule, enfin, n'a pu être oubliée du peuple. C'est en vain que les historiens s'efforcent de démontrer que l'élection des rois de Pologne ne date que du xve siècle; nous en trouvons des traces dans la tradition. En vain, aussi, a-t-on tenté de rabaisser la mémoire des souverains vénérés de la nation et de tout temps regardés comme les types antiques du caractère slave; le peuple s'obstine à repousser l'histoire qu'on veut lui imposer; il n'a donné le nom de Grand qu'à un seul de ses rois, et celui-là n'a jamais été conquérant; il n'avait aucune des qualités brillantes qui font le grand guerrier; mais il était bon, généreux, libéral; il était le père du paysan; il représentait le mieux le caractère national.

L'histoire des Normands de Russie est tout-à-fait autre. Les Normands étaient moins nombreux que les Lechs; ils appelaient souvent les guerriers de la Norvége et de la Suède, pour les aider à renverser les prétentions de leurs compétiteurs, ou pour sou-

mettre les villes rebelles : ces guerriers traversaient la Russie en la pillant, et retournaient ensuite dans leur patrie. Ceux qui restèrent en Russie, perdirent, dès la troisième génération, tous les caractères de leur origine. La famille qui régnait, elle-même, devint slave; elle ne conserva de son origine étrangère qu'une tenace et forte idée de domination. Pendant deux cents ans, les princes russes se sont livré de guerres acharnées pour s'emparer des terres et de villes. Aucun intérêt populaire, aucun mobile national ne perce dans leurs longues luttes; il n'y est jamais question que de ceux qui doivent régner et gouverner. La famille des Plantagenets nous offre, en Angleterre, le type le plus complet de la domination normande. Elle a introduit en Angleterre le système féodal français, système que les Normands russes n'ont pu fonder en Russie, faute d'éléments sur lesquels ils pussent l'établir. Le peuple slave était dispersé dans de petites villes, dans de petites colonies, n'ayant aucun lien entre elles : les conquérants se partagèrent le peuple comme faisant partie de la terre qu'il cultivait; mais ce partage même ne put servir de base à une hiérarchie quelconque; c'est là ce qui distingue l'empire russe des autres empires normands de l'Europe. Le prince russe était à la fois chef politique et propriétaire du sol; il n'avait aucun rapport politique entre lui et les seigneurs; par le titre de grand-duc on voulait plutôt désigner le fils aîné de la famille que l'héritier du trône. L'idée de la souveraineté en Russie est devenue complétement étrangère à celle que l'on s'en fait

Pologne. Le tsar est l'unique foyer de tout pouvoir et de toute force; le peuple l'appelle *sa lumière;* il se le représente terrible, puissant, politique astucieux et profond. Il n'y a pas de bornes à sa puissance, comme il n'y a pas de limites assignées au territoire de la Russie. De même que les Lechs et les Czechs en appelaient à leurs diplômes fabuleux pour appuyer leurs prétentions sur le Nord, de même, plus tard, les Russes ont cherché à rattacher leur dynastie aux successeurs d'Auguste et de César, et se sont prétendus, comme héritiers des empereurs romains, les seuls maîtres légitimes du nord de l'Europe.

Les pays slaves se trouvent ainsi partagés entre deux puissances rivales, et la lutte entre elles, dès l'origine, touche à une immense question. Il ne s'agit pas ici de dominer sur telle ou telle province, mais sur tout le Nord et peut-être sur le monde entier. Déjà, au moyen-âge, les chroniqueurs comprenaient ainsi la question. D'un côté est l'empire des Normands, de l'autre celui des Lechs et des Czechs d'abord unis par des traditions communes, puis liés par l'histoire jusqu'au point d'avoir pour souverains des rois de la même famille. Il est très difficile de fixer le centre d'action des deux puissances rivales; les capitales de ces deux pouvoirs semblent se déplacer, voyager continuellement. Les Polonais eurent d'abord leur foyer central près des Karpathes; plus tard ils placèrent leur capitale dans les plaines de la Grande-Pologne, puis ils revinrent la fixer de nouveau sur les bords de la Vistule. Les Russes descendirent d'abord avec le cours du Dniéper jusqu'à Kiew, ensuite ils

remontèrent vers le nord. Nulle part on ne trouve une capitale définitivement établie; il n'y a de stable que les deux principes de vie politique qui animent les deux peuples hostiles, et qui, par eux, agissent constamment sur les masses slaves. On pourrait, cependant, enfermer le point principal de l'activité russe entre Novgorod la Grande et les sources du Dniéper et de la Dwina; on pourrait également établir une capitale idéale pour la Pologne entre les Karpathes et la Vistule. Il est singulier que le lieu où, suivant la tradition fabuleuse, un dragon à triple tête assiégea le berceau de la royauté Lech, se trouve précisément celui où se sont conservés le plus longtemps les vestiges de l'indépendance polonaise; je veux parler de la ville libre de Cracovie.

L'immense espace qui sépare ces deux centres d'action renferme les pays situés entre le Dniéper, le Bug et le Niémen. Il y a longtemps que ces pays ont perdu leur dénomination générale, parce que les différentes tribus qui s'y sont fixées n'ont pas accepté le nom de Slave comme nom générique de race, et qu'elles ne se sont jamais constituées en empire séparé, en unité politique. Les Normands et les Lechs y pénétrèrent souvent, ils y établirent tour à tour leur domination. Depuis que la maison des Ruryks en a fait définitivement la conquête, ils porten le nom de terres russes; mais les Polonais les ap pellent russiennes ou ruthéniennes, pour les distin guer de l'empire russe proprement dit. Cette grand terre a été le théâtre des guerres acharnées entre l Pologne et la Russie; c'est là que l'Église catholiqu

combattit l'Église orientale, que la république nobiliaire lutta contre le système autocratique.

Tel était l'aspect géographique des pays Slaves à l'époque où le Christianisme y fit son avénement. L'influence de la religion s'y développa d'abord avec lenteur. Dans les IVe et Ve siècles il y avait déjà des apôtres travaillant à propager le culte chrétien parmi les Slaves. Il est clairement démontré, aujourd'hui, que le grand docteur de l'Église, saint Jérôme, était Slave de naissance; une tradition lui attribue l'invention de l'écriture nationale; un peu plus tard nous rencontrons beaucoup de Slaves parmi les patriarches de Constantinople. Ce n'est qu'au IXe siècle que les travaux apostoliques acquièrent, par les résultats, une réelle importance; mais remarquons que l'apostolat semble ici se diviser lui-même en deux branches, marcher par une double voie, revêtir enfin le caractère de la dualité slave. L'histoire de l'introduction du christianisme dans la Slavie touche ainsi aux plus profondes questions de la politique et de la littérature ; elle a été souvent défigurée par ceux qui l'ont étudiée au point de vue exclusif de ces questions. Il est pourtant tels faits qui peuvent résoudre les difficultés et rectifier bien des erreurs.

Et d'abord, il est désormais reconnu que saint Cyrille et saint Méthode étaient envoyés par la cour de Rome, qu'ils évangélisaient les Slaves avant le grand schisme de l'Orient, qu'ils étaient munis des instructions du pape, qu'ils s'en référaient toujours à l'autorité du Saint-Siége, et que l'un et l'autre sont

morts dans la capitale du monde catholique. Il n'y a donc aucun doute sur l'origine de la civilisation chrétienne des Slaves ; mais pour différentes causes on s'est efforcé plus tard de l'obscurcir. Les Slaves, attachés à leur langue et hostiles à la langue latine, qui, selon eux, détruisait les monuments de leur littérature, ont cherché à établir la prépondérance de la langue grecque, ou plutôt slave orientale. Il était alors de leur intérêt de prouver que l'Église grecque parlait l'idiome national ; depuis, les écrivains du Nord, pour diverses raisons politiques, ont aussi voulu effacer toute trace de l'influence de l'Église d'Occident ; la question a été ainsi de plus en plus s'obscurcissant, grâce aux travaux des érudits modernes sur les antiquités slaves. Il s'agissait de fixer l'époque laquelle furent introduits les alphabets employés par l'Église d'Orient et par celle d'Occident. Les philosophes du dernier siècle, souvent sans justifier de leurs préférences, penchaient visiblement pour l'Église grecque, et cela uniquement sans doute parce que cette Église était la négation de l'Église romaine. C'est dans ce but qu'ils ont voulu prouver que les caractères slaves, adoptés par l'Église d'Occident, étaient une invention intéressée des moines pour combattre l'influence de l'Église d'Orient. Leur opinion a été acceptée de quelques savants ; mais les Bohêmes ont démontré toute la fausseté de ce système ; ils ont découvert que les plus anciens monuments slaves sont écrits avec les caractères acceptés par l'Église de Rome, de sorte que l'antiquité des deux alphabets semble égale, tandis que l'influence

de l'Église catholique est certainement plus ancienne que celle de l'Église grecque.

Du reste, il suffit de citer les dates. Saint Cyrille et saint Méthode sont arrivés au milieu des Slaves en l'an 860 ou 867, et le schisme n'eut lieu qu'en 880. Ces deux docteurs n'eurent aucun rapport avec l'Église d'Orient pendant leur apostolat. Ce n'est qu'après le schisme qu'on peut suivre la double action du Christianisme à travers les pays slaves. Pour bien comprendre les deux directions opposées de ce mouvement religieux, il faut savoir que la cour de Rome avait accordé aux Slaves le privilége de célébrer la messe dans leur langue. Le privilége fut, plus tard, retiré; puis, après des explications, concédé de nouveau. Les philosophes et les historiens du siècle passé ont attaché une trop grande importance à la question liturgique; s'il faut les croire, il était nécessaire, indispensable à la civilisation des Slaves, qu'ils pussent célébrer dans leur langue les mystères de la religion. Les écrivains russes et polonais se sont longtemps occupés de cette question. Il faut pourtant distinguer la langue officielle de l'Église, la langue sacramentelle, de celle dont on se sert pour expliquer le dogme au peuple. Rome a conservé pour langue sacramentelle le latin, le grec et le syriaque; mais elle ordonnait aux prêtres d'enseigner les peuples dans leur propre langue, elle leur ordonnait d'apprendre l'idiome des nations au sein desquelles ils allaient porter la parole évangélique. En ces derniers temps, on a tenté d'introduire dans la liturgie en France l'usage de la langue nationale; on

attendait beaucoup de cette réforme; mais on s'est bientôt aperçu que les formules sacramentelles en latin ou en français, également comprises des savants, restaient toujours inaccessibles au peuple.

L'introduction du latin dans le culte religieux a eu pour les peuples slaves des résultats importants. La connaissance du latin donnait la clef des antiquités romaines et de la littérature du moyen âge. Le clergé s'initiait ainsi à la civilisation de l'Occident, et plus tard, en écrivant et en parlant, il formait et polissait la langue, il y indroduisait des formes antiques et savamment élaborées. Le grec, au contraire, négligé par le clergé d'Orient, n'a pu rendre les mêmes services aux pays détachés de l'Église universelle; il est resté inconnu en Russie, et ce n'est que dernièrement qu'on a ordonné de l'enseigner dans les colléges.

On reproche encore au Christianisme d'avoir effacé le passé des Slaves, d'avoir détruit leurs monuments poétiques; mais quels étaient donc ces monuments de la Slavie païenne? D'après ce que nous avons dit, il est facile de voir qu'une vaste littérature, l'épopée, par exemple, ne pouvait naître dans ce pays. Les doléances de ceux qui regrettent des épopées perdues sont donc vaines et mal fondées. Le drame n'a pu se former chez des peuples où la vie politique, les idées littéraires, les conceptions artistiques étaient si peu développées. La seule poésie lyrique, qui est l'expression des sentiments de la vie domestique, avait un champ favorable sur la terre slave; mais cette poésie y fleurit encore aujourd'hui

parmi les Slaves, les Illyriens et les Cosaques, et ce qu'elle a de plus beau, elle le doit à des inspirations toutes chrétiennes.

L'oubli de l'histoire païenne a donné lieu à des plaintes également stériles et injustes, puisque les débris en ont été réunis et conservés précisément par les auteurs chrétiens. Le peuple a de lui-même renoncé à cette histoire, ou, pour mieux dire, il l'a fondue dans un seul récit symbolique sur l'arrivée des trois frères Lech, Czech et Russe. Ces trois noms lui rappellent la fraternité primitive de la race et sa séparation en trois empires. Il ne sait rien de plus sur son origine ; il a complétement oublié toutes les traditions qui pourraient le ramener à un berceau commun. Quant aux regrets des slavophiles qui prétendent que la création des trois empires a détruit l'unité slave, ils ne nous semblent pas avoir plus de fondement. Cette unité n'a jamais existé. L'unité des peuples ne se trouve écrite que sur la première page de la Bible ; elle se retrouvera, nous l'espérons, sur la dernière page de la vraie philosophie. Avant l'histoire politique, aucun lien général ne reliait les Slaves entre eux ; cette histoire elle-même n'a constamment travaillé qu'à détruire des caractères communs dont il n'existe presque plus de traces aujourd'hui. Le Polonais voit dans le Russe un homme d'origine étrangère ; les Serbes et les Bohêmes ne se regardent pas comme issus de la même souche que les peuples slaves du nord. L'idée du Panslavisme, ou unité slave, n'a commencé à poindre que dans le siècle dernier ; elle est le fruit de travaux scientifiques et

littéraires; mais pour arriver à réaliser un jour cette unité, je ne crois pas qu'on ait pris les moyens les plus propres, les voies les plus droites. Les savants invoquent toujours la communauté de race, oubliant que ce sont les institutions religieuses et politiques qui ont créé les séparations qu'ils voudraient anéantir, et qu'il est impossible de détruire tout le passé historique d'une nation pour la ramener à son origine physique. C'est ainsi qu'au dernier siècle on a tenté de réunir les Allemands autour d'une seule idée *Teutonia*, en leur rappelant leur patriarche fabuleux *Teutès*. La tentative avorta et fut bientôt abandonnée des plus chauds partisans de l'unité allemande D'autres savants ont entrevu la possibilité de l'unité future des Slaves dans l'adoption de certaine forme gouvernementale. Cependant quel gouvernement a jamais eu assez de force pour réunir et relier ensemble des nationalités différentes? L'empire romain, qui, certes, fut l'idéal de la puissance matérielle, a imposé sa forme politique à plusieurs peuples de l'Occident; mais cette forme morte, ce lien sans vie, il a suffi pour le briser, du premier coup porté par l'invasion des Barbares. On doit donc renoncer à l'espoir de grouper les peuples slaves autour de telle ou telle forme gouvernementale, autour d'une idée purement physique de sang et de race; ce qu'il faut, c'est une idée commune, vaste, immense; une idée qui renferme en elle tout le passé et aussi tout l'avenir de ces peuples.

DIXIÈME LEÇON.

—

Invasion hongroise. — Formation des dialectes slaves. — Dualité slavo-philologique. — Les plus anciens monuments littéraires. — *Le Jugement de Libussa*, poëme slave du IXe siècle.

—

Mardi, 29 janvier 1841.

Tandis que les Lechs et les Czechs organisaient leurs royaumes naissants, à leurs côtés se fondait un empire composé d'une race étrangère. Cette nouvelle nationalité n'offre aucun lien avec l'histoire littéraire des peuples slaves; mais elle eut une influence politique très grande et souvent très funeste pour l'indépendance slave : je veux parler du royaume de Hongrie.

En 888 les Hongrois entrent en scène, venant de

ces contrées mystérieuses dont ils ont eux-mêmes oublié la situation. Poussés par les hordes barbares qui les suivaient, et appelés par Arnolphe, ils renversèrent, après une longue lutte, l'empire des Moraves, puis, débordant sur l'Allemagne, ils envahissaient la France et l'Italie. Cependant, arrêtés par les empereurs allemands, et plus tard, convertis au christianisme, ils se fixèrent dans les limites actuelles de la Hongrie.

La horde des Hongrois se composait de trois tribus; c'était une masse de Finnois du Nord, conduite par de la cavalerie turque, et obéissant à une autorité d'origine aze ou caucasienne. La tradition des Hongrois parle d'Attila comme de l'aïeul de leurs souverains. Les étrangers leur donnaient le nom de Huns, de Turcs, ils s'appelaient eux-mêmes Magiares, du nom d'un territoire qui avoisine les pays d'où sont sortis les Turcs. Ces particularités sont très importantes pour expliquer l'histoire des Hongrois et des autres peuples venus de l'Asie, dont l'origine est si difficile à démêler. Si les Magiares n'avaient été qu'une poignée d'étrangers, ils se seraient bientôt confondus avec les Slaves; mais, séparés de la nation conquise par une couche finnoise et une couche turque, ils lui sont restés superposés, et leur langue a toujours flotté à la surface du sol slave, sans pouvoir jamais y prendre racine. Mêlés aux Finnois, ils acceptèrent leur idiome et s'isolèrent complétement des Slaves. Après leur conversion au christianisme, ils trouvèrent, dans leur langue même, une barrière insurmontable pour former de plus étroites liaisons

avec les indigènes. Cette séparation entre deux langues, l'une d'origine ouralienne, l'autre d'origine indo-germanique, donnait au royaume de Hongrie, au sein de la chrétienté, une physionomie étrangère et presque hostile. Les Magiares n'ont jamais rien voulu recevoir des Slaves, et les Slaves ont plutôt subi qu'accepté leur influence. Les Hongrois se servaient toujours d'interprètes : tels sont encore leurs moyens de communication avec la maison régnante d'Autriche. De là vient que dans les plaines et les vallées de la Hongrie, où la race conquérante s'est étendue, on ne parle que magiare; tandis que sur les montagnes, où s'est réfugiée la population subjuguée, le slave existe dans toute sa pureté primitive. Ajoutons que dans les bureaux de l'administration, dans les maisons de commerce, les comptoirs des marchands, etc., on se sert de l'allemand, et que les Juifs et les Bohémiens, à côté de ces différents idiomes, ont conservé l'usage de leur langue.

Au milieu de ce chaos, la nationalité slave, refoulée au fond de la vie domestique, eut assez de force intérieure pour résister à l'oppression; elle commence même à réagir sur les Magiares. Des journaux s'impriment aujourd'hui en slave; des bibliothèques slaves se forment; et la langue magiare, malgré le talent de ses écrivains, perd visiblement de sa prépondérance. Une grande preuve de sa faiblesse, c'est que le gouvernement la prend sous sa protection, qu'il l'impose de force aux provinces où résiste le plus la langue slave.

Tous ces changements ont eu lieu dans l'antique Slavie vers l'an mil de l'ère chrétienne. Les royaumes des Lechs, des Czechs et des Hongrois, le pays des Slaves autour des Karpathes, et l'empire russe des Normands, se présentent sous un aspect plus distinct. Ici se termine l'histoire de la langue commune à tous les Slaves et commence l'histoire des idiomes nationaux. Cette langue immense se divise, nous l'avons dit, en deux grandes branches principales d'où dérivent une multitude de dialectes secondaires. Une question se présente maintenant : à laquelle de ces deux langues faut-il donner la préséance dans notre cours? Je suis obligé de m'arrêter quelques instants sur cette question si aride pour les étrangers.

Les savants bohèmes, voyant que les Polonais et les Russes ne pouvaient accepter les propositions par eux présentées, ont cherché un autre moyen de trancher la difficulté; ils ont fait appel à l'antiquité; ils ont décidé que la querelle serait vidée à l'aide des monuments historiques. Le mot slave vient-il de *slovo* (verbe, parole), ou de *slava* (gloire)? C'est un point sur lequel on n'est point d'accord. Quoi qu'il en soit, dans l'acception la plus large du mot, la langue *slave* ou *slove* signifie la langue de toute la race que nous avons partagée en deux grandes familles, les Russes et les Polono-Bohêmes. Mais quelle a été cette langue antique et commune? Quelle est celle de ces deux familles dont le dialecte s'en rapproche le plus?

On soutenait que les livres liturgiques étaient les

monuments les plus anciens de la langue écrite et que, par conséquent, celle dont on s'est servi pour traduire la parole divine devait être la plus ancienne. Ce principe, une fois admis, il ne restait plus qu'à établir la généalogie des dialectes.

Les Serbes et les Illyriens ont dès lors réclamé le droit d'aînesse pour leur dialecte. De cette manière le russe serait le petit neveu de la langue mère, et le polonais et le bohême en seraient une descendance encore plus éloignée. Mais la question posée en ces termes a de nouveau été débattue. Le savant Dobrowski, désintéressé et sceptique de sa nature, a prouvé que la langue sacrée ou liturgique n'était pas la langue universelle, mais seulement un dialecte. On ne sait même pas s'il faut l'appeler serbien ou illyrien, ou s'il faut lui donner la double appellation de serbo-illyrien. Les Bohêmes ne prononcent qu'en hésitant ce mot de serbo-illyrien. Bref, la discussion s'est envenimée à ce point que les savants, après bien des déboires, ont fini par abandonner leurs recherches.

Depuis, on a tenté de résoudre la question à l'aide de la statistique des peuples slaves. On s'est demandé combien de milliers d'hommes parlent tel ou tel dialecte, et le russe a naturellement obtenu la prépondérance. Mais si l'on voulait appliquer ce système à l'histoire de la langue, en France, on arriverait à placer au premier rang le dialecte du midi, et le français proprement dit occuperait à peine la seconde place. Ajoutons que les savants, qui ont ainsi voulu résoudre le problème, ont reconnu comme

appartenant au russe beaucoup de dialectes qui n'y peuvent être rangés d'aucune façon.

Quels ont été les premiers apôtres de la Slavie et quel est le dialecte qui a servi à la traduction de la Bible? Les écrivains qui se prononcent pour la Russie, disent que les premiers apôtres étaient Grecs, et que l'Église russe est restée grecque jusqu'aujourd'hui. Les Polonais et les Bohêmes répondent que ces apôtres, quoique Grecs de naissance, étaient envoyés par l'Église d'Occident, qu'ils étaient constamment soutenus par le pape, et que les deux premiers d'entre eux, les plus grands, sont morts à Rome. Quant au dialecte même, la question est encore plus controversée. Les Serbes prétendent que leur langue a servi à la version des livres sacrés, et les savants, eux, voient clairement que c'est le dialecte bulgaro-servo-macédonien qui a été employé à la traduction de la Bible. Les Russes, de leur côté, ont été forcés de convenir que saint Cyrille, qui était apôtre de Bohême, devait écrire dans la langue bohême. En un mot, la question ainsi envisagée reste encore pendante et ne semble pas offrir de solution possible.

Il me paraît beaucoup plus simple d'abandonner tout système individuel, toute hypothèse exclusive pour ne s'occuper que des monuments écrits. Il n'y a nul doute que les plus anciens appartiennent à la langue polono-bohême.

Les Bohêmes en possèdent qui datent de la fin du IXe siècle et du commencement du Xe, tandis que ceux de la Russie ne remontent qu'au XIe siècle. Nous

Sous le rapport historique, les observations qu'on en peut tirer sont beaucoup plus importantes. Ce manuscrit confirme nos hypothèses relativement à l'arrivée des Lechs et des Czechs. Ce qui prouve l'authenticité du poëme, c'est que les savants qui l'ont découvert croyaient sincèrement que les Czechs et les Lechs étaient slaves et les faisaient venir des bords du Danube. Le système héréditaire, la communauté de propriété, les droits des frères entre eux, droits en vigueur chez les Slaves, s'y trouvent parfaitement exposés. Le poëte s'exprime ainsi :

« — O fleuve de Wlétawa, pourquoi troubles-tu ainsi tes ondes? Pourquoi tes ondes argentées coulent-elles ainsi troublées? Est-ce le vent d'orage qui t'a bouleversé et a mêlé l'écume de tes vagues comme une blanche toison au loin dispersée? Est-ce le vent qui secoue les nuages et les fait tomber en gouttes du vaste ciel? D'où vient que le sable des vastes têtes des collines est enlevée? Qu'est-ce qui soulève dans ton lit l'argile incrustée d'or?

» — Comment ne serai-je point troublé dans mes ondes, quand deux enfants nés de la même mère se querellent! Quand deux frères ne peuvent s'accorder sur l'héritage de leur père commun et se combattent avec acharnement! L'un est le terrible Chrudosz, maître de l'Otawa aux rives serpentantes, au cours fortuné et roulant l'or; l'autre, est le vaillant Stoglow, seigneur de Radbuza la fraîche, et tous deux sont frères, tous deux sont Klénovvicz de la vieille race de Popiel qui arriva jadis

dans nos fertiles contrées à la tête des escadrons des Czechs après avoir franchi les trois fleuves ! — »

Nous avons ici la preuve incontestable de la venue des Czechs *après avoir franchi les trois fleuves*. Pour les uns, ces trois fleuves sont : la Vistule, l'Oder et l'Elbe ; pour les autres, le Gran, le Wag et la Morawa. Je continue à citer :

« Une hirondelle familière se hâte d'accourir des bords de l'Otawa aux rives serpentantes ; elle s'assied sur la fenêtre spacieuse dans la demeure de Libussa, dans le nid doré de ses pères, dans la sainte acropole de Wyszehrad. Le pauvre oiseau est soucieux ; il gémit douloureusement. Dès qu'une hirondelle sa sœur l'a entendue, sa sœur qui habite la cour de Libussa, va conjurer la souveraine de sortir de son château, de s'asseoir sous le péristyle du palais, de faire comparaître les deux frères devant son tribunal et de les juger d'après la loi. »

L'arrivée de l'hirondelle qui vient des bords de l'Otawa à l'acropole de Wyszehrad, et qui annonce à l'hirondelle, sa sœur, habitante du château de Libussa, la querelle des deux frères, n'est point, comme on pourrait le croire, une métaphore purement poétique, une figure symbolisant quelque ambassade : dans les anciens chants et contes du peuple slave les oiseaux et les animaux adressent souvent la parole aux hommes comme à des frères. La souveraine fait venir les anciens, les chefs, les guerriers et les deux frères. Remarquons, en passant, que le mot de guerrier, dans le texte, est remplacé par le mot Lech ; il est évident que les Lechs formaient une

classe supérieure à celle des anciens et des gouverneurs. Le poëme continue ainsi :

« Les guerriers, les chefs et les anciens réunis, ayant pris place chacun suivant sa naissance, la souveraine apparaît en habits blancs comme la neige. Elle s'assied sur le trône des ancêtres. A ses côtés sont deux vierges initiées aux mystères de la jurisprudence; l'une d'elles tient les tables de la loi, et l'autre porte le glaive vengeur des torts. Devant leurs yeux brûle le feu des épreuves juridiques; à leurs pieds brille l'eau lustrale. »

Cette façon de juger, de chercher la vérité à l'aide du feu et de l'eau, que quelques critiques pensent n'avoir été pratiquée que dans les temps chrétiens, leur a fait contester l'antiquité du poëme : ils le regardent comme une création postérieure à la date qu'on lui assigne. Cependant, il y a un vers dans le texte où Libussa déclare qu'elle n'agit *que d'après la loi de ses dieux éternels*. Je cite :

« La souveraine du haut du trône des ancêtres, parle ainsi : — O mes anciens, mes guerriers et vous chefs du peuple, d'après la loi des dieux éternels, établissez la justice entre les deux frères qui se querellent pour l'héritage de leur père. Doivent-ils posséder le bien en commun? ou doivent-ils se le partager en deux portions égales? Si la sentence que je vais prononcer est d'accord avec votre raison, faites-la exécuter; mais si elle est en désaccord avec votre raison, rendez une sentence nouvelle qui puisse réconcilier les deux frères. —

» Alors tous s'inclinèrent, les anciens, les guerriers

et les chefs du peuple. A voix basse ils commencent à se consulter; ils louent entre eux la sagesse de Libussa. Lutobor, seigneur de Dobroslawsk, se lève et dit ces paroles :

« — Souveraine illustre, nous avons pesé vos paroles, faites recueillir les voix de l'assemblée.

» — Les vierges de la justice recueillent les votes, et, les mettant dans le vase sacré, les présentent aux guerriers pour qu'ils proclament la sentence. Radowan, l'un des chefs, compte les voix et rend ainsi la sentence :

» — O frères, nés de la même mère! O Klénowicz de l'antique race de Popiels, réconciliez-vous! Vous ne pouvez partager l'héritage paternel; jouissez-en en commun et en paix.

» — Mais Chrudosz, seigneur de l'Otawa, se dresse; le fiel s'étant répandu sur son cœur, il tremble de tous ses membres; il menace de la main; il mugit comme un taureau :

» — Malheur aux petits oiseaux quand la vipère se glisse dans leur nid! Mais malheur surtout aux guerriers quand c'est une femme qui gouverne! C'est aux hommes de commander aux hommes! C'est au premier né qu'appartient l'héritage paternel!

» — Libussa se lève du trône de ses ancêtres et dit aux guerriers, aux anciens et aux chefs du peuple :

» — Vous entendez comme on m'outrage! Soyez vous-mêmes juges d'après la loi; je ne veux plus décider de vos querelles. Choisissez parmi vous un

homme qui vous gouverne avec le sceptre de fer; la main d'une vierge est désormais trop faible pour vous conduire.

» — Ratibor, l'un des chefs, se lève à son tour, et dit ces paroles :

» — Pourquoi imiterions-nous les Allemands? Chez nous la loi est antique et sainte; elle nous a été apportée par nos pères lorsqu'ils s'établirent dans nos fertiles contrées, après avoir franchi les trois fleuves. Chaque père de famille règne dans sa communauté domestique. Les hommes travaillent aux champs, les femmes filent et cousent; que si la tête de la maison vient à tomber, les enfants jouissent en commun de l'héritage paternel; ils se choisissent un chef de leur race, lequel pour le bien de tous va aux assemblées du peuple; il y va avec les anciens, avec les guerriers et les chefs. — »

Certes, voilà une exposition très claire du système d'hérédité et de représentation nationale dans l'ancienne Slavie. — Jamais découverte littéraire ne fit plus de bruit que celle de ce petit fragment de poésie. De grandes discussions eurent lieu parmi les savants sur l'authenticité, le sens et la date de ce manuscrit. Dobrowski, le patriarche des érudits bohêmes, fut constamment à la tête des adversaires de ce poëme, qu'il appelle une infâme falsification. Des chimistes furent mandés pour reconnaître et analyser l'encre; mais sur leur déclaration que l'opération chimique détruirait le manuscrit, Dobrowski n'osa plus le leur livrer. L'amour des monuments nationaux triompha en lui de ses soupçons; il préféra rester

dans le doute et conserver le manuscrit. Szafarik, Palacki, et beaucoup d'autres se prononcèrent pour l'authenticité. Aujourd'hui, le poëme passe pour appartenir au IXe siècle; le fait qu'il narre semble remonter à l'année 721 de l'ère chrétienne.

ONZIÈME LEÇON.

—

Découverte littéraire de Wenceslas Hanka. — Le manuscrit de Krolodwor. — Le poëme héroïque Zaboï-Slavoï-Ludiek ; ce que signifie ce poëme. — La lutte entre le christianisme et le paganisme se poursuit encore aujourd'hui dans la littérature. — Le christianisme introduit chez les Slaves la famille, l'autorité, l'enseignement, etc., et prépare l'unité slave.

—

Mardi, 2 février 1841.

Wenceslas Hanka, dont le nom est si connu dans la littérature slave, découvrit en 1817, à Krolodwor (Königskof), un manuscrit bohême. Ce manuscrit ne date que du XIIIe siècle, mais on y trouve des fragments de la plus haute antiquité ; ce sont des poëmes de peu d'étendue. L'un d'eux, poëme héroïque, in-

titulé Zaboï-Slavoï-Ludiek, mérite particulièrement notre attention.

Quel est le combat qu'il retrace? Est-ce celui que les Bohêmes livrèrent à Louis le Germanique, au milieu du IXe siècle? Quelques auteurs le font remonter à une époque bien plus ancienne, à l'année 630. Il s'agirait, suivant cette version, de la victoire que Samo, à la tête des Slaves, remporta sur l'un des généraux de Dagobert, roi des Francs. Zaboï, l'un des héros du poëme, ne serait autre que Samo lui-même; sans prétendre résoudre ici cette question controversée, nous allons lire ce fragment.

« Dans la forêt Noire, s'élève un rocher; sur le rocher monte le vaillant Zaboï. Il promène ses regards autour de lui, et il s'afflige à la vue de ces pays, de tous ces pays. Et il gémit comme le ramier sauvage. Longtemps assis et sanglotant, tout à coup il s'élance comme un cerf à travers les vallées et les forêts, à travers les forêts vastes et silencieuses. Il se hâte de courir de l'homme à l'homme, du guerrier au guerrier, par toute la contrée; il dit, bas à l'oreille de chacun, des paroles brèves, puis il court plus loin.

» Et le premier jour s'est écoulé, et le second jour s'est écoulé; mais quand la troisième lune éclaire de nouveau la nuit, des hommes sont réunis dans la forêt Noire. Zaboï vient à eux, il les fait descendre dans un ravin profond, dans le plus profond des ravins boisés. Il descend plus bas encore et saisit un luth harmonieux. Il chante :

» — Hommes aux cœurs fraternels, aux yeux en-

flammés, j'entonne pour vous ce chant du fond de la vallée, du fond de mon cœur, et dans mon cœur il n'y a que douleur.

» Notre bon cher père s'est en allé chez les ancêtres, ayant abandonné ici ses petits enfants et ses chères compagnes, il n'a laissé aucun chef, il n'a dit à aucun de nous : Frère, parle aux autres avec des paroles paternelles.

» L'étranger envahit violemment son héritage; dans une langue étrangère, il nous donne des ordres. Comme nous vivons dans la terre étrangère, il faut que nos femmes et nos enfants vivent de même ici; nous n'aurons qu'une seule épouse pour compagne depuis le printemps jusqu'à la mort.

» Ils ont chassé de nos bois tous les éperviers sacrés et ils nous imposent les dieux que l'on adore dans la terre étrangère; il nous faudra courber la tête devant eux, il nous faudra leur sacrifier. Nous n'oserons plus frapper nos fronts devant nos anciens dieux. Qui leur portera à manger à la brune, là où nos pères venaient les nourrir et leur parler? L'étranger a abattu tous les arbres, a brisé tous les dieux.

» Ah! toi, Zaboï, tu chantes de cœur à cœur, le chant de douleur, comme le vieux Lumir qui, avec la puissance du chant et de la parole, ébranlait le château de Wyszehrad et tous les pays d'alentour, ainsi tu nous remues, moi et mes frères. [illegible]! les dieux aiment un vaillant poëte! Chante! [illegible]te toujours, les dieux t'ont donné le chant terrible à l'ennemi, pour que tu le mettes dans nos cœurs.

» L'œil de Slavoï brûle d'un feu étrange, Zaboï le voit et poursuit son chant.

» — Deux garçons, dont la voix éclatait déjà comme celle des hommes, courent vers la forêt; là avec l'épée, avec le marteau, avec le javelot, ils exercent leurs bras. Longtemps cachés, ils revinrent avec joie; mais quand leurs bras ont acquis des forces et que leur esprit a grandi en audace; ils vont tomber alors sur leurs ennemis, comme la foudre d'un orage: ils retourneront ensuite sous leurs toits domestiques, et dans nos terres reviendra le bonheur, le bonheur d'autrefois. » —

» Alors tous s'élancent vers Zaboï et le pressent dans leurs bras, sa main passe à la ronde de poitrine en poitrine, ses paroles s'unissent aux paroles. La nuit passe, l'aurore est déjà proche, et du fond de la vallée ils se répandent de tous côtés vers chaque arbre, vers chaque arbre de la forêt. Et le premier jour s'est écoulé, et le second jour s'est écoulé; mais dès que la nuit vient obscurcir le troisième jour, Zaboï s'enfonce dans la forêt, et avec lui les guerriers; Slavoï s'enfonce dans la forêt, et avec lui les guerriers. Ils marchent silencieux, le cœur de chacun attaché à son chef, le cœur de chacun obstiné contre le roi, les armes de tous levées contre le roi.

» — O Slavoï, ô mon frère, là vers le sommet bleu de la montagne, vers le sommet maître de tout ce pays, dirigeons nos pas. Là haut, vers le sommet, vers le soleil levant est une forêt sombre; là nous nous donnerons les mains, cours-y à pas de renard: j'y marcherai de mon côté.

» — Zaboï, mon frère, à quoi bon nous montrer ces montagnes? Jetons-nous d'ici directement, jetons-nous sur le camp royal comme un orage.

» — O Slavoï, mon frère, tu nous donnes de mauvais conseils, si tu veux écraser le serpent, marche-lui sur la tête, et sa tête est là-haut. —

» Ils se jettent dans la forêt à gauche et à droite. Là, le valeureux Zaboï est à la tête des siens; ici, c'est Slavoï qui guide les autres à travers les broussailles épaisses vers le sommet de la montagne. Cinq soleils passèrent, les guerriers se donnèrent les mains et de leurs yeux de renard cherchèrent les soldats du roi.

» — O Ludiek, ton armée d'infidèles couvrira ces champs comme une seule plâie immense! ô Ludiek, tu n'es qu'un serviteur parmi les serviteurs du roi; va dire à ton maître que ses ordres ne sont pour nous que de la fumée. —

» Ludiek s'est ému de colère, il appelle les troupes du roi.

« L'armée du roi répand une vaste, vaste lueur; car la lumière du soleil rejaillit des armures des guerriers. Ils sont prêts à lever le pied et les mains pour le combat au mot d'ordre de Ludiek.

» Et Zaboï les chargea en face comme la grêle, et Slavoï les battit en flanc comme la grêle.

» — Ah! frère, voici ceux qui ont brisé nos dieux, qui ont déraciné nos arbres, qui ont chassé nos éperviers sacrés. Les dieux nous donnent la vengeance! —

» Ludiek marche contre Zaboï. Lorsqu'un chêne

s'abat sur un chêne, toute la forêt le voit : Zaboï court vers Ludiek, s'élevant au-dessus de toute l'armée. Ludiek frappe avec le glaive; il frappe le bouclier, trois peaux qui le recouvraient sont brisées. Zaboï saisit sa hache, il la lance; Ludiek saute de côté, il évite le coup et la hache frappe un arbre. L'arbre tombe et couvre le corps de trente guerriers. Ludiek est plein de rage, il crie dans sa fureur :

» — Monstre, reptile ignoble, viens ici pour mesurer nos glaives. —

» Zaboï frappe avec le glaive, une partie du bouclier de Ludiek est coupée. Ludiek frappe avec le glaive, le glaive se plie sur l'armure de Zaboï. Tous les deux s'enflamment davantage; un coup pour l'un, un coup pour l'autre; ils se frappent depuis les pieds jusqu'à la tête. Leur sang marque leurs traces. Le sang inonde tous les guerriers, car le carnage commence des deux côtés.

» Le soleil commence à s'incliner et personne ne recule encore. Ici Zaboï qui renverse et là Slavoï qui renverse.

» — Péris, ennemi, toi qui suces notre sang!

» — Zaboï saisit de nouveau sa hache; Ludiek veut l'éviter de nouveau. Zaboï la lève, la tient suspendue un instant, puis la lance sur l'ennemi. La hache frappe, l'armure se brise en deux, et sous l'armure se brise la poitrine de Ludiek. Son âme se trouble, s'envole effrayée, et le corps se renverse à quelques toises en arrière.

» Les ennemis s'enfuient, la terreur les chasse du champ de bataille; l'épouvante leur arrache des cris.

L'armée de Zaboï est réjouie par le butin; la victoire les exalte.

» — Frère, regardez, avec l'aide des dieux nous avons vaincu nos ennemis. Qu'un escadron coure à gauche, l'autre à droite! Que les chevaux hennissent dans toute la forêt. Fondez sur l'ennemi de tous côtés; chevaux agiles, partez sur les traces de nos ennemis, portez leur vengeance. Zaboï, toi, lion terrible, n'épargne pas le sang des mécréants.

» Zaboï jette son bouclier : d'une main il tient la massue et de l'autre le glaive, à travers l'ennemi il se fraye une route. Les chevaux hennissent dans toute la forêt. On poursuit l'envahisseur, on le poursuit dans tout le pays.

» Un fleuve mugit devant eux, les vagues sautent sur les vagues, et tous les guerriers y tombent l'un sur l'autre, ils se poursuivent à travers les flots écumants. L'onde engloutit les étrangers en foule, mais elle porte tous les siens au rivage, elle porte tous les siens.

» A travers les pays, en long et en large, le milan étendant ses vastes ailes donne la chasse aux oiseaux. Ainsi les guerriers de Zaboï parcourent le pays, et l'ennemi est foulé aux pieds par les chevaux. La nuit, au clair de lune, on les poursuit; le jour, à l'éclat du soleil, on les poursuit, et de nouveau à l'ombre de la nuit et à la lueur de l'aube matinale.

» Un fleuve mugit devant eux, les vagues sautent sur les vagues, et de tous les côtés les guerriers y tombent, ils se poursuivent à travers les vagues écumantes. L'onde engloutit une foule d'étrangers, mais

elle porte les siens au rivage, elle porte tous les siens.

» — Jusque-là, vers ces montagnes bleues portons le carnage et la vengeance.

» — Zaboï, frère, nous n'avons plus beaucoup de chemin à parcourir, car il n'y a qu'une poignée d'ennemis qui se sauvent vers les montagnes, et cette poignée avec ses larmes implore notre merci.

» — Maintenant retournons, abandonnons le reste.

» — Le vent parcourt tous les pays à la fois, les armées courent vers tous les pays.

» — O! mon frère, voici le sommet bleu, c'est là que les dieux nous donnèrent la victoire. Là les âmes par troupes courent d'arbre en arbre. Les oiseaux en sont effrayés, les bêtes fauves en ont peur. Le hibou seul ne les craint pas. Là sur le sommet bleu allons ensevelir les morts, présentons aux dieux les mets des sacrifices, aux dieux sauveurs donnons un sacrifice splendide. Nous leur adresserons des actions de grâces en leur offrant les armes des vaincus. » —

La lutte entre le christianisme et le paganisme, qui fait le sujet de ce poëme, se poursuit encore aujourd'hui dans la littérature slave. Plusieurs slavophiles ont accusé le christianisme d'avoir détruit les anciens monuments nationaux. Mais aucun d'eux n'a jamais compris l'établissement de la religion chrétienne. On la représente toujours comme une religion nouvelle et violemment imposée aux Slaves. Cependant le christianisme ne peut être considéré comme une chose toute nouvelle; il ne venait pas détruire les

anciennes traditions, mais il se faisait fort de les expliquer, de les accomplir. C'est là ce qui explique ses rapides progrès. Tout le monde sait, en effet, qu'il existe des rapports profonds entre le dogme chrétien et les croyances antiques des peuples. Le christianisme n'abolissait pas le sacrifice, il en révélait la signification véritable; il ne rejetait pas le dogme de la lutte du bien et du mal, il l'éclaircissait, s'accordant ainsi avec ce qu'il y avait de plus intime dans les anciennes religions. Les Slaves qui, dans les pays du Nord et dans ceux gouvernés par les Normands, avaient conservé le dogme antique, acceptèrent le christianisme sans résistance, chez eux il n'y a point de traces d'une lutte entre les deux religions. Au Midi et à l'Ouest, la résistance fut la suite des provocations des barons allemands qui se présentaient aux Slaves en conquérants. La lutte fut courte en Pologne, mais elle fut opiniâtre sur la limite des pays slaves entre la Pologne et l'Allemagne. C'est là, en effet, que le féodalisme allemand cherchait à s'établir en couvrant du voile de la religion ses projets d'envahissement.

Cette lutte a donc le caractère plutôt politique que religieux; certes, il n'est pas difficile de justifier le christianisme des reproches qu'on lui adresse. C'est lui qui a complété l'organisation des royaumes slaves et assuré leur indépendance. Jusqu'ici on n'a pas suffisamment examiné son influence sur l'état domestique, social et politique de ces peuples.

En première ligne, il a fondé la famille par l'établissement du mariage; réforme immense qui a rap-

proché les nations slaves des races occidentales. Il a consacré le pouvoir; il est probable que chez les Slaves jamais un pouvoir durable n'aurait pu s'établir sans l'influence chrétienne, tant leur organisation était contraire à toute idée politique. C'est du moment où les ducs de Russie furent sacrés par les évêques d'Orient et les rois de Pologne par les papes, qu'ils devinrent les vrais représentants de la nationalité.

Ainsi le christianisme a réformé la vie domestique et la vie politique dans les pays slaves. Il a établi entre eux un lien intime, en leur montrant un même but à atteindre. Il a fondé ainsi leur unité. Cette unité a pour premier organe la cloche élevée sur les églises. Cette voix, qui retentit dans tous les pays slaves, leur fait sentir qu'ils sont membres d'une même communauté. Plus tard cette cloche chrétienne devient le symbole de l'indépendance politique, car c'est elle qui appelle les citoyens à la diète. Avec le christianisme aussi les arts pénètrent chez les Slaves. Les églises chrétiennes sont leurs premiers édifices en pierre et leurs seuls chefs-d'œuvre d'architecture. L'institution de fêtes pendant lesquelles le peuple doit s'abstenir de travail devient pour lui un puissant moyen d'éducation. Alors, au milieu de ses amusements, il peut méditer et vivre d'une vie spirituelle, détachée de la terre. Enfin l'introduction de l'enseignement par les prêtres fait époque chez les Slaves; jusqu'alors il n'y avait pas eu de dogmes prêchés parmi eux.

Toutes ces réformes, l'établissement de la

royauté, de la paroisse, du mariage, des fêtes et de l'enseignement transforment la société slave; dès lors elle devient européenne, elle commence à appartenir à la communion des peuples de l'Occident.

DOUZIÈME LEÇON.

—

Le manuscrit de Krolodwor, suite. — Le poëme de la fille de Koubilaï. — Dualité slavo-religieuse. — Les barons allemands chez les Slaves. — Les Slaves catholiques et les Slaves grecs orientaux. — L'Église d'Orient et l'Église d'Occident. — Le chroniqueur Nestor et le chroniqueur Gallus. — La patrie de Gallus.

—

Vendredi, 5 février 1841.

Le fragment que nous avons cité dans la dernière séance, donne une idée des poëmes historiques contenus dans le manuscrit de Krolodwor. Je n'entrerai pas dans de longs détails sur chacun d'eux, tous n'ont pas la même antiquité ni la même importance; il en est même quelques uns dont l'authenticité est contestable. L'un d'eux raconte les combats livrés entre les chrétiens et les Tartares au commencement du XIII[e] siècle; c'est le seul poëme contemporain composé sur l'invasion tartare. Il est assez curieux de voir à quelle cause le poëte attribue cette

invasion. S'il faut l'en croire, la fille de Koubilaï, roi des Tartares (connu par les mémoires de Marco-Polo), ayant entendu parler des merveilles de l'Occident, voulut voir l'Europe. Elle part, se dirige vers l'Allemagne. Les Allemands, séduits par sa beauté et ses richesses, l'attaquent dans une forêt, la dépouillent et la tuent. Son père, pour la venger, se met à la tête de toute l'Asie, envahit la Russie et la Pologne et menace l'Allemagne. Ici le poëte dépeint la terreur des rois chrétiens qui réunissent leurs troupes. Bientôt les deux armées se trouvent en présence (probablement à la bataille de Lignitz).

Les Tartares passaient chez les Slaves pour sorciers ; ce qui explique cette réputation, c'est qu'ils se servaient de la poudre et lançaient des fusées. Aussi le poëte dit que Koubilaï appela tous les sorciers et les devins de son armée, leur ordonna de consulter les présages et de prédire l'issue du combat. Alors les sorciers et les devins s'assemblent, se partagent en deux camps, entre lesquels on plante un bâton noir. Les sorciers coupent en deux ce bâton, donnent à l'un des morceaux le nom de Koubilaï et à l'autre le nom du chef des chrétiens ; puis dès qu'ils ont prononcé certaines paroles magiques, les deux bâtons commencent un combat qui finit par la victoire du bâton Koubilaï. En effet les chrétiens furent vaincus.

Les fragments lyriques du recueil de Krolodwor, ne sont pas assez importants pour nous arrêter, d'ailleurs nous en parlerons quand nous examinerons la poésie des Serbes.

Longtemps avant la composition de ces derniers

fragments, les Russes et les Polonais possédaient déjà des monuments littéraires.

Nous avons vu dans les leçons précédentes que deux empires s'étaient élevés au sein de la race slave. L'établissement de ces deux nationalités imprimait un nouveau mouvement à cette race qui passait, pour ainsi dire, alors de la vie végétative à la vie animale. Le christianisme seul put lui donner le vrai souffle de la vie humaine.

Les circonstances au milieu desquelles cette religion s'introduisit, le caractère du clergé, les rapports politiques entre l'Église et la souveraineté nationale; tout est différent dans ces deux états. Les Polonais ainsi que les Slaves du Midi et de l'Ouest étaient obligés, par leur vie politique même, de se convertir au christianisme. Sans cette conversion, nul gouvernement ne pouvait se fonder définitivement chez eux, et plus tard ils n'auraient eu aucun moyen de salut contre les invasions étrangères. Déjà, en effet, sous Dagobert, les Francs combattaient les Slaves sur les bords du Danube; mais bientôt ceux-ci eurent des ennemis plus terribles dans les empereurs d'Allemagne. Le vaste empire allemand n'avait pas une très grande puissance d'action dans son intérieur; c'était un empire fondé sur la féodalité, modifiée par les priviléges des villes libres et contenue par la puissance de l'Église. Mais cet empire était tout-puissant lorsqu'il parlait au nom de l'idée de l'époque, au nom du christianisme. On sait quelles forces les empereurs d'Allemagne opposèrent aux Sarrazins. Au nom de la religion, les villes libres, les corporations, les barons,

s'empressaient à l'envi de prendre les armes, d'unir leurs efforts. C'est ainsi que cet empire pesait de toute sa masse sur les Slaves ; l'Église l'y encourageait. Les individus y trouvaient d'ailleurs leur avantage par la formation d'établissements féodaux. Il ne faudrait pas se figurer, cependant, qu'ils fussent conduits par un esprit mercenaire ; rien ne leur était plus étranger que l'appât du gain. Les barons quittaient des pays riches, comme les bords du Rhin, pour aller dans les sables du Brandebourg, dans la Grande-Pologne, au milieu des forêts et de marais de la Prusse. Là, une vie dure et laborieuse les attendait ; ils étaient exposés à des privations, à des luttes continuelles ; rarement ils mouraient dans leur lit ; ils voyaient souvent égorger leurs femmes et leurs enfants. Qui donc les poussait vers ces guerres et ces périls? La même cause qui pousse de nos jours des hommes riches aux luttes politiques : l'idée du siècle, le sentiment d'un grand avenir.

La lutte était trop inégale pour les Slaves ; car les Allemands apportaient avec eux l'organisation militaire féodale, tandis que les Slaves ne pouvaient leur opposer que des armées sans ordre.

Les barons ne portaient pas aux Slaves une haine implacable : une fois convertis, ils recevaient d'eux la même protection que les Allemands. Toutefois, malgré cette protection, les Slaves se trouvaient malheureux. Ils voyaient avec peine s'élever dans leur pays le château féodal. Près de ces châteaux s'établissaient des forges qui fabriquaient des armes pour le seigneur ; les ouvriers allemands construisaient ensuite une église, et près d'elle se formait bientôt

le compagnonage pour ses besoins et ceux des fidèles. En s'étendant, cette association devenait une ville.

Les Slaves étaient ainsi repoussés vers la campagne et obligés de se soumettre à un régime contraire à leur nature. Sous le poids de cette atmosphère étrangère, leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes s'effaçaient chaque jour. Quelque empressement que mirent les seigneurs ou l'Église à leur assurer une vie libre et facile, ils ont disparu partout où s'est établie la féodalité.

Quel était donc le moyen d'arrêter cette invasion allemande? Un historien dit qu'il n'y avait qu'à ériger la croix sur la frontière pour enlever aux empereurs allemands le principe de leur force. En effet, l'entrée des Slaves dans la communion chrétienne dépouillait de tout caractère religieux leurs contestations politiques avec l'empire; et même, avec le temps, les princes slaves, s'assurant l'alliance des barons par des mariages et des traités, devaient influer sur les affaires intérieures de l'Allemagne et devenir quelquefois redoutables aux empereurs. Voilà que fut le service que le christianisme rendit à la Pologne et à la Bohême.

La Russie était dans une situation différente; elle n'avait à combattre que les hordes nomades des steppes qui fondaient sur elle. Les Normands aventureux qui la gouvernaient attaquaient l'empire d'Orient, et les Grecs cherchaient à les convertir pour assurer leurs frontières sans cesse menacées. Wladimir, contemporain de Boleslas le Grand, et le dernier des souverains russes qui ait appelé de nouvelles bandes de la

Suède et de la Norwége, voulait ranimer le paganisme miné sourdement par la religion chrétienne; mais, plus tard, il se ravisa en épousant une princesse grecque. On raconte qu'avant de se convertir il examina longtemps les deux religions. Il appela même, dit-on, les rabbins d'une horde juive et des docteurs de l'église catholique, il envoya dans tous les pays pour approfondir les mystères; enfin, il opta pour l'église d'Orient. La tradition rapporte que ce fut un sage Grec, qui, lui ayant dépeint le jugement dernier, le décida enfin.

Cependant, l'église d'Orient penchait déjà vers une séparation définitive avec l'église catholique; elle s'était appuyée jusqu'alors sur les conciles; mais ayant cessé d'avoir recours à cette autorité, elle n'avait plus d'autre appui que le gouvernement; elle restait donc à sa merci, et ne pouvait plus désormais s'opposer d'aucune manière aux envahissements du pouvoir temporel. Dès lors, plus de discussions, plus de synodes; car on craignait qu'il ne surgît des disputes théologiques que l'on ne pourrait plus soumettre à la décision définitive des évêques romains. Plus tard, le gouvernement, obéissant au même ordre d'idées, en vint à interdire la prédication : ne pouvant en effet, comme suprême autorité, contrôler partout et toujours le clergé qui lui était soumis, il trouvait beaucoup plus simple de supprimer la chaire. Ainsi, au lieu de rencontrer cette liberté qu'elle croyait obtenir en s'émancipant du pouvoir papal, l'église d'Orient perdit toute indépendance; elle fut condamnée au mutisme et à l'inaction.

Ce fut à cette époque que la Russie reçut la religion grecque. Les évêques orientaux étaient des hommes très pieux, voués à l'étude, en dehors de tout mouvement politique ou social; ils ressemblaient assez au clergé catholique de notre époque; ils étaient regardés comme des administrateurs, comme des employés du gouvernement.

Ils avaient peu de rapports avec ces évêques d'Occident, auteurs, législateurs, guerriers même, qui formaient la classe la plus active au moyen âge. Les moines de l'église d'Orient n'avaient pas plus d'influence que son clergé séculier. Ces établissements religieux, qui ont exercé une action si puissante sur les pays germaniques et romains, existaient à peine dans cette église. Elle ne possédait qu'un seul ordre, celui de saint Basile, voué entièrement à l'étude et à la vie contemplative. En Occident, au contraire, des ordres nouveaux surgissaient suivant les besoins de l'époque; les ordres de chevalerie qui devaient changer la face du Nord allaient naître, et l'un d'eux devait servir de base au royaume de Prusse.

Toutes les libertés politiques des pays slaves du Nord viennent de l'église d'Occident. Un roi polonais, qui tua un évêque, perdit sa couronne, et dès lors l'évêque fut regardé comme inviolable; le même privilége s'attacha à la personne des seigneurs laïcs qui siégeaient à la diète à côté des évêques. En Russie, tout ce qui restait des libertés primitives se renferma dans les villes et ne put en sortir; tandis qu'en Pologne ces libertés se sont développées dans les conseils

des rois, et plus tard dans les diètes, où elles trouvèrent une parole puissante.

Ainsi, l'importance individuelle des hommes d'église est bien différente dans ces deux pays. L'évêque est une personne sacrée en Pologne, tandis que chez les Orientaux, malgré la sagesse du clergé, souvent supérieur à celui de l'Occident par l'austérité de sa vie, il est traité durement par les rois et par le peuple. On ne rencontre aucun exemple d'un traitement brutal envers les prêtres dans les pays catholiques du Nord; et si des écrivains et des poëtes polonais haïssent parfois les moines, cette haine est encore mêlée de respect.

Les mêmes motifs qui avaient fait interdire la prédication aux évêques d'Orient, amenèrent les princes russes à défendre au clergé d'écrire les annales du pays. Pendant longtemps, en effet, les moines, les seules personnes lettrées de l'empire, en rédigèrent les chroniques. Cette coutume devait sembler au gouvernement russe dangereuse et contraire à la politique, puisqu'elle donnait aux opinions individuelles le moyen de juger les affaires de l'État : elle dut cesser.

Le plus ancien des chroniqueurs slaves est précisément un de ces moines; il se nomme Nestor. Né dans le pays situé entre le Bug et le Borysthène, contrée qui porte le nom de *terre russienne*, et qui est contesté entre les Russes et les Polonais, Nestor ne connaissait aucune littérature occidentale; il ne savait pas le latin, il avait pour guide unique les historiens de Byzance; il était imbu de leur style, de leur esprit. Étranger lui-même à toutes les affaires politiques,

éloigné de tout champ de bataille, il notait dans sa cellule les traditions anciennes et les nouvelles du jour racontées par les autres moines. On sait que son histoire ne remonte pas au-delà de la conquête de la Russie par les Normands. Il était né au milieu du XIe siècle, c'est-à-dire deux cents ans après cette invasion. L'histoire slave antérieure ne l'intéresse presque pas : quant à l'histoire normande, il la raconte de la manière la plus simple. Ces notes historiques pourtant sont très importantes sous le rapport géographique. A l'imitation des historiens grecs, il fait précéder son livre d'une sorte de préface qui rattache son histoire à l'histoire du monde. L'absence de tout enthousiasme, de toute idée générale, de tout point de vue élevé dans le récit de Nestor, a séduit les écrivains du XVIIIe siècle, qui en ont fait le modèle des historiographes. La simplicité de sa diction les a tellement aveuglés, qu'ils n'ont osé corriger aucune de ses fautes chronologiques ou géographiques. Cependant, son livre n'est autre chose qu'un reflet de la littérature byzantine : or, les écrivains du bas-empire sont loin d'être des modèles de force et d'esprit dans leurs ouvrages historiques. Ce sont les œuvres d'un peuple que la vie abandonne, qui s'éteint. Nestor a seulement rafraîchi, par le charme de sa naïveté slave, l'aridité des Byzantins.

Vers la même époque apparaît en Pologne un chroniqueur nommé Gallus. On ne s'accorde pas sur son origine. On s'est demandé s'il était Gaulois ou Polonais ; mais ceux qui élèvent ce doute n'ont examiné ni le rhythme ni la mesure de ses vers qui, sous leur

latinité comme sous un voile transparent, laissent découvrir toutes les allures, tout le caractère de la vraie langue polonaise. Gallus était le chapelain de Boleslas III. Pendant la paix comme pendant la guerre, il menait une vie active auprès du roi; il avait visité les pays étrangers; il avait fait même le voyage de la Terre-Sainte. Tout révèle en lui un homme d'une nature mobile et d'un esprit poétique. Son œuvre tient le milieu entre la chronique et le poëme. Il raconte la naissance et les hauts faits de son monarque; mais il n'arrive pas jusqu'à sa mort. Chacun de ses chapitres commence par une invocation poétique, et se termine ordinairement par une prière. Il mêle à son récit des traductions des chants guerriers des Allemands et des Slaves. D'ordinaire, il est gai, plein de saillies, d'un esprit enjoué; quelquefois il pèche contre la vérité par ses exagérations, mais jamais il ne perd de vue l'unité de son sujet; son œuvre forme un ensemble géographique et historique. Quoiqu'il se serve de la langue latine, la langue polonaise semble résonner perpétuellement à ses oreilles. Sa versification se ressent des cadences de ces chants nationaux d'église qui se sont conservés dans nos vieux cantiques. Le mot *patrie* se trouve sans cesse sous sa plume, et il le prend déjà dans son acception la plus large. Un critique polonais, qui comprend rarement l'histoire de sa nation, a su pourtant remarquer que la patrie, dans Gallus, ne signifie pas uniquement la terre polonaise; et, en réalité, Gallus renferme déjà dans ce mot toutes les tendances de la nation, toutes ses libertés et toute sa gloire.

L'histoire de la Pologne, ses champs fertiles, ses forêts touffues, ses hommes à la stature élevée, ses troupeaux nombreux, tout cela est pour lui la patrie; il parle de toutes ces choses avec amour et avec orgueil, comme un Polonais enflammé d'enthousiasme pour son pays. Il n'y a aucune ressemblance entre lui et Nestor, qui raconte froidement les choses qu'il ne sait que par ouï-dire ; on pourrait le comparer plutôt à quelques uns de ces poëtes occidentaux qu'on nomme troubadours ou minnesingers.

TREIZIÈME LEÇON.

La dualité slave se retrouve dans la littérature. — Les deux ég
chrétiennes chez les Slaves. — La Pologne au XI[e] siècle. — !
Adalbert, patron de la Pologne; son apostolat, son martyre
chant national polonais. — Les rois de Pologne n'ont pas touj
compris leur mission. — Le chroniqueur russe Nestor et le chı
queur polonais Gallus ; différences entre ces deux écrivains dér
trées en les comparant aux chroniqueurs Dittmar de Mersebour
Kosmas de Prague ; caractères littéraires de ces quatre écrivain
Origine des dialectes. — Les dialectes slaves sont des langue:
Causes de la formation et de la décadence des langues,

Mardi, 9 février 1841.

Les différences qui caractérisent les deux emp formés au sein de la race slave se manifestent d leurs monuments historiques, dans l'esprit et dan forme de leurs chroniques. Sous quelles influeı s'est donc développé le caractère de ces peuples ? V ce que nous continuons d'examiner.

Nous connaissons les circonstances qui accompa; rent l'établissement du christianisme dans la Ru normande et dans la Pologne ; pour compléter l'hist

de cette époque, nous parlerons encore de quelques modifications auxquelles furent soumis le dogme et les lois canoniques de l'Église dans ces deux sociétés.

Les princes normands qui gouvernaient la Russie, ayant embrassé spontanément la religion chrétienne du rit grec, et l'ayant imposée à leurs sujets, prirent un certain ascendant sur l'Église nationale, et se servirent de cette Église au profit de leur politique. Aussi, dans cet empire, le christianisme s'étendait lentement, il jetait des racines qui devaient se développer un jour, mais il ne pouvait pénétrer profondément dans la vie sociale.

En Pologne, dans les pays lechites et czeches, les progrès du christianisme rencontraient des difficultés d'une autre nature. Les Lechs et les Czeches formaient une caste armée; c'était, comme les ordres chevaleresques, une sorte de milice aristocratique. Le christianisme leur apparaissait comme quelque chose de menaçant, d'abord parce qu'il consacrait la royauté et lui donnait une force incompatible avec leurs idées traditionnelles, ensuite parce qu'il renfermait dans ses dogmes une promesse concernant la masse entière du peuple, promesse que cette aristocratie devinait instinctivement. Aussi, cette milice acceptait volontairement la religion chrétienne toutes les fois qu'elle garantissait ses droits vis-à-vis du pouvoir royal, mais elle en arrêtait le développement et en empêchait les conséquences dès qu'il s'agissait de l'appliquer aux masses. A ces deux obstacles venait en ajouter un troisième provenant de la fusion des races différentes. La chevalerie lechite et czeche se

composait d'hommes valeureux et entreprenants mais inconstants et légers (c'est ainsi, du moins, que les auteurs byzantins ont dépeint les Lechs du Caucase); en se mêlant aux Slaves, ils avaient ajouté, à leurs propres défauts, la rudesse et la sensualité de ces peuples. Le clergé chrétien, entouré d'une telle société, s'imprégnait, peu à peu, des mœurs nationales et perdait son ascétisme, son autorité morale et surtout cet enthousiasme qui caractérisait le prêtre du moyen âge.

L'état moral de la Pologne à cette époque a été très bien dépeint par un chroniqueur contemporain, qui raconte l'ambassade envoyée au pape par un prince polonais pour demander la couronne royale. Le pape était bien disposé, la couronne était déjà prête, lorsqu'un ange apparut au souverain pontife et lui dit que les Polonais n'étaient pas dignes encore d'avoir pour chef un oint du Seigneur. Cette noblesse, ajoute le chroniqueur, préfère la violence à la justice; ses forêts et ses chasses ont plus de charmes pour elle que l'agriculture et les soins de la législation; elle estime plus ses limiers que les hommes; elle est plus propre, en un mot, à se battre qu'à bâtir des églises.

Quoi qu'il en soit de cette légende, les papes refusèrent longtemps la couronne royale aux ducs de Pologne.

Les évêques catholiques de cette nation étaient souvent, à cette époque, de grands seigneurs polonais; dans leurs actions, ils montraient toutes les qualités et tous les vices de leur caste. Le clergé inférieur, les abbés et les curés, provenant de la petite noblesse, en avaient le patriotisme, le penchant guerrier, l'hospi-

t la bienveillance sociale, mais ils s'occupaient
; intérêts de la religion.
i les Polonais ne firent aucun effort pour ga-
ı christianisme leurs voisins barbares; ils fail-
.insi à leur principale mission, car celle de l'é-
était, avant tout, de propager le christianisme
les païens, et l'oubli de ce devoir fut pour la
e la source de grands malheurs.
rois rassemblaient bien leurs armées et faisaient
péditions dans ce but, mais ils étaient mal se-
, ils manquaient d'apôtres et de martyrs. Les
; venaient des pays étrangers, on allait les cher-
ı Allemagne et en Bohême. Un d'eux, un grand
:, saint Adalbert, est devenu le patron de la
e. Il forme, à lui seul, une époque dans l'his-
e ce pays.
t Adalbert naquit en Bohême, sur les confins
ʾologne, d'une grande famille lechite; son père
ımte et sa mère parente du duc régnant; cette
: avait de nombreuses relations et une grande
ıce en Pologne. Dès son enfance on le destina
ıt ecclésiastique. Envoyé en Allemagne pour
r ses études, il visita ensuite la France et l'Ita-
:venu dans sa patrie, il fut sacré évêque de
:. Le peuple le reçut avec enthousiasme, car il
bien le slave et composait même des poésies
ette langue. Les grands aimaient sa douceur et
éricorde. Toutefois un orage formidable éclata
t sur sa tête, sous prétexte qu'il introduisait
utumes nouvelles dans le pays : il invitait à sa
tous les chrétiens indistinctement, sans tenir

compte de leur position sociale. Il s'opposait au trafi des esclaves (les Juifs de Pologne et de Bohême ache taient et vendaient des hommes). Enfin il s'efforçai de détruire la polygamie. Tous cela révoltait les ha bitants de Prague; ils chassèrent leur évêque. Rappel bientôt, il fut de nouveau persécuté et faillit péri dans une émeute. Sa maison fut brûlée, on massacr quelques uns de ses frères. Lorsque cette sédition fu apaisée on s'efforça, par des promesses, de le fair revenir à son évêché, mais il demeura inébranlabl dans la résolution d'abandonner son diocèse. Il se ser tait appelé à une mission plus élevée : l'apostolat. C'es dans ce but qu'il vint à Gniezen, à la cour du roi Bo leslas le Grand, et qu'il lui déclara son désir de s livrer à la conversion des peuplades lithuano-prus siennes, voisines dangereuses de la Pologne. Reçu avec de grands honneurs par le roi, il consacra quel- ques années à étudier les langues des nations qu'i voulait évangéliser, puis il prit la voie de la Vistule jusqu'à Dantzick et de là dirigea ses pas vers la Prusse orientale. Les Prussiens, d'abord, ne lui opposèrent aucune résistance; mais pendant une nuit, comme i s'enhardissait à pénétrer dans la forêt sacrée, et, en célébrant la messe, à prendre possession, au nom du Christ, de ce siége du paganisme, les prêtres du lieu tombèrent sur lui et le massacrèrent. Boleslas racheta le corps du martyr et le déposa dans la ville de Gnie- zen. Le bruit de la mort de l'évêque, la renommée de miracles qui s'opéraient sur son tombeau, se propa geant dans toute la chrétienté, attirèrent beaucoup de pèlerins dans la capitale de la Pologne. L'empereu

Othon III, homme pieux et bon, qui connaissait personnellement et aimait saint Adalbert, étant alors en guerre avec la Pologne, conclut exprès un traité pour faire un pèlerinage et honorer les reliques de son saint ami. Il arriva en grande pompe à Posen, et de là, pieds nus, il marcha jusqu'à Gniezen. Reçu généreusement par Boleslas, il ôta de sa tête la couronne impériale, et, la déposant sur celle de Boleslas, il le proclama roi, car le souverain polonais n'avait encore que le titre de duc. La Pologne commença dès lors à être regardée comme un royaume chrétien. Othon, avec le titre de roi, accorda encore à Boleslas de grands priviléges politiques et religieux. Il lui donna le droit d'instituer des évêchés et d'administrer son Église, droit que les papes accordaient difficilement aux empereurs eux-mêmes.

C'est ainsi que le foyer religieux de l'empire polonais, qui était auparavant en Allemagne, à Magdebourg, fut transporté dans l'intérieur du pays; la Pologne trouva en même temps un centre politique, en acquérant un centre religieux, car, à cette époque, la capitale religieuse réunissait en elle tous les éléments nationaux. Ainsi saint Adalbert a donné à la Pologne une couronne royale et lui a tracé le vrai chemin des conquêtes à tenter dans l'avenir. Il nous a laissé, en outre, comme souvenir, un monument poétique qui existe encore aujourd'hui. Les Polonais et les Bohêmes n'ont pas de morceau littéraire plus ancien dont on connaisse l'auteur. C'est un chant de guerre composé par le saint lui-même; ce chant, les Polonais l'ont entonné dans leurs batailles jusqu'au

XVIe siècle, époque où ils cessèrent de conqu

Nous citerons quelques strophes de ce chant
bre, tant de fois mentionné par les historiens
nais. Il semblera peut-être étrange qu'il ne conti
rien qui rappelle les chants guerriers de notre te
c'est plutôt une pieuse et naïve invocation à la s
Vierge. Voici comment il commence :

« Mère de Dieu, vierge sanctifiée par Dieu,
bien-aimée, par ton fils le Seigneur, accorde-
fais descendre sur nous le royaume de ton fils, e
nos vœux, remplis nos pensées! »

Puis, après quelques strophes, il ajoute :

« Adam, toi l'ancien des sujets de Dieu, tu es
dans l'assemblée délibérante de Dieu. (Cela fait
sion à l'ancien état social des Slaves.) Introduis
là où règnent les anges, là où est la joie, l'am
la vision angélique qui ne finit pas. Ici-bas le
diabolique s'est réalisé. Ce n'est pas par l'or o
l'argent que Dieu nous a rachetés de la damn
mais par sa toute-puissance : pour tous les hom
Dieu se laissa percer les flancs, les mains et les pi

Enfin, le chant se termine par une prépara
la mort, une prière :

« C'est le temps, c'est l'heure de mériter l'a
tion des péchés, de glorifier notre Dieu. Prends-
introduis-nous, ô Jésus-Christ! pour que nous s
avec toi. Amen! Dieu, accorde-nous à tous d
dans le paradis où règnent les anges! »

La voix de la mort est le sentiment qui préd
dans les paroles du martyr qui arrosa de son s
terre de Prusse.

Cependant les rois de Pologne n'ont pas assez compris ces enseignements des apôtres. Les apôtres se dirigeaient sans cesse vers les pays barbares, vers la Prusse, la Lithuanie, la Poméranie ; les rois, au contraire, faisaient dans le même temps des expéditions en Ruthénie et en Bohême, pays déjà convertis, ou bien ils se mêlaient aux affaires de l'Allemagne. Les conquêtes de Boleslas le Grand, quelque brillantes qu'elles fussent, restèrent stériles pour la Pologne. Il possédait la Bohême presque entière, une grande partie de la Hongrie et tous les pays slaves entre l'Oder et le Borysthène ; mais, après sa mort, la Pologne perdit toutes ses conquêtes, tandis que les pays nouvellement convertis de la Prusse et de la Lithuanie devaient plus tard faire corps avec elle.

Après ce que nous avons dit de la position du clergé dans les deux empires slaves et des obstacles différents qu'y rencontraient les progrès du christianisme, on peut facilement se rendre compte des caractères opposés des chroniqueurs russes et des chroniqueurs polonais.

Nous avons déjà parlé de Nestor, de ce moine retiré dans sa cellule, qui raconte les événements sans avoir aucune idée générale, aucune tendance politique, aucun plan, aucun but arrêté. Il a intitulé son livre : *Les Récits des temps anciens.* Il cherche seulement à conserver des traditions qui allaient s'éteindre. Dans sa forme même, il n'y a rien d'achevé, rien de précis, rien de fini : ce sont des versets, pour ainsi dire, des phrases qui se suivent sans aucune liaison. Quand il parle des couvents, des moines, des églises, il est très

explicite; on voit qu'il comprend très bien cette société religieuse, qu'il en connaît tous les intérêts, que ses prédilections sont pour elle. Mais lorsqu'il s'agit de raconter des batailles, il se borne à en annoncer les résultats; il ne juge pas les actions des princes; il les loue rarement et ne les blâme jamais. Cependant on sent qu'il désirerait la prépondérance des grands-ducs dans lesquels il voit la personnification de la Russie, parce qu'il prévoit les malheurs qui doivent menacer son pays du côté des Barbares.

Voici un exemple du style de Nestor : « Hilarion, prêtre de Berestow, homme jeune et lettré, ayant abandonné son église, alla aux bords du Dniéper, sur la montagne où est aujourd'hui le monastère Peczerski, et où alors il n'y avait qu'une grande forêt; il s'y creusa une petite caverne profonde de deux toises, où il allait souvent prier en silence. Quand en 1050 le grand-duc Jarosläw ordonna à son clergé de l'élever à la dignité de métropolitain (car jusque-là c'étaient les patriarches de Constantinople qui nommaient les archevêques), la caverne resta déserte. » Telle est l'origine de Kiiew.

Plus loin, le chroniqueur raconte la grandeur de Kiiew due aux monastères fondés auprès de cette caverne qui existe encore aujourd'hui, et où reposent les corps de plusieurs martyrs.

Kiiew tire ainsi son origine des moines, et les souvenirs religieux attachés à cette ville en ont fait la capitale de la Russie. Le peuple s'est accoutumé à y voir le centre de sa religion; lorsque le duché fut fondé, tous ses vœux étaient pour la conservation et la gloire

de Kiiew, de même que la Pologne, par vénération pour le tombeau de saint Adalbert, attribuait à Gniésen la suprématie sur toutes les villes polonaises.

Les chroniqueurs polonais qui, comme Gallus, vivaient à la cour de leur souverain, partageaient avec eux les dangers de la guerre; ils devaient, par leur style et leur langage, différer de Nestor. Celui-ci n'avait pas d'autre source, d'autre modèle que les historiens de Byzance; or la littérature grecque, à l'époque du schisme, était déjà négligée, même dans la capitale de l'empire d'Orient, malgré la science de Photius, l'homme le plus érudit de son siècle.

Les écrivains de l'époque des Comnènes ont seuls jeté sur la Russie un reflet de leurs faibles lueurs; mais les auteurs classiques de la Grèce n'ont exercé aucune influence sur les chroniqueurs russes, tandis que, dans l'église d'Occident, le latin était toujours une langue vivante et cultivée. Les auteurs polonais et bohêmes connaissaient Cicéron, Virgile, Juvénal, Tacite; ils profitaient, autant que possible, de ces modèles et s'enthousiasmaient pour la poésie, pour l'histoire, pour l'art oratoire des anciens; ils mêlaient ces genres divers. Pouvaient-ils faire autrement? Dans ce siècle de grands mouvements, de grandes entreprises politiques, pouvaient-ils imiter le style des froids chronographes de Byzance ou le style châtié des écrivains romains de l'empire? Les critiques ont tort de leur reprocher ce mélange de tous les styles, qui représente merveilleusement une société commençant à se former de tant d'éléments divers.

Gallus, comme nous l'avons dit, ouvre presque

toujours ses chapitres par un morceau de poésie; le récit vient ensuite, puis en dernier lieu une sorte d'élégie ou une prière. En voici un exemple : il adresse ses ouvrages aux évêques polonais ses protecteurs.

« Comment, dit-il, oserais-je jeter mon frêle esquif sur cet immense océan de l'histoire ? Mais le navigateur peut fendre en toute sécurité les vagues furieuses, lorsqu'il a un pilote habile pour diriger son navire d'après les vents et les étoiles. Je n'aurais pas échappé au naufrage de ces Scylla et de ces Charybde, si votre charité ne m'avait pas prêté le secours de ses rames. Maintenant je ne crains plus de m'aventurer dans le chemin périlleux de l'histoire, précédé que je suis par des hommes dont l'esprit lance des éclairs plus forts que la lumière du jour. »

On a cru remarquer que la langue latine étouffait dans les écrivains du moyen âge leur caractère propre, national et local, tandis que le langage du peuple pouvait seul exprimer des sentiments patriotiques; mais on ne peut pas faire ce reproche à Gallus. Il viole souvent sa latinité pour rendre tout ce qu'il y a de slave dans son âme, tout ce qu'il a saisi dans les chants nationaux; aucun écrivain du moyen âge n'a une couleur locale plus vive.

Il rapporte avec grand soin les anciennes coutumes; en parlant des personnes, il en trace le portrait, il décrit leurs habitudes, leurs gestes, leurs mouvements de tête, il cite même leurs plaisanteries. On n'a qu'à comparer les descriptions de Gallus à celles de Nestor ou de tout autre écrivain contemporain, pour sentir sa grande supériorité sous ce rapport.

Voici, pour servir d'exemple, comment il raconte la guerre des Polonais contre les Allemands.

L'empereur Othon était entré en Pologne avec une armée nombreuse, aguerrie, disciplinée; les Polonais ne pouvaient offrir le combat; ils cherchaient seulement à inquiéter cette armée, à la harceler pour la détruire en détail. Gallus trace admirablement ce tableau :

« Boleslas, dit-il, s'attachait au césar allemand comme s'il était son compagnon de voyage. Dès que l'empereur avait établi son camp quelque part, aussitôt le roi de Pologne se plaçait dans le voisinage. De quelque côté que l'empereur se tournât, il était sûr de se trouver face à face avec le roi, qui rôdait comme un loup autour de l'armée d'Othon, et réussissait chaque jour à attraper quelques Allemands. Ils le craignaient tellement, que rien n'était présent à leur pensée que Boleslas, que rien ne se trouvait au bout de leur langue que Boleslas. En passant à côté de chaque forêt, à côté presque de chaque buisson, ils se disaient les uns aux autres que sans doute Boleslas était là. »

Gallus ajoute ici des plaisanteries que nous sommes forcés d'omettre, puis il poursuit :

« L'empereur et son armée, harassés de fatigues, ne voyant pas le moyen de sortir de cette guerre, se trouvant au milieu de forêts, de marais et de fondrières, au milieu de mouches qui piquaient, au milieu de flèches aussi nombreuses que les mouches et de gaillards aussi ennuyeux que les mouches et les flèches, finit par conclure un traité. »

Toutes ces qualités d'écrivain indépendant, Gallus les doit au christianisme développé en Pologne. Déjà l'aristocratie avait un caractère particulier; déjà on voyait sur la scène historique de grandes figures de gentilshommes qui résistaient au pouvoir royal, quelquefois avec succès.

Un de ces personnages, nommé Sieciech, que le chroniqueur compare à Jugurtha, occupe plusieurs chapitres de son histoire. Gallus est amené ainsi à juger les rapports politiques qui existaient entre le roi et le peuple. Il sait apprécier le caractère des souverains; il ne passe pas sous silence, comme Nestor, leurs actions morales : il les flétrit ou il les loue selon ses propres opinions religieuses et politiques. Son héros Boleslas fit tuer un de ses frères naturels. Ce frère soulevait sans cesse des orages dans le pays; vaincu, exilé plusieurs fois, il revenait toujours pour conspirer de nouveau. Gallus, cependant, n'excuse pas son prince. « — Dois-je justifier Boleslas ? Nullement. » — Toutefois, en parlant ainsi, il veut atténuer ses reproches par l'énumération des crimes du rebelle, et il ajoute : « — Nous avons vu la grande douleur de notre maître; nous l'avons vu, couvert de cendres, se livrer à son désespoir. ». — Il raconte ensuite les bonnes actions par lesquelles le roi voulait racheter son crime, ses pénitences, ses pèlerinages, ses fondations pieuses. Cela montre déjà un sentiment moral très développé dans la nation polonaise et surtout dans la classe régnante, dans l'ordre équestre. De même que le meurtre de l'évêque Stanislas fut dans notre histoire le dernier meurtre politique, ainsi

crime de Boleslas fut le dernier assassinat commis dans un intérêt dynastique sur la personne d'un prince. C'est une preuve que l'opinion publique était déjà bien formée et bien puissante.

Ce que notre historien aime le mieux à raconter, ce sont les banquets, les chasses, les tournois, les fêtes guerrières, les libéralités du roi, cette profusion d'or et d'argent si grande, s'il faut l'en croire, qu'on mettait l'argent en tas comme le foin.

Les différences entre Gallus et Nestor nous frapperont encore davantage, si nous les comparons à d'autres chroniqueurs leurs contemporains, par exemple avec Dittmar de Mersebourg, le célèbre historien allemand, ou Kosmas de Prague, l'écrivain bohême.

Dittmar, qui précède Nestor, était issu d'une famille puissante; c'était le fils d'un grand seigneur saxon, le comte Siegfried de Walbeck. Devenu évêque de Mersebourg, il écrivit les mémoires de son temps, dans lesquels il comprend l'histoire de Bohême et de Pologne. Mais Dittmar, homme pieux et enthousiaste, ne perd jamais de vue l'intérêt religieux, c'est avant tout l'historien de l'Église catholique, et en particulier de son évêché. Impartial au plus haut degré, il blâme souvent l'empereur son protecteur et son parent; comme Gallus, il ne pardonne pas à son maître d'agir contre les intérêts de l'Église. Les historiens modernes n'ont pas su apprécier l'impartialité de Dittmar, ils l'accusent de calomnier les rois de Bohême et de Pologne, d'être ingrat envers l'empereur; en réalité il n'était ni calomniateur ni insensible aux

bienfaits, mais il était dévoué, avant tout, à la cause du catholicisme.

Chacun des huit livres de ses chroniques commence par une prière. Il aime à noter les bonnes actions, parle rarement des batailles, et finit presque toujours par gémir sur son insuffisance, sur ses faiblesses et ses fautes. Comme il écrivait pour les monastères, il demande en récompense de son travail des prières pour le salut de son âme. Par l'élévation de ses vues, par sa vigueur et par son enthousiasme, il est bien au-dessus de Nestor et de Gallus.

Kosmas de Prague, descendant d'une famille polonaise, établie en Bohême, se rapproche beaucoup plus de Gallus par le ton et par la forme de ses écrits; mais il n'a pas le même talent historique. Sa narration manque d'ordre et d'unité. Gallus, après un tableau géographique, raconte une bataille, donne quelques détails sur l'état civil et politique du pays, entremêle son histoire de poésies, retrace les délibérations ; puis, forcé de revenir aux combats, il égaie son récit par des descriptions de fêtes, de chasses et de repas. Cependant l'unité de son plan ne disparaît pas au milieu de cette variété excessive. Kosmas, tout au contraire, avec aussi peu de suite et d'ordre que Nestor, mentionne tous les faits comme en passant, sans but déterminé; il manque d'ailleurs de cet enthousiasme politique qui anime Gallus.

Nous voyons dans ces quatre chroniqueurs des types que reproduiront ensuite les historiens allemands, bohêmes, polonais et russes.

Le chroniqueur allemand est un grand seigneur,

mme pieux, austère, juge sévère pour les autres et
ur lui-même; il est grave et savant. Le chroniqueur
hême, homme d'étude, étale ses connaissances et
ut paraître un grand érudit. Le Polonais est avant
ut patriote, il avoue lui-même qu'il n'a pas une
ande connaissance de l'Évangile, il ne peut se
éfendre d'un certain plaisir en racontant les crimes
t les violences des rois, lorsque ces crimes et ces vio-
nces commises contre les étrangers paraissent utiles
son pays. Il rapporte que Ladislas, le père de son
éros, a ordonné en mourant aux seigneurs polonais,
'élire pour roi parmi ses fils celui qui montrerait le
lus d'amour pour la gloire et pour le bien de sa patrie.
insi il place déjà l'honneur avant l'utilité et discute
s droits des compétiteurs à la couronne. Rien de
mblable ne peut se rencontrer dans Nestor.

Quant au langage, les chroniqueurs slaves nous
ontrent déjà très nettement les caractères distinc-
s des différents dialectes.

C'est une question débattue parmi les savants de
voir si les dialectes ne sont que le développement
ogressif d'une langue, ou si ce sont les branches
un même arbre qui doivent croître simultanément
r le tronc commun. Ceux qui se déclarent pour
tte dernière opinion démontrent que l'histoire des
alectes d'une langue commence avec l'histoire de
tte langue elle-même, qu'ils se trouvent en germe
sa source et qu'ils en constituent même la richesse.
'est ainsi qu'on admire la langue grecque pour avoir
roduit trois grands dialectes. Plusieurs savants mo-
ernes, au contraire, prétendent qu'une langue a de-

vant elle une certaine suite de modifications à subir, et qu'on pourrait presque prédire qu'elle aura un jour tel ou tel dialecte marqué par tel ou tel caractère.

L'étude de la langue slave nous prouve pourtant qu'il y a eu de toute antiquité un groupe de dialectes qui ne pouvaient ni se fondre ni se mêler ensemble. L'opinion de quelques antiquaires était que le slave avait passé dans le bohême, que le bohême s'était modifié et changé en polonais, et qu'ainsi cette dernière langue pouvait encore subir des modifications. Les monuments témoignent contre cette hypothèse; les parchemins de Prague, les chants de saint Adalbert, la chronique de Nestor, montrent ces dialectes déjà formés, marqués d'un cachet distinct, capables de se développer, mais non de se transformer. Il est certain que les dialectes, issus de la même souche, ont pu influer les uns sur les autres; en effet, dans le chant de saint Adalbert on sent les traces du Bohême; la poésie moderne des Polonais a exercé une grande action sur les Bohêmes et sur les Serbes, et dans l'ancienne littérature russe, on découvre l'influence du serbien; mais le caractère particulier de chaque branche est toujours distinct et homogène. On peut même dire que le slave se partage plutôt en langues qu'en dialectes; c'est peut-être le seul idiome qui contienne plusieurs langues dans son sein.

Quelle est donc la différence entre un dialecte et une langue?

En France on a défini le dialecte en disant que c'était la manière de parler d'une province ou d'une

ville, que ce n'était pas la langue d'un état représentant l'histoire entière d'un peuple et répondant à tous les besoins intellectuels d'une nation. On a dit qu'une langue devait posséder l'héritage d'une civilisation précédente et être capable de s'approprier la civilisation future.

Pourquoi y a-t-il des dialectes qui, quoique très développés, très riches, ont disparu déjà, ou disparaissent aujourd'hui? Ils ont cessé de vivre en restant stationnaires. Par exemple, en France, les dialectes méridionaux, de beaucoup les plus riches en expressions, les plus sonores, les plus gracieux, sont tombés au rang de patois de campagne. C'est qu'ils n'ont pas absorbé la civilisation antique, qu'ils ont repoussé l'influence du latin, croyant conserver ainsi leurs traditions locales, qu'ils se sont éloignés de tout mouvement historique et se sont ainsi condamnés à périr dans leur isolement. Au contraire, le dialecte du nord de la France, élaboré par la philosophie scholastique, achevé par l'initiation des modèles de l'antiquité, représente, non-seulement la civilisation française, mais encore tout ce qui pouvait y pénétrer de la civilisation latine.

C'est par la même raison que l'antique dialecte slave, appelé à tort slave par excellence, c'est-à-dire le dialecte d'église, n'a pu survivre à la traduction de la Bible et de quelques livres liturgiques; ne suivant pas les progrès du christianisme, il ne pouvait exprimer les nouveaux besoins de la société slave, il se contentait de parler du passé; il s'est trouvé ainsi banni de la vie commune.

Des trois principales langues actuelles de la race slave, la langue russe a seule accepté l'héritage de la civilisation byzantine; elle aurait cessé de vivre il y a longtemps, si elle ne s'était pas raccrochée pour ainsi dire à la civilisation moderne, en imitant d'abord le polonais, en s'imprégnant ensuite d'un peu de force dans la littérature latine.

La littérature bohême a été étouffée par l'influence allemande; elle n'a pas eu, comme nous l'avons déjà dit, assez de force pour s'assimiler les éléments étrangers, elle s'est trouvée elle-même dénationalisée.

La littérature polonaise, quoique moins originale que celle de certaines nations slaves, des Serbes, par exemple, s'est pourtant développée avec la plus grande vigueur. N'ayant pas succombé à l'influence latine, elle s'est approprié beaucoup du génie français, et a souvent aussi imité les Allemands sans rien perdre pour cela de son caractère primitif.

QUATORZIÈME LEÇON.

Les Slaves occidentaux ; leurs destructions. — Otho, évêque de Bamberg, convertit une partie de la Poméranie. — Le poëme d'Igor. — Boïan.

Vendredi, 12 février 1841.

Nous avons examiné les monuments littéraires les plus anciens de cette langue que quelques auteurs appellent la langue wende ou syrbienne, et que nous appelons polonaise ou polono-bohême. Cette langue comprend les dialectes des peuples slaves du Nord et du Nord-Ouest. Représentée aujourd'hui par la Pologne et la Bohême, elle a fait des pertes immenses ; d'innombrables tribus qui la parlaient dans l'Occident ont péri sans laisser aucune œuvre littéraire écrite. Les Polonais et les Bohêmes, leurs héritiers dans le domaine de la parole, s'efforcent de reconstruire leur

histoire pour élever du moins un monument funèbre à tant de peuples morts et ensevelis dans l'oubli!

Je vous ai déjà dit vaguement qu'une partie des Slaves habitaient, à une époque très reculée, l'occident de l'Europe. Sans chercher ici à discuter leur histoire primitive, ce qui ne regarde que les antiquaires, nous vous dirons seulement quelques mots sur les temps plus rapprochés du moyen âge.

Les monuments historiques qui font mention de ces peuples ne commencent qu'au VIIIe siècle. Les savants bohêmes et polonais ont découvert et expliqué beaucoup de diplômes, de priviléges, de donations, de lettres d'évêques, de princes, de rois et d'empereurs, qui, non seulement témoignent de l'ancienneté de leur existence dans l'Occident, mais éclairent aussi leurs rapports avec la race germanique qui les entourait de toute part et les détruisait peu à peu. Ainsi, en 751, l'évêque Boniface demandait au pape s'il était permis d'exiger le tribut des populations slaves habitant le centre de l'Allemagne. Nous avons des traces de leurs colonies en Hollande et même en Angleterre, où les noms slaves de Wilzembourg, Walzbourg (château des Weletes ou Wilkes), très communs dans le moyen âge, se sont conservés en quelques endroits. On retrouve le même son dans les noms de Wilten, Wiltseten ou Wilts, aujourd'hui Wiltshire. Du reste, le séjour des Weletes en Angleterre est confirmé par les chroniqueurs qui les appellent Wiltunisii. Mais, dans tous ces pays, les Slaves n'avaient pas d'existence politique.

Au nord de l'Allemagne, au contraire, entre l'Elbe

et l'Oder, après le passage des tribus germaniques des Goths, des Vandales, des Burgundes, des Scyres, des Hérules, des Turcylingues, les peuplades slaves, n'ayant plus d'étrangers parmi elles, parvinrent à l'indépendance. Les hordes militaires des Germains n'essayèrent jamais de s'établir à demeure dans ce pays, à l'exception toutefois des Saxons, qui, seuls fixés au sol et adonnés à l'agriculture, devinrent pour les Slaves des ennemis terribles.

Ainsi, le pays des Slaves indépendants, dont nous parlerons aujourd'hui, était compris entre l'embouchure de l'Elbe, l'Oder qui les séparait de la Pologne, et les montagnes de la Bohême. C'est une contrée très vaste qui renferme une partie de la Saxe, l'ancien margraviat de Brandebourg, les duchés de Mecklembourg, le territoire des villes libres de Hambourg et de Lubeck, et plusieurs petites principautés allemandes. Dans cette contrée, les diverses populations slaves étaient connues sous les noms de Lutyks, Wélètes, Wilces, Bodryces ou Obotrites, Milces, Serbes, Lusaciens, etc. Leur véritable nom était celui de Weliki, c'est-à-dire Grands, ou Wilki, Terribles. Ces peuplades avaient en outre des noms de guerre sous lesquels on les connaissait au moyen âge. On les divisait en plusieurs tribus : les Bodryces, ou Obotrites, demeuraient dans le Mecklembourg ; les Lusaciens dans la Lusace actuelle et une partie de la Saxe, etc.

Chacune de ces tribus se partageait en petites subdivisions qu'il est impossible aujourd'hui d'énumérer. La plupart prenaient des noms d'oiseaux de

proie ; ainsi il y avait les Faucons (Ravog), les Corneilles (Wranki), les Corbeaux (Kruki). Libres depuis le départ des Goths et des Hérules, ces peuplades guerrières et pleines d'audace attirèrent l'attention des rois et des empereurs francs. Pépin-le-Bref demanda le secours des Bodryces contre les Saxons ; ils lui envoyèrent cent mille combattants. Charlemagne, après lui, voulant envelopper tout le Nord dans son vaste empire, chercha à étendre sa domination sur les Slaves ; mais ses efforts étaient surtout dirigés contre la Saxe et la Bohême. Il conclut des traités avec les chefs des Bodryces ; l'un d'eux, nommé Dražko, lui amena soixante ou quatre-vingt mille combattants pour l'aider à conquérir la Saxe.

Toutes ces circonstances sont très peu connues aujourd'hui ; le souvenir de ces combats est conservé dans les chroniques du temps ; mais les écrivains actuels de l'Occident s'occupent peu de ces peuplades. Cependant il est certain que dans les grandes luttes de Charlemagne contre les Saxons, l'intervention des Slaves de l'autre côté de l'Elbe a été décisive. Charlemagne, pour récompenser Dražko, lui conféra quelques uns des priviléges de la royauté.

La cause des malheurs des Slaves occidentaux fut leur désunion et leur incapacité politique, attestées par les auteurs grecs comme par les chroniqueurs des Francs et des Goths. Ces petites peuplades, forcées comme toutes les autres nations slaves de combattre des peuples plus civilisés et mieux disciplinés, ont été forcées d'obéir à des chefs ; mais ceux-ci n'apparaissaient qu'un instant sur la scène sans laisser après eux

de germes d'organisation politique. D'ailleurs, pour mettre le comble à cette anarchie, ils étaient sans cesse en lutte les uns contre les autres et se faisaient des guerres acharnées. C'est pourquoi un empereur grec donnant à son fils, dans son testament, des conseils sur la manière de gouverner, lui dit que les Slaves, conduits par une multitude de chefs, sont le peuple le plus facile à vaincre, qu'il suffit pour cela de semer la discorde parmi eux. Les empereurs d'Occident suivaient à leur égard la même politique. Les Bodryces étaient sans cesse en guerre avec les Lusaciens : toutes les fois que les Allemands leur laissaient un repos momentané, ils en profitaient pour courir aux armes et s'entredéchirer. Louis-le-Débonnaire et Louis-le-Germanique intervenaient souvent dans leurs affaires et jugeaient leurs querelles intestines. Ils donnaient aussi l'investiture à leurs chefs; ces titres étrangers étaient en grande vénération chez les Slaves.

Ces luttes, ces guerres que nous résumons en quelques mots, ont duré deux cents ans. Plusieurs fois des armées de cinquante, de soixante mille hommes se rencontrèrent sur le champ de bataille. Des victoires éclatantes, des défaites terribles se succédaient sans cesse; pendant ce temps les Allemands s'emparaient lentement du pays. Depuis l'avénement de la dynastie saxonne, depuis le règne de Henri l'Oiseleur, il devenait presque impossible aux Slaves de résister à ces envahisseurs acharnés. Les empereurs francs, trop éloignés de ces contrées pour les conquérir, n'avaient prétendu qu'à exercer sur

elles une influence politique ; tandis que les empereurs saxons, personnellement obligés de s'occuper des affaires du Nord, saisissaient, dans l'intérêt de leur famille, toutes les occasions d'élever de nouvelles forteresses, de fonder de nouveaux établissements dans le pays des Slaves. Henri-l'Oiseleur et Othon-le-Grand, tous deux politiques profonds et grands guerriers, ont détruit l'indépendance de plusieurs peuplades; ils forcèrent même les Slaves à recevoir le christianisme. Cette religion se propageait lentement chez eux parce qu'elle y arrivait avec les Allemands, parce qu'elle apportait une organisation hostile, mortelle même pour leur nationalité.

Le christianisme, pour ces peuples, n'était pas autre chose que le germanisme et l'esclavage. Les princes, les woïwodes, les différents chefs, sachant très bien que leur puissance n'avait pas de base solide dans la nation, se faisaient souvent baptiser pour avoir la protection de l'Église et pour trouver des alliés dans le reste de l'Europe; mais le peuple ne voulait pas entendre parler du christianisme : souvent il massacrait ses chefs convertis. Ces malheureux princes se trouvaient ainsi placés entre la civilisation envahissante, la force irrésistible du christianisme d'un côté, et la barbarie opiniâtre et incorrigible de l'autre.

A chaque pas de cette histoire on rencontre deux chefs en concurrence, l'un païen, l'autre chrétien, qui se font une guerre acharnée toutes les fois qu'ils n'ont pas à combattre les Allemands. Au commencement du XI[e] siècle, un des plus grands chefs des Obo-

trites s'étant fait baptiser, forma un empire puissant ; mais bientôt il fut précipité du trône par un païen.

Les Allemands avançaient toujours, en bâtissant des forteresses et en érigeant des archevêchés. Ainsi fut fondé l'archevêché de Hambourg ; Othon fonda ceux de Magdebourg (Dziewin) et de Mersebourg (Miendzyborz).

Les archevêques de ces diocèses étaient ordinairement isolés dans leurs forteresses, accompagnés d'un très petit nombre de fidèles ; c'étaient même souvent des archevêques *in partibus* ; il se passait quelquefois un siècle avant que leurs successeurs pussent prendre possession de leur siége épiscopal. La foi, cependant, était si puissante à cette époque, qu'on ne douta jamais de l'avenir de ces archevêchés dont on traçait les limites idéales sur des terres à conquérir ; en effet, ils ont fini par atteindre ces limites et par réaliser toutes les espérances. L'évêché de Hambourg, plusieurs fois détruit et brûlé, réussit à se maintenir ; celui de Magdebourg devint même le centre religieux de tous les peuples slaves jusqu'à l'établissement de l'archevêché de Gniesen, qui transforma cette ville en capitale de la Pologne.

Vers la fin du XIe siècle, le combat définitif fut livré entre les Slaves et les Allemands. Les Obotrites avaient alors deux chefs : l'un chrétien, l'autre paeïn. Le premier cherchait la protection des Allemands ; le second appela à son secours les Danois. Pendant quelque temps, celui-ci eut le dessus ; il fut proclamé roi par toutes les tribus voisines. Il s'appelait Kruk, c'est-à-dire *le corbeau* (c'était le nom

de sa tribu), et avait sa capitale dans l'île de Rügen (Rana). Sa domination s'étendit jusqu'à l'Oder, et même en Poméranie, jusqu'aux bouches de la Vistule. Mais le vieux roi Kruk fut bientôt renversé par son compétiteur le chef chrétien Gottschalk, qui, après avoir séduit sa jeune femme, la princesse Salwida, le tua et s'empara de tout son empire. Les fils du roi Kruk, en se faisant mutuellement la guerre, perdirent tout ; avec eux s'éteignit une dynastie qui, à son origine, avait jeté quelque éclat. Un des fils de Gottschalk fut proclamé roi des Slaves à Lubeck (Bukowiez). Il prit ce titre pour éviter les jalousies entre les diverses peuplades. Mais ce royaume slave n'eut pas une longue durée. Ses deux derniers rois furent Sibislas (Przybyslaw) et Niklot. Ils étaient à la tête du parti païen dans la guerre contre les Allemands, et ils succombèrent sous la puissance du marquis de Brandebourg. Niklot périt dans une bataille ; Sibislas se fit chrétien, prit le titre de duc de Saxe, et fut le fondateur de la maison de Mecklembourg. C'est la seule famille régnante aujourd'hui dont l'origine soit purement slave.

Au XII[e] siècle, trois chefs d'armées ont porté le dernier coup à l'indépendance des Slaves transelbiens. Ces princes sont Henri-le-Lion, duc de Saxe, Albert l'Ours, duc de Magdebourg, et Boleslas III, Bouche-de-Travers, roi de Pologne. Les deux Allemands surtout, dont les surnoms expriment bien le caractère, furent des persécuteurs les plus acharnés des Slaves.

De toutes ces nations qui se présentaient souvent sur les champs de bataille avec cent ou deux cent

mille hommes, qui affrontèrent pendant deux siècles toute la puissance de l'empire germanique, il ne reste plus aujourd'hui que deux cent mille âmes, si encore ce chiffre n'est pas exagéré! L'organisation allemande était destructive de tous les éléments nationaux; ces Slaves oublièrent peu à peu leur langue et le caractère de leurs ancêtres, leur race périt même lentement.

Cette longue et douloureuse agonie s'est prolongée jusqu'au XVI[e] siècle; alors la réforme religieuse acheva la ruine de la nationalité slave, comme nous allons l'expliquer.

Les évêques et le clergé catholique s'interposaient souvent entre le pouvoir et les peuples. L'évêque Bruno au X[e] siècle, Dittmar de Mersebourg lui-même, et Othon, dont nous parlerons plus tard, protégeaient, défendaient les Slaves. Ils épargnaient même leur langue; car le catholicisme, n'ayant qu'une langue officielle, le latin, n'avait aucun intérêt à détruire les idiomes locaux; tandis que toutes les sectes, toutes les réformes, prenant leur origine dans une seule nation, s'efforcèrent de devenir nationales et de propager partout leur propre nationalité. La réforme de Luther était Allemande par excellence, c'est elle qui a détruit ce qui restait de l'élément slave dans le nord de l'Allemagne.

Il y a trente ans, un pasteur protestant de Lubeck, M. Rœnig voulut faire un dictionnaire de la langue velète. Il ne put pas même composer un petit vocabulaire. Quelques vieillards seulement se souvenaient encore de cette langue, et ils étaient honteux de la

parler devant leurs enfants. C'est avec leur aide que M. Rœnig est parvenu à conserver quelques débris d'une nationalité jadis si puissante. Cela nous rappelle le récit touchant d'un voyageur qui, parlant d'une race de sauvages détruite en Amérique, nous dit qu'un seul être au monde savait encore quelques mots de la langue de cette tribu : c'était un vieux perroquet qui, volant dans la forêt d'un arbre à l'autre, répétait encore quelquefois les sons qu'il entendait jadis.

Tel fut le sort des populations slaves du Nord-Ouest. Une seule des vastes provinces qu'ils occupaient jadis, la Poméranie, a échappé à la destruction, grâce à sa conversion au christianisme sous le roi de Pologne Boleslas *Bouche-de-Travers*.

Les rois de Pologne, dans leurs luttes contre l'empire d'Allemagne, envahirent plusieurs fois la Milsavie, la Lusace, mais sans jamais chercher à y établir une domination fondée sur quelque idée religieuse ou politique. Boleslas appela de toutes parts les évêques et les prêtres de Pologne pour les charger de prêcher le christianisme aux païens de la Poméranie; mais il ne put trouver de candidat pour le martyre. Les évêques refusèrent, les prêtres trouvèrent des prétextes pour s'excuser, et, après avoir cherché pendant trois ans, le roi fut obligé de recourir à un Allemand, à l'évêque Otho de Bamberg. Cet homme, saint et admirable, s'empressa d'apprendre le polonais, puis, ayant quitté sa seigneurie et son riche évêché, il se dirigea vers sa mission. Après plusieurs années d'un travail opiniâtre, par la prédication, par des cadeaux

de toute espèce qu'il faisait aux chefs et au peuple, il parvint à convertir ce pays. Ce fut ainsi qu'une partie de la Poméranie resta à la Pologne.

Le dernier refuge du paganisme fut l'île de Rügen, l'ancienne capitale du roi Kruk. Ce roi avait fait bâtir dans cette île, à Swiatowid, un magnifique temple. Il y avait rassemblé toutes les idoles qu'il avait pu trouver dans les pays slaves, et en avait même fait venir de l'Allemagne. Plus tard, l'île de Rügen fut attaquée et prise par les Danois. Cette conquête mit fin à l'existence indépendante de ce peuple wélète qui formait une partie des Slaves appartenant à la grande famille polono-bohême.

Si nous continuons à suivre l'ordre chronologique, nous nous transporterons maintenant chez les Slaves orientaux pour y examiner le monument le plus remarquable de l'époque où nous sommes parvenus ; je veux parler du poëme d'Igor.

Ce poëme du XIIe siècle, dont l'auteur est inconnu, fut découvert, en 1795, par le comte Mussin-Pushkin dans une collection de manuscrits achetés après la mort d'un archimandrite de Kiowie. Il paraît que d'abord le comte n'en comprit pas la valeur, car il ne le publia qu'en 1800. Quelques années plus tard, l'amiral Szyszkow le traduisit en langue vulgaire, et chercha à y intéresser le public, qui s'en occupait fort peu. L'authenticité du poëme n'a été contestée par personne, et ses premiers commentateurs n'en ont pas plus senti l'importance et la beauté que celui même qui l'avait découvert.

Aujourd'hui, la question d'authenticité serait im-

possible à résoudre sur des preuves matérielles, car le manuscrit original a péri dans l'incendie de Moscou.

Igor, fils de Swiatoslow, prince de Nowogorod Siewierski, régnait entre 1151 et 1202. Partagé entre plusieurs principautés indépendantes, troublé constamment par des guerres civiles acharnées entre les descendants de Rurik, l'état russien était alors souvent attaqué par les peuplades du Nord et de l'Est, et notamment par les Polovzs. Les princes russes faisaient en revanche de fréquentes expéditions offensives contre ces barbares. C'est une de ces expéditions qui fait le sujet de notre poëme. L'auteur semble être contemporain du héros; il en parle comme d'un prince régnant. Si l'on compare cet écrivain avec Nestor, il est facile de voir qu'il était laïque; cependant il connaissait la Bible, car il se sert souvent d'expressions qui rappellent les termes de l'Écriture sainte. On peut aussi remarquer dans plusieurs passages une certaine imitation de la poésie normande de cette époque, telle qu'elle nous est parvenue dans quelques fragments : c'est tout ce que nous savons du poëte; son nom nous est complétement inconnu. Nous examinerons plus tard la forme et l'esprit de son œuvre, dont la composition est très simple. Il commence par déclarer qu'il racontera les choses telles qu'elles se sont passées, qu'il ne se permettra pas des inventions comme celles du vieux Boïan. Le nom de ce vieux poëte ne se trouve nulle part ailleurs que dans ce monument; mais l'admiration que notre auteur professe pour lui prouve qu'il était très populaire chez les Slaves anciens.

Vient ensuite le récit :

Igor, voulant venger les injures faites aux Russes, entreprend une expédition contre les Polovzs, en se concertant avec trois de ses cousins, sans prendre avis du prince aîné, le plus puissant d'entre eux. L'armée des fédérés s'avance; des fantômes, présages sinistres de mauvais augure, ne peuvent troubler le duc. Dans la première bataille, les Polovzs sont dispersés; puis, l'ennemi, ayant rallié ses forces, entoure les Russiens. La bataille dure deux jours et se termine par la défaite de l'armée chrétienne. Igor est fait prisonnier. Le vieux duc, qui règne en Kiowie, voit en songe tous ces malheurs, et, dans une sorte d'élégie, il chante l'histoire de sa maison. Igor se sauve, retourne à Kiew; il est accueilli par un hymne d'allégresse.

Voici le commencement du poëme :

« Ne serait-il pas beau, frère, de commencer en vieilles paroles le récit douloureux de l'expédition d'Igor, d'Igor, fils de Swiatoslaw? Laissez ce chant rouler sur les événements du temps d'alors, et non pas sur les inventions de Boïan. Boïan l'inspiré voulait-il entonner un chant à la gloire de quelqu'un? Il se répandait en esprit entre les arbres, courait à travers les champs comme un loup fauve, s'élançait vers les nuages comme un aigle. S'il méditait sur les guerres anciennes, il lançait dix faucons contre une troupe de cygnes, et celui des dix faucons qui atteignait le premier sa proie, commençait aussi le premier son chant en l'honneur du vieux Jaroslaw, de l'intrépide Mscislaw, qui abattit Rededa en vue des troupes des Casagues. Or, ce n'étaient pas dix faucons que Boïan lançait sur une troupe de cygnes; mais il ap-

pliquait ses doigts poétiques sur les cordes de sa lyre, et les cordes vivantes résonnaient en glorifiant le héros.

» Commençons donc, frères, ce récit depuis l'ancien Wladimir jusqu'à notre Igor, lequel, s'étant serré l'âme avec force, aiguisa son cœur avec le courage, et rempli de l'esprit belliqueux, investit avec son armée la terre des Polovcs, pour venger les terres russiennes. »

Après cette introduction, le poëte raconte la marche à travers les steppes.

« En ce temps-là, Igor leva les yeux vers le soleil et vit que le soleil couvrait d'ombre toute son armée, et Igor dit à ses compagnons : Frères et compagnons, mieux vaut pour nous être hachés que d'être enchaînés; ô frères, à cheval! Allons voir un peu le Don bleu! Le courage redresse l'esprit du prince et se met entre lui et les sinistres présages. Il sent l'avant-goût de l'eau du Don. Car, je veux, dit-il, rompre des lances au-delà des terres des Polowcs. Oui j'y coucherai ma tête, ou je boirai le Don avec mon casque.

» Boïan, rossignol des temps anciens, oh! si c'était toi qui pouvais chanter cette expédition, sautant comme un rossignol de branche en branche sur la terre, avec ton esprit tu t'élèverais vers les cieux, réunissant les deux cordes de la gloire; toi qui as chanté le grand Boïan, tu chanterais aussi son descendant Igor. »

Puis vient le premier tableau du mouvement de l'armée russienne :

« Au-delà de Sulla on entend hennir les chevaux, et les trompettes résonnent dans les murs de Novogorod. Kiiew est rempli de gloire, et à Putywel les étendards sont déployés. Igor attend Wsewolod, et ce jeune héros dit à Igor : — Frère, lumière de ma lumière, le sang de Swiatoslaw coule dans nos veines. Igor, fais seller tes chevaux agiles, les miens sont déjà à Kursk et hennissent pour le combat. Les habitants de Kursk ont déjà pris les devants.—Ils ont été bercés dans les boucliers, au son des trompettes, et les fers de leurs lances leur donnaient à manger. — Ils connaissent tous les sentiers, aucun ravin n'est caché à leurs yeux. Leurs arcs bandés sifflent éternellement avec leurs flèches. Leurs carquois sont toujours ouverts, et leurs sabres toujours prêts à frapper. Comme des loups fauves ils parcourent les steppes pour acquérir une gloire éternelle pour eux, une gloire éternelle pour leurs princes...

«Le vendredi, l'armée des Polowciens, à peine éveillée dès le premier crépuscule, se disperse sous les flèches ruthiniennes, et leurs belles filles, et leurs terres, sont la récompense des vainqueurs, et avec eux les riches tissus, les velours et l'or... »

Ce beau tableau se termine par un récit où l'on voit les belliqueux enfants d'Oleg s'endormir trop confiants au milieu des steppes :

«Ils s'endorment, car ils ne sont pas venus au monde éclairés par une étoile de malheur, et ils n'ont pas grandi pour servir de pâture aux faucons ni à toi, noir corbeau des Polowciens. »

Mais cette confiance devait les perdre; car les

chefs des Polowciens, Grak et Konczack, arrivent avec des forces nouvelles et se jettent sur les Russiens.

« Le lendemain, de grand matin, l'aube ensanglantée amène le jour; mais les nuages arrivent de la mer, escaladent le ciel, assez noirs pour obscurcir quatre soleils. — Les éclairs bleuâtres traversent le ciel, une foudre frappe après l'autre, et du côté du Don arrive un orage de flèches! Le cri des enfants de l'enfer s'élève jusqu'au ciel, et les Russiens mettent entre eux et leurs ennemis leurs grands boucliers rouges. »

Pendant qu'il raconte le commencement de cette bataille, le poëte s'interrompt tout à coup pour jeter un regard douloureux sur le passé. Il rappelle le temps d'Oleg, et il dit, que c'est alors qu'on a semé tant de grains de discorde qui maintenant donne une si abondante moisson de malheurs. Puis, retournant à son récit, il mêle le triste tableau des querelles intestines à celui de la défaite d'Igor, ensuite il ajoute :

«Les deux forces s'entrechoquèrent entre elles. On n'a jamais entendu parler de pareils combats. De l'aube du jour jusqu'à la nuit, de la nuit jusqu'au jour, tombe la pluie des flèches. Le fracas des sabres et des javelots retentit dans les steppes des Polowciens, et la terre noire est labourée par le sabot des chevaux, semée d'os, arrosée de sang. Et la moisson est riche pour Ruthinie, la moisson du malheur! Vers le matin, quel gémissement traverse la plaine? C'est Igor, qui pleure après toi,

cher frère Wsewolod. Et le lendemain, et le jour suivant la bataille continue. Et les étendards d'Igor tombent. Le frère dit adieu à son frère en s'embrassant, et au bord de la Kaiala la valeureuse race des Ruthiniens succombe pour son pays. Le gazon souillé et jauni recouvre la terre avec tristesse, les arbres dans leur douleur penchent leurs branches vers la terre. Car le temps n'est pas le temps de la joie et toute la contrée est devenue déserte. Et une vierge inconnue à la race des Holeg plane sur la terre de Boïan. C'est le malheur. Et elle..... »

Ce malheur, représenté très souvent comme une vierge, est une image fréquente dans la poésie slave. Beaucoup de passages de cette composition sont obscurs pour nous. Les commentaires qui ont paru jusqu'ici sont insuffisants; on ne leur trouvera un véritable éclaircissement que dans d'autres poésies nationales, dont l'amour patriotique fait tous les jours paraître des collections nouvelles.

Quant au Boïan dont parle le poëte, on présume que c'était un des chevaliers du prince russien. Le mot *boï* signifie la même chose que *guerre*, alors *Boïan* signifierait le *guerrier*. Plus tard on crut que ce Boïan devait être la personnification des contes populaires ; car le mot slave *baï* signifie *conte*. Ce Baï est représenté avec une casaque de paysan, des chaussures d'écorce. Le paysan slave, avant de conter, a l'habitude de regarder en l'air, de se tourner comme pour chercher l'inspiration, il dit alors : « Baï se pro- » mène sur le plafond, Baï se promène sur les murs. »

Puis, comme s'il le voyait réellement, il lui demande s'il doit conter ou non : « *Baï czy nie baï.* »

Nous ne savons rien de plus sur cette divinité. Il est donc possible que ce nom de Boïan soit la personnification des contes et des chants populaires.

QUINZIÈME LEÇON.

Suite du poëme d'Igor; caractères littéraires de ce poëme. — Les croyances surnaturelles des peuples. — Les vampires et le vampirisme des Slaves; ce que c'est. — Les Dives. — Les Bulgares; leurs conquêtes en Servie; ils assiègent Constantinople; leur destruction par l'empereur Basile. — Les Serbes; leur gouvernement. — Belallrosz. — Les Némania. — Étienne Duszan. — L'empire serbien.

Mardi, 16 février 1841.

Messieurs,

Après cette bataille où nous avons vû les Polovzs vainqueurs emmener en captivité le prince Igor, le père de ce héros, Swiatoslaw, eut un songe qu'il raconte ainsi à ses boyards :

« — A Kiiew, sur la montagne, on me couvrit d'un manteau noir; moi, étant assis sur un lit en bois d'if, on me versa du vin livide et empoisonné, d'un carquois vide une grosse perle tomba sur mon sein, mon palais aux tours dorées était une voûte de planches, toute la nuit le corbeau croassait depuis le pré de

Plisensk. Dois-je envoyer quelqu'un pour avoir de nouvelles du côté de la mer? »

Les boyards répondirent :

« — O prince, un grand chagrin pèse sur tes vieu jours, car il y a deux oiseaux qui se sont envolés d ta maison pour prendre Tmoutmorakan, pour boir le Don avec leurs casques; mais déjà les païens ave leurs glaives leur ont coupé les ailes et sur leurs pieċ ils ont mis des fers.

» Il y eut deux belles journées, il fit sombre le tro sième jour, et les deux soleils s'éclipsèrent, et ave eux deux lunes nouvelles.

» Swiatoslaw avec Oleg se cachent dans les broui lards, car il y a un nuage aux bords de la Kaïala. L ennemis se répandent sur la terre russienne et i envoient par mer beaucoup de butin dans leur pa et de grands cadeaux pour leur khan. »

Ici commence le plus beau passage du poëm Swiatoslaw, tournant toutes ses pensées vers la Ru sie, reproche aux princes ses parents, d'avoir aba donné la Russie. Voici ce morceau, bien difficile traduire.

« Alors le grand Swiatoslaw versa ces paroles d' pur, lavées dans les larmes : — Ah! mes fils, vo avez dit : Osons nous seuls! Nous atteindrons à no deux la renommée qui est devant nous. Oh! mes en fants, vous avez trop tôt ceint le glaive à vos côté Pour vous seuls vous avez voulu la gloire; par vou seuls la défaite des Polovczs. Oui, vos cœurs son forgés d'un acier pur, retrempés dans la vaillance mais dans cette guerre vous vous êtes conduits e

vrais enfants. Vous avez combattu avec gloire; mais vous n'avez pas veillé avec gloire. Quels malheurs vous avez attirés sur mes villes! O Jaroslaw! mon frère bien-aimé, où sont tes beaux villages, tes châteaux pleins de trésors et de riches armures? Toi qui menais au combat de nombreux guerriers de Tchernigow avec tous tes compagnons, qui, sans bouclier, se jetaient au milieu des batailles en faisant résonner le chant de gloire de leurs ancêtres! Et vous, mes enfants, en vous jetant sur les ennemis, vous vous êtes dit: « Nous aurons pour nous seuls la gloire! » Serait-ce donc un miracle, si un vieillard rajeunissait? Quand un faucon perd ses plumes, il s'élève plus haut, et malheur à celui qui oserait attaquer son nid. Mais il me faut du secours des princes, mes parents. »

Ici, Swiatoslaw appelle tous les princes de la terre russienne, Wladimir, le grand Wsewalod, Rurik le Fort avec son frère David, Jaroslaw de Halitch, qu'il nomme l'homme aux huit sens; puis, en parlant d'Igor, il dit:

« — O Igor! le soleil a perdu son éclat, l'arbre fleuri a couvert la terre de ses fleurs flétries; l'ennemi saccage tes villes; mais personne ne pourra ressusciter ton armée. »

Alors il excite tous ses compagnons à la vengeance. Il rappelle tous les vieux souvenirs, toutes les expéditions anciennes, puis il termine ainsi:

« — Frères, baissez vos étendards, jetez vos armes de discorde, car la gloire de vos pères est outragée par vous; car l'ennemi, encouragé par vos querelles, saccage la terre russienne. »

Après ce passage vient une belle élégie que le poëte met dans la bouche de la princesse Jaroslawna, femme d'Igor :

« La voix de Jaroslawna retentit comme celle du coucou caché dans le feuillage : — Je volerai, dit-elle, je volerai sur les rives du Dniester ; je tremperai ma manche de castor dans les flots de la Kaïala, pour étancher le sang sur le corps de mon prince, pour laver les plaies sur son corps refroidi. —

» Du haut de la tour de Putywl, on entend la voix de Jaroslawna. C'est ainsi qu'elle pleure à l'aube du jour... — O vent! pourquoi, en soufflant, tes ailes volent elles au secours du Khan? Pourquoi jettes-tu les flèches sur mes guerriers si chers? N'as-tu pas assez de jouer avec la cime des forêts et de plier les mâts sur la mer bleue? Pourquoi ton souffle m'enlève-t-il mon bonheur? —

» Du haut de la tour de Putywl, on entend la voix de Jaroslawna : — O Dniéper! toi qui coules avec tant de gloire sur nos terres, avec tes flots tu as brisé les rochers des Polowzs, tu as porté le vaisseau de Swiatoslaw contre Kobiak! Rends-moi mon bien-aimé, n'emporte pas en vain mes larmes vers la mer! —

» De la tour de Putywl, on entend la voix de Jaroslawna, etc. »

Puis commence le récit de l'évasion d'Igor, auquel le Polowz Owlur donne un cheval. Tout ce passage est très poétique.

« A minuit, la mer bouillonne, les fantômes s'élèvent dans les brouillards. Dieu montre au prince Igor la voie qui mène de la terre des Polowzs vers la Rus-

sie. Igor dort, Igor s'éveille; sa pensée ardente parcourt l'espace entre le Don et le Donetz. Owlur attend avec le cheval, il siffle; Igor a compris le sifflement d'Owlur. Il n'y a plus d'Igor; mais bien loin on entend sourdement retentir la terre, on entend le bruit du gazon des steppes, et au loin, déjà derrière lui, se noircissent les tours des Polowzs. Le prince Igor s'élance comme une hermine sur les roseaux; comme un plongeon, il pénètre dans les vagues; tantôt il saute sur son coursier, tantôt il court à pied comme un loup vers les bords du Donetz. Il fend le brouillard comme le faucon, tuant les oies et les cygnes pour se nourrir le matin, à midi et le soir...

» — Prince Igor, s'écria le Donetz, à toi la gloire, à Kontchak l'amertume, à la Russie la joie! — Igor répondit : A toi la gloire, ô Donetz! Toi qui berces mollement ton prince sur tes flots, tu lui as préparé un lit de gazon sur tes rives argentées, tu le couvres d'un nuage chaud à l'ombre des verts rameaux. J'ai été pour toi dans les eaux un plongeon, sur les vagues un vanneau, dans les airs un canard sauvage. » —

» Gsak et Kontchak suivent les traces d'Igor. Cependant, les corbeaux ne croassent plus, les geais se taisent, les pies gardent le silence. Les pics seuls montent sur les arbres et indiquent par leurs coups de bec le chemin de la rivière. — Gsak dit à Kontchak. — Si le faucon s'est envolé vers sa demeure, avec des flèches d'or nous tuerons le fauconneau. — Kontchak lui répond : Si le faucon s'est envolé vers sa demeure, nous marierons le fauconneau avec

une belle fille. — Mais Gsak lui dit : Si nous marions le fauconneau avec une belle fille, le fauconneau se sauvera, et la fille se sauvera, et les ennemis viendront tomber sur nous. — »

Cette conversation sur le fauconneau concerne Wladimir, le fils d'Igor, resté en esclavage, qui est devenu amoureux de la fille du prince polowz. Il l'épousa, et, revenu de sa captivité, il lui donna en baptême le nom de *Swoboda,* qui signifie *liberté.*

Le poëme se termine par un hymne d'allégresse sur le retour d'Igor. Cet hymne retentit jusqu'aux bords du Danube (expression populaire pour dire jusque dans les pays les plus éloignés). Le prince, pour remercier Dieu de sa délivrance, visite le lieu saint de Boryczewo, où l'on voit une image miraculeuse de la Vierge apportée, dit-on, de Constantinople par un nommé Pirogoszcz. Des chants retentissent dans toutes les contrées à la gloire des princes.

On remarque dans ce poëme d'Igor un caractère grave, triste, douloureux, bien différent de cette joie, de cette pétulance que nous avons vues dans les poëtes chroniqueurs polonais de la même époque.

Que l'on compare, par exemple, cette poésie si triste avec les vers que Gallus cite comme une *cantilena,* une chanson populaire composée en l'honneur de Boleslas, dans le temps où ce roi avait conduit son armée jusqu'aux bords de la mer, alors que les poissons frais, selon l'expression du poëte, semblaient venir au-devant des vainqueurs, tandis que leurs ancêtres ne recevaient que les poissons salés et gâtés. Il y a une joie triomphale dans cette chanson : c'est

que, lorsqu'elle fut composée, la Pologne était grande et conquérante ; elle marchait vers la liberté! tandis que, au moment de la création du chant d'Igor, un pressentiment douloureux préoccupait les Russes. Ce peuple, comme on le voit dans Nestor, avait conscience de son impuissance à se gouverner ; il était en outre dans l'impossibilité d'inspirer aux princes normands, qui régnaient sur lui, des sentiments patriotiques et généreux.

La forme du poëme d'Igor est originale; elle ne peut se comparer ni avec l'épopée des Grecs ni avec la poésie lyrique de nos jours. On y sent de suite l'absence de cet élément surnaturel, du merveilleux ; de cet élément, si essentiel dans de pareilles œuvres, appelé vulgairement, dans le langage de l'école, *machine*, et qui, dans l'épopée, explique, résume toute la pensée de la création poétique. Chez les Normands, la poésie marche toujours enfoncée dans les nuages. Elle est toujours fantastique; les héros sont mus par la destinée, par les influences des divinités; aussi leurs projets ne peuvent jamais s'expliquer d'une manière rationnelle. Il y a toujours un vague terrible qui plane sur toutes les histoires de la poésie normande.

Les Grecs ont fini par naturaliser pour ainsi dire la divinité. Ils ont fixé le monde invisible sur une montagne, sur l'Olympe; puis ils ont représenté une autre face de ce monde invisible, l'enfer, comme un précipice, comme un souterrain. Mais toujours les deux pôles de l'existence apparaissent dans leurs compositions poétiques ; chez eux, l'homme, le héros,

agit toujours environné de tous côtés par des puissances mystérieuses.

Chez les Slaves, ces éléments surnaturels manquent absolument. Leur poésie est tout à fait naturelle, terrestre. Sa sphère est terminée par le Danube, du moins dans l'ancienne poésie, et par les pays des Lithuaniens et des Allemands. Ce qui est remarquable, c'est la forme plastique du style. Les formes de la poésie normande sont toujours arrêtées; le dessin de chaque pièce est parfaitement net, quoique l'idée flotte dans les nuages; le style est très précis et très expressif. Dans la poésie grecque, on trouve de la mollesse, malgré la magnificence du coloris. La poésie slave est intermédiaire entre ces deux genres. Elle n'a pas la perfection étudiée du style grec; elle n'a pas de contours aussi durs que ceux des poëmes lyriques des Scandinaves. Elle est plastique, elle est visible et sensible dans son style; cette forme la distingue de la poésie scandinave ancienne ainsi que de la poésie allemande moderne.

On n'a pas réussi jusqu'à présent à retrouver la mesure de l'ancienne composition slave. La forme n'est pas le mètre grec; elle rappelle plutôt la prose de l'église latine qui est si poétique et par les idées et aussi par la musique; prose mesurée et quelquefois déterminée par les assonances et le rhythme. On retrouve cette forme dans les plus anciens poëmes polonais, dans les chants de saint Adalbert et même dans les plus beaux chants des cantiques de l'Église.

Plus tard, la poésie russe écrite ayant été complétement négligée, cette forme a disparu; mainte-

nant il est assez difficile de la rétablir. Mais ces remarques générales sur la composition et sur la forme du poëme ne l'expliquent nullement et surtout ne feront jamais comprendre le mérite de ce poëme d'Igor et le charme que le Slave ressent en le lisant. Il est impossible de commencer une histoire littéraire par de tels poëmes. Il faudrait les lire à la fin d'un cours. Il faudrait même, pour cela, avoir appris sinon la langue, du moins l'histoire de ce peuple. Car chacune de ses expressions se retrouve plus tard chez les poëtes russes, polonais, et souvent même chez les poëtes bohèmes, qui ont le moins d'originalité.

On pourrait dire que chaque verset du poëme d'Igor a servi de texte aux poëtes qui sont venus ensuite. Et cependant on ne connaissait pas cette composition. Des écrivains russes très distingués l'ont peu lu, d'autres n'ont jamais voulu l'étudier; car on a été choqué de certaines difficultés de l'expression, et on n'a pas voulu examiner ce qu'il y avait de beau dans ce style ancien.

Les Polonais ignoraient absolument l'existence de ce chant d'Igor. Les Bohêmes l'ont publié et l'ont examiné, mais plutôt dans l'intérêt de la science philologique et sans s'occuper beaucoup de son mérite poétique.

Cette ressemblance continuelle, entre les monuments les plus anciens de la poésie slave et tous les chefs d'œuvre de la poésie moderne, prouve l'éternelle beauté de ce poëme. Toutes les images sont prises dans la nature; les caractères sont dessi-

nés d'après nature. Tant que cette nature slave n'aura pas changé, ce poëme sera toujours regardé comme national, il conservera même un caractère d'actualité. Ainsi, par exemple, pour sentir les charmes de la description de cette fuite du prince qui se résume en quelques paroles, il faudrait raconter de longues histoires. Il faudrait entendre un réfractaire, un soldat, un prisonnier politique qui s'enfuit à travers les steppes, et qui a eu précisément l'imagination frappée des mêmes objets; qui, en racontant sa fuite, se sert presque toujours des mêmes expressions.

Il a observé ces oiseaux de mauvais augure, le corbeau et la pie, parce que ces espèces d'oiseaux s'attachent avec acharnement à un homme qui traverse les steppes, ils tournent autour de lui et trahissent ainsi sa cachette. Ceux qui poursuivent le fuyard n'ont qu'à observer ces oiseaux pour retrouver la trace du fugitif, comme le chasseur, par exemple, observe le vol des hirondelles sauvages pour retrouver le loup cervier dans la forêt.

Le pic est un oiseau chéri, car dans ces steppes peu boisées, il se dirige toujours vers les arbres; en le suivant, on retrouve un ravin pour se cacher, des sources plus tard, enfin on descend vers le fleuve; on peut ainsi s'orienter et recónnaître son chemin. Mais tous ces détails, il est difficile de les comprendre dans des pays aussi éloignés de cette nature et surtout de ce genre de vie. Tous les écrivains qui ont parcouru nos contrées, qui ont connu les habitudes de nos peuples, reproduisent quèlques traits épars de ces tableaux. Dernièrement, dans les

mémoires d'un soldat français, longtemps prisonnier en Russie, nous retrouvions la description de ces oiseaux de la forêt.

Les poëtes modernes polonais et russes, emploient à chaque moment des mots, quelquefois des expressions, qui paraissent tirées de ce poëme; et cependant, on peut assurer que ces poëtes, au moment où ils ont composé leurs ouvrages, connaissaient peu le monument littéraire dont nous parlons.

Les sentiments patriotiques que le poëte met dans la bouche du prince Igor, sont une invention poétique. L'auteur a voulu idéaliser son siècle et exprimer ses souhaits, ses désirs. En effet, il rend le sentiment général du peuple slave de cette époque, le vœu de voir un empire fort et puissant, et surtout uni. Il cite même des paroles de Boïan, ce vieux poëte mystique, qui s'écrie : malheur à un homme sans tête, à un pays sans monarque! Mais les princes Varegues s'occupaient peu de ces intérêts nationaux; il aspirait seulement à la puissance et à la grandeur. Ces princes s'entre-détruisaient mutuellement dans l'intérêt de leur propre puissance. On ne trouve dans l'histoire aucune trace qu'ils aient eu, du moins à cette époque, un sentiment élevé, un sentiment national. Ils pensaient si peu aux Slaves de la Russie, que l'arrière-petit-fils d'Igor quitta cette contrée pour faire des conquêtes sur le Danube, dans le pays des Bulgares, avec l'intention de s'y établir. Il aurait abandonné la Russie, s'il n'avait pas été repoussé de ces contrées par l'empereur grec.

Nous trouvons encore dans ce poëme quelques allusions aux croyances populaires qu'il faut expliquer, car nous les rencontrerons plus tard dans la poésie servienne et même dans les chroniques polonaises.

On rencontre toujours dans tous les pays, à côté d'une grande religion, un certain système de croyances qui n'est pas précisément lié au dogme principal, mais qui paraît être attaché à la même racine et qui s'explique par ce dogme.

Ainsi, chez les Persans, à côté de la religion de Zoroastre, existent des croyances qui supposent l'existence de génies présidant aux éléments. Ces croyances sont répandues chez plusieurs autres peuples, parmi les Indiens et parmi les Slaves. Dans la race celtique, qui supposait des communications entre les esprits et l'homme, il y a une croyance qui doue les hommes d'une double vue, du pouvoir de découvrir l'avenir, de voir à des distances immenses. Chez les Allemands, dont le sentiment de religiosité est certainement très développé, on rencontrait souvent des hommes et des femmes doués de clairvoyance. La clairvoyance est un caractère propre à la race allemande. Chez les Slaves, le phénomène surnaturel le plus connu est le vampirisme. L'idée du vampirisme est sortie du fonds du peuple slave, de là il s'est répandu chez les Allemands, chez les Celtes; on en trouve même des traces chez les Romains. On a des preuves que toutes les fables sur le vampirisme ont une origine commune, qu'elles viennent des peuples de race slave.

Le nom même de *vampire*, chez les Grecs, n'est que la traduction du mot serbien, qui ne signifie autre chose que : *le buveur du sang*.

Strix, mot avec lequel on désigne en latin un oiseau de nuit, ainsi qu'un vampire, n'est autre que le mot des Slaves, *Striga*, sorcier, vampire.

Le système du vampirisme est si développé chez les Slaves, que des hommes savants ont pu en assembler et en coordonner d'une manière scientifique tous les éléments. Un écrivain, M. Malianowic, a publié récemment une dissertation très curieuse sur ces phénomènes. Le vampire, d'après l'idée slave, n'est pas un possédé dominé par un mauvais esprit; c'est un être humain monstrueux. On suppose qu'un vampire naît avec un cœur double et avec une âme double. Il reste jusqu'à l'âge de l'adolescence sans se connaître lui-même; mais plus tard son instinct destructif se révèle, et cette âme, que le savant Malianowic appelle l'âme négative, le cœur négatif, commence à prédominer.

Le vampire reconnaît ses confrères qu'il rencontre dans la société; la nuit, il les retrouve dans des réunions mystérieuses. Là, ils se consultent mutuellement sur les moyens de détruire les populations, car toutes leurs actions n'ont qu'un but, la destruction, le mal. Ainsi, les pestes, les maladies des animaux et même la disette, selon les Slaves, viennent des vampires. Le siége de cette croyance est surtout dans les pays du Danube, dans la Servie, dans la Carniole, dans la Hertzogovine. Il y a quelques années, pendant que le choléra sévissait dans ces contrées, plusieurs

hommes et femmes ont péri poursuivis par le peuple, qui les accusait de vampirisme ou d'avoir eu des rapports avec les vampires.

Ces vampires, sur lesquels il existe une infinité de contes et de poésies, et dont l'apparition est racontée souvent par les graves chroniqueurs, peuvent être arrêtés, paralysés dans leur action. On emploie pour cela mille moyens connus, même dans les pays où le vampirisme n'est pas une foi populaire.

En général, on leur coupe les jambes ou on les fixe dans leurs tombeaux avec un clou; surtout on a soin de les enterrer profondément, parce que la lumière de la lune a le pouvoir de les tirer de la tombe.

Le vampire est connu chez les Turcs sous le nom de *Goula* et *Afrite*. Lord Byron y a puisé le sujet de son *Vampire* et les épisodes du *Giaour*.

Ce qui prouve que le vampirisme est d'origine slave, c'est que, chez les Romains, par exemple, on ne trouve aucune liaison entre la croyance à ce phénomène extraordinaire et la mythologie grecque ou latine.

On trouve encore à côté de ces vampires d'autres êtres fantastiques qui sont appelés chez les Slaves *Wila*. Ces êtres ont une origine orientale, ainsi que des génies qui président aux éléments. Le nom même de ces génies orientaux, *Dziw*, en slave, est un mot sanscrit, Div, qui, chez les Persans, est employé jusqu'à présent à exprimer la même idée.

Plus tard, le mahométisme a confondu l'idée de Dive avec celle du diable; le Dive paraît déjà dans la poésie orientale moderne comme un esprit ré-

prouvé. Anciennement c'était un génie. Il apparait dans la poésie slave et servienne sous ce caractère.

Avec ce monument unique, que nous avons nommé le poëme d'Igor, finit l'histoire poétique russe du moyen âge.

Les pressentiments sinistres du malheureux avenir réservé aux Russes, redouté par Nestor et par notre poëte d'Igor, ne tardèrent pas à se réaliser : les Mongols arrivèrent, envahirent la Russie, étouffèrent toute indépendance, toute civilisation, toute poésie.

Nous passerons maintenant de l'autre côté des Karpathes; nous jetterons un coup d'œil sur la littérature des Bulgares, et sur celle des Serbiens.

Les pays compris par les Romains sous le nom général d'Illyrie et de Mœsie, ont été de tout temps peuplés par les Slaves. Les invasions des barbares les refoulaient souvent vers les montagnes, effaçaient dans les vallées les traces mêmes de leur nom; mais quoique mêlés avec les étrangers, et opprimés par eux, ils ont réussi plus d'une fois à secouer le joug. Ainsi qu'entre les années 637 et 640, les Horvates ont détruit leurs oppresseurs, les Avares; et les Serbes sont parvenus à une grande puissance après la chute des Bulgares.

Les Bulgares, peuple nomade, sont venus d'au-delà du Don, au IVe siècle; ils firent la conquête de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie; ils établirent un empire sur le Danube, où, fondus avec les Slaves, ils devinrent menaçants pour l'empire d'Orient. Au IXe siècle, ils assiégèrent Constantinople. L'empereur Basile, surnommé le tueur des Bulgares,

après une guerre de trente ans (981-1019), remarquable par la terrible cruauté qu'il y montra, détruisit l'empire des Bulgares, dont une partie seulement conserva quelque indépendance.

Les écrivains contemporains et les savants modernes s'accordent à dire que les premiers livres d'église écrits en langue slave ont été composés dans les pays des Bulgares, dans la Mœsie, la Macédoine et la Thrace.

La mention la plus ancienne des Slaves, comme peuple indépendant, remonte au temps de Justinien. Le précepteur de ce prince, Théophile, dit même que son élève était Slave d'origine ; le nom de Justinien, ainsi que celui de son père et de sa mère, pourraient confirmer cette affirmation. Cet empereur était nommé parmi ses compatriotes *Uprawda*, ou *Wprawda*, ce qui peut se traduire par Justinien. Car le mot latin *Jus*, *Justicia*, répond au mot slave *prawda*, et la lettre *U*, qui précède ce mot, semble être une simple aspiration. Le père de Justinien, appelé par les Grecs *Sabbatias*, *Sabbatios*, ou *Sabbazios*, dans sa langue maternelle s'appelait Istok Wostock, en russe ; Wshodź, en polonais ; sa mère avait un nom slave : *Bigleniça* ou *Wigleniça*.

Les Serbes, qui séjournaient sur les bords du Danube, étaient constamment en rapport avec les Grecs; ils étaient gouvernés par des dignitaires appelés Zupans. Les Grecs sont parvenus à établir leur pouvoir sur ces peuples ; ils nommaient le grand zupan, auquel les autres zupans obéissaient rarement. Vers l'année 1120, la Serbie était gouvernée par *Bela Urosz*, le

ondateur de la maison Nemania, qui brilla pendant uelque temps dans ces contrées. Étienne lui a succédé, nommé grand zupan par l'empereur d'Orient. a laissé trois fils, dont l'aîné, Sawa, s'est consacré la vie monastique, et a été le premier archevêque es Serbiens : il est regardé comme l'apôtre de ce ays; le second fils, nommé aussi Étienne, surommé Perwowenczan (le premier couronné), a réné après son père: le troisième fils, Wuk, eut en artage des terres séparées. La race des Urosz ou des emanicz, se livra pendant longtemps à des guerres ntestines. L'histoire de ces luttes intérieures ressemle beaucoup aux guerres civiles des Slaves du Nord. es grands zupans, ou les princes, s'attachaient souvent des religions contraires : mais on ne rencontre nulle art de traces d'un élément païen, ce sont seulement les eux rits, c'est la guerre grecque et romaine. Mais le ond de la querelle est toujours le pouvoir ou la préondérance. Les uns cherchent un appui à Constaninople, et les autres à Rome. Quelques uns de ces rinces même tâchaient d'avoir leur onction du pape t du patriarche pour se fortifier des deux côtés ou our réconcilier les deux partis. C'est une suite d'aressions, de trahisons et même de meurtres. C'est e fils qui précipite son père du trône; le père ui fait crever les yeux à son fils, ou l'enferme dans n couvent: le frère qui tue son frère ou les neeux dont il a la tutelle. En un mot c'est l'histoire le Constantinople qui se répète, le reflet du Basmpire dans sa décadence. Enfin au XIV siècle, n des descendants de Urosz, Étienne-Duszan, sur-

nommé *Silny* (le fort), s'éleva au dessus des autres zupans et gouverna la Bulgarie, la Bosnie, la Macédoine, l'Albanie, la Dalmatie et la Transylvanie. Il soumit la république de Raguse, se proclama *tsar*, et prit même le titre d'empereur des Grecs triballiens. Il songeait même à conquérir Constantinople. Mais le tsar Duschan, meurtrier de son père, ne put conserver son empire à ses descendants, son fils fut tué par un de ses grands, et les Turcs détruisirent bientôt l'empire serbien.

L'histoire de la famille des Nemania, depuis son fondateur, Urosz, qui est réellement une grande figure historique, et qui rappelle beaucoup le roi Kruk, de l'île de Rugen, jusqu'à la mort du dernier descendant de cette famille, forme un cycle chanté par tous les poëtes serbiens. Il nous faut donc faire connaissance avec cette histoire et jeter les yeux sur les guerres entre les Serbiens et les Turcs, principalement sous Amurat, qui joue un grand rôle dans la poésie.

SEIZIÈME LEÇON.

—

Serbiens. — Étienne Urosch, l'empire des Grecs triballiens. — Le ›i des Serbiens, Lazare. — Asservissement des Serbiens par les urcs. — Giovani Campistrano prêche la croisade pour la déli- rance de la Serbie. — Divergence sur l'histoire de la Serbie entre s auteurs de Byzance et les poëtes serbiens. — Mythologie ser- ienne. — Poëme du mariage du roi Lazare. — Légende poé- ique des saints. — Caractère de la poésie serbienne. — Les rapsodes :rbiens. — Découvertes littéraires de M. Wouk.

—

Vendredi, 19 février 1841.

Tous les événements intéressants concernant les ves du Danube se rattachent à l'histoire de la fa- lle des Nemanitschs, la seule qui ait conservé son lépendance dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles. Les ous de Montenegro et les villes maritimes méritent e notice à part, bien qu'elles n'aient pas eu une nde influence politique. Les rois de Serbie, seuls, ient alors représentants des Slaves, dans les pays Danube.

Le plus puissant de ces rois, Etienne Urosch, le meurtrier de son père, fut élevé à Constantinople. Il y conçut l'idée d'organiser l'empire slave sur le modèle bysantin.

Il chercha à créer une hiérarchie gouvernementale et à introduire dans sa cour une étiquette rigide. Il emprunta aux Occidentaux quelques institutions, entre autres celle des ordres de chevalerie; il créa l'ordre de Saint-Étienne; voulut protéger le commerce des villes maritimes, et, dans ce but, accorda de grands priviléges à la ville de Raguse. Enfin il prit le titre d'empereur des Grecs triballiens, et projetait la conquête de Constantinople lorsqu'il mourut, l'an 1358. Un jeune enfant fut l'héritier de son vaste empire, qui déjà était divisé en plusieurs principautés, dont les chefs avaient le titre de rois.

Étienne Urosch avait accordé à ces chefs le droit de porter des bottines rouges, c'était le signe de la souveraineté, et les chefs slaves, une fois en possession de ce droit, ne voulurent plus, comme ils le disaient, se laisser déchausser. Le successeur d'Étienne ne put parvenir à les soumettre.

Les plus puissants de ces chefs étaient un certain Yug, gouverneur des provinces macédoniennes; un Woucachin, qui administrait le nord de l'empire servien, et le prince Lazare, de Serbie, tout-puissant dans une principauté enclavée maintenant dans le royaume de Hongrie. Ces trois princes se faisaient une guerre acharnée, et n'obéissaient pas à la reine douairière résidant dans le pays de Woucachin.

Woucachin tua son roi légitime, le jeune fils de

l'empereur Étienne Urosch. Ainsi s'éteignit, l'an 1366, la famille des Nemanitschs.

Au milieu de ces troubles, les Turcs débarquaient en Europe. Les empereurs de Constantinople, qui n'avaient pas d'autres moyens de défendre leur empire, se servaient des Serbiens pour cet usage. Ils les appelèrent à leur aide; bientôt après ils en firent autant des Bulgares.

Les empereurs grecs commirent une faute énorme lorsque, dans l'espérance de détruire plus facilement les Turcs en Europe, ils les laissèrent franchir le détroit en leur ouvrant leurs ports. Alors l'empire d'Orient avait à sa disposition la seule flotte militaire qui existât en Europe. Les empereurs pouvaient donc facilement repousser les Turcs, les empêcher de franchir le Bosphore; ils préférèrent se confier aux murailles de Constantinople, ne pouvant concevoir qu'une ville fortifiée, comme l'était la capitale de l'empire, pût être prise par des barbares. Comment, en effet, des hordes de cavaliers oseraient-elles attaquer une ville immense, parfaitement fortifiée, contenant une population nombreuse et une armée bien disciplinée?

Dans cette folle confiance, les empereurs grecs donnèrent aux Turcs la clé de leur empire en leur abandonnant les ports par où ils pénétrèrent en Europe, puis en les laissant traverser le détroit. Après cette imprudence, lorsqu'ils voulurent se débarrasser de leurs redoutables ennemis, ils furent obligés de recourir aux Serbiens. Les chefs serbiens Yug, Lazare et Woucachin, vinrent avec une grande armée

au secours de Constantinople ; mais Amurat, sultan des Turcs, plus habile que ses adversaires, ayant d'ailleurs à sa disposition de meilleures troupes, les surprit près de Taganrog, et détruisit presque toute leur armée. Woucachin et Yug périrent sur le champ de bataille. Lazare seul put s'échapper, et fut proclamé plus tard roi de Serbie. Mais dix-huit ans après, Amurat, ayant terminé ses affaires en Asie, débarqua de nouveau, et demanda un tribut aux Serbiens.

Le roi Lazare envoya des ambassades de tous côtés pour demander des secours. Le roi de Hongrie, qui avait des démêlés avec les Serbiens, resta spectateur tranquille de cette lutte. Les empereurs d'Allemagne n'envoyèrent ni les troupes ni l'argent qu'on leur demandait. La Pologne était encore très éloignée ; elle n'apparaît sur la scène que vingt années plus tard. Le roi Lazare, réduit ainsi à ses seules ressources, réunit quelques troupes d'Albanais, de Bulgares, de Serbiens, et présenta la bataille.

Mais la discorde se mit entre les chefs de son armée. Les deux beaux-fils du roi, Milosch et Wuk, les plus vaillants et les plus influents des seigneurs serbiens, se haïssaient mutuellement; ils étaient encore excités dans leur haine par leurs femmes qui se détestaient. Wuk, aveuglé par sa passion, entretenait des correspondances avec les Turcs, et préparait sa trahison. Il commença par calomnier son beau-frère, le vaillant Milosch, en l'accusant de vouloir trahir la cause des Serbiens.

Milosch, outré des reproches du prince, ne répon-

dit rien: mais, la nuit, il quitta son armée, pénétra dans le camp des Turcs; admis en présence du sultan, il lui plongea son couteau dans le ventre. Il massacra encore plusieurs Turcs, puis enfin il fut tué et haché en morceaux, ainsi que deux de ses compagnons. Cet héroïsme sublime ne pouvait pas sauver l'armée des Serbiens. Les troupes commandées par Milosch, n'ayant rien su de ses projets, effrayées, et démoralisées d'ailleurs par le bruit qui courait sur sa prétendue trahison, hésitèrent au moment du combat. De son côté Wuk, à l'instant décisif de la bataille, renvoya ses troupes. De sorte que le roi Lazare, après avoir combattu longtemps, ayant eu un cheval tué sous lui, fut enfin fait prisonnier et tué par les Turcs.

Les historiens racontent diversement sa mort. Celui des chroniqueurs qui mérite le plus de confiance est connu sous le nom de *Janissaire* polonais, qui, en sa qualité de janissaire, fut probablement témoin oculaire de la scène. Il raconte que le sultan Bajazet, fils du sultan Amurat, tué par les Serbiens, fit amener le roi Lazare devant les cadavres de son père et de son frère morts dans la bataille, et lui dit d'une voix menaçante: « Comment as-tu osé commettre un tel crime? — « Comment, ton père et toi, osez-vous envahir mon royaume? » lui répondit le roi Lazare. —

Un serviteur fidèle du roi Lazare, un de ses compagnons d'armes, prisonnier comme lui, le conjurait de répondre avec plus de modestie. — « Roi Lazare, disait-il, est-ce que ta tête et ton cou sont faits en bois de saule? est-ce que tu crois qu'une fois coupés

ils pourront refleurir? » — Mais le roi Lazare demeura ferme; il dit même à Bajazet que s'il avait à ses côtés une certaine chose qui lui manquait, il le coucherait à côté de son père et de son frère.

Le sultan ordonna de lui couper la tête. Son compagnon d'armes se mit à genoux, et présenta son manteau pour recevoir la tête de son roi. Puis il dit : — « J'ai juré de laisser tomber ma tête à côté de celle de mon souverain, » — et s'étant incliné, il reçut le coup de yatagan qui fit tomber sa tête à côté de celle de Lazare.

Telle fut la fin du dernier roi des Serbiens. Après sa mort, le sultan Bajazet donna l'investiture d'un lambeau du royaume de Serbie à Étienne, fils de Lazare, et accorda une principauté au traître Wuk Brankowitsch et à ses fils.

Pendant cent cinquante ans, la lutte continua entre ces deux dynasties, dont l'une prit le parti des Turcs et l'autre celle du fils de Lazare. Celui-ci essaya plusieurs fois de reconquérir l'indépendance. Les Serbiens furent encore obligés de se mêler des querelles des princes turcs, et, dans la terrible bataille d'Ancire, entre les Tartares et les Turcs, ils combattirent pour ces derniers. Après la destruction de l'armée turque, ils appuyèrent le sultan Soliman contre l'usurpation de son frère.

Les rois chrétiens, qui auraient pu profiter de cet affaissement de l'empire turc pour en consommer la destruction, ne cherchèrent qu'à exploiter dans leurs intérêts privés les événements politiques. Ils appuyaient tantôt le sultan Soliman, tantôt Moussa et

les autres prétendants Turcs, sans pouvoir concevoir l'idée de reconquérir l'Asie occupée par les Infidèles.

La dernière tentative qui fut faite pour délivrer les Serbiens eut lieu en 1459.

Le pape Sylvestre envoya pour prêcher la croisade contre les Turcs un moine fameux, Giovani Campistrano. Cet homme célèbre parcourut l'Allemagne, la Hongrie, les pays slaves, en conjurant ces peuples, au nom de Dieu, de sauver la chrétienté. Mais il était contrarié chez les Bohêmes par la faction des Hussites ; le roi de Bohême le chassa même de son pays. Jean Campistrano réunit seulement autour de lui quelques paysans polonais, hongrois et bohêmes avec lesquels il marcha sur Belgrade et repoussa l'ennemi. Il mourut quelques années après; dès lors les Serbiens n'eurent plus aucun espoir de secours.

La veuve du dernier despote serbien envoya une ambassade au pape, lui abandonnant son pays en échange de sa protection. Le peuple ayant appris cette décision, poussé par le clergé, se révolta. Il répéta ces paroles du patriarche grec : -- « Plutôt les Turcs que les catholiques. » — Les Serbiens se soumirent aux Turcs; Mahomet entra dans leur pays, et, violant la capitulation, fit brûler les villes, les villages, dévaster les campagnes. Il emmena en Turquie 200,000 Serbiens qui périrent de faim et de misère.

Le pays était devenu un vaste désert, excepté cette partie qui, plus tard, devint la principauté indépen-

dante de Serbie. Telle est l'histoire des Serbiens d'après les sources bysantines et d'après les chroniques étrangères. Mais dès le XIIIe siècle et même dès la fin du XIIe siècle, il existe une scission entre l'histoire étrangère et l'histoire nationale de ces peuples. La poésie naquit alors dans ce pays, et commença à se développer; le peuple conçut d'une autre manière et son passé et son avenir.

Les rois dont nous avons cité les noms, les chefs dont nous avons raconté les exploits, portent des noms différents chez les Grecs et chez les Serbiens; quelquefois il est impossible même d'accorder les deux histoires. Le peuple saisit seulement les traits principaux des caractères de ses héros; il les élève et idéalise dans leurs personnes les idées et les sentiments nationaux.

Laquelle de ces deux histoires est la plus vraie, puisqu'il est impossible de les accorder? Chacune d'elles exprime à sa manière une des phases de la vérité. Le chroniqueur trace, pour ainsi dire, les contours, dessine l'histoire; tandis que le poëte donne à cette histoire le coloris et l'expression.

Les historiens étrangers, qui détachaient la politique générale du mouvement des Serbiens, se perdaient dans la confusion; au contraire, les poëtes nationaux, détachant la généralité, de leur propre histoire, rétrécissent l'horizon afin de pouvoir mieux le dominer par l'imagination.

On pourrait comparer les historiens et les chroniqueurs étrangers au géographe qui trace sur une vaste étendue de pays le cours des fleuves principaux et

des montagnes, tandis que le poëte dessine les paysages et nous fait connaître parfaitement la nature et l'aspect du sol.

Ainsi, après la chute du royaume serbien, lorsqu'il n'y avait plus dans la Serbie ni roi, ni partis politiques, ni livres, l'histoire est refaite par la poésie. La religion, d'abord chrétienne, commence à prendre un coloris mythologique. Les poëtes empruntent à cette histoire quelques légendes merveilleuses sur les saints, quelques traditions sur les miracles. Ils créent une espèce d'Olympe poétique. Les figures historiques sont ainsi idéalisées; par exemple le roi Urosch, le dernier des Urosch, Étienne, le meurtrier de son père, homme cruel et ambitieux, est représenté par la poésie comme type de la grandeur et de la force. On ne parle pas de ses crimes domestiques, pas plus qu'Homère ne parle des crimes de la famille des Atrides. Le roi Yug, peu connu dans l'histoire, apparaît comme patriarche, comme père d'une nombreuse famille, c'est quelque chose comme un chevalier Aymon, père aussi de plusieurs chevaliers célèbres. Le roi Woucachin est un homme politique, un grand guerrier, une espèce d'Ulysse slave. Le roi Lazare est le chevalier le plus parfait, le vrai héros. On a cherché à idéaliser dans son caractère les sentiments chrétiens de son époque. Il ressemble à Godfroy de Bouillon par la pureté de ses mœurs, par sa piété et sa force. Il est en même temps Slave, aimant les repas, les chants, la magnificence; c'est par ce côté qu'il sympathise avec sa nation. Tout est merveilleux dans son histoire. D'après les poëtes,

il est d'une naissance mystérieuse. On le suppose fils d'un roi. Il est page à la cour du roi.

Il épouse la fille de Yug, ce fameux patriarche, père de plusieurs guerriers; le prince lui accorde sa fille, parce qu'il trouve dans les livres mystérieux une prophétie qui le concerne. Lazare est plus tard glorifié comme martyr de la cause nationale. Les poëtes ne savent rien de son esclavage chez les Turcs, on le suppose toujours tué sur le champ de bataille, et on raconte des merveilles sur ses faits d'armes.

Après ce premier cycle de la poésie épique, commence un cycle romanesque. Ce sont des exploits d'individus, de guerriers, qui n'ont plus aucune tendance, aucune idée nationale. Ce sont des chevaliers qui se font Turcs, des apostats, des chercheurs d'aventures, mais toujours tenant à la famille de Lazare.

Nous allons lire ici un poëme où on raconte le mariage du prince Lazare avec la fille du fameux Yug. La scène se passe à la cour du roi Étienne. Lazare est page et serviteur du roi, qui le protège, parce que plus tard on découvre qu'il doit remplacer sur le trône la famille des Nemanitchs. Nous citons :

« Le vaillant roi Étienne boit son vin dans sa bonne ville blanche de Prizven. Son fidèle serviteur Lazo lui verse du vin; il lui apporte deux coupes l'une après l'autre; mais il regarde de travers son roi. Le roi s'adresse à son fidèle serviteur Lazo.

— « Par Dieu! ô mon fidèle serviteur Lazo, ré-

ponds en toute vérité à ce que je te demande : Pourquoi me présentes-tu la coupe ainsi? Pourquoi me regardes-tu de travers? Ton cheval serait-il malade? Aurais-tu usé tes habits? ou bien serais-tu à court d'argent, mon fils? Dis donc ce qui te manque à ma cour.

»Le serviteur Lazo lui répond :

— »Mon cheval n'est pas éreinté, mes habits ne sont pas encore usés et j'ai assez d'argent, car à votre cour on ne manque de rien; mais puisque vous m'interrogez, je vous répondrai sincèrement. Tous vos serviteurs, et même ceux qui se sont engagés après moi, sont déjà établis; tous son mariés, moi seul, je reste orphelin; tu ne veux pas me marier pendant que je suis encore jeune et beau.

» Le vaillant roi Étienne lui répondit :

— «Par Dieu! ô mon fidèle Lazo, je ne puis pas pourtant te marier avec la fille de quelque gardien de bœufs ou de porcs. Je cherche pour toi une noble fille et pour moi de braves amis qui puissent s'asseoir à mes côtés et avec lesquels je puisse boire joyeusement mon vin. Écoute! serviteur fidèle. J'ai déjà trouvé pour toi une noble fille, et des amis fidèles pour moi: c'est Militza, la fille chérie, la plus jeune des enfants du vieil Yug Bogdan, la sœur cadette des neuf Yugowitchs. Le roi Yug a neuf fils. Mais je n'ose pas en parler à Yug, et ce n'est pas une chose facile d'en parler; car Yug est vieux, il est de haute naissance, et il ne voudrait pas donner sa fille à un pauvre page comme toi. Mais, écoute, ô fidèle serviteur, aujourd'hui c'est vendredi, demain samedi, et après-demain

le saint dimanche. Or, nous voulons aller à la chasse dans les montagnes, et nous y inviterons le vieil Yug et de même les neuf fils de Yug. Tu n'iras pas dans les montagnes, Lazo, tu resteras ici, dans ma blanche maison, tu prépareras un souper magnifique. Quand nous aurons fini la chasse, et quand nous aurons pris place autour de la table, fais servir copieusement de l'eau-de-vie et du *sucre*, n'épargne pas mon vin rouge. Or, quand nous aurons bien bu, le vieil Yug ne manquera pas de parler des temps anciens, des héros et de leurs exploits, puis il prendra ces vieux livres que tu sais... »

On ne sait pas de quels livres il est ici question; mais le peuple attachait une idée superstitieuse aux livres en général, il croyait qu'on peut y trouver des prédictions de l'avenir; un homme qui savait lire passait pour une espèce de sorcier. Le roi Étienne continue ainsi :

« — Dans ces livres célèbres, il cherchera des prédictions sur les temps à venir. Lorsque tu auras vu et entendu tout cela, monte vite sur la haute tour de mon palais et prends-y la coupe d'or que j'ai récemment achetée dans la blanche ville de Waradine, et pour laquelle, après avoir longtemps marchandé, j'ai donné autant d'or qu'un mulet en peut porter. Remplis bien vite cette coupe avec du vin rouge, et, après avoir fait une profonde révérence, présente-la à Yug. Alors le vieux Bogdan réfléchira sur ce qu'il devra t'offrir pour une si belle coupe, et je lui parlerai de Militza, la plus jeune de ses enfants. »

Ici commence le récit de la chasse. Le poëte ra-

conte avec une fidélité homérique tous les événements. Ils ont chassé, ils reviennent, le roi invite le vieux Yug; Lazare invite les jeunes frères; ils s'assemblent et prennent place autour de la table. Alors le poëte s'exprime ainsi :

« D'abord le vaillant roi Etienne met à côté de lui le vieil Yug, et tout autour les neuf Yugowitchs. Le fidèle serviteur Lazo les sert à table; il apporte beaucoup d'eau-de-vie et de *sucre*, et il verse du vin. Yug commence à parler des héros et de leurs exploits, puis il ouvre les grands vieux livres et y cherche les prédictions sur les temps à venir.

» — Regardez-y, ô mes chers enfants; voyez ce que ces livres vous annoncent : Les derniers temps vont venir; on ne verra plus sur terre ni brebis ni froment, ni abeilles; il n'y aura plus de forêts dans le pays. Les amis se citeront en justice; ils plaideront devant les tribunaux les uns contre les autres, et il y aura des duels entre eux. —

» Or, Lazo, ayant entendu cela, monte sur la tour du palais, prend la coupe précieuse.......» — Ici le poëte répète de nouveau, à la manière d'Homère, l'histoire de l'achat de cette coupe. — «...Il la remplit de vin et la présente à Yug en faisant une profonde révérence. Yug prend la coupe; mais il ne se hâte pas de la vider; car il pense comment et avec quoi il récompensera Lazare. Les neuf fils se lèvent alors et parlent ainsi à leur père :

» — Notre père, vieux seigneur, pourquoi ne bois-tu pas le vin que Lazare vient de te servir?

» A quoi le vieil Yug répond : — O, mes enfants!

mes neuf lionceaux, je voudrais bien boire ce vin; mais je pense comment et avec quoi je récompenserai Lazare.

» Un d'eux lui dit : — Il te sera facile de lui faire un beau cadeau, car tu possèdes des chevaux, des bœufs, des faucons, des plumes d'autruche.

» Alors le vaillant roi Étienne prend la parole : — Mon serviteur Lazare ne manque pas de chevaux; il a des faucons et des plumes d'autruche. Il ne veut rien de tout cela; mais il voudrait épouser Militza, la plus jeune de tes enfants, votre sœur, ô Yugowitchs! —

» Dès que les neuf fils eurent entendu ces paroles, ils s'élancèrent tous de leur siége et tirèrent leur sabre pour tuer le roi sur son trône. Le vieil Yug leur adressa alors ces paroles :

» — Arrêtez, ô mes fils! si le salut de vos âmes vous est cher. Si vous tuez ici le roi, la malédiction du ciel vous suivra dans l'éternité. Arrêtez, et laissez-moi consulter les vieux livres pour voir si Militza est réellement destinée à Lazare. » —

Yug recommence alors à déchiffrer les vieux livres; à force de les lire, il y trouve une prophétie, et il s'écrie :

« — Arrêtez, ô mes fils! si le salut de vos âmes vous est cher. Militza est destinée à Lazare, et le royaume lui est destiné, et il régnera un jour au milieu de la blanche ville de Kroushevatz sur Morava. » —

» Le roi Étienne ayant mis la main dans son ceinturon, il en tira mille pièces d'or, et il en tira aussi une

belle pomme ornée de diamants. Il les donna à Lazo pour en faire le cadeau à Militza. »

Ainsi finit cette histoire, par laquelle le roi Lazare entre pour la première fois dans la poésie. Il y a très peu de poésies sur le roi Étienne; nous en citerons quelques unes plus tard. Dans le récit que je viens de vous lire, où il n'y a presque rien d'historique, où tout est coloris et invention, ce prince est déjà idéalisé; plus tard il s'agrandit encore.

Nous avons parlé des changements que la poésie a apportés à la mythologie. Je vous ai dit comment elle a cherché à rétrécir la sphère des idées religieuses en les rendant palpables et sensibles. Pour en donner un exemple, je vais vous lire une petite légende sur le conseil des saints. Les saints, d'après la poésie serbienne, ressemblent beaucoup aux divinités grecques; sous ce rapport l'étude de cette poésie pourrait éclaircir plusieurs questions importantes de l'histoire des Grecs. On a cru, par exemple, que la mythologie commençait avec Homère, que les poëtes postérieurs l'avaient perfectionnée; cependant nous trouvons dans les poésies les plus anciennes des Grecs des idées religieuses parvenues au degré le plus élevé, un système religieux plus savant, plus complet que celui des Homérides.

Qui voudrait tracer l'histoire du christianisme d'après les poésies serbiennes? Comme le christianisme nous paraîtrait pauvre, si on le jugeait d'après les idées qui sont répandues sur lui dans ces poésies! Et cependant les motifs poétiques sont tirés de la religion même.

Après la destruction de toute civilisation dans la Serbie, le peuple seul, ayant conservé quelques traditions tronquées, chercha à les resserrer, à les rattacher entre elles. Très probablement les Homérides se sont trouvés dans la même position par rapport à leurs ancêtres, les poëtes de l'époque d'Orphée et de Musée.

La légende que je vais vous lire est une discussion entre les saints patrons, sur les attributions, sur les bénédictions dont ils doivent disposer. La sainte vierge Marie s'approche de ces saints, elle leur raconte les malheurs arrivés dans un pays étranger que le poëte appelle le pays des Indes, c'est-à-dire un pays très éloigné.

« O Seigneur, dit le poëte, quel miracle étrange ! Est-ce un tonnerre ? est-ce un tremblement de terre ? est-ce la mer en grondant qui envahit le rivage ? Non ! Il ne tonne pas, la terre ne tremble pas, ce n'est pas la mer qui gronde, mais ce sont les saints qui, dans le ciel, se partagent les bénédictions : saint Pierre, saint Paul, saint Nicolas, saint Jean, saint Élie, et avec eux saint Pantaléon.

» La sainte vierge Marie s'approche pleine de larmes. Alors Élie, le maître du tonnerre, — (Élie ressemble beaucoup à Jupiter dans la poésie serbienne) — lui dit : O ! notre chère sœur, ô Marie bienheureuse, qu'est-ce qui t'arrive de si malheureux, car je te vois verser des larmes ?

» Marie, la bienheureuse, lui répond : O ! mon frère Élie, maître du tonnerre, comment ne verserais-je pas des larmes, puisque j'arrive des terres des Indes ! Il règne dans cette terre une grande

corruption ; les jeunes gens ne respectent plus les vieillards, les enfants n'obéissent plus à leurs parents, les amis se citent mutuellement en justice, et les frères se défient en duel.

»—Élie, armé du tonnerre, lui répond : Notre sœur, bienheureuse Marie, essuie tes larmes ; dès que nous aurons achevé le partage des bénédictions, nous nous rendrons au conseil du Seigneur : nous prierons le Seigneur qu'il daigne nous remettre les clefs du firmament ; nous fermerons les sept cieux ; nous mettrons notre cachet sur les nuages pour qu'il ne tombe aucune goutte de pluie ni de rosée, qu'il n'y ait pas la nuit de clair de lune pendant trois années entières. — »

Les saints se partagent ensuite les bénédictions ; Pierre a pris le vin, le froment et la clef du ciel ; Élie le tonnerre et les éclairs ; Pantaléon les chaleurs de l'été ; Jean prend sous son patronage les droits de la fraternité et de l'hospitalité, puis ils se rendent au conseil du Seigneur. Ils prient trois jours et trois nuits consécutifs pour obtenir ce qu'ils demandent. Le Seigneur leur remet enfin les clefs du ciel. Ils ferment les sept cieux l'un après l'autre ; ils mettent le cachet sur les nuages. Enfin les malheurs arrivèrent, la sécheresse, les maladies. Les Indiens se convertissent de nouveau ; ils obtiennent leur pardon et des bénédictions. Le poëte finit en priant Dieu pour que ces malheurs ne se renouvellent plus ni dans les Indes ni dans aucun autre pays.

Cette légende, quant à la forme de la composition, ressemble beaucoup à celle qu'adoptèrent les

Homérides ; le style en est éminemment épique. Si l'ode, si la poésie lyrique paraissent avoir régné chez les Scandinaves, si la poésie lyrique moderne, cet élan vers l'inconnu, vers les régions fantastiques, semble avoir été créée par la race germanique, la poésie épique moderne est surtout slave.

Nous retrouvons dans la poésie slave cette haute impartialité qu'on admire dans Homère, et même une espèce d'impartialité religieuse, malgré l'attachement des Slaves à la cause et à la doctrine nationale. Il est curieux de comparer, avec les traditions sur les Homérides, tout ce que nous savons sur la manière dont s'est créée la poésie serbienne.

En général, elle est composée de fragments divers, de récits de circonstances, d'événements qui n'ont entre eux aucune liaison immédiate, mais qui se rattachent à un événement principal. Dans ces récits reviennent toujours quelques strophes, quelques formules acceptées par tout le peuple, qu'on apprend par cœur, et qu'on cherche à intercaler partout.

En répétant ces récits, le peuple ajoute quelques strophes de sa façon, en retranche plusieurs ; il les transforme ainsi à chaque époque. Il est impossible maintenant de distinguer ce que, dans la poésie serbienne, il y a d'ancien d'avec ce qu'on y a ajouté plus tard. Ce travail continuel épurait les récits, en retranchait tout ce qui paraissait maniéré ou qui était trop individuel ; c'est, en effet, la seule poésie qui n'ait pas de manière, de formules. Chez les Grecs, la poésie homéride avait cette qualité qui,

chez les modernes, se retrouve dans la poésie serbienne. Les plus grandes compositions produites par un homme de génie portent toujours l'empreinte de cet homme, et dégénèrent ordinairement en ce qu'on appelle la *manière*. Les poésies grecques et les poésies serbiennes ont évité cet inconvénient par la façon même dont elles nous sont parvenues. Ces poésies, sans cesser d'être anciennes, ne cessèrent pas non plus d'être jeunes, précisément parce qu'elles étaient chantées par tout le peuple, récitées par des rapsodes, et qu'elles vivaient ainsi de la vie du peuple.

Les poëtes qui les chantaient et qui les composaient sont aussi chez les Serbiens des aveugles, chose extraordinaire!

Sous ce rapport, les rapsodes serbiens rappellent encore les Homérides. Dans les basses terres, en Serbie, l'aveugle signifie le poëte : ces deux mots sont synonymes. Ces aveugles mendiants parcourent les villages, s'arrêtent devant chaque maison, et presque toujours y chantent une rapsodie. Ils sont mendiants comme Homère. Mais les Serbiens n'ont pas attaché à ce mot *mendiant* les idées d'aujourd'hui. Les mendiants ne sont pas humiliés ni méprisés chez les peuples slaves, surtout chez les Serbiens; ils récitent des prières et chantent des poésies : ils sont entourés d'une sorte de respect.

Le principal siége de composition poétique des Serbiens était le pays des montagnes, le Monténégro, la Bosnie, l'Herzogovine. C'est là qu'a pris naissance la poésie héroïque, répétée ensuite par les

peuples de la plaine qui, dans leur dialecte, reproduisent les mêmes strophes, en changeant seulement quelques paroles. Dans les pays de plaine, la grande poésie se rétrécit; on chante moins souvent les rapsodies héroïques : on préfère la poésie de fables et de petits fabliaux, des histoires de brigands, de fantômes et de spectres.

Ce fut dans le commencement de ce siècle que ces poésies attirèrent pour la première fois l'attention des étrangers ; un Serbien, M. Wouk Stefanowitch Karadzitch les a recueillies et publiées. M. Wouk raconte avec beaucoup de naïveté les peines qu'il s'est données pour réunir ces poésies, les mendiants ne voulant pas chanter devant un homme qui avait les manières étrangères. En général, ceux de ces mendiants qui ont une belle voix négligent la poésie, ils aiment mieux faire briller leur talent en répétant quelques strophes qui prêtent à la musique. Mais les chanteurs les plus admirables sont ceux qui récitent seulement les vers en s'accompagnant sur la guzla, instrument peu harmonieux qui n'a qu'une seule corde. Ils chantent ces vers en manière de récitatif en s'accompagnant. Le plus souvent, ils ne chantent que les passages où sont exprimées les passions les plus fortes, et racontent les événements les plus importants.

M. Wouk dit que dans ses courses sur les montagnes il rencontra un certain vieillard qui connaissait presque toutes les chansons de son pays et qui lui dicta la plus grande partie de son recueil. Cet homme vénérable était un marchand ambu-

lant, il avait eu le malheur de tuer un Turc; il s'enfuit dans les montagnes, et se fit brigand. C'est pendant son séjour parmi les Monténégrins qu'il recueillit, au milieu de ses compatriotes, les trésors qu'il communiqua à M. Wouk.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Poésie serbienne. — Légende de la fondation des églises en Serbie. — Fragments du poëme de la bataille de Kossowo. — L'épopée païenne et l'épopée serbienne. — La langue serbienne. — Le Verbe ; son importance dans toutes les langues. — Les époques héroïque, romanesque et poétique de la Serbie. — Le roi Marco et le roi Arthur.

Vendredi, 26 février 1848.

Si on voulait mettre en ordre les fragments des poëmes qui composent l'épopée slave, on devrait commencer par une pieuse légende, où est racontée l'histoire de la fondation des églises. Dans cette légende le roi Lazare, ce page qui épouse une princesse et qui devient roi des Serbiens, apparaît à l'apogée de sa puissance. Il célèbre dans son château l'anniversaire du jour de son baptême, fête solennelle chez tous les peuples slaves. Il réunit autour de lui tous les seigneurs de son pays; au milieu de cette fête ap-



paraît sa femme, la reine Militza, la plus belle des femmes de son temps, dit la légende.

Cette reine fait remarquer à son mari que tous les rois de la famille des Nemanitschs, ses prédécesseurs, laissèrent des souvenirs honorables dans le pays, par leurs fondations monastiques. Elle se met alors à raconter l'histoire de toutes ces fondations. C'est là un morceau aussi précieux pour l'histoire slave que le sont certains détails, sur la fondation des villes, qui se trouvent dans l'Iliade. A ce récit, le roi, transporté d'enthousiasme, fait le vœu de bâtir un couvent qui surpasserait en grandeur et en magnificence tous les monuments slaves. Il fera, dit-il, couler les fondements en plomb, il élèvera des murailles, des parois, en argent battu, et le toit sera couvert de perles fines et de pierreries.

Mais Milosch Obilitch, le chevalier par excellence (c'est le même Milosch qui tua plus tard le sultan Amurat), consulte ses livres sacrés : ces livres qui jouent le même rôle que Calchas dans la poésie grecque, et auxquels on a recours dans toutes les occasions et à la veille de tous les grands événements. Or, Milosch voit dans ces livres la preuve qu'on est arrivé aux derniers temps; que la fin de la société, du royaume serbien est arrivée; que les Turcs doivent conquérir le pays. Or, comme ces Turcs avides cherchent surtout l'or, l'argent et les pierreries, il vaut donc mieux fonder cette église sur le granit, la bâtir en brique et la couvrir en tuiles. Ainsi faite, elle survivra à la conquête des infidèles. Cette prédiction s'est vérifiée, car le couvent de Rawanitza,

si célèbre dans la poésie serbienne, existe encore, dit-on.

Après ce premier fragment, qui exprime un pressentiment douloureux de l'avenir, de la catastrophe qui approche, on pourrait citer un autre fragment où il est déjà question de la présence du sultan Amurat en Serbie avec ses troupes. Dans ce fragment, ce sultan envoie un défi au roi Lazare.

«Le sultan Amurat, dit le poëte, arrive sur le champ de Kossowo, et arrivé sur ce champ, il écrit un petit livret, qu'il expédie pour qu'on le mette sur les genoux du roi Lazare.»

Suit le contenu de ce livret.

«O Lazare! chef des Serbiens, on n'a jamais vu, on ne verra jamais qu'une seule terre ait deux maîtres, qu'un seul sujet paie deux impôts à la fois. Ainsi, nous ne pourrons pas régner l'un et l'autre en même temps. Or, envoie-moi les clefs et les tributs, les clefs d'or de toutes les villes et le tribut de cette année. Si tu ne veux pas m'envoyer cela, viens sur le champ de Kossowo et nous partagerons la terre avec nos sabres.»

Lorsque Lazare eut lu ce petit livret du sultan, il commença à pleurer amèrement, puis il envoya des ordres à ses sujets pour qu'ils eussent à se réunir promptement.

Il y aurait, dit le poëte, de quoi vraiment s'étonner, si on entendait les imprécations dont le prince accompagne ses ordres.

— «Que celui qui ne se rendra pas sur le champ de Kossowo, ne voie rien prospérer sous sa main! ni

le froment blanc sur ses champs, ni la vigne dans ses jardins! »

J'aurais dû, avant, vous donner lecture d'un autre fragment qui ouvre la marche de l'action : c'est le message apporté par un faucon gris de la part de Notre-Dame de Jérusalem. Dans ce message, on laisse au roi Lazare le choix entre le triomphe et la royauté de la terre, ou la mort et la royauté du ciel; le roi se décide pour le ciel.

Nulle part l'idée chrétienne, qui commence une série nouvelle de poëmes, n'a été si clairement, si franchement exprimée. On sait que chez les anciens, les héros étaient toujours des hommes heureux, riches, jouissant d'une bonne santé et de grandes forces physiques. Homère appelle partout les hommes riches et les hommes forts *les enfants des dieux*, ou *les hommes aimés des dieux*, tandis que dans le même poëte, les dieux détestent les hommes malheureux; le malheur y est ordinairement la preuve de la disgrâce qu'on a encourue.

Cette idée sert de fondement à l'épopée grecque; elle finit toujours où commence le malheur pour le héros. Chez les poëtes chrétiens, chez les Minnésingers et chez les trouvers, dont la poésie est moralement plus élevée et littérairement mieux développée que chez les Slaves, l'idée fondamentale chrétienne, la réhabilitation du malheur n'est pas aussi clairement expliquée.

L'idée de dévouement absolu appartient à l'épopée slave, qui n'est que l'histoire de grands malheurs, de grands désastres. Le triomphe est dans le

ciel; sur la terre, le poëte se borne à revendiquer la gloire pour ses héros. Au contraire, le culte de la force paraît à plusieurs reprises dans les poëtes modernes, chez les peuples paganisés; ce culte du succès ferme leur histoire comme elle a commencé celle des vieilles nations.

Après le défi du sultan, le roi avec ses chevaliers célèbre une fête; c'est par des fêtes que commencent et finissent la plupart des poëmes slaves; presque toujours on en célèbre une avant chaque bataille. Déjà, dans ce poëme, les deux rivaux, Milosch et Wouk Brankowitch, sont divisés d'opinions. Wouk Brankowitch médite sa trahison; il calomnie son rival pour le perdre dans l'esprit du prince; il l'accuse de vouloir trahir la cause des Slaves. Le roi Lazare se conduit très noblement; dans cette fête, qui préside le combat, il porte le premier toast à Milosch, le plus brave de ses guerriers, et lui donne une preuve de sa confiance. Voici cette partie du poëme :

« Le roi Lazare célèbre ses fêtes dans la ville de Krouschevatz. Tous les seigneurs sont assis à sa table; tous les seigneurs et toutes les grandes dames. A droite est assis le vieil Yug, à côté de lui les neuf Yugowitchs, ses fils; à côté d'eux Wuk Brankowitsz, et au bout de la table le vaillant Milosch Obylicz. (Le bout de la table était la place d'honneur, vis-à-vis du roi.)

» Il prend une coupe d'or et parle ainsi : — Seigneurs serbiens, à qui dois-je d'abord offrir cette coupe? Si je ne considère que l'âge de mes con-

vives, je boirai d'abord à ta santé, ô Yug! Si je considère la naissance, je boirai à la santé de Wouk. Si je ne consulte que mes sentiments de parenté, je boirai à vous, ô mes neuf frères, mes neuf Yugowitchs! Si je voulais choisir parmi vous le plus beau, ce serait toi, ô Jean Kossantchitz! Si je commençais par celui dont la haute taille nous domine, j'appellerais Milan Toplitza. Mais si je dois chercher le brave entre les braves, je boirai à la santé de Milosch. A ta santé, ô Milosch! Fidèle ou infidèle, je t'ai vu fidèle, et on te dit infidèle; demain tu dois me trahir sur le champ de Kossowo, me livrer entre les mains d'Amurat; et cependant, Milosch, bois ce vin, prends cette coupe!»

Ici Milosch répond qu'on verra le lendemain, sur le champ de bataille de Kossowo, la preuve de sa fidélité; alors, dit-il, on pourra juger entre lui et le prince Brankowitch.

Dans un troisième fragment, ce chevalier, héros, Milosch, avec ses deux amis, dont l'un a été cité précédemment comme le plus beau, et l'autre comme le plus grand et le plus fort des seigneurs serbiens, s'approchent du camp des Turcs. Milosch consulte ses deux compagnons d'armes sur son projet de tuer le sultan.

Les Serbiens, les Slaves en général, appellent frères, leurs compagnons d'armes. Il existait même une institution de confrérie guerrière dont nous parlerons plus tard.

« — O mon frère, mon compagnon d'armes, Kossantchitz, dit Milosch, as-tu exploré le camp des

Turcs? Le Turc a-t-il une grande armée? Pouvons-nous l'attaquer et sommes-nous en état de le vaincre?» A quoi l'autre répond :

« — O mon frère Milosch, j'ai exploré l'armée des Turcs; le sultan a véritablement une armée très grande : si nous nous changions, nous tous, certes, tant que nous sommes, en bloc de sel, il n'y aurait pas assez de sel pour assaisonner le repas des Turcs. »

Cette citation nous rappelle un passage d'Homère qui ressemble beaucoup à celui-ci : Agamemnon, parlant aux chefs grecs, dit, pour les encourager, que leur nombre est tellement grand, que si un Troyen voulait verser du vin à dix Grecs, plusieurs dizaines manqueraient d'échansons. C'est à peu près la même manière d'exprimer la même pensée.

« — Pendant plus de quinze jours, dit Kossantchitz, j'ai rôdé chez les Turcs en cherchant en vain à découvrir le nombre de leurs soldats et les limites de leur camp immense. Depuis la montagne jusqu'au fleuve, depuis le fleuve..., etc. »

Ici, il commence à décrire les villes, les villages, toute la topographie des lieux où était assis le camp des Turcs. Tous ces détails sont précieux pour l'histoire. Il continue ainsi :

« — Toute cette terre est couverte de l'armée turque. Les chevaux sont serrés contre les chevaux, les guerriers contre les guerriers. La forêt compacte de leurs lances apparaît de loin comme une masse de granit; les étendards flottent au-dessus comme des nuages, et les tentes nombreuses et vastes brillent comme des glaces. Si une goutte de pluie tom-

bait du ciel, elle ne tomberait pas sur la terre, mais sur le casque d'un guerrier, ou sur la crinière de quelque beau cheval de guerre.

» — O Jean, mon frère, dit alors Milosch, où est la tente d'Amurat? car je voudrais pénétrer dans cette tente et le massacrer. — Jean lui répond :

» — Quelle folie, ô mon frère! La tente du sultan est au milieu de cette masse immense de lances et de chevaux ! Si tu prenais des ailes de faucon, si tu tombais du haut du ciel au milieu de ce camp, tu ne pourrais pas y pénétrer sans perdre ton plumage! »

Alors Milosch le conjure de ne pas dire toutes ces choses au prince pour ne pas l'effrayer, pour ne pas décourager, démoraliser l'armée des chrétiens.

Le poëte décrit ensuite la bataille dans plusieurs fragments qui diffèrent entre eux, et où l'on remarque quelques erreurs au sujet de la mort du roi et de celle de Yug, et de ses neuf fils. L'histoire nous rapporte que Yug et ses neuf fils sont morts une quinzaine d'années avant la bataille de Kossowo, et cependant le poëte décrit ici leurs exploits. Voici encore quelques fragments qui feront mieux connaître le poëme que je ne le pourrais faire à l'aide de l'analyse.

« Le roi Lazare est assis au souper; à côté de lui est la reine Militza. Elle lui dit :

» — O roi Lazare, couronne d'or de la Serbie, demain tu marcheras vers les camps de Kossowo emmenant tes serviteurs, tes guerriers, et tu ne laisseras personne au palais. O roi Lazare, pas un

domestique qui puisse te porter à Kossowo une lettre de ma part, et me rapporter la réponse; et tu m'enlève mes neuf frères chéris, mes neuf Yugowitchs! Oh! laisse-moi du moins un seul de mes frères!

» Le roi Lazare lui répond :

— » Chère épouse, reine Militza, lequel de tes frères veux-tu que je laisse dans mon palais? prends-le?

— » Laisse-moi Bozko, lui dit-elle. — Et Lazare lui répond :

— » Chère reine Militza, lorsque demain l'aurore se lèvera, et que le soleil apparaîtra lumineux et chaud, lorsqu'on ouvrira les portes de la ville, sors de la ville, et arrête-toi près de la porte. Là, les guerriers commenceront à défiler en ordre de bataille, tous à cheval, la lance à la main. A leur tête marchera Bozko portant l'étendard de la croix; tu le prieras de ma part qu'il remette l'étendard à un autre, et qu'il reste avec toi au palais. — »

La reine exécute ces ordres; elle part, elle sort de la ville et s'arrête près de la porte; l'armée défile dans l'ordre qui est décrit d'avance.

« Déjà les troupes sortent en ordre, déjà Bozko paraît : il monte un cheval alezan resplendissant d'or pur; il porte la grande bannière du Christ, qui flotte et couvre de ses plis le corps de son cheval. Sur la bannière brille une pomme d'or, de la pomme d'or descendent trois croix d'or, et de chaque croix d'or pendent des houpes qui flottent sur les épaules de Bozko. La reine arrête son frère chéri et lui dit :

» — Cher frère Bozko, le roi vient de te donner

ordre de remettre l'étendard à quelqu'un de vous et de rester auprès de moi.

» Mais Bozko lui répond :

» — Va, ô ma sœur, retourne à la tour blanche, mais moi, je ne retournerai pas et je ne donnerai à personne cet étendard de la croix quand le roi me ferait cadeau de sa ville de Krouschevatz, car mes compagnons pourraient dire, si je restais avec toi : — « Voyez ce lâche Bozko, il n'ose pas aller à Kos»sowo, verser son sang pour son prince et mourir »en défendant sa foi ! — »

Après Bozko, vient Yug et ses autres enfants. La reine arrête successivement tous ses frères, et chacun d'eux refuse de rester. Arrive enfin le plus jeune d'entre eux qui ne peut pas encore combattre : il conduit les chevaux de bataille des princes. Celui ci refuse également de rester, et il franchit, en se hâtant, la porte de la forteresse.

« A cette vue, la reine chancelle et tombe sans connaissance sur une pierre froide. Dans ce moment le roi Lazare passe, et, voyant son épouse Militza étendue sur une pierre froide, il s'arrête et appelle son serviteur Goluban et lui dit :

» — Goluban, fidèle serviteur, descends de ton cheval, ôte les sangles, prends ta maîtresse par ses blanches mains et ramène-la vers la tour. Ne va pas à Kossowo, reste dans ma maison blanche. — »

Mais ce serviteur lui-même, après avoir ramené la reine, monte à cheval et retourne au champ de bataille ; de sorte qu'il ne reste pas un seul domestique mâle dans le palais.

« Le lendemain du jour où les princes étaient partis, deux corbeaux noirs, venus du côté de Kossowo, tombèrent sur la tour de Lazare. L'un croassait et l'autre disait :

» — N'est-ce pas ici le palais de Lazare? N'y a-t-il personne dans ce palais? —

» Cependant aucune voix ne répondait.

» Mais la reine avait entendu les corbeaux; aussitôt elle monte sur la tour blanche et les salue ainsi :

» — Que Dieu vous ait en sa sainte garde, ô! deux noirs corbeaux. D'où venez-vous de si matin? Ne serait-ce pas des champ de Kossowo? Y vîtes-vous deux puissantes armées? Ces deux armées se sont-elles combattues? laquelle des deux est victorieuse?

» Les deux corbeaux répondirent à la reine :

» — Que Dieu vous ait en sa garde, ô reine Militza! Nous venons des champs de Kossowo..., etc.—»

Ils disent alors qu'il reste très peu de Turcs sur le champ de bataille, mais que tous les chrétiens ont péri ou sont blessés.

Enfin, l'écuyer du roi Lazare arrive, monté sur un cheval couvert de sueur, et soutenant de sa main gauche sa main droite blessée. La reine lui demande des nouvelles. Mais il prie d'abord qu'on lui donne de l'eau et du vin : de l'eau pour laver son front, et un peu de vin pour qu'il se rafraîchisse, car il tombe de fatigue, et il est exténué par la perte de son sang. La reine elle-même s'occupe de ce soin. Il lui raconte alors comment le roi, comment Yug Bogdan et ses neuf fils ont péri sur le champ de Kossowo.

Il y a beaucoup de rapports entre cette description

et celle de l'Iliade, où Homère raconte une défaite des Grecs dans l'assaut que les Troyens donnèrent à leurs camps : Antiloch arrive blessé ; il raconte les détails de la perte des Grecs, pendant que Patrocle s'occupe de laver ses blessures et de lui donner du vin. On trouverait les mêmes rapports dans les caractères des héros.

Comme tout le monde connaît la poésie homérique, il serait inutile ici de parler longuement des mœurs, des habitudes de ces hommes de l'âge héroïque. Cet âge se ressemble partout. Les héros slaves sont, comme ceux d'Homère, des hommes simples, enthousiastes, passionnés ; ils estiment surtout la guerre. Ils regardent la valeur comme la vertu principale. Ils respectent la religion, ils aiment le luxe et la splendeur, ils sont portés facilement à la violence ; mais ils ne sont pas sauvages. La guerre n'est pas pour eux, comme pour les peuples d'Amérique, une chasse aux hommes. Ces héros observent certains droits des gens. Ils respectent le serment, ils gardent leur parole d'honneur, ils n'emploient que les armes légitimes. Leur caractère est encore élevé par l'influence du christianisme. Les vengeances atroces des Grecs, les violences des Troyens ne se retrouvent pas dans la poésie serbienne ; il y a plus d'humanité. On épargne les prisonniers, on ne se venge pas sur le corps mort d'un ennemi vaincu.

La femme, dans cet âge héroïque des Slaves, est encore enfermée dans la vie domestique. Elle apparaît rarement sur la scène. Elle n'agit presque jamais comme un personnage politique, ou comme une per-

sonne morale, indépendante. Elle a les mœurs et les habitudes orientales. De là cette modestie et cette retenue des femmes que l'on retrouve aussi dans la poésie appelée *féminine*. Mais la femme est respectée par les héros comme leur compagne, comme leur mère, comme la mère de leurs enfants; on n'a pas d'exemple, dans la poésie serbienne, de ce mépris pour la femme qu'on trouve souvent dans les compositions poétiques des sociétés plus policées et plus corrompues. En général, à cette époque, à la fin du XIV[e] siècle, où la poésie chevaleresque finit en Europe, où commence le roman, la femme n'apparaît plus que sous la forme d'une beauté physique, et n'intéresse que par ses passions. Les caractères des femmes sont plus variés dans la poésie antique, et surtout dans celle des Serbiens, où la femme n'est plus esclave quoiqu'elle ne soit pas entourée de cette sainteté que la race germanique lui accordait, et de cette auréole dont la poésie catholique en a revêtu l'idéal.

Vers la fin du poëme de la bataille de Kossowo, une femme, une jeune fille s'est introduite sur le champ de bataille pour y chercher les héros de sa connaissance. Ce passage nous donne une certaine idée de la manière dont les Slaves décrivent la femme dans leurs poëmes.

« Le dimanche (c'était le lendemain de la bataille), de grand matin, la jeune fille de Kossowo se met en marche : elle a retroussé ses manches jusqu'aux coudes; sur son épaule elle porte des pains blancs, et dans chacune de ses mains une coupe d'or. L'une de ces coupes est remplie d'eau fraîche, l'autre de vin

rouge. Ainsi, elle allait vers les champs de Kossowo, et déjà elle parcourt le champ de bataille de l'illustre Lazare. Elle observe, elle retourne les corps des héros qui nagent dans leur sang, et lorsqu'elle trouve un guerrier qui donne encore quelques faibles signes de vie, elle lui lave le front avec l'eau fraîche, elle lui verse dans la bouche du vin rouge, elle le restaure avec du pain blanc. Ainsi marchant et cherchant, elle arrive par hasard près de Paul Orlovitsch, le jeune porte-drapeau du roi, elle le trouve encore vivant : sa main droite était détachée du bras; son pied gauche coupé jusqu'aux genoux, le flanc entr'ouvert. La jeune fille le tire de la fange ensanglantée; alors, sentant son cœur se ranimer, il parle ainsi :

— « O! chère bien-aimée fille de Kossowo, quel malheur vous arrive-t-il? Pourquoi restes-tu ainsi au milieu des cadavres? Que cherches-tu sur ce champ de bataille? Cherches-tu un frère ou un fils de ton frère, ou peut-être cherches-tu ici ton vieux père? — »

Alors elle lui répond par la formule ordinaire en répétant les mêmes expressions employées par le porte-drapeau, qu'elle ne cherche ni son père, ni son frère, ni le fils de son frère, puis elle ajoute en terminant :

— « O cher frère, guerrier inconnu ! te rappelles-tu comment le roi Lazare, trois semaines avant la bataille, ayant réuni tous ses guerriers, dans la superbe église de Samodrescha, leur laissa administrer le saint sacrement par les mains de trente prêtres? Lorsque l'armée sortit de l'église, j'ai vu trois guerriers qui se retiraient avec Milosch; mais moi, je

restai à la porte, et j'observai Milosch qui s'en allait. Qu'il était beau! qu'il était fier! Son sabre d'argent battait les dalles de l'église, une plume d'autruche flottait sur son bonnet, et il portait un manteau richement brodé. En regardant autour de lui, il me vit, et, détachant de son épaule son beau manteau, il me l'offrit, en disant: — « Belle enfant, » prends ce manteau; que ce cadeau me rappelle à » ton souvenir! Mais je vais à la guerre pour mourir; prie Dieu pour que je puisse revenir sain et » sauf, je te rendrai heureuse, je te donnerai à mon » frère Milan Toplitza. — » Et il est parti et voyage! je le cherche maintenant sur le champ de bataille!

La jeune fille dit encore qu'un autre waïwod lui a donné une boucle, un troisième un anneau, en lui promettant de l'épouser s'il revenait de cette guerre, et qu'elle cherche aussi le corps de ces deux guerriers en même temps que celui du prince Milosch. Le porte-drapeau blessé lui dit:

« — O fille de Kossowo! ô sœur chère! vois-tu là ce tas de lances brisées! là le sang coulait à pleins bords; il montait jusqu'à l'étrier des guerriers; là les trois waïwod tombèrent l'un à côté de l'autre. Mais toi, retourne à la maison, ne souille pas de sang tes mains blanches et tes beaux habits. —

» Et la jeune fille, ayant entendu ces paroles, s'en alla vers sa maison en pleurant et en sanglotant. »

Cette petite pièce ferme pour ainsi dire le cycle héroïque que nous venons d'examiner. Elle est composée de plusieurs fragments. Le rhythme de ce poëme est très simple: chaque strophe se compose

de dix vers de cinq pieds de deux syllabes, dont la césure tombe sur le deuxième pied. Cette simplicité a rendu ces sortes de poëmes très faciles ; c'est elle qui, peut-être, en a favorisé la création en Serbie, tandis que chez les autres peuples slaves, le mètre étant très difficile, on préférait la prose ; cette simplicité aussi a empêché le perfectionnement de ces poésies, parce que la mesure étant trop dominée par la musique, le vers devenait monotone, on n'avait pas assez de facilité pour une grande composition, ni assez d'éléments pour la varier.

Si l'on étudie l'hexamètre grec, on trouve qu'il se composait aussi de deux vers, séparés par une césure, qui plus tard se réunirent pour former l'hexamètre ; probablement cette réforme a eu lieu à l'époque où la poésie n'était plus chantée, ni accompagnée de la musique, alors que l'on commençait à la réciter. Chez les peuples slaves, au contraire, jusqu'à présent la poésie est restée sous l'influence de la musique ; aussi certaines formules lyriques, la répétition des mêmes mots, la manière de commencer les strophes, tout cela détruisait la liberté du rhythme serbien.

Le dialecte serbien est de tous les dialectes slaves le plus harmonieux et le plus musical. Il modifie les consonnes, il les adoucit, c'est l'*italien* des peuples slaves. On a remarqué (nous avons déjà nous-même fait cette remarque) que les consonnes forment le squelette, le corps d'une langue, les voyelles en formant l'esprit. Tous les dialectes slaves se ressemblent par les consonnes, tous les mots y sont

composés des mêmes consonnes combinées de manière différentes. Or, le dialecte serbien montre un très grand développement du système des consonnes et une grande pauvreté du système des voyelles. Ce système se trouve plus parfait relativement aux peuples slaves dans la langue polonaise et dans la langue des Bohêmes qui ont un grand nombre de voyelles et en outre le son des voyelles nasales.

Avec tous ces avantages, avec un goût du peuple pour la poésie, un talent presque inné pour le chant, une grande tradition nationale, un langage très beau et très poétique, comment se fait-il qu'on n'ait pas réussi à créer une épopée serbienne complète?

Quelques savants espèrent que ce phénomène aura lieu, et même quelques savants étrangers comme MM. Water et Grimm sont dans l'attente d'un poëme épique slave. Cependant en examinant l'histoire littéraire de ce pays, on peut trouver des raisons de douter de la possibilité d'une telle création. Jusqu'à présent le peuple n'est pas parvenu à la former, les poëtes savants probablement ne seront pas plus heureux.

Nous avons déjà dit que ce qui manquait surtout à cette poésie, c'était la mythologie qui n'a jamais existé chez les peuples slaves. Plus tard, ces peuples adoptèrent la religion chrétienne, et en la décomposànt formèrent de ses débris une espêce de mythologie qui ressemblait un peu à celle des Grecs. Mais cette mythologie ne pouvait pas se développer. Chez les Grecs, dans les temps homériques, la re-

ligion était enfermée dans le sanctuaire ; les prêtres et le peuple étaient franchement idolâtres. L'idolâtrie formait même la face extérieure de la religion. Dans le peuple, les hommes intelligents, les artistes s'appliquaient à perfectionner ces idées mythologiques, à donner au système un développement artistique et scientifique. Dès l'époque de Pisistrate, où l'on a commencé à réunir les fragments de l'épopée, les poëtes, les mythologues n'étaient plus des mendiants, c'étaient des artistes, des hommes supérieurs, des chefs intellectuels et artistiques de la société. Cette classe d'hommes n'a pu naître chez les Serbiens. La mythologie chrétienne, qu'ils ont substituée à l'Olympe grec, ne pouvait être acceptée que par la populace et dut rester locale. Parce que d'un côté la religion chrétienne qui florissait chez les nations slaves voisines, qui s'y développait par la science et par l'art, ne pouvait pas se concilier avec les idées grossières des poëtes serbiens ; et que d'un autre côté l'influence de l'islamisme en arrêtant tout progrès chrétien, ne laissa au peuple conquis que ses superstitions. De sorte que le merveilleux, la mythologie, le fond, la racine de tout poëme épique, se corrompit chez les Slaves avant même que la poésie épique pût réunir les éléments nécessaires à son existence.

La langue elle même a subi aussi des changements, par suite de l'introduction d'un grand nombre de mots turcs. Depuis longtemps, d'ailleurs, le voisinage des peuples ouraliens désorganisait la langue slave. Cependant on a observé que cette langue n'accepta que les substantifs : si elle emprunta des mots étran-

gers, jamais ces emprunts ne furent des verbes. C'est là une remarque capitale, car la vieille langue, la langue complète, commence par le verbe, et c'est la partie essentielle, la partie pour ainsi dire divine des langues.

Les substantifs, au contraire, en forment la base et la partie matérielle. Il y a des langues qui acceptent des verbes des pays étrangers, elles se détruisent. Telle a été, par exemple, la langue des Bretons dans les Iles-Britanniques, qui, acceptant la partie intellectuelle de la langue du peuple normand, tout en gagnant en lucidité, en clarté, a perdu l'élément spirituel, l'élément qu'on pourrait appeler divin.

C'était aussi le cas de plusieurs langues celtiques. Dans une telle langue, il est impossible de rendre certaines idées, certains sentiments d'un ordre élevé, comme il est impossible de rendre par le burin le coloris, le clair-obscur. Ainsi dans les langues celtiques, on ne parviendra jamais à traduire certains passages de la poésie orientale, et même un grand nombre de poésies germaniques. La langue slave, bien qu'ayant emprunté beaucoup de substantifs étrangers, les laisse indéclinables, ne les accepte jamais dans son organisation intérieure et n'en forme pas des verbes, de sorte qu'elle ne cesse de posséder son élément essentiel : le verbe qui constitue son essence. Avec tout cela, il ne sera probablement pas donné aux Slaves, ni à aucun autre peuple, de créer une autre Iliade ou Odyssée.

Les poésies dont nous venons de parler ressemblent tout au plus aux fragments homériques. Elles

se sont formées de la même manière. Il y a un grand intérêt à les étudier, même pour expliquer l'histoire littéraire des Grecs. Mais il ne faut pas se faire l'illusion de croire que ces poëmes peuvent égaler la vaste et merveilleuse composition grecque, ou qu'on pourra en former un ensemble de cette grandeur.

Après la chute de l'indépendance serbienne, et vers la fin du cycle héroïque, commence un autre cycle qu'on pourrait appeler romanesque. Les événements nationaux ne forment plus le sujet principal des poëmes; les idées nationales se rattachent à un individu quelconque, qui reste ainsi représentant de son époque. On a choisi, parmi les individus du cycle romanesque, un fils du roi, un certain Marco, et on lui a attribué tous les hauts faits des guerriers serbiens. Il est le héros de tous les combats, le représentant de toute la nationalité serbienne. Il ressemble, sous ce rapport, au roi Arthur de Bretagne, qui forme aussi le cycle de la poésie chevaleresque, et qui, selon les croyances populaires, vit et agit toujours. De même Marco, fils du roi Woucaschine, selon la poésie populaire, jouissait d'une espèce d'immortalité. Vivant des siècles, il fit la guerre en Europe, dans les pays serbiens, et dans le pays des Latins, c'est-à-dire dans l'Occident; on croit même qu'il n'est pas mort, qu'il vit en ermite retiré dans les montagnes, désespéré de la découverte de la poudre et des armes à feu qui mirent fin à l'héroïsme ancien.

Le poëme qui raconte les hauts faits du prince Marco forme le cycle romanesque, après lequel vient le cycle de poésie civile et domestique.

Avant d'examiner le roman, disons quelques mots sur la position des peuples serbiens vis-à-vis des Turcs et des Grecs. Le combat de Kossowo, malheureux pour les Serbiens, ne fut pas la cause unique de la destruction de leur empire.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

—

Causes de la ruine des Slaves du Danube. — Les Slaves parmi les Hellènes. — L'empire byzantin ; sa puissance et sa faiblesse ; cause de sa chute. — Les Slaves parmi les Turcs, les Janissaires et les Mamelucks. — Pourquoi la Russie a seule profité jusqu'à présent des embarras de la question orientale. — Le personnage mystique de Marco n'est autre chose que l'incarnation de l'histoire des Serbiens. — Le poëme sur le mariage du fils d'Ivan. — Montenegro et les Montenegrins ; leurs coutumes, leurs lois, leurs mariages.

—

Mardi, 2 mars 1841.

La poésie attribue la ruine des Slaves du Danube, tantôt à la trahison de quelques chefs, tantôt à la perfidie des Turcs et à l'immensité de leurs forces. Mais les véritables causes des désastres et de l'esclavage des Slaves ne sont pas encore suffisamment connues. On peut affirmer que ce fut l'organisation particulière de ces peuples, leur position entre la Turquie, l'Occident et la Grèce qui déterminèrent leur sort politique.

On trouve dans l'histoire du moyen âge et dans celle du Bas-Empire plusieurs questions obscures qu'on ne pourra expliquer qu'en consultant les monuments slaves ; il en est de même de l'histoire turque. Dernièrement la question orientale ayant remué tous les esprits, des auteurs étrangers, plusieurs auteurs français, ont cherché à attirer l'attention de l'Europe sur l'histoire slave, en démontrant que la question orientale n'est pas turque ou arabe, mais bien une question chrétienne et surtout slave. Ces auteurs s'aperçoivent qu'il est impossible de rien dire sur l'avenir des pays musulmans sans avoir pris connaissance du passé des Slaves.

Je vous ai déjà dit que, jusqu'au VIe siècle, on ignorait même l'existence de ces peuples. Il est donc impossible d'en reconstruire l'histoire suivie. Mais la critique moderne forme des rapprochements ingénieux, qui paraissent s'appuyer sur des probabilités historiques. Ainsi, depuis quelque temps, on remonte jusqu'aux origines des peuples de la Grèce ; on cherche à connaître quels furent les habitants les plus anciens de ces contrées, et l'on a découvert que les Pélagiens, qui, déjà à l'époque d'Homère, étaient regardés comme un peuple antique, déchus et subjugués par des Hellènes, les Achéens et les Doriens, on a découvert, dis-je, que ces Pélagiens étaient un peuple slave. Il paraît que leur race continua d'exister sous des noms différents, quoique subjuguée par la fédération hellénique, par des populations bourgeoises et guerrières. La plus intéressante de ces populations pélagiennes, celle de Lacons, qui

était dominée par les Spartiates, dans la célèbre république de Sparte, survécut à ses maîtres, et, dans le moyen âge, elle existait encore sur le même sol, occupant la même position auprès du mont Ténare, et sur l'Eurotas. A côté des Lacons se trouvaient les Maïnotes, établis comme eux dans des conditions identiques sur le même territoire. Les débris de Lacons et de Maïnotes existaient encore, que depuis longtemps il n'y avait plus de Spartiates.

Entre Nauplie et Montbazis était aussi une population connue sous le nom de Zacconi, et que les Allemands appellent, on ne sait, pourquoi Zieconi. Cette population, dans le moyen âge, étonnait déjà les empereurs grecs qui ignoraient l'histoire ancienne de la Grèce. Cependant les écrivains du moyen âge, Nestor, Grégorius et les autres, soutiennent que ces Zacconi sont les descendants des Lacons. Plus tard, les savants modernes, comme Villoison parmi les Français, et parmi les Allemands M. Thierch, un des plus célèbres philologues, cherchaient à rattacher l'histoire de ces Zacconi à l'histoire des Pélagiens, en prouvant que ces restes de Lacons étaient les descendants des habitants primitifs de l'antique Grèce. Le voyageur anglais Liek, qui a publié aussi des recherches sur cette question, est de la même opinion. Mais ce sont surtout les noms des villes et des divers lieux géographiques qui prouvent jusqu'à l'évidence le rapport qui existe entre les Slaves et les Lacons, c'est-à-dire entre tous les peuples agricoles de la Grèce et les Pélagiens. Pour s'en convaincre, il suffit de lire sur la carte le nom de ces

villes, par exemple, Warsowa, ou Polonitza. Les Byzantins croyaient que ces peuples étaient entrés, du VIe au VIIe siècle en Grèce, mais les recherches des philologues modernes établissent leur antiquité.

Vous voyez donc, Messieurs, que le peuple slave occupait, non seulement le nord de la Grèce, où on le trouve maintenant, non seulement la Macédoine, la Thrace, mais encore le Péloponèse entier, comme peuple agricole, comme esclaves des Achéens et des Hellènes.

Au moment où la fédération grecque commençait à faiblir, à l'époque d'Alexandre le Grand, ce peuple, probablement avec les Arnautes et les Albanais, constituait la force principale du conquérant macédonien. Mais il fut de nouveau subjugué par l'empire romain qui introduisit sa savante et complète organisation militaire dans les pays grecs. L'empire byzantin, ayant hérité des Romains, continua leur œuvre. L'histoire de cet empire, peu connu et très calomnié, est d'un grand intérêt, surtout pour l'histoire des pays du Nord ; car plusieurs formes gouvernementales et le même esprit qui anime quelques peuples slaves sont sortis de Byzance.

L'empire byzantin était sans contredit la plus savante et la plus belle combinaison qui ait jamais régi les hommes d'après les principes purement rationnels : c'était une nation sacrifiée au gouvernement. Ce n'était pas une autocratie, puisque les empereurs avaient peu de pouvoir par eux-mêmes ; c'était un régime gouvernemental, dont le centre était dans la personne de l'empereur. Comme re-

résentant de l'État, cet empereur était souverain; 'État, c'était lui. Il administrait, il gouvernait, il unissait. Mais comme individu, on ne l'aimait pas lus qu'on ne le haïssait; il n'avait pas de partisans. Jne fois renversé du trône, il n'avait ni amis, ni nnemis. On lui coupait le nez ou les oreilles, on 'enfermait dans un monastère et on ne pensait plus lui. Au-dessous de l'empereur une hiérarchie des dministrés, une bureaucratie savante, divisée en degrés, jugeait et administrait le pays. C'étaient des iommes habiles, pleins d'expérience et de savoir. ls étaient obligés d'abord de faire des études et un ong apprentissage avant d'être créés magistrats. Une rmée disciplinée, obéissante, remplissait les ordres les chefs avec résignation. Cette administration s'appuyait sur le code romain, dont tout le monde connaît la profondeur et la perfection. Dans cette organisation du gouvernement grec, toute individualité est détruite, tous les hommes sont égaux devant la loi ou plutôt devant le gouvernement même, et tout est sacrifié à la marche de la machine froide et compliquée. Il n'y avait plus aucune vie dans l'empire; les sujets, tout en obéissant, n'avaient plus aucun intérêt moral d'appuyer le gouvernement. Aussi, dès que les armées de l'empereur étaient repoussées d'un territoire, ses habitants préféraient obéir à un conquérant barbare plutôt que de continuer à vivre sous la domination impitoyable et invisible des empereurs byzantins. Le chef barbare était violent, sans doute, mais il y avait dans ces passions quelque chose d'humain qui lui valait les

sympathies du peuple. D'ailleurs, les barbares n'étaient pas des financiers profonds, ils se contentaient de petites redevances; tandis que la perfection des cadastres grecs permettait de lever les impôts avec facilité; on les augmentait souvent; les besoins de l'empire croissaient toujours et devaient amener à la longue la ruine complète du peuple.

Dans l'Occident, un pareil état de choses n'a jamais pu prendre racine. L'esprit celtique s'y opposait forcément; mais les Grecs, qui déjà du temps de la république de Rome avaient, après de longues révolutions, détruit leur constitution primitive, avaient aplani le chemin au despotisme. N'ayant plus de foi en eux-mêmes, ils devinrent les esclaves les plus soumis de l'empire romain. Ils raisonnaient cet empire, ils cherchaient à l'établir sur la logique et à l'appuyer par leurs théories. Déjà, au temps de Scipion, Polybe, le premier des Grecs, découvrit l'unité future des Romains; plus tard, les légistes grecs trouvèrent le moyen de justifier scientifiquement toutes les mesures des empereurs. Ainsi les peuples slaves de la Grèce et des environs, les peuples du Danube, se trouvèrent placés entre l'empire grec et l'empire d'Occident, sans pouvoir se fondre dans l'un ni rentrer dans l'autre. Nous avons déjà dit que le féodalisme détruisait l'organisation sociale des Slaves et que l'empire grec ne leur laissait pas de vie morale. Il y avait des Slaves qui devenaient évêques, généraux, empereurs même; mais la manière de régir cet empire, jusqu'à l'état militaire qui demandait une discipline sévère et de longs services, était diamétralement opposée à leur

nature. Ils pouvaient être esclaves de cet empire, ils ne pouvaient jamais en devenir des citoyens. Dès que l'empire commença à chanceler, vers les VIe et VIIe siècles, on découvrit tout d'un coup ces Slaves inconnus, sur tous les points de la Grèce et de l'Orient. Ainsi, dans le VIIIe siècle, ils tentent des révoltes contre les empereurs grecs ; ils sont battus et soumis; des populations nombreuses de Slaves envoyées dans l'Asie mineure pour combattre les Turcs passent du côté des Turcs; une armée slave de 120 à 150,000 hommes s'établit dans l'Asie mineure, et, enfin, l'histoire raconte qu'un chef slave, nommé Thomas, ayant pris parti pour les Turcs, fit beaucoup de mal aux Grecs.

La chute de l'empire byzantin, cette vaste agrégation d'États qui comprenait non seulement la Grèce entière, mais encore la Syrie et l'Égypte, et qui ne put résister aux attaques de quelques milliers d'Arabes, s'explique par l'abandon, par l'indifférence des populations qui le composaient. On sait que déjà, avant la conquête, ces populations étaient moralement divisées par leurs discordes religieuses; on n'ignore pas que les Ariens, les Manichéens, les Coptes, gravitaient vers l'islamisme; mais la cause physique de la destruction de l'empire vint des Slaves. Dans l'Asie mineure et plus tard dans la Grèce, les Slaves ayant reçu, ou du moins toléré les Turcs, l'empire n'eut plus de ressources pour la guerre. La force même de la Turquie fut dès lors et surtout basée sur le peuple slave. Amurat, ayant formé les janissaires, ordonna aux populations chrétiennes de livrer un cinquième

des enfants pour l'armée. Le produit de cet impôt humain fut ainsi réparti : les Grecs furent employés dans la marine, les Slaves formèrent le corps des janissaires. Cette infanterie régulière, la première qui ait été organisée en Europe, était composée de 40 et plus tard de 50 et 60,000 hommes; elle était l'élite, la force principale de l'armée turque. Les enfants de quinze à seize ans, convertis à l'islamisme, exercés au maniement des armes, faisaient la garde du sultan, et en même temps formaient l'armée la plus formidable que le sultan pût opposer aux armées de l'Europe, armées longtemps irrégulières et mal disciplinées.

Cet état de choses subsista jusqu'aux derniers temps. Les Grecs et les Slaves étant employés par les Turcs, les uns sur leur flotte et dans leur diplomatie, les autres dans leurs armées de terre, les Turcs se sont usés eux-mêmes, et ces antiques populations se sont retrouvées en présence les unes des autres. Ces détails sont peu connus. En général, la politique européenne, même dans le temps où elle s'occupait principalement à combattre les Turcs, n'a jamais voulu s'éclairer sur l'état antérieur de cet empire et sur ses ressources. Aujourd'hui les esprits plus pénétrants commencent à approfondir cette question.

Un Français vient de fonder un journal consacré à la cause orientale. Dans cette publication, il expose la question orientale en la traitant du point de vue que j'ai moi-même choisi. Vous me permettrez de citer quelques lignes :

« Les Grecs et les Slaves sont les plus anciens

maîtres de la Turquie. Encore aujourd'hui, ils possèdent, quoique peuples subjugués, la presque totalité du sol. Les Slaves pauvres occupent les arides montagnes de l'intérieur du pays. Les Grecs riches sont maîtres des plaines fertiles. Aux Grecs le commerce, les arts, les belles villes, la joie ; aux Slaves l'agriculture, les campagnes, les rudes travaux et les peines. Or, ces derniers, se trouvant beaucoup plus nombreux que leurs frères helléniques, cherchaient naturellement à refouler ceux-ci pour hériter de leurs richesses. De là cette antipathie entre les deux peuples, qui date du moyen âge.

» Les Turcs vinrent, comme plus tard les Allemands sont venus en Hongrie, en qualité de protecteurs et non de maîtres. Les Grecs reçurent avec joie leurs alliés, les Turcs, qui abusèrent, comme toujours, de leurs forces, et plus tard devinrent conquérants. »

L'auteur finit par établir, comme je l'ai dit, que la question orientale est surtout slave, et qu'elle ne peut se résoudre que par une immense révolution, par une réorganisation de l'Orient qui affectera profondément l'état politique de l'Europe. D'après ces considérations, il était facile de prévoir l'issue de la question d'Orient. Les Grecs étant obligés de s'appuyer sur les Slaves grecs, de leur côté, les Slaves catholiques et les populations de la Syrie catholique, ne trouvant aucun appui en Europe, naturellement la cause de l'Orient devait rester sous la dépendance de l'empire russe.

Cet état de choses et cette position des Slaves détestant les Grecs, craignant les Latins, subjugués

par les Turcs, est dépeinte dans l'histoire du personnage fabuleux, Marco, fils du roi Woucaschine, dont nous avons dernièrement parlé. Selon l'histoire, ce Marco se fit Turc, et périt dans un combat contre les chrétiens; mais il a toujours détesté les Turcs. Il en est de ce héros comme des Slaves devenus musulmans : il déteste les Turcs, comme les Albanais, les Bosniaques, les Slaves turcs, qui, tout en professant le Coran, saisissent chaque occasion pour se révolter contre le sultan.

Marco est fier, il brave le sultan, il tue un visir; c'est l'histoire des janissaires. Une fois, en chassant avec les Turcs, voyant qu'un pacha avait frappé son faucon, il commença à pleurer, en reconnaissant sa position solitaire au milieu des ennemis; il se mit ensuite à déplorer tout haut le sort des Serbiens; puis il tua le visir. Le sultan, au lieu de se fâcher, lui donna quelque argent et dit :

— « On peut trouver à remplacer un visir, mais on ne trouvera pas facilement un guerrier aussi vaillant que Marco. — »

C'est la politique que suivaient les sultans vis-à-vis des janissaires, leur laissant tuer leurs chefs sans les réprimer, de crainte de les mécontenter.

Marco fit aussi des voyages en Orient; il combattit en Égypte : c'est l'histoire des mamelucks, parmi lesquels il y avait plusieurs Slaves; c'est aussi l'histoire des régiments slaves envoyés en Asie mineure. La fin de ce personnage est aussi mythique que son existence; on pourrait y trouver quelque allusion à l'histoire : elle explique et la position et l'avenir des

peuples slaves. D'après les poésies, Marco vécut trois cents ans. Il serait mort ainsi à peu près vers le commencement du XVIIIe siècle, précisément au moment où les peuples du Danube perdirent les derniers vestiges de leur indépendance, au moment où le titre de despote des Serbiens était déjà aboli.

Suivant les poésies, ce héros n'a pas été tué par les Turcs. Il a été frappé par la main de Dieu, que les Serbiens appellent *le vieux tueur des guerriers*. Il voyageait, à ce que dit le poëte, dans les montagnes, lorsque tout à coup un être fantastique, une sorcière, une espèce de nymphe, Wila, lui cria du haut d'une montagne, que le temps était venu où il devait se séparer de son cheval. Marco, fâché, reproche à la nymphe de dire des mensonges. Il ajoute, qu'ayant traversé tant de pays et de rivières sur son cheval, il ne voit pas de raison de le quitter. La nymphe lui répond qu'il n'a qu'à regarder dans la rivière et à consulter l'eau pour s'éclairer sur son sort. Marco s'approche de la source et voit dans l'eau son avenir : il reconnaît que le moment de sa mort est arrivé. Alors il tue son cheval, pour qu'il ne tombe jamais entre les mains des Turcs, il brise son sabre en morceaux, puis il écrit son testament.

Il lègue les trois bourses d'or qu'il porte toujours avec lui : une à celui qui l'enterrera, l'autre à l'église et aux prêtres, la troisième aux aveugles poëtes, à ces rapsodes serbiens qui parcourent les villages et racontent les hauts faits des ancêtres ; Marco leur recommande de ne jamais l'oublier. Il se cache ensuite et meurt dans la montagne. Quelques traditions pré-

tendent qu'il vit toujours et qu'il doit reparaître. La nationalité serbienne s'est éteinte à peu près de cette manière, ou plutôt s'est *endormie* dans les montagnes. L'empire serbien, en effet, ayant été détruit dans la plaine, les populations indépendantes des Montenegrins et de quelques districts maritimes ont conservé seules les traditions historiques et poétiques du peuple slave.

Une nouvelle poésie commence après l'époque de la lutte contre les Turcs. Ce nouveau cycle littéraire est composé de romans, contenant le récit des aventures, des exploits guerriers ou amoureux de quelques individus importants de l'histoire serbienne. Le plus beau poëme qui existe dans la langue serbienne appartient à cette classe de compositions; il est aussi un des plus longs. Il se compose de douze à treize cents vers, que les aveugles chantent de mémoire, sans en oublier une seule strophe. Il a donc l'étendue d'un chant de l'Iliade.

La composition de ce poëme est des plus simples ; le merveilleux n'y règne pas ; ce n'est pas un monde entier, une épopée que le poëte a eu à créer, c'est un récit où l'action est des plus concentrées. Il serait difficile de trouver chez aucun peuple une œuvre poétique de ce genre aussi achevée, aussi bien conduite dans tous ses détails que le poëme sur le mariage du fils d'Ivan.

Ivan, chef bosniaque, qui, par les femmes, descendait de la famille des rois serbiens, harcelé par les Turcs, chercha un refuge dans les montagnes de Montenegro. Le poëme raconte le mariage du fils de

cet Ivan, ainsi que la querelle et la guerre qui s'ensuivirent.

Pour comprendre tous les détails de ce poëme, dont vous me permettrez de citer quelques extraits, il faudrait d'abord dire quelques mots sur les mœurs domestiques des populations de Montenegro. Ce poëme est originaire de cette contrée, et Montenegro ainsi que Raguse remplacèrent plus tard la Serbie dans la politique et dans la littérature slave.

Ce pays, si rapproché de l'Europe par sa position, est le moins connu de toutes les contrées. L'ignorance des étrangers sur ce qui concerne les Slaves est si grande, que M. de Pradt, qui fut membre du corps diplomatique, dit dans son ouvrage sur la Grèce et la Turquie que cette première contrée s'étendait jusqu'au Danube, oubliant ainsi qu'entre le Danube et la Grèce il y avait une population slave beaucoup plus nombreuse que tous les Grecs pris ensemble.

Un autre écrivain, qui a voyagé dans le Montenegro, un colonel français, M. Vialla, a publié, sous le titre : *Voyage pittoresque dans le Montenegro*, un ouvrage où il soutient que les Montenegrins parlent un dialecte grec; et, ce qu'il y a de plus étonnant, cet officier affirme que lui-même parle parfaitement ce dialecte.

Le pays de Montenegro est situé entre Raguse et la Bosnie, qui le sépare des provinces turques. C'est une contrée de montagnes; elle touche presque à la mer, et n'en est séparée que par une langue de pays, l'Albanie autrichienne. C'est un sol aride et monta

gneux. Les Montenegrins racontent que Dieu, créant le monde, ayant apporté des pierres dans un sac pour former des montagnes, parcourait la terre; le sac s'étant détaché lorsqu'il arriva à Montenegro, toutes les pierres y tombèrent. C'est ainsi qu'ils expliquent la configuration géologique de leur pays. On n'en connaît pas beaucoup l'étendue; aucun géographe n'y a pénétré. On croit cependant qu'il a plus de cinquante lieues carrées; on est encore moins d'accord touchant le nombre de ses habitants. Dans quelques statistiques, on lui donne seulement 50,000 âmes, tandis que les voyageurs l'élèvent jusqu'à 100,000. Montenegro compte 20,000 fusils, c'est-à-dire 20,000 guerriers. Ce petit pays a résisté aux Turcs, aux Autrichiens, et même dernièrement à la conquête des Français. Il a toujours maintenu son indépendance, grâce à la localité et à la valeur de ses habitants. Son histoire est d'un grand intérêt pour les Slaves; le tableau de son état social est la représentation la plus parfaite de la société slave. Ce pays offre l'image du règne absolu de la liberté; de la liberté et de l'égalité.

Les Montenegrins ne reconnaissent en général aucune supériorité sociale, ni de naissance, ni de richesse; ils n'acceptent même pas la supériorité hiérarchique; c'est une nation sans aucune espèce de gouvernement. Les quatre districts sont habités par vingt-quatre tribus ou familles; dans chaque famille il y a un chef héréditaire, mais qui n'exerce aucune influence gouvernementale. Il y existe aussi un porte-drapeau héréditaire, dont le devoir est d'aller à la

e avec un grand drapeau, ce qui lui donne une e de considération ; il n'a d'ailleurs aucune au- militaire. La dynastie qui régnait autrefois sur ys, dynastie serbienne, s'étant éteinte, le per- ge le plus remarquable du pays, l'évêque, suc- u prince ; jusqu'à présent il est regardé comme f du pays, quoique son autorité politique y soit L'évêque appelle le peuple à la guerre lorsque rcs s'approchent du pays. Quelquefois il préside seil ; son autorité se borne à diriger seulement le . La religion même, l'organisation ecclésiasti- a été absorbée par le slavisme.

elquefois on trouve un prêtre comme maître erge, qui vend du vin et qui chante des poésies guzla. Ce prêtre ne diffère en rien ni dans ses s, ni dans ses habitudes, ni même dans son me, d'un paysan de Montenegro. Les Montene- sont armés de fusils, de sabres ; ils portent des taches, ont la tête rasée.

ns une société semblable ne reconnaissant au- autorité, il s'est créé des habitudes, des cou- s qui assurent cependant l'existence des citoyens. i les Montenegrins, la vengeance, comme loi, a onçue et développée d'une manière systémati- les légistes mêmes pourraient étudier cette ma- à Montenegro. Si quelqu'un tue son voisin, la le du voisin, la tribu entière est obligée de le r, c'est-à-dire de tuer, non pas le meurtrier sairement, mais un homme de sa famille ou de bu ; et même, pour rendre une vengeance plus nte, on choisit l'homme le plus marquant de la

famille, afin de lui faire porter la peine du meurtre. La tête compte pour tête. La famille entière ou la tribu est obligée de prêter main-forte à cette vengeance. Quelquefois, cependant, si la famille est trop puissante qu'il soit impossible d'en tirer vengeance, on cherche à s'accorder. On paie la tête. Le prix en est fixé ordinairement à cent ducats. Pour le vol, comme il n'y a pas de police, quelques habitants mieux avisés, plus adroits, font la police en amateurs. Ils cherchent les voleurs, ils les dénoncent pour un certain paiement. On oblige le voleur à restituer l'objet volé ou bien on se venge par des coups de fusils; l'histoire des vengeances sanglantes recommence alors. Cependant le vol est très rare dans ce pays.

Le dernier Wladica (l'évêque) de Montenegro a été appelé à Saint-Pétersbourg ; l'empereur de Russie lui accorda une pension. Ce Wladica chercha à son tour à organiser un gouvernement quelconque, en distribuant l'argent qu'il recevait de Russie.

Ce petit pays jouait, au XVII[e] siècle, un rôle actif dans les guerres d'Autriche et de Russie contre les Turcs. L'Autriche le souleva plus d'une fois contre ces derniers ; mais toujours, en concluant la paix avec la Porte-Ottomane, elle abandonnait les Montenegrins, sans stipuler aucun article en leur faveur.

La Russie suivait la même politique; chaque fois qu'elle attaquait la Turquie, elle envoyait des émissaires à Montenegro afin de lier ses intérêts à ceux de ses habitants. Mais bientôt elle se hâtait de les abandonner. Les Montenegrins étaient alors exposés à toutes les vengeances des Turcs. Dernièrement en-

core, en 1834, une grande armée turque pénétra à Montenegro sans parvenir cependant à se maintenir dans ses montagnes.

Le dernier Wladica établi sous l'influence des Russes, chercha à donner une constitution, à fonder un sénat, de la gendarmerie, des tribunaux. Son prédécesseur est considéré comme un homme célèbre, comme un saint chez les Slaves. Il est mort en l'an 1830, quelques mois après la révolution de juillet. Il était connu en Europe, plusieurs monarques traitèrent avec lui. C'était un homme de très grande honnêteté, très aimé de ses compatriotes et très influent. Les détails sur les derniers moments de ce souverain sont très intéressants, ils présentent un tableau fidèle des mœurs du peuple. Le Wladica, en l'an 1830, se sentant très faible, appela les chefs du peuple auprès de lui; comme il faisait très froid, il se fit porter dans sa cuisine, n'ayant pas de cheminée dans sa maison. Auprès du feu, entouré de ses chefs, il leur annonça que son heure dernière approchait et les conjura de rester toujours unis, de ne jamais laisser pénétrer les étrangers ni leur influence parmi eux, et de jurer de conserver en signe de deuil un armistice pour quelques mois. Les chefs jurèrent; alors l'évêque, s'étant réchauffé, se fit porter sur son lit et expira sans avoir souffert, sans avoir fait une maladie. Son corps repose dans une église; il est vénéré comme saint.

Son successeur, homme très adroit, celui qui introduisit le sénat et la gendarmerie dans le pays, n'eut pas cependant la même influence. Le sénat se réunit dans

une grande maison, dont une partie forme l'écurie. Chaque sénateur reçoit 200 francs et de la farine pour son pain. Il apporte avec lui son fusil, et après avoir jugé quelqu'un, il est obligé de prêter aussi main-forte à la justice. Mais tout le monde voulant être sénateur, cette place étant la seule rétribuée, l'évêque a été obligé de proclamer une loi d'après laquelle les Montenegrins devenaient sénateurs à tour de rôle. Jusqu'à présent, ces institutions judiciaires ne réussissent pas. Il est difficile de juger un coupable qui se réfugie au sein de sa famille, cette famille regardant comme de la dernière infamie l'acte de livrer le coupable. Tout fait croire que la réforme tombera d'elle-même; que le pays restera tel qu'il a existé dans ses mœurs primitives. Les réformes concernant l'administration civile sont de même impossibles à introduire. Lorsqu'il y a matière à procès, on choisit un juge; ce juge stipule d'abord le paiement qui lui sera dû pour son jugement; après quoi il s'oblige à faire exécuter l'arrêt. On choisit pour juge un homme fort, un bon tireur de fusil, et qui a beaucoup d'amis; c'est le moyen de faire respecter la justice. La position singulière de ce pays de montagnes, les mœurs de ce peuple, d'ailleurs bon, hospitalier, en ont jusqu'à présent assuré l'indépendance, sans pourtant qu'il puisse jamais prétendre à exercer aucune influence extérieure. Probablement, tous les peuples slaves continueraient à exister dans le même état s'ils étaient défendus par des montagnes comme Montenegro, ou par la jalousie de leurs voisins, les Vénitiens, les Autrichiens et les Turcs; ceux-ci défendent

l'indépendance de Montenegro comme assurant leur frontière.

La poésie de Montenegro tout entière roule sur des événements domestiques, sur des guerres partielles contre les Turcs. Chaque tribu a le droit de faire la guerre, de conclure quelquefois la paix sans demander des conseils à personne.

La poésie décrit aussi les cérémonies de la vie domestique, c'est-à-dire les fêtes et surtout les noces. Celle-ci est la cérémonie la plus importante de la vie des Serbiens, celle qui est le plus souvent décrite dans toutes les chansons, dont nous lirons plus tard quelques extraits. La femme, chez les Serbiens, ne jouit d'aucune espèce d'indépendance. Elle est obligée de travailler non seulement dans la maison, mais encore dans les champs, l'homme s'occupant plus particulièrement des choses de la guerre. Les jeunes gens qui se marient ne choisissent pas leurs épouses; ce soin appartient au chef de la famille. Il arrange le mariage quelquefois une vingtaine d'années avant sa célébration. Dès que le mariage est conclu, le nouveau marié est obligé d'appeler tous ses amis, tous ses parents, pour en former un cortége splendide, afin d'en imposer à la population. Le souvenir de ces mariages se conserve des siècles, et on les chante comme des événements extraordinaires. Le parent le plus proche conduit la fiancée. Elle lui est confiée comme un dépôt sacré, il doit la remettre à son mari. Il y a encore d'autres personnes officielles employées dans cette cérémonie; elles portent des titres et des costumes différents. Il

y a entre autres un bouffon de noce, dont le devoir es de chanter des parodies et de jouer des farces. Enfi les noces ressemblent à une cérémonie militaire ; tou les hommes sont armés. Les Montenegrins, soit lors qu'ils travaillent, soit même lorsqu'ils restent à l maison, ne quittent jamais leur fusil ni leur sabre.

Telles sont les mœurs de Montenegro.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

lques détails sur les mœurs domestiques slaves. — Véritable caacière de l'épopée. — Nature des relations des Slaves avec les pays rientaux et occidentaux. — Ce que Venise était pour les Serbiens. - Ivan Zernoyewitsch. — Poëme du mariage du fils d'Ivan.

—

Vendredi, 5 mars 1841.

MESSIEURS,

l me reste, pour vous faire mieux connaître les urs slaves, de vous lire un morceau du poëme que du *Mariage du fils d'Ivan.* Nous y trouverons traits principaux du caractère slave relevés par les nements qui y sont si bien racontés. Une remarque je dois faire ici, et qui n'est pas sans importance, que toutes les épopées dignes véritablement de nom contiennent des détails précieux sur la vie ne des peuples qu'elles célèbrent : l'épopée

homérique, par exemple. Dans les œuvres des véritables poëtes épiques, rien n'est imaginaire, rien n'est arbitraire. Le merveilleux même que nous y voyons n'est qu'une décomposition, quelquefois une parodie de l'antique tradition religieuse; ce n'est pas une invention du poëte. Le sujet est tiré de l'histoire, la disposition du poëme réside dans le sujet. On n'a qu'à se rappelèr l'Iliade : ce contraste entre une ville assiégée qui défend son indépendance et un camp ennemi appuyé sur une flotte; deux gouvernements différents, deux buts, deux actions différentes. Tout cela est de l'histoire; le poëte n'a fait que peindre la réalité.

Dans l'épopée du mariage du fils d'Ivan, tel est aussi le mérite principal de la composition, image fidèle de la position de la Serbie et du caractère guerrier de ses habitants.

Nous avons déjà examiné les rapports politiques de ces peuples avec l'Orient et l'Occident. La poésie conçoit autrement ces rapports : la Grèce n'existe pas pour les poëtes serbiens; ils ne connaissent que l'empereur, qu'ils représentent toujours comme un personnage grave, sage. Il n'est pas question pour eux des guerriers grecs, mais seulement de la religion grecque; la Grèce, comme église, entre souvent en scène. Le mont Athos, cette montagne enclavée dans le pays turc, est un lieu sacré; c'est une espèce de Delphes, de Lesbos slave. Cette montagne, comme on sait, est couverte de monastères; elle est habitée exclusivement par une population de moines; on y en compte six mille. Les chefs serbiens élèvent à leurs

frais des églises sur cette montagne sacrée dont ils sont regardés comme les suzerains, comme protecteurs. Les empereurs russes succédèrent aux chefs serbiens en cette qualité, et ils ont étendu leur protection religieuse sur tout le pays qui dépend de l'Église orientale.

Les anciens rois serbiens, dans le malheur, se faisaient souvent moines et se retiraient dans cette contrée mystérieuse. Le célèbre Siméon est enterré dans une de ces églises; mais on n'a pas voulu lui élever un monument de peur qu'il ne fût profané par les Turcs. Le pays des Latins est au contraire regardé par les Serbiens comme une contrée fertile en aventures romanesques: c'est un pays de chevalerie.

Les Slaves, dès le moyen âge, ont ressenti l'influence de l'Occident; ils furent aussi agités par l'esprit de croisade. Leur pays se trouvait sur le chemin des croisés. La première croisade est passée par la Serbie; plusieurs chefs allemands dirigeaient des Slaves allant combattre les Turcs. Les croisés n'eurent qu'à se louer de la réception que leur faisaient les Slaves, à part quelques combats partiels que leurs troupes indisciplinées eurent à soutenir contre les montagnards serbiens.

Mais à l'époque où nous sommes arrivés, déjà les croisés n'apparaissent plus dans ces contrées, et les idées des Serbiens sont changées complétement. Jusque là, l'Occident était représenté par l'empereur et par les chevaliers francs; maintenant on ne les connaît plus. Venise a remplacé, pour les Slaves, l'empereur et les chevaliers; cette ville leur repré-

sentait, en Occident, les richesses et les arts : c'était un pays d'héroïsme dont le doge était le souverain. Ses fils, ses oncles, sa famille entière c'étaient des puissances et des magnificences. Le doge était toujours immensément riche; il commandait les flottes; il avait sous ses ordres des troupes payées, souvent des troupes slaves. En un mot, Venise résumait alors pour les Slaves toute la puissance et toutes les richesses de l'Occident.

Dans le poëme dont nous allons prendre connaissance, Ivan Zernoyewitsch, grand chef indépendant (sa capitale est dans le fort de Schablak, situé sur le lac Scutari), entreprend une expédition à Venise, il y va chercher une fiancée pour son fils.

« Ivan Zernoyéwitsch se lève, et il s'en va, à travers la mer bleue, en emportant d'immenses richesses; il va demander une belle fille pour la fiancer à Maxime, son fils chéri, la fille du doge de Venise. Ivan la demande, le doge la refuse; mais Ivan ne se laisse pas rebuter, il la demande pendant trois années, en faisant des dépenses énormes. Enfin les Latins lui accordent sa demande : les bagues sont échangées. »

Vient ensuite le récit des cérémonies qui eurent lieu pour le départ du prince slave. Mais, au moment du départ, Ivan a failli. Il est sage, et cependant, rempli de joie et d'orgueil, il prononce des paroles insensées.

« — Ami, doge de Venise, dit-il, attends-moi ici, je vais revenir avec une belle escorte, tu peux compter sur mille hommes d'escorte; je n'en amènerai

pas moins de mille, et si je veux, j'en amènerai davantage ; et quand, après avoir traversé la mer, je débarquerai sur cette plage, envoie mille Latins à ma rencontre, et de mes mille Serbiens et de tes mille Latins, le plus beau et le plus magnifique sera Maxime, mon enfant, ton beau fils chéri. —

» Et le doge entendit ces paroles, et les deux princes ses fils, et les cent seigneurs latins l'entendirent aussi. Le prince vénitien, tout heureux, ouvrit ses bras à Ivan, et il le baisa au visage.

» — Merci pour de telles paroles ; si j'ai le bonheur d'avoir un beau fils, beau entre mille, il me sera précieux comme mon œil, je l'aimerai comme mon propre enfant. Mais s'il n'en est pas ainsi, tu peux toujours venir ; mais ton départ d'ici ne serait peut-être pas sans quelques désagréments. — »

Il est assez remarquable que dans cette poésie populaire le doge s'exprime avec tant de retenue. Il menace, mais en diplomate, par une phrase obscure ; il dit que si le prince ne tient pas sa parole, il pourra avoir quelques désagréments. Tous les critiques qui examinèrent ce poëme sont d'accord pour y trouver un singulier caractère de calme, de retenue et de sagesse, même là où le personnage parle avec passion. Les paroles sont quelquefois dures ; mais il y a un certain ordre, une certaine logique dans chaque discours.

Au contraire, dans la poésie moderne, la passion domine ; même quand elle s'exprime avec calme, on peut apercevoir, malgré la froideur des phrases, un désordre intérieur dans les idées. Ce caractère de gravité, de calme, propre à la poésie slave, vient

aussi du caractère du peuple. Le voyageur observe que les Serbiens, et surtout les montagnards indépendants, dans leurs conseils, conservent cette impassibilité, cette gravité qui distingue les héros sauvages de Cooper. Les orateurs ont beau en appeler aux passions de l'auditoire, ils défient quelquefois leurs adversaires à prouver le contraire de leurs assertions; ils leur disent même des injures; mais personne ne les interrompt. Quelquefois seulement, d'après la masse de fumée que les auditeurs lancent en fumant leur pipe, on peut juger de leurs sentiments pour l'orateur; mais ils écoutent toujours jusqu'à la fin. Chaque membre de ces conseils, obligé de se défendre lui-même, est toujours armé, et, examinant soigneusement ses collègues, il se tient sans cesse sur ses gardes.

Ivan, ayant obtenu la promesse du doge, retourne en Serbie. Son fils Maxime accourt au-devant de lui, apportant une chaise d'argent pour que son père puisse se reposer et ôter ses bottines. Ivan, à peine assis, cherche des yeux son fils; il l'aperçoit, et reste stupéfait en le contemplant en silence.

« Quelle douleur! Pendant que le père était absent, une terrible maladie (la petite vérole) éclata à Schablak. Maxime, le beau Maxime, devint si noir et si défiguré qu'il n'y a pas d'homme aussi hideux que lui. Ivan se rappelle les paroles orgueilleuses dont il s'est servi en prenant congé du doge. Son âme est frappée de découragement profond; son front se couvre de rides; ses noires moustaches s'abaissent et tombèrent sur ses épaules. Il ne dit pas un mot à personne

et fixe ses regards à terre. La dame, voyant son seigneur ainsi affligé, embrassa ses mains et ses genoux :

» — Seigneur, mon époux, dites, pourquoi me regardez-vous d'un air aussi sombre? Le doge vous a-t-il refusé sa fille, ou bien regrettez-vous vos trésors? — »

Alors Ivan leur explique longuement l'affaire; il avoue avoir fait des promesses orgueilleuses; il ne sait plus comment se tirer d'embarras. Il prévoit la colère du doge et se rappelle sa menace; il craint qu'il n'y ait quelque querelle entre les Serbiens et les Vénitiens.

Sa femme, ayant entendu tout cela, lui dit :

« — Ne vois-tu pas, ô seigneur, que c'est une juste punition du ciel pour ton orgueil? Orgueilleux, tu es allé te chercher une bru au-delà des mers, à quarante jours de marche, toi, seigneur de Dolcigno, d'Antivari et de sept montagnes et de sept tribus. —

» Quand Zernoyewitsch entendit ces paroles, il tressaillit comme une flamme vive :

» — Non, jamais je n'y ai été; je n'ai pas demandé de fille à fiancer! Quiconque me vient parler de ce voyage ou me féliciter, je lui arrache un œil du front! —

» Une année s'est écoulée, et cette année, en grossissant, s'est doublée, triplée et devint un espace de neuf ans. Mais dans la neuvième année Ivan reçoit une lettre de son nouveau parent, nouveau parent devenu déjà ancien, car enfin neuf ans c'est du temps. Le doge lui reproche de n'avoir pas tenu parole; il le somme d'envoyer le fiancé ou de le délier

de son engagement. Ivan examine la lettre; il se désole; il n'avait dans ce moment auprès lui aucun sage, aucun homme de conseil à qui il pût confier sa peine; il regarde tristement sa femme :

» Sa femme lui dit: — Seigneur et maître Zernoyéwitsch, une femme a-t-elle jamais donné de bons conseils? est-elle capable d'en donner? Nous avons une chevelure longue, mais un esprit court. Cependant, si tu le demandes, je m'expliquerai. C'est un grand péché aux yeux de Dieu, une honte et un parjure, d'empêcher le bonheur de cette fille latine, et de la condamner ainsi à une réclusion éternelle. Sans doute Maxime est cruellement défiguré par la maladie, mais les Vénitiens sont de braves gens, et puis ils sont déjà tes parents, ne crains pas leurs reproches; et j'ajouterai encore ceci : Chacun craint la mort et l'esclavage. Si tu prévois quelques désagréments dans les pays d'outre-mer, n'oublie donc pas que tu as ici une bourse remplie d'or, tes caves bien fournies de vins et tes magasins pleins de froments. Il y aura de quoi payer les hôtes des noces. Tu voulais en réunir un millier, prends en deux mille, choisis les meilleurs guerriers et les meilleurs chevaux. Et les Latins, en te voyant ainsi escorté, n'oseront pas te chercher querelle, même si notre fils était aveugle. — »

Ivan pousse un long cri de joie, en entendant ce sage conseil de sa femme. Il se hâte d'écrire au doge de Venise pour lui annoncer sa prochaine arrivée, puis il appelle ses scribes, et leur dicte ses instructions détaillées pour tous les chefs qui sont sous ses ordres Il leur explique la manière dont ils doivent

armer et équiper leurs gens, pour qu'ils puissent paraître avec éclat à Venise. Il écrit ensuite à Milosch, le chef d'une tribu voisine, et à Jean, capitan ou chef Montenegrin, son neveu ; il nomme ce chef le conducteur des noces; et lui en fait une description très longue. Après tous ces détails le poëte s'écrie :

« Ah ! si vous pouviez voir de vos yeux, si vous pouviez entendre de vos oreilles comment, les lettres s'étant répandues, les chefs serbes depuis la mer jusqu'à Lim se réunissaient et s'armaient, les chefs et les nobles invités à la noce, et tous les guerriers célèbres. A ce spectacle, les vieillards, les paysans, abandonnent leurs charrues avec l'attelage et courent en suivant le cortége vers la plaine de Schablak. Les pâtres désertent leurs troupeaux. A peine est-il dans le pays un pâtre pour dix troupeaux. Les populations entières émigrent vers Schablak, pour assister aux noces de leur seigneur. Un camp immense entoure les tentes des chefs. Ils restèrent ainsi toute la journée. »

Le XVIIIe siècle était si exclusif qu'il s'est trouvé des poëtes qui ont tourné en ridicule le chant de l'*Iliade* où l'on décrit la puissance de Priam et les richesses des Troyens. Voltaire surtout s'est moqué de leurs richesses. Sans doute, si on les compare aux capitaux des banquiers modernes, elles paraîtront peu de chose. Mais ce n'est pas sous ce point de vue étroit qu'il faut considérer la poésie; on doit se reporter, par la pensée, sur le lieu de la scène. Ce n'est pas la quantité de capitaux, ce n'est pas la

force qu'on estime, ce sont les sentiments. Cette force existe dans les sentiments d'admiration, de grandeur qu'elle inspirait jadis, que le poëte a conservés et représentés dans ses ouvrages, et que nous ressentons encore en les lisant.

Lorsqu'Ivan aperçut sa suite dans toute sa grandeur et tout son éclat, il en ressentit autant de fierté que pourrait en avoir le plus puissant monarque de l'Europe à la vue de son armée. Le poëme continue ainsi :

« La nuit vint. Et voici qu'un chef serbe se lève avant le soleil, le chef qui s'appelle Jean, le capitan de Montenegrins, le conducteur de la noce.

» Il quitte le camp et se dirige vers la forteresse. Il parcourt les campagnes seul, suivi de loin de deux guerriers silencieux. Jean ne leur dit rien, il fronce le sourcil, son front se ride, ses moustaches retombent sur ses épaules. Il se promène tristement, il regarde les canons ; il jette un coup d'œil sur son domaine de Montenegro ; il parcourt des yeux les États du sultan, et s'arrête à examiner le camp étendu autour de la forteresse. Ivan l'aperçoit de loin, le salue et lui demande avec inquiétude pourquoi il est venu seul de si grand matin et d'où lui viennent ses sombres regards. »

Le capitan le prie d'abord d'abandonner son projet; il lui fait observer que les Turcs peuvent profiter de son départ pour tomber sur la Serbie; mais le vieillard ne voulant pas céder à ces considérations, le capitan ajoute :

« — Je pressens des malheurs et des désastres, ô

mon digne oncle! je te conterai les causes de mon inquiétude. Hier au soir je vais me coucher, mes deux serviteurs accourent et me couvrent de mon manteau de fourrure et m'enveloppent soigneusement la tête. A peine ai-je eu fermé les yeux, qu'un rêve vient m'assaillir, un rêve hideux que je vais te conter. J'ai rêvé que je regardais le ciel; tout à coup, des nuages noirs s'assemblent vers Schablak et tournent suspendus au-dessus de la forteresse. Le tonnerre gronde et la foudre tombe sur le beau palais de Schablak, le siége de la seigneurie. La flamme embrase les murs et les dévore jusqu'aux fondements. Enfin, le blanc pavillon qui s'élève au milieu de la tour s'écroule sur les épaules de ton fils Maxime, et cependant il reste sain et sauf avec les murailles sur ses épaules. O mon digne oncle Ivan Zernoyéwitsch, je n'ose pas expliquer ce rêve, mais je comprends ce rêve et ce signe. Ta noce te sera fatale, et, certes, je mourrai ou je serai grièvement blessé. O mon oncle, Dieu te jugera s'il m'arrive quelque malheur; soit que l'on me tue ou que l'on me blesse, tu auras à t'en repentir, car tu connais les terribles Montenegrins que je commande; tous les cinq cents sont du même clan, tous me suivent comme un seul homme; si je crie : malheur! ils répondront tous : malheur! Si on me tue, ils se feront tous tuer. — »

Ivan répond qu'il lui est impossible d'abandonner l'entreprise, qu'il deviendrait la risée publique s'il en avait seulement la pensée, et que, dût-il y périr, il ira à Venise. Il est impossible, ajoute-t-il, de lais-

ser une pauvre fille toujours enfermée chez ses parents en attendant son fiancé; il termine ainsi :

« — O mon neveu capitan, tu as eu un mauvais rêve; Dieu seul sait ce qu'il t'annonce; mais si tu fais de mauvais rêves, pourquoi venir les raconter au moment où tous nos amis sont prêts à se mettre en marche? Sache, ô mon neveu, qu'un rêve est un mensonge, et Dieu est la vérité. Élève la voix du haut de ce fort, et commande aux artilleurs de charger mes trente canons; appelle le vieux Niedielko, dont la barbe blanche descend jusqu'à sa ceinture, qui seul sait manier mes deux fameux canons, le *Zelenko* et le *Kernio*. — »

Canons célèbres dans les poésies slaves! Jusqu'à présent les canons sont regardés par les peuples slaves comme des machines étonnantes auxquelles ils supposent des effets merveilleux. Le peuple russe ne manque pas, encore aujourd'hui, de visiter un canon monstre qui est exposé auprès de l'arsenal de Moskou; on raconte les ravages qu'il a faits sur les armées françaises, bien qu'il n'ait jamais été employé.

Ivan peint ici ses canons comme étant d'une grandeur si immense et d'un calibre si puissant, qu'on entendait leur décharge à Venise lorsqu'on les tirait dans l'Albanie (la forteresse de Schablak était sur le territoire albanais).

« — Des canons tels qu'il n'y en a pas de semblables dans le pays ni dans les sept royaumes de la chrétienté, ni dans les États du sultan. Appelle donc Niedielko, qu'il charge ces canons, qu'il les

remplisse de poudre et de plomb et qu'il les dirige vers les nuages pour faire trembler le ciel. Mais d'abord envoie vers nos amis, qu'ils s'arment de courage, qu'ils éloignent leurs chevaux des bords de la rivière, car les chevaux, à ce bruit formidable, peuvent bien devenir furieux et se précipiter dans la rivière, et nos amis qui n'y auraient pas été préparés pourraient avoir la fièvre. — »

Le capitan exécute ses ordres. Il élève sa voix de stentor qui est entendue dans tout le camp, puis il fait tirer ces puissants canons et l'escorte se met en marche. Suit une très belle description de cette marche. On essaie des chevaux, on lance des djerits, on s'amuse à des jeux de guerre de toute espèce. On arrive enfin à Venise; mais, avant d'entrer dans la ville:

« Ivan est au milieu de tous. Monté sur la Grue, son cheval de bataille, il a deux faucons gris à ses côtés, l'un est son fils et l'autre est Milosch. »

Il consulte les chefs et propose à Milosch, qui est le plus beau de sa troupe, de le présenter comme son fils, parce qu'il craint de montrer ce fils hideux, après avoir tant parlé de sa beauté. Les chefs, quoique indignés de cette proposition, n'osent cependant rien dire, craignant d'offenser le prince Maxime, dont on connaît la nature violente, et qui descend, comme ils le disent, d'une race sanguinaire, par les femmes. Cependant Milosch n'hésite pas à accepter cette proposition.

« — Pourquoi, répond-il, Ivan, chef des Serbes, rassembler le conseil et convoquer tes frères? Avance

vers moi ta main droite; jure, qu'en écartant pour le moment ton fils tu ne lui fais pas une offense mortelle, jure-le; de mon côté, je te promets sous serment de t'amener la fiancée sans obstacles et sans querelles; mais je ne veux pas le faire pour rien : que les présents que l'on doit au fiancé m'appartiennent sans partage. — »

C'est là un trait du caractère de la poésie héroïque. On sait que dans Homère la querelle commence entre Agamemnon et Achille pour le partage du butin. Le chef serbien rit de la proposition de Milosch et lui dit qu'il a une tour remplie d'or; que non seulement il lui donnera tous les cadeaux qu'il va recevoir, mais qu'il y ajoutera encore trois bottes pleines de ducats. (C'est la mesure ordinaire chez les Slaves.)

Le traité est conclu; ils arrivent à Venise. Le doge les reçoit avec magnificence. Il est enchanté de la beauté de Milosch qui joue le rôle du fils, et il lui apporte des cadeaux. D'abord le fils du doge lui offre un cheval qui se courbe sous le poids de l'or et de l'argent dont il est couvert. On lui donne ensuite une épée d'or avec laquelle, dit le poëte, on achèterait une ville entière. Le frère du doge qui avait élevé la jeune fille et l'avait adoptée, arrive en pleurant; il porte sous son bras un tout petit paquet qu'il déroule. On voit avec étonnement en un grand manteau qui couvre le prince de la tête aux pieds. La doublure valait 30 bourses d'or; quant à l'étoffe, personne n'a pu en connaître le prix.

Mais le cadeau le plus précieux, c'était une blouse. On ne l'avait pas filée ni travaillée au métier; elle

avait été faite à la main par la fille du doge, elle était tissue de l'or le plus fin ; au col de cette blouse était enlacé un serpent d'or qui paraissait se mouvoir et prêt à mordre ceux qui le regardaient.

Son œil était formé d'un diamant si prodigieux et si éclatant, que les nouveaux mariés, en entrant dans leur chambre, pourraient se passer de flambeau.

Milosch accepte ce don qui doit lui appartenir ; et, après avoir donné et accepté des fêtes, on repart pour Schablak. Chemin faisant, Milosch, dans un accès de galanterie, s'approche de la fiancée et lui adresse quelques paroles. La fiancée, qui, d'après les habitudes du pays, n'a point encore vu son promis, l'ayant alors aperçu, étonnée de sa beauté, range de côté son voile et tend la main vers Milosch. Ivan, scandalisé de ce geste, accourt, menace, et avoue la vérité en disant à la fille du doge que Milosch n'est pas son fiancé.—« C'est, lui dit-il, ce jeune homme qui est à la tête des troupes qui vous est destiné. » — Mais la fille du doge, qui n'avait pas la résignation, l'humilité des femmes serbiennes, s'arrête, au grand étonnement du vieillard, et, lui parlant d'une voix ferme et décidée, elle lui adresse de violents reproches.

« — Pourquoi, ô beau-père, as-tu détruit le bonheur de ton fils en le sacrifiant à Milosch? Que Dieu vous juge. S'il est défiguré, je suis assez sage pour savoir que le même malheur peut arriver à tout le monde. Si sa figure est noire, son regard est vif, et sa maladie n'a pas noirci son cœur. Je l'ai attendu neuf ans, et je pourrois l'attendre encore avec patience

comme il sied, à une fille honnête; or personne n'a rien à me reprocher. Je te supplie maintenant, rends à ton fils le trésor qui lui appartient; autrement je reste ici, dussé-je être hachée en morceaux. » —

Ivan, étonné de ses reproches, fait appeler Milosch, et le conjure d'apaiser cette femme fière, en lui restituant les présents. Il appelle aussi les autres chefs; mais ceux-ci n'osent pas se mêler de cette affaire, le traité ayant été conclu. Milosch, touché de l'embarras du vieillard, lui répond qu'il peut reprendre ses cadeaux.

« — Cependant, ajoute-t-il, ne m'as-tu pas abandonné ces cadeaux? Eh bien! écoute. Si tu n'aimes pas à tenir ta parole, je cède; mais par respect pour un ancien ami, reçois de moi et la fille et le cheval avec tout l'or et l'argent qu'il porte; prends même ce faucon gris, et détache si tu veux ce sabre déjà suspendu à mes côtés; je te rends tout cela! Mais, entends bien, j'excepte trois objets : ce manteau rond et long, la plume qui flotte à mon chapeau et la merveilleuse chemise. Par Dieu et sa sainte église, je ne céderai un seul de ces objets. — »

Tout le monde croit qu'on arrangera enfin cette malheureuse affaire; mais la fille des Latins, n'entendant rien, appelle Maxime à haute voix, et lui adresse ces paroles sinistres :

« — Maxime, fils unique de ta mère, puisse-t-elle ne te revoir jamais, ne t'embrasser jamais de ton vivant; puisses-tu n'avoir pour ton cercueil d'autre bois que celui de lances rompues, d'autre pierre sépulcrale que ton bouclier; que ton âme apparaisse

devant le tribunal de Dieu aussi noire et aussi hideuse que l'est aujourd'hui ton visage, si tu ne combats à l'instant Milosch. Pourquoi mes trésors seraient-ils dans les mains des autres? S'ils sont la proie de Milosch, que lui-même soit la proie du malheur. Ce que je regrette surtout, c'est une chemise en or : je l'ai tissée moi-même, travaillée jour et nuit avec mes trois compagnes pendant trois années entières, et j'ai failli perdre mes beaux yeux en travaillant ce bel ouvrage. Je voulais revêtir mon mari de ce tissu d'or, et tu le laisserais entre les mains d'un étranger ! Or, Maxime, mon fiancé, écoute bien, redemande ces trésors, et si tu ne l'oses pas, je jure, par le nom de Dieu, que je reste ici et on ne me fera pas faire un pas. Ou bien je n'ai qu'à lancer mon cheval vers le rivage, j'arracherai une lance, je l'enfoncerai dans ma poitrine, j'écrirai avec mon sang une lettre à mon père et je la remettrai à ce fidèle faucon, et mon père viendra avec une armée renverser ce blanc Schablak et venger mon affront. — »

Maxime, ayant entendu cette apostrophe, ne répond rien ; mais il donne un grand coup de fouet à son cheval. Son fouet entoure l'animal d'un nœud triple et lui déchire la peau jusqu'au sang. Le cheval bondit à la hauteur de trois lances, et Milosch, étonné de cette manœuvre, dit, en souriant, que Maxime finira probablement par tomber. Mais Maxime, au même instant, se retourne, frappe Milosch au front entre les deux yeux, il le tue, lui coupe la tête et l'emporte pour le montrer à Schablak.

Alors les Serbiens, attachés au chef qui vient

de périr, font une décharge générale contre les gens de Maxime, et l'on commence, dit le poëte, à se faire des cadeaux en plomb et en fer. Le combat est merveilleusement décrit; c'est une espèce de lutte gigantesque qui ressemble au fameux combât entre les Lapithes et les Centaures, dont la scène se passe dans le même pays. Enfin le sang monte jusqu'aux genoux des chevaux, et les combattants disparaissent dans des tourbillons de poussière.

Un vieillard parcourt le champ de bataille, cherchant à reconnaître son fils parmi les combattants; il passe auprès du capitan Jean, criblé de coups, le même qui avait fait entendre de sinistres pressentiments avant l'expédition. Le capitan l'arrête: — « D'où vient, lui dit-il, cet orgueil de passer ainsi auprès de son ami sans le reconnaître? — » Le vieillard s'approche de lui et, après lui avoir demandé s'il y a moyen de le sauver, il lui parle de son fils et lui demande s'il l'a vu quelque part. Le capitan répond que Maxime a couru dans la direction de Schablak. Aussitôt le vieillard suit le même chemin. Il trouve son fils assis devant la porte de la forteresse, écrivant une lettre qu'il expédie au doge.

« — Doge de Venise, écrit-il, c'en est fait de mon bonheur, de ma domination, de ma seigneurie; je te laisse ici ta fille qui n'est pas mariée, et je cours chez les Turcs. Je me ferai Musulman et je poursuivrai à tout jamais les Serbiens et tous les Chrétiens. — »

Le frère de Milosch, ayant entendu ces paroles, comprend alors le projet de ce transfuge. — « Maintenant, se dit-il, nous aurons en lui un ennemi acharné. » —

Pour sauver mon pays il faut que je me dévoue. » — Il va chez les Turcs, se fait Musulman afin de contrecarrer les projets de Maxime ; est reçu par le sultan et lutte à sa cour contre son ennemi acharné. Pendant neuf ans il sert le sultan, qui lui accorde en récompense un pachalik, en même temps qu'il en donne un autre à son rival Maxime. Comme ils se combattirent toute leur vie, l'un en attaquant les Chrétiens, l'autre en les défendant, la poésie fixe là l'origine de cette haine qui existe encore entre les Serbiens chrétiens et les Serbiens musulmans.

VINGTIÈME LEÇON.

Le sentiment de la famille parmi les Slaves. — Le compagnon d'armes. Romans poétiques serbiens. — Contes serbiens.

Mardi, 9 mars 1841.

L'événement chanté dans le poëme du *Mariage du fils d'Ivan* est d'une grande importance historique pour le pays de Montenegro : les Slaves qui étaient du parti de l'apostat Maxime se firent Musulmans. Ils se révoltèrent contre les Chrétiens, et amenèrent les Turcs dans le pays. L'évêque, dans le siècle passé, prépara contre eux une espèce de Saint-Barthélemy. A un signal donné, les Montenegrins se jetèrent sur leurs compatriotes mahométans et les écrasèrent; ainsi disparut de Montenegro la population musulmane.

La collection des chansons de Montenegro n'est pas encore achevée. On ignore si ce massacre donna

naissance à quelque poésie épique. Mais on peut en douter parce que l'épopée, dès le xve siècle, commence, chez les Montenegrins et chez les Slaves du Danube, à se dissoudre en petits romans. Parmi les ressorts qui font mouvoir les personnages de ces romans, ce qui est particulier et caractéristique, c'est un amour profond de la famille. La famille est ce qu'il y a de plus sacré pour le Slave : c'est son monde.

Le poëte ne conçoit pas de plus grand malheur que celui d'être orphelin. Le père, que les Serbes appellent *baba*, en empruntant ce nom vénérable aux Turcs, est obéi et respecté par les enfants, et la vieillesse lui donne un caractère de sainteté. Chez les Turcs, ce respect est mêlé d'une espèce d'effroi, mais l'amour domine chez les peuples slaves où la polygamie n'a pas détruit les rapports de famille.

Après le père, et la mère, que l'on consulte aussi dans les circonstances les plus importantes, vient le frère.

Rien de plus touchant que l'amour fraternel chez ces peuples. Un frère cadet ayant appris que son aîné s'était fait brigand, quitte sa maison et va le chercher. Il est tué par ce frère, qui ne le reconnaît qu'au moment où il rend le dernier soupir : le jeune homme meurt consolé parce qu'il a vu la figure chérie de son frère, parce qu'il a entendu le son de la voix fraternelle ! On jure par le nom de son frère ; ce mot revient à chaque instant. Souvent dans la poésie slave les frères et les sœurs se plaignent de n'avoir personne par la tête de qui ils puissent jurer. La famille apparaît avec tout son cortége dans les

circonstances solennelles, c'est-à-dire dans les noces et les combats. On regarde encore comme appartenant à la famille, un personnage propre aux Slaves, celui du compagnon d'armes, sorte de parenté qui a existé de toute antiquité parmi les Slaves; quelle qu'en soit l'origine. L'institution du compagnonage d'armes était connue des Macédoniens, elle se conserva longtemps chez les Thébains.

Le christianisme consacra cet usage, qui subsiste encore dans toute sa vigueur chez les Serbes, les Bulgares, et même chez les Albanais. Les jeunes gens qui désirent conclure le traité de compagnonage, contracter cette parenté spirituelle, se rendent dans une église. L'Église orientale a, dans son rituel, une formule particulière pour bénir ce mariage moral. Ainsi les compagnons sont obligés de se défendre mutuellement. Tout est commun entre eux. Ils peuvent disposer mutuellement de leur fortune et de leur vie. Ne pas racheter un frère d'armes qui serait dans l'esclavage, ou ne pas le défendre lorsqu'il est attaqué, serait la plus grande infamie. Dans les noces, il conduit l'assemblée d'assistants; dans la guerre, s'il est plus jeune, il est l'écuyer de son frère, ou il est son commandant, s'il est plus âgé et plus expérimenté.

La monotonie des descriptions de noces, dans les romans slaves, est variée par la position des deux familles chrétienne et turque, ayant des mœurs et des religions différentes, ainsi que par la manière dont on élève les enfants chez les Turcs et chez les Slaves.

La jeune fille musulmane, invisible jusqu'au moment

du mariage, ne connaît pas son fiancé. Or il arrive qu'il se répand un bruit que, chez tel pacha, il existe une fille d'une beauté merveilleuse, que personne n'a vue, même le soleil, et auprès de laquelle, comme disent les poëtes, les rayons de l'astre du jour auraient de la difficulté à pénétrer. Alors, le guerrier slave tente des aventures pour obtenir cette précieuse beauté. Il s'engage ordinairement en qualité de janissaire chez le pacha. Il épie le moment de surprendre la fille; quelquefois il réussit à l'épouser. Souvent aussi il découvre quelque défaut physique ou moral dans cette beauté; d'où viennent toutes sortes d'aventures. Je vais vous lire un extrait d'un poëme de ce genre :

« L'aurore ne pensait pas encore à se lever et déjà s'ouvraient les portes de la forteresse. Une troupe de trente-quatre guerriers turcs en sortit. Leur chef, Moustay-bey pacha, allait chasser dans la montagne.

» Pendant trois jours les Turcs parcoururent le pays sans trouver du gibier. Il était temps de retourner. Les Turcs traversaient une forêt de sapins et se dirigeaient vers une source pour se désaltérer. Soudain, ils voient une lumière percer à travers les branches de sapins. Ils se dirigent de ce côté et ils trouvent, étendu sur la prairie, un guerrier tout couvert d'or et d'argent. Son bonnet était surmonté de neuf plumes d'autruche (une aile d'autruche enchâssée dans de l'or valait un millier de ducats). Un riche dolman pendait de ses épaules orné de trente boutons d'argent. Chaque bouton valait une livre

d'or. Ses pieds étaient chaussés de bottines jaunes; son cou était entouré d'une chaîne d'or d'où pendaient des franges telles que les filles nobles ont coutume d'en porter. Dans ce riche costume brillaient des pistolets couverts d'or, à côté un sabre avec une triple poignée ornée de trois grands diamants. On achèterait certainement trois villes turques pour un tel sabre. Sur sa poitrine s'allongeait un fusil dont le canon est garni de trente anneaux d'argent. Chaque anneau valait au moins dix ducats. Il y avait plus d'or que de clous dans son armure. »

Je cite seulement des parties de cette description qui est très longue et très minutieuse, dans le genre de celles du romancier écossais. Les Turcs, contents d'avoir aperçu une telle proie, se jettent sur le guerrier endormi. Le Slave, après une longue lutte, où il tue quelques Turcs, est enfin lié. On l'entraîne dans les champs, en présence du pacha turc qui lui dit :

« — Au nom de Dieu, inconnu, d'où viens-tu? comment t'appelles-tu? où allais-tu? où sont tes compagnons? — »

Le guerrier inconnu lui répondit :

« — A quoi bon demander cela? As-tu entendu parler d'une contrée latine appelée Kotari, et d'un guerrier appelé Stoyan? C'est moi. Je n'avais pas de compagnons; nous n'étions que deux, Dieu et moi. Si tu veux savoir où j'allais, je te dirai que j'allais tout droit vers la tour de ta forteresse avec le projet de séduire et d'enlever ta sœur; mais Dieu en a décidé autrement; la maudite boisson m'a trahi. » —

Il paraît que le guerrier était ivre. — « Allah, répondit Moustay-bey, tu as trouvé ton homme. Je veux te marier, mon épouseur. — » Ils l'entraînent, et on le condui , les mains attachées derrière le dos, en triomphe vers la forteresse. Les Turcs entourent le cortége, admirent la belle mine et la haute taille du guerrier. Mais personne ne l'admirait autant que la sœur du pacha, la belle Aïcouna, qui était sur la terrasse, alors occupée à broder sur un métier en corail avec des aiguilles en cristal.

Elle est tellement frappé à la vue de ce guerrier, qu'elle repousse du pied le métier qui se brise, et elle s'étonne comment on a pu faire prisonnier un homme aussi fort, aussi grand, sans l'avoir tué et même sans l'avoir blessé.

Cependant le pacha, ayant désarmé le prisonnier, porte sa riche armure dans son trésor; il fait jeter le prisonnier dans un puits profond de quatre cents pas, où le prisonnier avait de l'eau jusqu'aux genoux et des ossements de cadavre jusqu'à l'épaule.

Le pacha triomphant se rend dans un café pour boire avec ses compagnons et conter son aventure aux Turcs; mais la belle Aïcouna, en attendant, quitte la terrasse et descend vers le puits portant une cruche et une corde. Elle descend une cruche de vin au prisonnier et lui demande qui il est et comment il était tombé entre les mains des Turcs. Le prisonnier, ayant d'abord vidé la cruche de vin et appris que cette fille s'appelait Aïcouna, répondit : « — Que la foudre t'écrase, belle Aïcouna; c'est à cause de toi que je suis ici. » — Il lui raconte alors toutes les circonstances

de son voyage, et comment il a été saisi par les Turcs. Aïcouna lui fait observer qu'il n'a aucun moyen de se sauver à moins de se faire Turc :

« — Alors tu m'épouseras. Mon frère a deux tours remplies d'or, et comme il est plus âgé que moi, si Dieu le permet, il mourra le premier, et nous hériterons de ses trésors.

» — Ne dites pas de semblables absurdités, répond le guerrier. Je ne me ferais pas Turc, si même on me donnait les deux villes que possède ton frère. Je suis plus riche et plus brave que vos Turcs ; mais si Dieu le permet, demain avant la nuit, mes guerriers de Kotari viendront ici me chercher et attaquer la forteresse. — »

La jeune fille lui dit que ce serait trop tard, parce que le pacha tient précisément conseil en ce moment et discute de quelle manière il doit le tuer. Elle se retire éplorée; elle tombe et se roule par terre dans des angoisses inexprimables. Le pacha accourt, effrayé de l'état de sa sœur. Il demande la cause de sa maladie.

« — Ne me le demande pas, ô mon cher frère; j'ai un mal de tête affreux, le cœur me fait mal; vous voyez comme je tremble de la fièvre. O mon frère, je me meurs. Prenez place sur ce divan, que j'appuie ma tête sur votre poitrine, et que je rende mon dernier soupir sur votre sein, moi, pauvre pécheresse ! — »

Le pacha, touché des larmes de sa sœur, la caresse, et elle, tout en mourant, met la main dans sa poche, en tire la clef de la forteresse ; elle dé—

robe en même temps une autre clef de la chambre où étaient les trésors du pacha: enfin elle délivre le chef slave, ils s'enfuient ensemble. Cependant le roman ne finit pas encore. Le guerrier, dans son orgueil et dans son insouciance, veut se reposer à peine étant sorti de la prison; il s'étend sur la prairie et s'endort. La fille turque reste auprès de lui en tremblant. Tout d'un coup le chef endormi sent sur sa figure une rosée froide, c'étaient les larmes de la belle Turque qui n'osait pas le réveiller, mais qui pleurait en voyant les Turcs sortis de la forteresse pour le saisir. Stoyan réveillé, tue, comme de raison, tous les Turcs, il lie les mains au pacha et veut lui couper la tête, mais la belle le sauve en prononçant le nom sacré de frère.

Il y a une vingtaine de petits romans de ce genre dans la collection publiée par M. Karadzicz.

Le *Duel*, dont nous ne lirons pas la description, est un sujet épuisé dans les romans de chevalerie; je citerai quelques phrases comme tableau de mœurs. Vous verrez la manière dont se défient les Slaves et les Turcs.

Un pacha turc écrit une lettre pour défier un chef slave qui avait autrefois tué son frère.

Le Slave demande excuse, il offre même le prix du sang en disant que c'est par hasard que dans une rencontre malheureuse il a tué ce Turc; mais le pacha repousse les excuses.

« — Je ne te laisserais pas en repos, même si tu me donnais mille piastres. Si tu veux que je me réconcilie, viens chez moi, dans ma cour, embrasser les

yeux de mon chien lévrier; puis tu te prosterneras devant moi et tu baiseras les fers de mon cheval arabe, le pan de mon habit, puis encore tu viendras embrasser ma main. »

Cette punition était très connue dans le moyen âge. Les empereurs de la maison de Saxe et de la maison de Svabe condamnaient souvent leurs grands vassaux à porter ou à embrasser un chien.

Le chef slave ne peut accepter de pareilles conditions. Il prend son habit de soie et velours; il prend deux épées faites par la main du même armurier et se dirige vers la forteresse du pacha suivi de son frère d'armes. On fixe d'abord l'endroit où ils devaient combattre. Déjà le Turc l'attendait. Il avait placé une tente blanche, et il y était assis, buvant du vin. Son frère d'armes, Chaban-Aga le servait à table. Dès que le chef slave fut arrivé, il entra dans la tente, puis il s'assit par terre. Il dit alors : « —Quel que soit le résultat de notre combat, je vous salue, ô Pacha! au nom de Dieu. » — Il tire ensuite les deux épées, et les jette devant le Turc. « — Voyez ces deux armes, elles sont faites par la main du même armurier. Choisissez celle des deux qui vous plaira, prenez la meilleure, laissez-moi la moins bonne pour qu'on ne puisse pas dire que je vous ai trompé. — »

Cette manière même de choisir les armes tient aux habitudes slaves, où toute sorte de partage se fait de cette manière. On laisse toujours au frère cadet, ou à son ennemi, ou à celui qui vous cite en jugement, le droit de choisir entre les objets en litige.

Les poëmes dont nous avons lu les extraits ont quelquefois deux ou trois cents vers. Celui sur le mariage du fils d'Ivan, le plus long, en compte treize cents, je l'ai déjà dit. On est étonné de voir qu'un poëme de cette étendue ait pu être conservé dans la mémoire, et transmis de bouche en bouche pendant l'espace de trois cents ans. Lors des discussions sur les homérides, ceux qui combattaient le système de Vico et de Wolff demandaient si un barbare, du temps d'Homère, pouvait se rappeler un nombre aussi prodigieux de vers.

On concevrait cette facilité de mémoire pour des parties lyriques et passionnées d'un poëme ; alors, le poëte, en choisissant un thème, en se mettant à l'unisson avec l'original, a toute la latitude. Il peut broder le thème choisi et le varier à l'infini. Mais il y a dans l'épopée un canevas ; il y a des parties essentielles, pour ainsi dire matérielles, que l'imagination ne peut pas déplacer, qu'il lui est défendu de modifier : la description des localités, l'énumération des troupes, la généalogie, comment varier et orner un si grand nombre de noms propres? Cependant, c'est une partie très intéressante de chaque épopée.

Les poëtes artificiels n'ont jamais réussi dans cette partie. On lit l'énumération, ce qu'on appelle le catalogue dans le poëme du Tasse avec une certaine fatigue ; les descriptions de Walter-Scott deviennent quelquefois lourdes ; on n'est pas sûr de leur exactitude. L'historien, au contraire, consulte les poëmes homériques, ainsi que les poésies slaves

avec confiance pour tout ce qui regarde la généalogie et la géographie.

Pour expliquer ce phénomène de mémoire, il faudrait connaître l'histoire et examiner dans tous les détails l'état de ces peuples; l'exercice fait beaucoup, sans doute, il développe la mémoire, mais il n'explique pas encore suffisamment le prodige de la rapsodie. Les peuples slaves paraissent avoir un don particulier de mémoire, un amour du passé; on peut dire que leur imagination est logée dans le passé, qu'elle en a une intuition continuelle et instantanée, non seulement pour ce qui regarde les traditions poétiques, mais même dans ce qu'il y a de plus prosaïque et de plus froid. Dans les procès, par exemple, on consulte le passé, on s'adresse aux vieillards comme aux archives de la population. Un voyageur allemand, qui dernièrement publia, à Stutgardt, quelques notices très intéressantes sur le peuple slave, cite plusieurs anecdotes sur cette prodigieuse facilité de se rappeler le passé. Entre autres il assistait à un singulier procès : il arriva il y a cent ans qu'une jeune fille slave, de tribu puissante, alla voir un village appartenant à une autre tribu; elle rencontra un Vénitien qui lui adressa quelques propos légers. Les gens du village négligèrent de venger cette insulte. La tribu fit ce qu'on peut appeler un procès à ce village : elle commença les hostilités; enfin on réunit dernièrement un conseil pour arranger l'affaire. Les gens du village niaient le fait; on consulta les vieillards : le plus âgé prétendait avoir entendu parler dans son enfance de cette

histoire de la jeune fille. La tribu gagna son procès. Ainsi, un événement qui eut lieu dans le siècle passé était, il y a quelques années, le sujet d'un procès entre les deux villages. On en a décidé sur un simple témoignage d'un vieillard.

Ivan, dont nous avons lu l'histoire, est un personnage si connu et si plein d'actualité qu'on en parle comme s'il avait existé hier. Les étrangers, trompés, croient qu'on leur parle d'un contemporain en entendant les Slaves l'appeler notre vieux Ivan. Il est mort dans le commencement du xve siècle. Sans cette tenacité de mémoire, impossible de concevoir la création populaire de l'épopée. Plus on étudie la matière, plus on doit s'étonner du concours des circonstances heureuses qui firent naître l'Iliade et l'Odyssée, et auquel nous devons ces morceaux précieux de l'épopée slave.

La position des femmes turques vis-à-vis des chrétiennes, enlevées souvent par des guerriers, obligées de changer de religion, forment aussi le sujet de plusieurs poëmes. J'en citerai quelques strophes.

Une petite fille, faite prisonnière par un seigneur, ne veut pas abandonner sa religion et préfère mourir. Après avoir pris congé de lui, elle monte sur une terrasse, pour la dernière fois elle dirige les yeux du côté de la maison de son père. Elle voit de loin cette maison et l'école du village :

« — O maison de mon père, dit-elle, d'où je me hâtais tant de sortir ! O école, autrefois mon épouvantail, où je craignais tant d'aller, quand j'apprenais à écrire de petits caractères fins ! — »

Ayant salué ainsi la maison et l'école, elle rangea autour d'elle ses habits, mais elle oublia de nouer les longues tresses de sa chevelure. Elle sauta de la tour; sa chevelure s'attacha à un crochet de la fenêtre, la pauvre fille resta suspendue. Elle resta de longues journées, jusqu'à ce que ses cheveux s'étant rompus un à un, elle tomba dans la prairie. Le seigneur chrétien lui fit élever un superbe tombeau.

Ces scènes, tantôt graves, tantôt naïves, sont toujours peintes en style noble. Ce n'est pas seulement de la gravité, c'est de la noblesse. M. Eckstein, qui, le premier, publia des notices intéressantes sur ces poëmes il y a quelques années, et chercha à les faire connaître en France, en admire surtout le noble caractère.

Comment comprendre ce caractère de noblesse dans une poésie toute populaire? Pourtant on n'y trouve aucune expression vulgaire. M. Eckstein observe bien que le vulgaire prend naissance dans les villes; que partout le peuple agricole et chasseur s'exprime avec noblesse. Les anciens Romains le savaient. Ils appelaient la poésie vulgaire, triviale, c'est-à-dire poésie de carrefour; ils permettaient aux citoyens de jouer sur le théâtre des scènes populaires où l'on représentait les paysans et les soldats; mais la farce citadine leur était sévèrement défendue, et celui qui y prenait part perdait ses droits de cité. La farce proprement dite et tous les genres qui s'y rapportent sont sortis des villes. En Allemagne elle commença à l'époque de Luther, à l'époque de la chute de la poésie

chevaleresque. Ce fut un contemporain de Luther qui, le premier, composa des farces et créa le genre de la comédie satirique. Ce genre ne peut exister chez les peuples qui n'ont point de villes. La satire n'est point un genre slave, elle est le produit de l'élément qui s'appelle l'esprit chez les peuples de l'Occident, et qui suppose un fond de sentiments haineux et violents. Le même esprit qui crée la satire et la comédie forme dans sa décadence la caricature. Au contraire, la poésie populaire, proprement dite, dans son progrès, s'élève au sublime; et lorsqu'elle est déviée et qu'elle tombe, elle dégénère en exagération; elle devient quelquefois niaise, mais jamais elle n'est triviale. C'est une remarque capitale pour la poésie slave; même dans les chansons les plus gaies, on ne trouve pas l'esprit épigrammatique. C'est une gaieté franche; elle pourrait produire une comédie de caractère, jamais un genre satirique. La satire d'ailleurs marque toujours l'époque de la décadence de la grande poésie. Fort heureusement pour le pays slave, elle n'y a pas encore commencé.

Entre le roman et la poésie des femmes, qui nous reste à examiner, il y a encore un genre intermédiaire qu'on pourrait appeler la poésie fantastique : il y entre un élément merveilleux.

Ce merveilleux est représenté dans toute la poésie slave par un seul être fantastique, Wila. C'est un génie, un gnome, un sylphe. La poésie le figure toujours comme étant très beau; il vole dans les airs, s'amuse à ramasser les nuages. Il est dangereux de le surprendre au milieu de ses amusements : il égare

le voyageur ; quelquefois il lui donne de bons conseils ; mais le plus souvent il cherche à le tromper. Comme toute la mythologie slave, cet être n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de généalogie. C'est une machine assez prévue, et peu faite pour remplacer l'élément mythologique des peuples germains et des peuples celtiques. La Wila apparaît déjà dans une poésie très ancienne de l'époque épique, de l'époque des chefs de la famille des Nemanitchs ; elle donne un conseil au roi.

Le roi Woucachin, avec ses frères, fondait la forteresse de Scutari, à laquelle il attachait la plus grande importance. On ne sait quel malheur empêchait toujours les travaux : tantôt les murailles s'écroulaient, tantôt on ne retrouvait pas les fondements déjà posés.

Enfin une Wila dit au roi qu'il ne pourrait jamais achever ce travail s'il ne faisait murer une femme dans le fondement de la forteresse, et encore une femme de la famille régnante. Le roi et ses deux frères surveillaient le travail et leurs femmes leur apportaient à manger avec la simplicité des reines et des princesses d'Homère. La Wila ordonne de murer celle qui arrivera la première. Les frères se consultent, ils jurent de garder le secret, et ils attendent l'événement. Mais le roi Woucachin trahit la parole et en secret il confie à sa femme toute l'affaire et lui ordonne de rester à la maison ; son frère aussi suit cet exemple. Le plus jeune des trois, seulement, observateur fidèle de la parole, se tait. Sa jeune femme hésite longtemps à sortir ; elle avait un petit enfant

au berceau. L'heure s'écoule cependant, la vieille mère veut appeler une servante et la charger de porter le dîner au prince. Alors la jeune femme dit: «—Restez, ô ma mère, à la maison, et bercez mon enfant, je porterai moi-même le dîner à mon seigneur, car ce serait un péché devant Dieu et une infamie devant les hommes que de laisser aux étrangers ce soin. —» Woucachin, voyant approcher la jeune femme, appelle trois cents ouvriers et leur ordonne de commencer le travail; le mari se retire en pleurant, soumis à la fatalité. Les ouvriers se mettent à l'œuvre. La jeune femme les regarde faire en souriant, ne pouvant pas encore comprendre ce qu'elle croit être une étrange plaisanterie. Déjà la pierre et le bois entassés montaient jusqu'à ses genoux, lorsqu'effrayée elle conjure le roi de la sauver; elle appelle son mari, tout le monde s'enfuit, alors elle s'adresse au maître maçon et le prie de lui laisser du moins quelques endroits libres pour respirer. Mais le maître maçon s'y refuse : «—O cher maître, ayez pitié de moi, laissez-moi au moins une petite fenêtre à la hauteur de mon sein pour que je puisse nourrir mon petit enfant lorsqu'on l'apportera ici.»— Le maître maçon lui laisse cette fenêtre. — « Laisse-moi encore une petite ouverture à la hauteur de mes yeux pour que je puisse voir d'ici ma maison blanche et mon petit, lorsqu'on le portera ici. » — Le maître maçon lui accorde cette grâce.— La tradition dit que cette femme a vécu pendant un an d'une manière miraculeuse, qu'elle se changea ensuite en rocher, et qu'il en coule encore une double source de larmes et de lait: une

Niobé slave. Apparemment cette tradition est tirée d'un conte tartare : l'idée de murer les gens est hors des habitudes slaves et nous rappelle une coutume commune chez le peuple mongol.

Un autre poëme fantastique, très gracieux, raconte l'apparition d'un jeune homme après sa mort.

Neuf fils, tous beaux garçons, demeuraient dans la maison paternelle ; le dixième enfant était une fille, la plus belle de toute la famille, elle s'appelait Ilitza. La mère les a nourris et élevés jusqu'à l'âge de l'adolescence. Les garçons allaient déjà s'établir, la jeune fille était en âge de se marier ; elle a à choisir entre plusieurs prétendants, mais on la force d'épouser un grand seigneur qui habitait un pays d'outre-mer. La jeune fille ne veut pas accepter la main de ce Ban pour ne pas se séparer de sa famille. Alors tous les frères lui jurent de venir souvent la voir, elle se décide enfin ; elle passe la mer. Mais elle attend en vain pendant trois ans, les frères n'apparaissent pas, la peste avait envahi le pays et ils étaient tous morts. La pauvre Ilitza pleure jour et nuit, elle prie Dieu de lui envoyer quelqu'un de ses frères ; car sa belle-sœur la tourmentait, comme une personne abandonnée, négligée de sa famille, comme un être pervers et criminel.

Dieu, touché de ses larmes, appelle deux de ses anges, et leur dit : « — Mes anges, allez vers le tombeau de Jean, du plus petit des frères d'Ilitza. Tirez-le du tombeau, animez son corps de votre souffle, prenez la pierre tumulaire et faites-en un cheval d'or ; faites avec la terre du pain pour le voyageur, changez le

linceul en capote et dites-lui d'aller voir sa sœur. —»

Les anges exécutent l'ordre, et le jeune homme, ressuscité miraculeusement, va dans la ville. On lui ordonne de ne rester que quelques jours et de retourner au cimetière. La pauvre fille, enchantée de voir son frère, lui demande la cause d'un si long retard, et veut absolument le reconduire malgré sa défense. Elle se prépare pour le voyage et suit son jeune frère. Ils arrivent ainsi auprès de la maison paternelle. Ilitza demande à son frère pourquoi il est si triste et si pâle, comme s'il sortait du tombeau. Il lui répond d'une manière mystérieuse : « — Nous avons beaucoup travaillé, nous avons marié nos huit frères, nous leur avons bâti neuf cabanes blanches et la fatigue me rend pâle. » — Ils passent ensuite auprès de l'église ; le jeune homme dit qu'il avait oublié un anneau nuptial dans cette église, il se retire et disparaît dans le cimetière. Ilitza le suit , elle voit huit tombes, et, sur une neuvième tombe, de la terre fraîchement remuée ; elle entend un long soupir sortir de la terre ; elle court vers sa mère : elle entend dans la maison de sa mère un coucou ; ce n'était pas un coucou, dit le poëte, c'était la vieille mère qui pleurait ses enfants.

Elle prend sa fille pour la Peste. La peste est personnifiée chez les peuples slaves sous la forme d'une femme qui demande l'hospitalité, et cherche à s'introduire sous mille prétextes dans la maison ; la mère veut donc la chasser, enfin elle la reconnaît. Elle se jette sur sa fille ; les deux femmes s'embras-

sent et meurent ensemble. Il est assez remarquable que les Slaves emploient dans leurs poëmes les idées tirées de la religion chrétienne, toutefois ils s'abstiennent de la superstition qui leur est propre, et dont nous avons parlé, c'est-à-dire du vampirisme. Dans la poésie celtique, de même on trouve rarement les traces de la superstition de la double vue dont on parle dans tous leurs contes populaires. Il paraît que la frayeur qu'excitent ces idées empêche les poëtes d'en faire un objet d'art; d'ailleurs, ce genre mystérieux ne pouvait pas s'adapter à la forme trop plastique de la poésie slave.

Le vampirisme existe tout entier dans les contes populaires. Dernièrement, un auteur bohême, que nous avons déjà cité, publia des contes très intéressants dont je dirai quelques mots pour vous donner idée de cette superstition sortie des pays slaves et acceptée par plusieurs peuples de l'antiquité et des temps modernes.

Je vous ai dit que le vampirisme suppose une âme double, un cœur double; une âme double, bonne et méchante : le cœur diabolique qui après la mort, et quelquefois du vivant des vampires, agit seul, est la cause de tous leurs malheurs. A l'âge de vingt ans, et même de dix-huit ans, un homme doué de ce cœur diabolique est appelé par ses confrères les vampires. Il peut comprendre seul leurs paroles et leurs gestes. Il sort mystérieusement de la maison, et, en suivant les rayons de la lune, il trouve leur sabbat, où ils se concertent sur les moyens de détruire les populations ou les bestiaux.

On reconnaît les vampires à leur couleur blafarde, puis à cet éclat des yeux qui est décrit par le poëte anglais Mathurin dans son Melmoth; l'idée en est tirée des poésies populaires.

Un mendiant, d'après un des contes bohêmes, s'arrêta un jour dans un village slave au moment de la peste; il entra dans une maison, et vit une chatte qui courait en ronflant dans tous les coins. Après avoir bien observé les regards de cette chatte, il y trouva quelque ressemblance avec ceux d'une femme qu'il connaissait. Il saisit un couteau et coupa une patte à l'animal qui disparut subitement La peste cessa aussitôt, mais le mendiant reconnut plus tard, en rencontrant la femme du prêtre du village, du pope, cette chatte mystérieuse, et vit même sa main enveloppée; il lui manquait le doigt qu'il avait coupé.

Une infinité de semblables histoires courent le pays. Ce qu'il y a surtout d'extraordinaire, c'est la manière dont ces vampires se reconnaissent, s'entr'aident mutuellement et se combattent quelquefois. Un homme mort, qui est de la classe des vampires, se défend quelquefois contre ses compagnons qui arrivent de tous les côtés et l'entraînent au milieu de luttes terribles : cela finit au moment où le coq commence à chanter. Les vampires parlent une langue particulière; on a réuni un petit vocabulaire, une centaine de mots extravagants, espèce d'argot des vampires dont on n'a pas encore trouvé la clef. On se rappellera que les anciens poëtes grecs, en citant le nom des pays et des lieux mythologiques, disent que dans la langue des dieux ces endroits s'appellent autrement;

ils citent quelquefois les noms du vocabulaire de la langue des dieux; on n'est pas d'accord sur l'idée qui a servi de base à une telle tradition. Le vampirisme, je viens de le dire, quoique généralement admis, et inspirant tant de fables que les poëtes mêmes de l'Occident ont acceptées, est exclu de la poésie slave. L'on n'y parle de cette superstition qu'avec horreur, la nuit, à voix basse.

Il nous reste encore à ajouter quelques détails sur la poésie pastorale; sur celle qu'on appelle la poésie des femmes, parce qu'elle est presque entièrement composée et chantée par les femmes et les jeunes garçons. Il est impossible d'établir une division systématique dans cette poésie. Quand elle est classée d'après les genres reconnus dans l'école, elle est divisée en poésie lyrique et lyrico-épique.

VINGT-ET-UNIÈME LEÇON.

La fiancée du prince Marco et le doge de Venise. — Chansons serbiennes; comment elles se composaient. — La femme d'Hassan Aga. — M. Wouk à la cour du prince Milosch; comment il a formé sa collection. — Encore quelques mots sur Montenegro.

Vendredi, 12 mars 1841.

MESSIEURS,

En vous faisant observer que l'élément comique et satirique manquait à la poésie slave, j'ai ajouté que cette poésie n'exclut pas une gaieté franche, pleine de finesse et de bonhomie. J'avais oublié de vous citer une scène de ce genre, dans un poëme héroïque qui contient l'histoire du mariage du prince Marco.

Le prince Marco, ayant obtenu la main d'une princesse de Bulgarie, retourne chez lui avec un cortége brillant composé, comme de coutume, de ses amis

et de ses compagnons. Il avait invité à sa noce le doge de Venise, et l'avait chargé d'être le porte-enseigne ou le conducteur de la noce. Par un hasard, que le poëte ne décrit pas, le doge de Venise aperçut la figure de la fiancée et s'éprit d'une passion violente pour cette princesse; il cherche à l'enlever.

Pour atteindre ce but, il fallait d'abord corrompre le gardien de la princesse, un parent de Marco. Le doge lui offre une bottine remplie de ducats. Le gardien refuse. Le doge augmente la somme, si bien que ce parent parjure, corrompu par les présents du doge, l'introduit dans la tente de la fiancée.

Le Vénitien adresse des compliments à la princesse, il n'épargne pas les promesses; mais la fiancée, effrayée de son apparition, lui fait observer que c'est un péché immense que de trahir un compère, et elle s'étonne qu'il ne craigne pas la punition du ciel.

Le doge, une espèce de don Juan, lui énumère toutes les femmes qu'il a courtisées, et parmi lesquelles il y avait de ses commères; il ajoute que la terre n'en est pas moins ferme sous ses pieds, et que le ciel, Dieu merci, est assez serein. Alors la fiancée, cherchant un prétexte, lui dit qu'elle avait juré de ne se laisser jamais aimer d'un homme barbu. Elle oblige ainsi le Vénitien à se défaire de sa barbe. Ensuite, elle exprime la crainte d'être surprise par Marco, et ne sachant pas même où était la tente de son époux, elle demande s'il n'est pas éloigné. Le doge la rassure et lui montre du doigt la demeure du prince, qui est au bout du camp. Alors la jeune fille s'échappe et court tout droit chez Marco, qui est d'abord scandalisé de

son apparition, extraordinaire, selon les mœurs slaves. Il apprend alors l'aventure, et se rend chez le doge en lui demandant ce qu'est devenue la fiancée. Le doge cherche à donner à la chose une tournure plaisante. Marco lui montre la barbe coupée, qui prouve ses coupables projets.

Après cette scène comique, commence la tragédie : Marco tue le doge de Venise et tous les Vénitiens.

Cette scène comique est racontée avec calme et gravité. N'oublions pas que ces récits passent par la bouche de vieillards aveugles. Ils croiraient déroger à leur dignité s'ils se permettaient quelque plaisanterie trop libre ou un seul mot qui ait une intention équivoque.

Quant aux chansons féminines, comme elles ne se chantent que dans l'intérieur des maisons et dans les réunions de filles et de garçons, il est impossible de s'en procurer une collection complète. Elles ne sont communiquées au public que par l'entremise des femmes aveugles qui remplissent le même rôle pour la chanson féminine que celui des vieillards pour l'épopée. Mais les vieillards corrigent quelquefois la composition, au contraire des vieilles femmes, qui gâtent souvent la poésie serbienne, en détruisant son cachet particulier, cette musique du style qui en constitue surtout le mérite. Rien n'est aussi gracieux que le style de ces chansons : il surpasse même la correction et la précision du style épique. C'est la plus haute perfection à laquelle la langue slave ait pu s'élever. Cette grâce provient, sans doute, de la pu-

reté des mœurs de ces populations, de la chasteté de leurs habitudes. Comme il est impossible d'imiter le geste naïf d'un enfant, de même l'art ne parviendra jamais à contrefaire la candeur virginale de la chanson populaire slave.

Il est impossible de classer la chanson slave dans aucun genre connu, établi par l'école. Ce n'est ici ni de la poésie lyrique, ni de la poésie dramatique. On trouve quelque chose d'analogue dans certaines pièces de l'anthologie grecque. Ce sont de petits tableaux de sentiments qui ne paraissent avoir aucun but ni aucune tendance artistique. Dans l'antiquité, les Grecs siciliotes, ayant étudié leurs chansons nationales, les imitèrent et créèrent un genre sous le nom d'idylle. Théocrite a donné un caractère dramatique à ce genre, mais souvent il l'a gâté en y introduisant des combinaisons trop artificielles. D'autres poëtes, comme Moschus et Bion, donnèrent une forme plutôt lyrique à l'idylle; mais elle n'existe dans sa pureté primitive que chez les Slaves. Ce qui y frappe d'abord, c'est l'harmonie, la parfaite convenance de la forme, un rapport intime entre les sentiments et les paroles, entre les intentions et l'exécution. Le sentiment qui ne trouve pas le ton qui lui convient devient moquerie, et le geste manqué devient grimace : cela arrive à chaque moment aux poëtes germaniques du moyen âge; les poëtes slaves sont libres de ce défaut.

Je vais vous citer quelques strophes de chansons féminines.

Voici d'abord : *La Modestie d'une jeune fille*,

chanson citée comme la plus belle par tous nos critiques.

« La belle Militza a des sourcils trop longs, ils jettent une ombre sur sa blanche figure ; et même sur ses lèvres vermeilles. Pendant trois longues années, je l'ai vue chaque jour, et je n'ai jamais pu connaître quelle est la couleur de ses yeux ; je n'ai pu reposer mon regard sur son œil ni sur sa figure blanche.

» Alors j'ai invité les jeunes filles et Militza à la danse, espérant voir enfin ses yeux. Les jeunes filles formèrent un rond et se mirent à danser. Le ciel était serein. Tout à coup, il s'obscurcit, et l'éclair traversa le nuage. Toutes les filles levèrent les yeux vers le ciel ; Militza, seule, ne les imita pas ; ses yeux restèrent, comme toujours, attachés à la verdure de l'herbe. Les autres filles lui dirent d'abord à l'oreille :

» — Sœur et compagne, est-ce trop de raison, est-ce trop de simplicité de regarder ainsi toujours l'herbe verte, de ne pas lever une seule fois les yeux vers le ciel, où serpentent les éclairs ? —

» Militza, la vierge, leur répondit : — Je ne suis ni trop spirituelle, ni trop simple, mais je ne suis pas une Wila, et ce n'est pas mon affaire de jouer avec les nuages. Je suis jeune fille, c'est pourquoi je baisse les yeux. — »

Voici une autre chanson :

« Une rose tombe sur les yeux d'une belle fille endormie et l'éveille. La fille gronde ainsi la fleur :

» — Laisse-moi tranquille, ma chère rose, je ne suis pas d'aussi belle humeur que toi. Un jeune homme me

demande en mariage, et on me livre à un vieillard! Un vieillard est comme un vieil arbre : quand le vent souffle, il tremble; si la pluie tombe, il pourrit; si le soleil se lève, il sue. Un jeune homme est comme un bouton de rose : si le vent souffle, il s'entrouvre; si la pluie tombe, il s'épanouit; si le soleil se lève, il brille dans tout son éclat. — »

Ceci se rapproche du genre provençal.

Il y a très peu de chansons de ce genre. La plupart sont simples, et ressemblent à celles des Grecs, et surtout aux pièces les plus anciennes de l'anthologie grecque.

Voici une autre chanson, la chanson d'une jeune fille qui cherche son ami dans le bois, et qui a trouvé son habit dans la prairie.

« Hier soir, j'ai trouvé dans la prairie son manteau brodé et son tambourin orné d'argent, ainsi qu'une pomme fraîchement cueillie. Et je restais pensive, méditant longtemps. Si je prenais son manteau, il pourrait bien avoir froid; si je prenais son tambourin, il le regretterait trop, car c'est un cadeau de mon frère. Enfin, ayant réfléchi, je me dis : je goûterai de cette pomme, j'en goûterai, mais je ne la prendrai point, pour qu'il s'aperçoive que quelqu'un est venu ici, et pour qu'il sache que c'est moi. »

Voici un petit tableau dans le genre grec :

« Une jeune fille, assise dans le jardin, creuse dans la terre un petit sillon pour conduire de l'eau vers des fleurs, pour alimenter des œillets. Là où elle creusait elle s'est endormie, la tête couchée sur une touffe de narcisses, les mains entrelacées dans

les œillets, et le pied blanc baigné dans le ruisseau. »

D'autres morceaux :

« Je voudrais chanter, mais aujourd'hui je ne le puis pas. Mon ami est malade, il entendrait, et il dirait que je ne suis pas en peine de lui. Et je suis en peine pour lui, car je le porte sur mon cœur. En quelques lieux que je me trouve je le porte comme la mère porte le nouveau-né, le plus chéri de ses enfants. »

LA TRAHISON.

« Un couple heureux s'amusait sur la prairie, il croyait que personne ne les voyait, mais la prairie les a entendus et les dénonça au troupeau, et le troupeau le dit au berger qui le chanta à un voyageur, et le voyageur le communiqua à un vaisseau, et le vaisseau le dit à la mer, la mer le dit aux fleuves, qui le répétèrent devant la maison paternelle. »

LA SÉPARATION.

« Mon amié, quitte-moi; va, tu trouveras, un jardin sans haie, dans ce jardin un rosier rouge; cueilles-y une petite branche de roses, place-la sur ton cœur. Lorsque tu verras cette rose fanée mon cœur sera flétri.—Et toi, mon ami, retourne un peu sur tes pas, tu rencontreras une forêt verte; dans la forêt, tu verras une fontaine aux ondes rafraîchissantes. Là se trouve une pierre de marbre, sur la pierre est placée une coupe d'or, et dans la coupe d'or il est tombé de la neige. Prends cette neige,

porte-la près de ton cœur; comme cette balle se fondra, ainsi se fondra mon cœur. »

LE RÉVEIL.

« Rossignol, ne chante pas d'aussi bon matin, ne réveille pas mon seigneur: seule je l'ai endormi, seule je veux le réveiller. J'irai dans le jardin cueillir une branche de basilic, avec cette branche je veux lui effleurer la joue, et ainsi doucement je l'éveillerai. »

LE MONUMENT.

« Une pierre tomba et tua Maria et André. La mère de Maria, ses parents et sa famille iront la pleurer; mais André n'avait au monde qu'une amie. Elle méditait, en pleurant, quel monument elle lui érigerait. Si je brode son nom sur une étoffe, l'étoffe s'usera et son nom s'effacera. Si je compose pour lui une chanson, elle vivra longtemps en volant de bouche en bouche; mais à la fin, tombée des lèvres indifférentes, elle mourra. Si j'écris son nom dans un livre, le livre vivra longtemps, passant de mains en mains, jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains des indifférents, alors il mourra. Je veux le garder dans mon cœur, là il sera le mieux placé. »

LE COSMÉTIQUE.

« La jeune fille lave son beau visage, et elle dit en le baignant : — Visage, si je pensais qu'un vieillard dût m'épouser, j'irais vers la forêt, je cueille-

rais des plantes amères, et j'en composerais une liqueur dont je laverais mon visage! Mais si je savais qu'un jeune homme dût venir, j'irais dans le jardin, j'y cueillerais toutes les roses, j'en composerais un parfum dont je t'embaumerais, ô mon visage! — »

LA MALÉDICTION.

« La belle Smilia est occupée à broder assise dans un jardin, au milieu des œillets. Sa mère l'appelle : —Smilia, viens au repas du soir, — mais elle répond à sa mère : — Mangez toujours, ne m'attendez pas, je ne pense plus au souper : je suis toute à mon extrême douleur. Mon ami est venu aujourd'hui, il a causé de grands dommages; il a marché sur mes fleurs et sur le buisson; me trouvant assise à mon travail, il a mêlé ma soie. Maudis-le, ma mère! maudissons-le toutes les deux! Qu'il soit enchaîné dans mes bras! qu'il soit emprisonné pour toujours dans mon cœur ! qu'il soit dévoré par mes yeux! — »

Ces quelques citations vous donnent une idée de presque tous les genres de chansons, quoique les plus simples soient les plus nombreuses. Cette dernière est presque la seule où on trouve une espèce d'ironie.

D'un genre plus grave est celle-ci :

« Conda mourut, Conda fils unique de sa mère; sa mère ne veut pas l'ensevelir loin de sa maison seigneuriale, elle l'enterre dans son jardin, sous des orangers aux fruits d'or. Chaque matin la pauvre mère visite le lieu où il repose, mais ce beau jardin

paraît triste comme une maison en deuil. L'air y est lourd comme dans une prison souterraine : — Conda, mon fils, lui dit sa mère, parle : cette terre te serait-elle pesante ; ces arbres ne te plairaient-ils pas? — Alors une voix sortit du tombeau : — Ce n'est pas la terre qui me pèse, ce n'est pas l'arbre qui me tourmente, c'est la douleur de mon amante ; lorsqu'elle soupire, ses soupirs s'élèvent jusqu'au ciel et font trembler mon âme ; lorsqu'elle pleure, ses larmes coulent à travers la terre et troublent le repos de mes cendres. — »

L'harmonie du style et du sujet est due surtout à la spontanéité avec laquelle on crée ces chansons. Belle floraison dont toutes les richesses sont écloses spontanément et dans le temps normal. Comment compose-t-on ces sortes de poésies ? Des jeunes filles et des jeunes garçons, en se promenant, en se jouant, expriment un sentiment ou une idée en vers, faisant ainsi des vers sans le savoir. Dans ces moments poétiques, où un homme civilisé cherche son crayon pour tracer un paysage, ou appelle ses compagnons pour admirer les beautés de la nature, le Serbien entonne quelques strophes, et s'il a trouvé la vraie poésie, il n'a pas besoin de la répéter, parce que d'après une loi du monde moral, loi aussi sûre que les lois physiques du monde matériel, une forme vraie devient éternelle ; elle se grave facilement dans les souvenirs ; ni l'auteur, ni ceux qui l'ont entendue ne l'oublient plus. En France, on répète partout un mot bien trouvé, un mot spirituel : il fait le tour du pays dans quelques jours ; en Serbie, un

tableau vraiment poétique, une strophe musicale sont répétés par ceux qui les ont entendus, et ils deviennent une propriété du pays.

Les strophes ainsi réunies deviennent des chansons, des recueils de motifs. Le peuple ne cherche pas à développer ces motifs; ce qu'un artiste peut et doit quelquefois faire, au risque de tomber dans les redites et la manière. Chez le peuple, le thème existe dans sa force primitive, ce sont pour ainsi dire les rudiments de l'art. Comme l'épopée slave nous donne l'idée de ce qu'étaient les rapsodes grecs avant Homère, ainsi nous voyons dans les chansons serbiennes, l'histoire de l'idylle chez les Grecs.

La donnée et la forme s'allient intimement dans ces poésies primitives. Plus tard l'art sépare les éléments et les développe; alors commence la variété des styles. Bientôt ces styles de plus en plus divisés se décomposent et finissent par la prose. Dès que la rhétorique marque la différence entre les mots nobles et les mots vulgaires, entre les tournures élevées et les tournures basses, entre le style fleuri et le style sublime, on voit poindre la prose.

Dans la poésie slave, les styles se touchent, ils varient d'après les sentiments, d'après les idées qu'ils expriment, sans qu'il y ait dans ce passage d'un style à l'autre des contrastes, pas même des nuances heurtées. C'est le coloris d'arc-en-ciel.

En France, que dirait-on, par exemple, si on mettait dans la bouche d'un célèbre tragédien, au milieu des vers de Racine et de Corneille, une strophe de Marot, de Desaugiers ou de Béranger? Qui

pourrait comprendre un tel mélange? Eh bien, cela arrive chez les Slaves. La chanson féminine entre parfaitement bien dans la poésie héroïque quand le rhythme est le même. La poésie héroïque se transforme facilement en drame. Il suffit de séparer les tirades, de les faire prononcer par des personnages différents pour en former une scène, de bonnes pièces théâtrales.

Un auteur slave contemporain, de beaucoup de talent, M. Milutinowitz, composa dernièrement une tragédie qui a eu un grand succès. Dans cette tragédie, souvent il cite des fragments entiers du poëme, dont nous avons lu des extraits, sur la bataille de Kossowo. Les paroles du prince Lazare, les réponses de sa femme sont citées textuellement. Le poëte a pris pour diapason de sa tragédie la chanson populaire; il a réussi à donner à sa composition une couleur ancienne, et en même temps un ton de simplicité populaire.

Le rhythme de la chanson diffère beaucoup de celui de l'épopée. Toutes les formes grecques, avec quelques modifications, s'y retrouvent, depuis le petit adonien jusqu'aux combinaisons artificielles de la strophe alcaïque et saphique, surtout dans les strophes des chansons féminines.

La chanson féminine a souvent un ton grave et tragique; une des plus belles de ce genre est la chanson sur la mort de la femme de Hassan Aga, la première qui fut publiée et connue en Europe. L'abbé Fortis l'avait entendu chanter, et en a donné une traduction. On l'a reproduite en français. Goethe

frappé de la simplicité de cette pièce, la traduisit en allemand, et fit connaître ainsi la poésie slave. Chose étonnante! Goethe, qui cherchait le sens de la chanson à travers les trois traductions, ignorant la langue slave, a cependant donné la traduction la plus fidèle de toutes, ayant toujours parfaitement deviné les fautes des traducteurs. Cette œuvre est une chanson musulmane. Les Slaves qui professent l'islamisme chantent aussi en slave; ils n'ont pas renié leur langue. Je cite :

« Qu'est-ce qui apparaît si blanc sur cette montagne verte? Est-ce de la neige ou bien est-ce une bande de cygnes? Si c'était de la neige, elle se serait déjà fondue; si c'étaient des cygnes, il se seraient déjà envolés; ce n'est pas de la neige, ce ne sont pas des cygnes, ce sont les tentes d'Hassan Aga. Il s'y repose dangereusement blessé. Sa mère et ses sœurs vinrent le visiter; mais sa femme ne vint pas, la modestie l'ayant empêchée d'entreprendre un si long voyage. Dès que Hassan fut guéri de ses blessures, il expédia un messager à sa femme.

» — Femme, ne m'attends plus; malheur à toi si je te trouve dans mon palais blanc au milieu de mes enfants! —

» A cette nouvelle, la noble femme resta immobile de douleur. Tout à coup on entend dans la cour le bruit des pas des chevaux. La femme d'Hassan s'enfuit, effrayée, et veut se précipiter de la terrasse. Ses deux filles chéries la suivent.

» — Retourne vers nous, ô mère chérie; ce n'est

pas notre père Hassan qui est venu, c'est ton frère, notre oncle Pintorowitz-Bey. —

» La noble femme retourne sur ses pas, et, suspendue au cou de son frère, elle pleure amèrement.

» — Quelle honte, ô frère, d'être chassée ainsi! moi, mère de ces cinq enfants. —

» Son frère l'écoute d'un air sombre ; il ne dit rien. Il met la main dans la poche de son habit en soie, et tire de sa poche la lettre de divorce. Sa sœur peut retourner chez sa vieille mère et épouser un autre homme.

» La noble femme, ayant lu la lettre, dépose un baiser d'adieu sur le front de ses deux fils, baise les lèvres vermeilles de ses deux filles, va vers le berceau du plus petit de ses enfants, et elle ne peut se séparer de cet enfant. Son frère la prend par les mains, l'arrache avec beaucoup de peine à ses enfants, la met en croupe sur son cheval, et s'élance vers sa maison blanche. Elle n'est restée que quelques jours chez ses parents, elle ne restà pas même une semaine entière, car elle était de très noble race, et on vint de tous côtés la demander en mariage. Le grand cadi lui-même la demanda. La noble femme pria instamment son frère :— Je te supplie, je te conjure au nom de Dieu de ne pas me remarier; car certes mon pauvre cœur se brisera quand j'aurai revu mes pauvres orphelins.—Mais son frère n'est nullement touché de ses larmes et il l'accorde au grand cadi.

» Encore une fois la noble femme prie son frère d'écrire sur du papier blanc et d'envoyer au cadi une

lettre ainsi conçue : — La jeune femme te salue amicalement et te prie le mieux qu'elle peut, que le jour où tu viendras à sa maison avec le noble cortége des compagnons de noces, tu daignes lui apporter un long voile, dont elle puisse couvrir sa figure entière, pendant qu'elle passera auprès de la maison de Hassan son ancien mari, pour ne pas voir ses petits orphelins. —

» Le cadi, aussitôt qu'il eut vu la blanche lettre, rassembla une splendide troupe d'amis et se mit en marche. Il arriva heureusement au terme de son voyage, et il retournait déjà chez lui ; mais en passant auprès de la maison de Hassan, les deux petites filles aperçurent le cortége de la fenêtre, les deux fils coururent à la porte et appelèrent ainsi leur mère :

« — Viens chez nous, mère chérie, viens encore une fois manger avec nous notre repas. —

» La noble femme, ayant entendu ces paroles, s'adressa au chef de la noce.

» — O chef! je te supplie au nom de Dieu, arrête un peu les chevaux auprès de la cour, je voudrais donner quelques cadeaux à mes orphelins. — »

» On arrêta les chevaux. La femme se mit à distribuer de jolis cadeaux. Elle donna aux filles des bottines brodées, aux fils une pièce d'étoffe précieuse, et au plus petit, qui était au berceau, elle donna aussi un habit en soie ; mais le fier Hassan Aga observait tout cela, et il cria à ses enfants :

« — Retournez à la maison, mes pauvres orphelins, ne cherchez pas d'apitoyer cette femme, elle a un cœur de pierre dure. —

» A peine la femme d'Hassan eut-elle entendu cette parole qu'elle tomba raide, la face contre terre. Elle était morte, son cœur se brisa à la vue de ses petits orphelins. »

Il y a plusieurs pièces de ce genre parmi les compositions des poëtes mahométans; mais en général, si elles sont plus fortes, et plus tragiques, elle n'ont pas la même perfection de la forme. Les Musulmans ont beau employer la langue slave et toutes les formes de style reçues dans les pays slaves, il y a toujours dans leurs poésies une tendance à l'exagération qui est dans la nature de l'esprit oriental, et qui paraît s'être communiquée par l'Alcoran aux Slaves Bosniaques et Albanais. La forme y écrase toujours les idées; quelquefois les idées s'échappent au travers de la forme en la brisant. Voyons, par exemple, comment le poëte musulman décrit la puissance du regard d'une jeune fille. Il s'adresse à la ville de Travnic, et il dit :

« Un nuage noir couvre la ville de Travnic : est-ce un incendie qui éclate? est-ce la peste qui ravage la ville? Non. C'est la belle Yanina qui lança un regard dans la ville et y mit le feu. Déjà deux boutiques sont consumées, et l'incendie touche à l'Hôtel-de-Ville où le cadi préside le tribunal. »

Cette pièce, qui paraît plaisante, est sérieusement intentionnée. C'est le genre sentimental des poëtes musulmans.

Autre exemple. Une mère maudit une jeune fille qui a détruit le repos de ses fils : elle menace d'enfermer ses fils dans une tour. La jeune fille répond

fort tranquillement que son œil traversera les murailles, brisera les portes de fer, et détruira de fond en comble les murs de la tour. L'esprit oriental est là tout entier.

Ces pièces sont tirées de la collection de M. Wouk. Il en a paru déjà quatre volumes; la collection en contiendra cinq ou six de plus. On n'en a que commencé la publication. Entreprise difficile. Ce qui était le plus difficile, c'était de recueillir les chansons féminines. Les vieilles femmes les gâtent par leur manière de chanter, et les jeunes filles ne veulent pas chanter du tout. Quand on les y invite, elles répondent avec colère qu'elles ne sont pas des aveugles. On s'adresse ordinairement à un enfant, on le fait chanter, et alors les jeunes filles le corrigent. Peu à peu on parvient à réunir, à composer toute la chanson.

L'esprit romanesque qui a produit ces chansons est encore en pleine vigueur, l'esprit épique paraît avoir faibli; le roman, on le compose encore souvent et on le chante.

M. Wouk doit une partie de son recueil à un rapsode très remarquable, l'un des plus savants; il était marchand ambulant. M. Wouk le trouva dans une grande misère; il vivait en portant des fagots dans la ville et en les vendant chaque jour pour quelques sous. M. Wouk le prit chez lui, lui donna à manger et à boire, puis il le mit dans un couvent, où il était parfaitement traité. Cet homme récita une centaine de morceaux de poésie épique, et de romans. Il corrigea surtout un très grand nombre de chansons, car il chantait et récitait également bien. Malheureuse-

ment l'insurrection de la Serbie ayant éclaté à la même époque, le rapsode quitta le couvent, prit les armes et fut tué par les Turcs. Il avait longtemps été brigand; M. Wouk dit qu'il était très honnête et très brave homme pour un brigand.

Plus tard, M. Wouk s'étant rendu à la cour du prince Milosch (qui vient d'être détrôné il y a quelques mois), chercha à y attirer tous les rapsodes du pays. Milosch, qui savait à peine signer son nom, aimait beaucoup la poésie. M. Wouk entendit parler d'un poëte nommé Milim, qui chantait surtout parfaitement bien le poëme des noces de Zernoyewitch, que nous venons de lire. On pria le prince de faire chercher ce poëte. Milosch donna ordre de l'amener vif ou mort. On le trouva et on le lui amena; mais M. Wouk fut malheureusement déçu dans ses espérances. D'abord le rapsode était trop vieux et couvert de trop de blessures de yatagan et d'épée, qu'il avait reçues, ayant servi longtemps parmi les brigands; ensuite il ne pouvait chanter qu'en buvant un peu trop d'eau-de-vie. Il ne récitait pas, il chantait, et il ne se laissait pas interrompre. L'art de sténographier n'était pas connu dans ce pays; ainsi il fallait, pour noter ses vers, réunir plusieurs écrivains qui cherchaient à saisir les strophes, à mesure qu'elles échappaient au poëte, car si on l'interrompait une fois, il ne voulait plus recommencer.

Les hommes civilisés de la cour du prince Milosch, ceux qui avaient servi dans l'armée russe, ceux surtout qui avaient fréquenté les écoles d'Allemagne, regardaient avec surprise ce manége, se moquant du

littérateur Wouk et du poëte; ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi l'on se donnait tant de peines à rassembler des chansons si plébéiennes : enfin on fit accroire au pauvre rapsode qu'on se moquait de lui, et que M. Wouk le traitait comme un bouffon de cour. Le poëte offensé s'enfuit un jour sans qu'on ait pu parvenir à le rattraper.

Un troisième rapsode, aussi très remarquable, était un brigand de métier. M. Wouk le trouva dans une prison. Il venait de tuer une femme, une sorcière, à ce qu'il disait, qui avait ensorcelé son enfant. Ceci se passait en 1820 : M. Wouk a tiré de lui plusieurs chansons d'un grand prix.

Cette collection nous conservera du moins le souvenir de l'état poétique actuel du pays. Il est impossible d'en prévoir l'avenir.

Fort heureusement les Turcs laissèrent intacte la vie domestique des Serbiens. Le gouvernement autrichien n'a pas cherché non plus à détruire systématiquement leur nationalité comme il le fait ailleurs. En général, on s'en occupe très peu en Autriche, et, dans un livre publié à Vienne il y a quelques années, pour l'usage des écoles, on dit que les Monténégrins sont une race *tartare*. On les laisse ainsi vivre tranquillement avec leurs anciennes institutions et leurs antiques poésies.

Le gouvernement français, qui avait envahi ces pays du temps de Napoléon, a porté un coup sensible à la nationalité slave, en cherchant à introduire partout son système de préfectures, d'évêchés et de gendarmerie, sans se donner la peine de s'informer

de l'état des esprits, de l'état moral du pays. Il a ainsi offensé et le peuple, et les gens éclairés, qui craignaient l'influence immédiate d'une réforme aussi violente. Les gouvernements autrichien et turc réussissent à enrôler dans le Monténégro des régiments, et quelquefois des armées; le gouvernement français, au contraire, n'a trouvé partout que de la résistance. Le maréchal Marmont, qui commandait alors, voulait faire des chemins partout. Il proposa aux Monténégrins d'entreprendre pour eux un grand travail afin de faire traverser leur pays par une route militaire. Les Monténégrins eurent le bon esprit de remercier le maréchal. Leur pays n'a jusqu'à présent pas de chemins royaux ni vicinaux.

Certes, personne ne pense que ce peuple puisse rester toujours dans la même position, et qu'il n'y ait beaucoup à faire. Cependant les étrangers, les Allemands, qui ont dernièrement visité cette contrée, et paraissent avoir médité sur son état moral, littéraire et politique, n'hésitent pas à dire qu'il y faut se défier de toutes les influences étrangères; que, si une fois les Illuriens et les Monténégrins donnaient dans leur pays accès aux spéculateurs étrangers, ils auraient le sort des populations gauloises qui furent remplacées par les Anglais, et violemment chassées de leur sol natal. Ces peuples devraient chercher, dans leur religion et dans leur culte national, les germes de leur civilisation future; ils devraient apprendre à servir quelquefois leur pays sans demander à être récompensés, ce qu'ils font toujours; ils doivent se corriger un peu de leurs défauts, l'avidité et la jalou-

sie; ils feraient bien d'introduire dans leur pays un gouvernement régulier quelconque; mais qu'ils ne se hâtent pas de faire venir de l'étranger des maîtres pour leur apprendre les sciences gouvernementales, les arts du luxe, et les mystères de l'industrie actuelle.

Telle est l'opinion des Allemands qui, en général, n'aiment pas beaucoup la race slave. L'auteur dont nous citons ici l'opinion finit par dire que, pour élever la puissance d'un peuple à un degré supérieur, il faut que ce peuple se multiplie par lui-même!

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Traductions diverses des poésies slaves. — L'hérédité parmi les Slaves. — Les villes russes dans le moyen âge. — Kiew ; Novgorod. — La Pologne, la Russie et la Bohême dans le XII[e] siècle. — Origine de la Prusse. — L'ordre teutonique, ses luttes, sa puissance et sa décadence. — Les Lithuaniens. — L'invasion mongole ; la Pologne devant les Mongols.

Vendredi, 19 mars 1841.

MESSIEURS,

Ceux qui ne connaissent pas la langue slave, et qui voudraient lire en entier les poëmes que j'ai cités par fragments, peuvent en prendre connaissance dans la traduction anglaise de M. Bowring, mais surtout dans celle faite en allemand par mademoiselle Thérèse Jacob, sous le nom de M. Talvi, traduction incomplète, il est vrai, mais très fidèle. En France, l'auteur connu du *Théâtre de Clara Gazul* publia, de 1825 à 1827, en gardant l'anonyme, une collection

de poésies slaves. Cette collection causa une certaine sensation dans les pays du Nord. L'auteur prétendait connaître parfaitement la langue illyrienne. Il disait avoir parcouru le pays, et surtout avoir consulté un célèbre rapsode slave, Maglanowitch, dont il donnait le portrait et la biographie. Dans ce recueil, excepté la ballade sur la *Noble femme de Hassan-Aga*, que vous connaissez déjà, toutes les pièces paraissaient inédites. Les poëtes slaves, ne pouvant pas se procurer les originaux, commençaient à traduire, ou plutôt à retraduire en slave cette traduction française. Cependant on voyait dans l'ouvrage français certains caractères étrangers à la poésie slave, entre autres des histoires très longues de revenants et de vampires, qui ne sont pas du domaine de la poésie, mais plutôt des contes populaires. Cette remarque excita nos soupçons. Le célèbre poëte russe Pouschkine fit alors écrire à l'auteur français pour lui demander des renseignements sur sa découverte. L'auteur français avoua naïvement la fraude. Il dit qu'il avait l'intention d'entreprendre un voyage dans les pays slaves ; mais que d'abord il avait voulu essayer, par un récit fantastique, de se procurer les fonds nécessaires, sauf plus tard, après avoir vu le pays, à rectifier les erreurs dans lesquelles il n'aurait pu manquer de tomber. Un autre motif l'avait aussi guidé dans sa publication : il avait voulu se moquer de l'engouement momentané que l'on montrait alors pour la couleur locale. En effet, lors de cette publication frauduleuse, la guerre entre les romantiques et les classiques était dans toute sa force. Le monde à

la mode s'occupait de la poésie populaire; les publications de M. Fauriel excitaient un enthousiasme général. Une tourbe d'imitateurs se jeta dans ce genre, et en abusa tellement, que plus tard on n'a pas voulu même croire à l'existence de la poésie slave. Peut-être est-ce la cause du mauvais succès des traductions véritables qu'on a publiées plus tard, entre autres de celle de madame Voïart, qui est très fidèle, quoiqu'elle fût faite d'après la traduction allemande de Thérèse Jacob.

Il est temps de laisser l'histoire littéraire des Serbiens. Nous l'avons conduite jusqu'au XIVe siècle; siècle où probablement les poëmes épiques et tous les récits romanesques avaient pris naissance. Quittons maintenant ce peuple enfermé dans son passé, destiné à être musicien et poëte de toute la race slave, sans savoir même qu'il deviendrait un jour la plus grande gloire littéraire des Slaves. Reposons nos regards sur le triple empire russe, polonais et bohême, appelé à d'autres destinées. Au XIe siècle, nous avons vu le vaste empire russe divisé entre les enfants nombreux de Jaroslas. Depuis 1050, à peu près, cette famille princière augmenta d'une manière effrayante, et, à la troisième génération, on comptait déjà plus de soixante princes, qui tous possédaient des terres et avaient une espèce d'indépendance. L'empire était censé résider à Kiew et représenté par le grand-duc, mais l'idée unitaire ne trouvait pas d'élément sur lequel elle pût s'établir. Les princes perdirent le souvenir de la Scandinavie et cette foi qu'ils avaient dans leur sang divin, comme

descendants d'Odin. Ils étaient devenus Slaves. L'exemple des empereurs de Bysance les tentait; ils aspiraient à être souverains et despotes, à être adorés à genoux, comme les empereurs grecs. Mais pour assurer cette puissance, il fallait d'abord introduire l'hérédité, dont on ne trouvait pas de tradition à Constantinople. L'idée de l'hérédité par droit de primogéniture vient de l'Occident. Ajoutons que les peuples slaves, si étrangers à l'idée de l'unité, si incapables de former un État, avaient sur l'hérédité une opinion particulière, laquelle influait constamment sur l'organisation ou plutôt sur la désorganisation de l'État.

Chez les Slaves, d'après une coutume très ancienne, on accordait toujours la meilleure part au plus jeune des enfants, comme ayant besoin d'une protection particulière. Les princes slaves, les grands-ducs, finirent par regarder cette habitude comme une loi de l'État; et comme, à la mort de chaque paysan slave, on donnait sa terre à celui de ses parents qui en avait le plus besoin, sans aucun égard au degré de la parenté, de même après la mort d'un des princes, le grand-duc donnait son hérédité soit à un parent pour l'enrichir et pour augmenter sa puissance, soit à un prince quelconque, qui, dans le moment, se trouvait dans le besoin. De là venait un désordre épouvantable; le grand-duc distribuant les terres, les parents ne voulant pas toujours se soumettre à ses ordres. Aussi, toutes les fois que la branche cadette conspirait contre la branche aînée, était-elle sûre de trouver appui dans les idées slaves.

Rien n'est plus triste, plus fatigant, que l'histoire russe de ce siècle et demi ; impossible de la rattacher à un fait quelconque, de l'expliquer par une idée générale. Cependant, on remarque enfin dans ce chaos quatre masses distinctes, qui, peu à peu, commencent à se dessiner et à s'organiser chacune d'une manière différente. D'abord la Russie du Nord, où les communes deviennent des villes. Le territoire voisin des pays normands, d'où découlent les sources de grands fleuves, par lesquels est descendue la race normande dans les pays slaves : les communes de Novgorod, de Polotzk-Pskow.

Des villes libres s'y organisèrent comme des espèces de républiques sous la dépendance de chefs militaires qui commandaient les troupes. L'organisation de ces villes ne ressemblait pas à celle des républiques d'Italie ni à celle des villes impériales. L'organisation italienne et même celle des villes de France reposaient tout entières sur les anciennes institutions romaines ; c'étaient des municipes avec leurs curies, leurs magistratures. Les villes impériales reposaient sur des corporations. Ces corporations, composées d'artisans et d'artistes, se rattachaient à l'Église ; leur devoir mystique était de construire l'Église. On sait que les métiers qui fournissaient seulement aux besoins physiques des hommes étaient exclus des grandes corporations. Mais cette idée religieuse n'existait pas chez les Slaves, et les corporations n'y avaient aucun germe religieux. Une seule classe existait dans les villes slaves, celle des marchands, qu'on pouvait ap-

peler bourgeois; le reste était composé de propriétaires de terres, établis dans les villes. Les marchands, quoique jouissant de plusieurs priviléges, étaient toujours sous la dépendance des propriétaires et des ducs, des chefs militaires. Les paysans autour des villes, soumis à leur domination, n'influaient en rien sur le gouvernement; ils étaient spectateurs des troubles, des révolutions intérieures, sans y prendre part. Dans l'Allemagne, les villes impériales se rattachaient à la constitution générale germanique; elles envoyaient leurs députés; elles votaient dans la diète. Les villes slaves n'agissaient comme corps politique que par l'entremise des ducs. Facile de prévoir que leur existence précaire devait bientôt finir, et qu'elles devaient être absorbées dans la puissance souveraine des ducs.

D'un autre côté, vers le midi, la ville de *Kiew*, la plus grande, la plus riche et la plus peuplée, restait la capitale de la Russie. Elle comptait probablement jusqu'à 150,000 habitants : c'était une des plus grandes villes de l'Europe. Sous la main immédiate des ducs, elle se révoltait quelquefois; mais elle n'a pu développer aucun régime intérieur. D'ailleurs, comme capitale, elle était exposée aux attaques continuelles de tous les prétendants, et troublée par les factions intérieures.

Entre Novogorod et Kiew, le territoire vers le nord était habité par une race étrangère aux Slaves, par la race finoise, séparée par le Dniéper et coupé par la grande forêt qui existe encore sous le nom de forêt de *Mourom*. La race finoise déchue, facilement

soumise par les Slaves, cédait des terres, ou était réduite en esclavage. C'est dans ces contrées éloignées, vers le fleuve de Wolga, aux environs de Klazma, que quelques princes commencèrent à établir des colonies nouvelles, à organiser un régime nouveau n'ayant rien de commun avec les populations slaves. Ces colonies, composées de débris du peuple slave et du peuple finois, qui n'avaient entre eux aucun rapport politique, qui n'apportaient avec eux aucune organisation, étaient administrées, régies militairement par les princes; et là, dans cette contrée éloignée, l'idée du duché de Moskowie commençait déjà à poindre. Un des ducs de Sousdal, qui était en même temps grand-duc de Kiew, s'établit à Wladimir, et devint duc de Wladimir. Plus tard ses descendants, abandonnant Kiew, et cherchant même à l'humilier, s'emparèrent du titre de grand-duc, et devinrent représentants et souverains de la Russie. Une époque nouvelle commence; la Russie trouve un ennemi intérieur, un empire qui cherche à s'étendre sur les débris des anciennes principautés, et à s'élever au-dessus des populations slaves et finoises. Jusqu'alors les princes se faisaient la guerre entre eux comme chefs militaires; on épargnait le peuple, et le peuple attendait l'issue du combat pour se soumettre au vainqueur. Les princes de Sousdal, de Wladimir, les princes de cette contrée slavo-finoise, ayant en vue une autre politique, faisaient aux villes qui leur résistaient une guerre d'extermination; on n'épargnait plus les prisonniers; on rasait les villes; on enlevait les po-

pulations, on les entraînait vers le nord, et on poussait les Finois pour occuper les pays slaves. Kiew a subi plusieurs fois la conquête des princes de Wladimir. Sous le règne d'André, la ville a été saccagée, presque détruite ; depuis lors, elle n'a jamais pu s'en relever.

A l'époque dont nous parlons, la destinée de la Russie se balance entre Nowgorod et ce duché éloigné que les Russes appelaient alors *Fransforestier*.

Reste encore une vaste contrée entre le Dnieper inférieur et les monts Karpathes, qui s'étendait même jusqu'en Valachie et en Moldavie, connue sous le nom de la Russie méridionale ou de la Gallicie. Les ducs de cette contrée se séparèrent définitivement de Kiew, n'ayant plus besoin de protection, n'ayant non plus rien à craindre des souverains de la Russie. Cependant leur territoire, souvent parcouru par les armées russes, polonaises et hongroises, ne pouvait pas se former en unité, et les princes, par leurs alliances avec les rois de Hongrie et de Pologne, gravitaient plutôt vers l'occident. Les sujets, de leur côté, avaient plus de sympathie pour la Pologne, ils y trouvaient déjà une vie politique très développée ; déjà les seigneurs polonais partageaient avec le duc les gouvernements : or les seigneurs de la Russie Rouge voulaient avoir les mêmes priviléges. La Russie Rouge, pendant quelque temps, fut exposée à l'influence de la Hongrie et de la Pologne ; elle choisit d'abord un roi hongrois pour son souverain avec le titre de roi de Russie ; plus tard elle donna la couronne à un

prince de Kiew, lequel chercha à obtenir la confirmation de son titre, du pape, en lui promettant de rentrer avec son royaume dans le sein de l'église romaine. Il fut bientôt facile de prévoir qu'elle deviendrait la proie de la Pologne et de la Russie : c'était le territoire contesté des deux pays.

La Pologne, après la mort du roi Boleslas III, en l'année 1139, fut divisée en quatre principautés et les princes se firent une guerre acharnée. La Bohême seule, à l'époque où tout se divisa chez les Slaves, resserra encore plus fort son unité nationale. Elle établit une royauté héréditaire par droit d'ancienneté d'abord et plus tard par droit de primogéniture. Les Bohêmes paraissaient donc, selon toutes les probabilités, destinés à défendre tout le pays slave contre les dangers qui apparaissent déjà de tous les côtés et qui fondirent en même temps sur la Pologne et sur la Russie.

Quelle a été la pensée intime de tous les mouvements en Russie? Quel en est le résultat? Cette pensée, on la saisit dans les cris de détresse que poussent quelquefois les poëtes russes sur les malheurs des divisions entre les princes, et dans le besoin d'unité qui inspire les chroniqueurs russes.

Si on se rappelle le caractère des Slaves de la Serbie, des Monténégrins et de tous les Slaves indépendants; si on fait attention à l'esprit de désordre politique qui est inné dans ce peuple; si on examine les paroles des Monténégrins (citées par les voyageurs), qui disent eux-mêmes qu'ils sont trop méchants pour pouvoir être gouvernés par quelqu'un, on voit mainte-

nant par quels malheurs épouvantables devait nécessairement passer uno population destinée à devenir un jour un grand empire. On conçoit qu'il fallait des révolutions, des guerres d'invasion et une domination, pour détruire les éléments anciens de ce peuple, et pour pouvoir y introduire une vie nouvelle. Ce danger vint d'abord d'une petite contrée étrangère aux Slaves, et qui jusqu'alors restait sous leur dépendance. Entre le lac Peipus et la Poméranie, le long de la mer Baltique, habitent les populations connues sous le nom de Livoniens, de Lethones et de Prussiens (qu'il ne faut pas confondre avec les Prussiens allemands), populations peu nombreuses, qui ne s'élevaient pas au-delà de quelques millions d'âmes, divisées entre elles, opprimées par les Slaves et par les Normands. L'origine de ces populations est un mystère; elles appartiennent à la race indo-germanique, mais elles ne sont ni allemandes ni slaves, parlant une langue qui leur est propre, et qui de toutes les langues s'approche le plus du sanscrit. Leur mythologie, très riche et très développée, diffère de celles des Gaulois, des Germains, et c'est un tissu de traditions sur les esprits. Toute la nature y apparaît comme animée par des esprits qui agissent sous mille formes dans les arbres, dans les fontaines, dans les échos et dans tous les phénomènes de la nature. Les peuples étaient régis religieusement par un ordre qui ressemble beaucoup à celui des druides, par un ordre de prêtres poëtes exerçant un grand pouvoir, même sur les princes, ordre gouverné à son tour par un grand-prêtre qui résidait en

Prusse, sous le nom de *Krivé*. Ce pape païen envoyait ses ordres en Livonie, et jusque dans les pays de la Poméranie et de Rügen. Les Polonais, voisins de la Prusse, négligeaient de convertir ces pays, malgré les réclamations et les ordres des papes. Ils employaient, il est vrai, comme dit le chroniqueur Martin, le glaive de la prédication et le glaive de la jugulation; mais ils préféraient celui de la jugulation, aimant mieux conquérir ce peuple que le convertir à la foi chrétienne. Aussi les Allemands y devancent-ils les Slaves dans l'apostolat. Un prêtre, Meinhard, vers la fin du XIIe siècle, arrive avec des marchands de Brême et débarque sur une plage déserte aux environs de l'endroit où est maintenant la ville de Riga. Il s'y établit, réussit à convertir quelques naturels; les marchands élèvent un comptoir. Meinhard obtient la protection des marchands brémois et du roi de Danemark contre les insultes des paysans qui voulaient détruire la colonie chrétienne. Les successeurs de cet évêque, ne pouvant pas compter sur les secours irréguliers de ces marchands, établissent un ordre de chevaliers *Porte-Glaive*, et les chevaliers une fois en possession de la forteresse commencent une lutte avec les naturels, et un demi-siècle plus tard ils sont déjà maîtres d'une grande province, et menacent les villes de la Russie.

En Prusse, un autre apôtre, un moine de l'ordre de Cîteaux, pénétra du côté de la Poméranie, fit quelques disciples, et, plus tard, avec la protection des ducs polonais, établit un ordre de chevalerie parmi les Polonais. Tous ces ordres étaient imités de l'in-

stitution des Templiers. Mais le clergé polonais, qui résistait alors souvent au pape, et qui, toutes les fois qu'il s'agissait d'introduire une discipline plus sévère, défiait même Grégoire VII (ne voulant pas accepter, ou du moins faisant de grandes difficultés pour accepter le célibat), le clergé n'a pas su inspirer au pays une énergie religieuse suffisante pour créer une institution aussi puissante que celle des Templiers ou des chevaliers *Porte-Glaive!* Les Polonais se recrutaient difficilement ; après la perte d'une seule bataille, ils se découragèrent, et l'ordre cessa d'exister. Alors ces moines chrétiens appelèrent les chevaliers Teutoniques. L'ordre des chevaliers allemands, établis en Palestine, puis, chassés par les Turcs, avait de grandes possessions en Europe.

Les commencements des empires sont toujours enveloppés de ténèbres. Nous avons ici une histoire précise et détaillée de la naissance d'un grand empire. L'ordre apporta avec lui le germe d'un royaume. Il s'établit au milieu d'un peuple ennemi, d'une race différente, et finit par fonder un royaume allemand sur une terre qui n'a pas jusqu'alors entendu prononcer une parole allemande. Il changea la face du nord de l'Europe.

L'institution de ces moines voyageurs ayant passé par plusieurs transformations, finit par devenir le royaume de Prusse.

Le quatrième grand-maître de l'ordre allemand, Herman-Salza, homme de génie, devina tout d'un coup l'importance de l'établissement projeté, envoya quelques chevaliers pour reconnaître le pays, et

pour en prendre possession. Un de ces chevaliers, vrai homme de fer, surnommé Herman-Bâlk, construisit un petit fort aux environs de Danzig : au milieu de combats continuels, gagnant toujours du terrain, ses chevaliers finirent en quelques années par former un établissement considérable. De tous côtés les Allemands y arrivaient en foule.

Si la hiérarchie féodale et chevaleresque était dangereuse au pays des Slaves, les attaquant avec ordre et avec suite, rien ne peut se comparer aux malheurs qui résultèrent pour ce pays de l'établissement d'un ordre militaire. L'invasion, de chevaleresque qu'elle était, devint soldatesque, s'incarna dans une milice régulière, une armée régulière, la plus régulière, la mieux disciplinée qui ait jamais existé. Elle surpassait sous ce rapport même les légions romaines. Les légions quelquefois se révoltaient; les chevaliers moines donnaient toujours l'exemple d'une patience et d'une discipline à toute épreuve. Leurs besoins étaient à peu près nuls : ils jeûnaient quatre fois par semaine, se couchaient sur la dure, n'avaient pas d'autre couverture que leurs manteaux, passaient leurs soirées à prier, leurs nuits à veiller, et leurs jours à combattre. Ils se recrutaient parmi la plus haute noblesse allemande, c'est-à-dire parmi les gens qui apprenaient dès leur enfance à manier les armes. Ils périssaient presque tous. On trouvait facilement des remplaçants. Lorsqu'on les faisait prisonniers, on les brûlait avec leurs chevaux. Quelquefois on les faisait périr dans les tourments. Les Allemands, de leur côté, épargnaient rarement les Lithuaniens et les

Prussiens ; ils sévissaient particulièrement contre ceux qui, après avoir été baptisés, retombaient dans l'idolâtrie. Les Prussiens et les Lithuaniens convertis jouissaient de tous les droits de bourgeoisie et même de tous les droits accordés à la noblesse allemande. Ils ne pouvaient jamais entrer dans l'ordre.

Chez les Slaves du Nord et de la Poméranie, détruits par les Allemands, la résistance contre l'étranger tenait à leur organisation sociale et à leur nature. Les Lithuaniens et les Prussiens, au contraire, avaient dans leur religion et dans leurs institutions quelque chose de sympathique avec l'Allemagne. Leur esprit était également religieux et profond, leur caractère également sévère, et leurs chefs, devenant sujet des Allemands, contenaient dans l'obéissance et dans l'ordre leurs clans. La résistance lithuanienne et prussienne venait surtout de la religion ; c'était une lutte entre les derniers représentants du paganisme en Europe et le christianisme.

Les chevaliers, après une guerre d'extermination qui dura cinquante années, finirent par conquérir la Prusse presque entière. De pauvres moines, ils devinrent alors seigneurs féodaux ; leur grand-maître prit place comme prince dans la diète impériale ; il osa plus d'une fois défier les excommunications des papes et les menaces des empereurs. Cependant l'ordre fut déjà miné par la corruption, et, au moment où il disposait de la plus grande puissance militaire qui ait jamais agi dans le nord de l'Europe, lorsqu'il pouvait mettre sur pied quarante mille hommes de

troupes régulières, qu'il était en possession de grands trésors, dans ce moment même il fut intérieurement atteint et destiné à périr. La discipline se relâchait, et l'esprit qui animait ce corps s'en retirait. L'ordre religieux devient conquérant et attaque la Pologne. Il opprime les pays catholiques, perdant de vue sa destination première. Les deux ordres, celui des *Porte-Glaive* et celui des Chevaliers se réunirent, et, peu à peu, ayant dévoré une grande partie des populations lithuaniennes et prussiennes, ils introduisirent un élément étranger au centre des pays slaves, et donnèrent naissance à la principauté de Livonie, de Courlande, et au royaume de Prusse.

Une partie de ces populations plus éloignée de la mer, moins exposée aux invasions des Normands, excitée par les luttes entre les Prussiens et les Chevaliers, sortit tout d'un coup de ses forêts, de ses marais, et se fit connaître sous le nom de Lithuaniens; population peu nombreuse qui devait devenir plus tard un empire et résoudre la question capitale de la prépondérance entre les Slaves du Midi et les Slaves du Nord, les réunir et les fondre ensemble.

Mais avant que ce temps arrive, les Lithuaniens sont ennemis acharnés des Slaves; ils poussent leurs conquêtes vers les terres de la Russie, ils pillent d'abord les villes et les territoires des riches villes marchandes de Novogorod, de Kiew, de Smolensk, de Riga. Plus tard ils s'avancent vers le Midi; ils envahissent la Russie Rouge; ils font presque chaque

année des excursions en Pologne, et ils couvrent ce pays de sang et de flamme.

Un danger, plus terrible encore, c'est l'invasion Mongole, dont nous avons déjà donné une idée générale. Les Mongols arrivaient sous le commandement de Battou-Khan, neveu de Gengis-Khan, s'avançant vers le pays du Midi, à la poursuite des hordes de Polowtzi, voulant persuader aux Russes, selon leur habile politique, qu'ils n'avaient affaire qu'aux peuples des steppes. Cependant les ducs de Russie, prévoyant le danger, se réunirent aux Polowtzi. Ils livrèrent aux Mongols une bataille malheureuse; ils furent détruits. Les princes de la Russie centrale et finoise, située derrière les forêts, ne prirent aucune part à cette lutte. Les Mongols descendirent côtoyant le Dnieper vers la mer Noire, et selon leur haute stratégie coupèrent par cette marche et en enveloppant toutes les hordes des steppes, les détruisirent complétement. Après quoi ils se retirèrent vers l'Asie. Mais plus tard Battou revint et marcha sur les grandes villes, détruisant Resan, Kostroma, Sousdal, Wladimir, Moscou et Torjok, il s'avança jusqu'à Novogorod. Enfin sa troisième expédition était dirigée vers la Pologne et la Hongrie; elle détruisit le royaume hongrois; le roi de ce pays fut obligé de chercher son salut dans une île de l'Adriatique. Dans le même temps, un autre roi, un souverain de l'Asie, le puissant sultan de Corassan, se sauvait également sur une île de la mer Caspienne poursuivi par les troupes du même souverain mongol.

Les princes russes, après avoir perdu deux grandes batailles, se soumirent aux Mongols ; les princes de la Russie finoise cherchèrent les premiers à se sauver par les traités. Ils se rendirent dans le camp des Tartares; ils prirent l'investiture des mains du Khan; ils commencèrent à régner au nom du Khan. Ils trouvèrent leur point d'appui ; une question fut résolue pour eux; dans leur tendance vers l'unité qui commençait à poindre dans les contrées finoises, ils s'attachèrent à la puissance mongole et exploitèrent cette puissance dans leurs intérêts. Désormais rien ne peut plus résister à leur marche régulière : il ne s'agit plus d'en appeler, ni à l'opinion du peuple, ni aux assemblées des villes; pour gouverner il faut obtenir la protection du Khan. La tente du Khan devient le cabinet politique où se traitent toutes les affaires du Nord de l'Europe, comme aussi il s'y traitait de toutes les affaires de l'Asie.

Les princes russes, d'abord obéissants et humbles, entrevoient peu à peu la possibilité de briser le joug, et pendant cent ans, ils méditent leur délivrance et emploient, avec beaucoup d'adresse, tous les moyens pour diviser la puissance des hordes et pour profiter de chaque malheur qui arrive aux Mongols.

Mais on pouvait croire pendant quelque temps qu'il n'y aurait plus de puissance indépendante parmi les peuples slaves. Les Bohêmes, qui conservaient leur unité, qui paraissaient appelés à jouer un rôle principal, cherchaient à imiter l'Allemagne, et dans

leurs institutions et dans leur marche politique.

L'aristocratie et la souveraineté, entraînées par la civilisation de l'Europe, désavouèrent leur propre nationalité et devinrent allemandes : le peuple n'eut aucun moyen légal de résister à l'envahissement des Allemands, protégés par les souverains et par la haute noblesse.

La Pologne, divisée et menacée de tous les côtés par les Allemands, par les Mongols et même par les Bohêmes, semblait être destinée à périr. Et pourtant la division même de la Pologne entre plusieurs principautés assura son avenir. Les seigneurs, consultés par leur souverain, siégeant toujours dans leur conseil, s'attachèrent à la cause nationale. Obligés de décider entre les prétentions des ducs et des princes, ils prirent l'habitude d'en appeler à l'opinion publique et à l'opinion de la noblesse. La noblesse entra ainsi dans la vie politique, et une caste nombreuse de guerriers se forma dans le pays ; cette caste regarda l'Etat comme sa propriété ; chacun fut ainsi intéressé à le conserver, à le défendre.

Depuis lors, plusieurs fois, nous voyons les chefs des provinces avec la noblesse entreprendre des guerres, résister aux Mongols et aux Allemands en combattant en leur propre nom, sans en demander la permission aux princes. Cette vie politique, très largement développée et fortement agitée, sauva la Pologne, parce qu'elle intéressa une grande population à la cause publique; elle facilita les progrès de la civilisation, et bientôt la Pologne, réunie à la Li-

thuanie, se trouva supérieure en lumières, en liberté à tous les peuples du Nord, et, quoique resserrée dans ses frontières, elle devint maîtresse des destinées d'une grande partie des peuples slaves.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

—

État littéraire, politique et moral des Slaves du nord après le XIIe siècle. — Formation de l'empire moskowite; Mstislawitch. — Destruction de l'empire russo-normand. — Les Finois, leur poésie. — Développements de l'empire moskowite. — Les chroniqueurs slaves du nord après le XIIe siècle. — La Pologne au XIIIe siècle. — Formation de l'empire polonais idéal. — Littérature polonaise au XIIIe siècle.

—

Mardi, 23 mars 1841.

Nous sommes entré dans le XIIe siècle. Trois grands faits dominent l'époque. La poésie cesse; les annales s'arrêtent; les esprits sont absorbés par le mouvement politique. Il est facile d'expliquer cette chute de la poésie et de l'éloquence, si nous nous rappelons les grandes discordes dans lesquelles ce pays était plongé depuis le commencement du XIe siècle. Les événements se suivent et ne paraissent pas

s'enchaîner ; l'histoire ressemble à la lutte de ces insectes microscopiques que l'on voit s'entredéchirer et renaître à chaque moment. Peu à peu, vers le milieu du XIIe siècle, ce mouvement commence à prendre une direction constante.

Le prince Georges, surnommé *Longue-main*, fut le créateur de la nouvelle Russie, ou plutôt du duché de Moskowie ; s'étant séparé de la race slave et même éloigné de son territoire, à l'aide de la race finoise, il commença à réagir contre le Midi et contre le Nord.

Dès ce moment l'histoire devient claire. Nous voyons la lutte, d'abord entre les princes et leur dynastie, ensuite entre la dynastie de ces princes et toutes les dynasties slaves du Midi et du Nord. La dynastie de Georges fait une guerre de destruction à ses compatriotes. Cette guerre commence par le sac de la grande ville de *Kiew*, vers le milieu du XIIe siècle, et elle finit par le massacre de Novogorod, et la destruction complète des républiques du Nord.

Au XVe siècle, cet empire nouveau de la Moskowie se trouvera constitué sur les ruines de tous les éléments slaves.

Après le prince Georges, son fils André, un homme doué d'une énergie rare, un guerrier vaillant et qui savait employer la ruse là où il ne pouvait pas vaincre par la force, fixa la politique des princes russo-finois. Ses descendants transportèrent leur capitale à Moskou, et sous la protection des Mongols, consommèrent la politique de leurs ancêtres. Mais cette tendance nouvelle des princes de Moskou rencontra des résis-

tances terribles dans la religion, dans les coutumes, dans les constitutions des villes, et même dans quelques individualités puissantes. Il est facile maintenant de savoir pourquoi les patriarches et les évêques faisaient la guerre à ce mouvement, que nous appellerons déjà moscowite, et qui part du pays forestier, de Wladimir. Nous voyons la preuve de cette résistance dans les annales.

L'Église orientale était subjuguée complétement par les princes normands, cependant on respectait la vie et les personnes du clergé. Les princes de Wladimir, lorsqu'ils rencontraient une résistance quelconque de la part des évêques, les accusaient d'hérésie et les chassaient de leur territoire. Un certain évêque Léo, qui s'opposait aux envahissements du prince André, fut déposé et chassé comme hérétique. On l'avait convaincu d'avoir mangé de la viande les jours de Noël et de Pâques.

Jusqu'alors, on divisait entre les cadets de la famille des apanages; les princes dépossédés cherchaient à se réconcilier avec le grand-duc et obtenaient de lui de nouvelles terres ou quelques pensions. Maintenant les ducs du pays forestier, de Moskowie, changent de système. Ils chassent leur famille, ils la repoussent de la Russie. On ne parle plus d'apanage. La coutume très ancienne des pays slaves voulait que toutes les fois que l'on consultait les guerriers, après la mort du prince, sur le choix de son successeur, on commençât à demander l'opinion des grandes communes, des communes anciennes. On avait un certain respect pour les anciennes villes à

cause de leur vieillesse respectable. Ainsi, dans le territoire même des ducs de Moskou, certains petits villages jouissaient de ce privilége d'ancienneté. Les Slaves n'attachaient pas d'importance légale à une opinion partie de Wladimir, de Souzdal, de Kostroma, et plus tard de Moskou, villes dont les noms même sont étrangers au slave. Mais cette résistance fut à la fin vaincue par l'habileté des princes régnants et par la force.

Quelques descendants de la famille de Rourik se mirent à la tête du mouvement national pour défendre la pensée des pays slaves. Le plus brillant, le plus célèbre de ces princes de l'antique Russie, de la Russie normande, est un certain Mstislaw Mstislawitch, dont la carrière commence une quinzaine d'années avant l'invasion des Tartares et finit à la bataille de Kalka. Ce prince, vrai chevalier errant, possédait quelques petites terres dans le nord de la Russie, aux environs de Polotsk et de Smolensk, dans cette contrée où les anciennes coutumes se sont conservées le plus longtemps. Il sut inspirer la confiance aux guerriers, et il parcourait, suivi d'une troupe de chevaliers, toute la Russie, défendant les villes contre les usurpations des princes, déposant les princes, en appelant d'autres à les remplacer. Il punissait les villes rebelles. Nous le voyons à Nowgorod occupé à organiser le pays; un mois plus tard, on le retrouve aux environs de Wladimir. Il combattait et humiliait le pouvoir de princes forestiers. Enfin il fut appelé de nouveau dans le pays de la Gallicie, vers les frontières de la Pologne; là, il di-

rigea pendant quelque temps le gouvernement, et fut chargé de la tutelle du jeune prince de ce pays. Enfin, sur le bruit de l'arrivée des Tartares, il courut vers le Don, où il finit sa carrière. Cependant l'histoire l'accuse d'avoir compromis les intérêts de la Russie par son orgueil; il négligea, à ce qu'il paraît, d'attendre l'arrivée de plusieurs princes, et livra le combat de Kalka avec des forces insuffisantes; il fut, dit-on, cause de cette épouvantable déroute. Pourtant il est plus probable que les princes de Moskou tout d'abord, comprenant les avantages qu'ils pourraient tirer des Mongols, n'avaient aucune envie de prendre part à la guerre des Slaves contre l'invasion des Batou. Avec Mstislaw finit la Russie normande.

Résumons. Nous avions vu dans cette contrée du Nord les populations finoises, qui s'étendent depuis la mer Blanche jusqu'aux monts Ourals, les Finois piétons qui touchent par delà l'Oural aux Finois cavaliers; nous avons vu, dis-je, dans les temps antéhistoriques, probablement dans les IVe et Ve siècles, ces populations conquises et désorganisées par les Slaves. Les Normands arrivèrent, dans le IXe siècle, et établirent leur forme de gouvernement. Cette contrée devint une Russie normande. A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, l'esprit normand est déjà étouffé, et nous voyons s'élever un empire nouveau, où les Slaves, jadis dominateurs des Finois, et plus tard compagnons et sujets des Normands, sont subjugués en même temps que les Normands, non pas par une race nouvelle, mais par un esprit nouveau, par une royauté, par une principauté qui re-

présente l'esprit finois et l'esprit slave confondus ensemble.

On ne doit pas accuser, comme le font quelquefois les historiens, les ducs de Moskow de tous les malheurs qui arrivent à cette époque. Ce n'est pas leur individualité ni leur talent qui furent la cause de cet immense changement. Leur politique, toute d'égoïsme et d'envahissement, ne venait pas seulement de leur propre volonté. L'esprit finois, après la désorganisation de cette race, subsistait toujours. On voit dans l'histoire souvent des exemples de pareilles transformations. Un peuple cessant d'exister politiquement s'infiltre dans celui qui le remplace et donne naissance à une société nouvelle. Ainsi l'esprit du peuple breton influa puissamment sur les Saxons, et plus tard sur les Normands, qui avaient remplacé la race saxonne. De même, le Finois, dans ses rapports continuels avec les Slaves, dans ces pays du Nord, qui devinrent le siége de l'empire nouveau, le Finois s'allia intimement aux Slaves; et si vous vous rappelez ce que nous avons dit précédemment du caractère de ce peuple, vous concevrez facilement quel sera l'avenir d'un empire où ils entrent pour beaucoup. Le Finois, sombre et malheureux, né pour l'obéissance ou la destruction, rencontra dans le Slave un être supérieur, qu'il dégrada par son contact. Le Finois, individuellement pris, est toujours esclave; employé comme instrument par une force supérieure, il devient despote et destructeur. C'est une grande perte pour l'histoire que celle des chansons des Finois du Nord; les seuls de leur race, ils chantaient quelque-

fois. Le Mongol, c'est-à-dire le Finois cavalier, n'a pas de poésie. Quelques restes des chansons de ces Finois du Nord, conservées par la tradition populaire russe, nous donne une idée de ce que devait être ce peuple à une époque reculée. Je parle des quelques chansons de la grande Russie portant un caractère évidemment finois. Dans l'une d'elles, il est question d'une amante trahie et délaissée qui propose une espèce d'énigme à ses amies. Elle leur dit : « — Je suis trahie dans mon amour, je suis abandonnée, et cependant j'ai trouvé le secret de me reposer sur mon amour. Je me revêts de mon amour, je m'orne de mon amour, et je m'éclaire de mon amour. »

Pour comprendre cette énigme, il faut savoir l'usage que font les Finois de l'extrême Nord, du régnifère. Ces peuples mangent la chair des régnifères ; ils font de leur peau un habit, et en emploient la graisse pour faire des lampions. La femme finoise avait égorgé son amant, et traité son cadavre comme les Laponais traitent celui des régnifères. Elle avait préparé sa lampe avec l'huile qu'elle avait tirée du cadavre de son amant ! C'est le sens de cette espèce d'énigme de cannibale.

Si on compare une telle poésie affreuse, qui sent l'Amérique et le pays des Caraïbes, avec les chansons si tendres et si gracieuses des Serbiens, dont nous avons lu quelques échantillons, on verra alors toute la différence entre la race rousse, les Finois, et les Slaves. C'est cette race qui agissait et avait la pré-

pondérance dans le nouveau duché, et qui établit là le siége de l'empire.

Les ducs de Russie, Georges et André, n'ont fait qu'évoquer l'esprit étouffé de la nation finoise, puis ils n'ont eu qu'à se mettre à la tête du mouvement. Ils trouvèrent dans le pays slave une certaine sympathie, presque tout le monde désirant se réunir; mais ce qui, chez le peuple, était le désir de l'union, ne fut chez les princes que le désir de conquérir et de subjuguer.

Après les premiers princes dont la politique hésite souvent, contrariée qu'elle est par les villes, les coutumes, les individus, vient une autre série de souverains déjà soumis aux Mongols. Ces souverains avaient transporté leur capitale à Moskou, tels que Jean, surnommé la *Besace*, son fils et ses descendants. Ces princes passent leur vie dans le camp des Mongols; ils étudient là les secrets politiques de la horde, et cherchent en même temps à faire prévaloir en Russie leur puissance. Le fils de Jean, homme habile et rusé, se fait intermédiaire entre les Mongols et les Slaves; il se charge de prélever le tribut de tous les pays de la Russie et de le payer aux Mongols au nom des Russes. Il se fait ainsi percepteur général de toute la Russie. C'est le premier pas que les princes de Moskou font vers la puissance unitaire et despotique. Ils commencent par s'emparer des finances du pays. Ils sont chargés par les Khans de lever et de payer les impôts. Plus tard ils punissent les rebelles; ils sont chargés par le Khan d'adminis-

trer la justice. Ils se font les grands justiciers de la horde. Enfin ils finissent par se substituer aux Khans.

Après trois cents ans de cette lutte tantôt ouverte, tantôt sourde, le souverain de Moskou, Jean III, prend le titre de roi, de *Czar*, qu'il emprunte aux Tartares (c'est ainsi que les Slaves appelaient le khan tartare); alors commence une nouvelle époque de l'histoire russe.

Les dates les plus importantes sont : 1150, nous voyons Georges, surnommé *Longue-Main*, former d'abord sa principauté et se séparer des pays slaves. Cent ans plus tard, pour prendre des nombres ronds, vers 1250, les Tartares occupent toute la Russie. C'est l'époque des travaux de la dynastie de Georges pour tromper d'un côté les Tartares et de l'autre pour subjuguer les Russes. Cent ans encore plus tard, en 1350, la dynastie est établie à Moskou et essaie déjà ses forces contre les Tartares. Quelques années après, le prince Dimitri remporta même une victoire sur les Tartares. Il ne chercha pourtant pas à poursuivre ses avantages; de nouveau il se soumit et paya le tribut, attendant une circonstance plus favorable. Enfin, un siècle encore plus tard, vers 1450, les princes de Moskou prennent un titre nouveau de roi, et l'empire moskowite est constitué. Après cet immense changement, nous verrons le centre de la Russie se développant d'un côté vers l'Oural, et réagissant contre les Mongols, cherchant à les diviser et à les détruire; d'un autre côté détruisant avec une haine encore plus

forte que celle qu'elle portait contre les Mongols; détruisant la Russie du midi de Kiew, de la Gallicie; enfin s'acharnant contre les républiques de Nowgorod, pour former de ces conquêtes un empire nouveau.

Cette histoire longue est assez difficile à reconstruire faute de monuments; les annalistes, nous l'avons déjà dit, cessent d'écrire dans les premières années du XIIIe siècle. Ne pouvant plus rien comprendre à ce mouvement si complexe, étourdis par les événements, ils s'accrochent à quelques dates, à quelques faits particuliers, sans entrer dans aucun jugement, dans aucune discussion.

Comme exemple de leur style et de leur manière, je lirai seulement quelques lignes d'un des continuateurs de Nestor; toutes les chroniques sont composées de cette manière.

« La pieuse princesse Hélène transporta le corps du prince Jaropolk dans l'église Saint-André. — Mort de Jean dans la même année. — Le métropolite Michel se rendit à Constantinople. — Les princes se portèrent au secours des Polonais contre d'autres Polonais qui guerroyaient entre eux. — Cette année le feu prit à Kiew. — Wladimir marcha sur la ville de Priluki qu'il prit d'assaut. — Wsewolod se joignit à ses frères, et se dirigea sur Wladimir. »

Ainsi de suite.

On ne sait pourquoi les Polonais se faisaient la guerre; quel était le parti que les ducs appuyaient;

pourquoi ces princes se réunissent si souvent entre eux, se jurent amitié, et une année plus tard se détruisent mutuellement. Le chroniqueur ayant raconté avec le même calme, la même simplicité, les crimes les plus atroces d'un prince, ajoute : « Cette année un tel prince, bon, généreux et pieux, finit sa vie. »

Cependant les historiens modernes trouvèrent le moyen de découvrir au fond de ces phrases confuses certains faits capitaux.

Ainsi, dans ces quelques lignes que je vais lire, toute l'histoire de la Moskowie est enfermée.

« L'an 1162, le prince André, voulant rester maître absolu dans Souzdal, expulse l'évêque Léo, ainsi que ses trois frères, puis ses deux neveux, ainsi que les principaux courtisans qui avaient servi sous son père. »

Cette phrase, tous les historiens l'ont remarquée parce qu'elle raconte des événements inouïs : on chasse un évêque; le prince expulse ses parents, et même les partisans de ses parents. Chacun a expliqué ce récit si simple à sa manière. Les historiens russes (entre autres Karamsin, qui n'a fait que paraphraser les chroniqueurs) y virent une conspiration de ces princes contre l'État. Or l'idée de l'État, qui sert de base à l'histoire de M. Karamsin, n'existait pas encore. Cet écrivain voit dans le moyen âge la Russie de Saint-Pétersbourg : le prince qui gouverne, les citoyens turbulents qui conspirent, et les tribunaux qui punissent.

Les historiens polonais, au contraire, expliquèrent, à ce qu'il me paraît, très bien ces mots : *Le prince André voulant rester le maître absolu*, en y voyant le changement de la politique russe ; mots qu'on ne trouve que cette fois seulement dans les chroniqueurs. Seule phrase où l'on parle du pouvoir absolu ! Les continuateurs de Nestor, la littérature des chroniques et des histoires, la législation des codes et des collections de lois : de tout cela il n'existe que quelques phrases ; elles ne peuvent servir, comme certaines inscriptions anciennes, comme des médailles qu'on découvre dans la terre, que pour fixer les dates des événements ; c'est tout leur mérite.

Pendant que le duché de Moskou marche vers des destinées nouvelles, en Pologne nous voyons un mouvement également rapide, mais qui porte cette population dans un sens tout à fait opposé. Après la mort du prince Boleslas, le pays est divisé entre plusieurs princes ; la nouvelle Pologne devait naître de cette division. L'ancienne Pologne réagissait souvent par l'Église qui cherchait à conserver l'État ancien, et par les individus forts et puissants qui s'obstinaient à entraîner la Pologne dans un mouvement européen. L'Église appuyait d'abord les aînés de la famille, selon la coutume reçue à cette époque dans toute la chrétienté. Le prince aîné de la famille, lié avec les empereurs d'Autriche, les empereurs romains, cherchait à introduire le féodalisme, c'est-à-dire à organiser la Pologne dans la vue de la rendre

forte et puissante. Sa femme, une Allemande de beaucoup d'esprit, détestant le désordre slave, conjurait son mari de mettre fin à ces troubles, et lui rappelait le beau spectacle qu'elle avait vu à la cour de l'empereur d'Allemagne. L'aîné de la famille, qui s'apelait Ladislas, se décida à chasser ses frères, cherchant à expliquer par les raisons d'État sa conduite, et comptant sur la sympathie du clergé. Cependant la violence qu'il avait tentée offensa le clergé et le peuple ; elle révolta surtout les seigneurs déjà puissants. Le prince perdit bientôt ses terres, et fut obligé de chercher asile chez l'empereur.

Après lui, son frère, homme habile, surnommé Miecxyslas *le Vieux*, suivit aussi sa politique ; mais, n'osant plus essayer de la violence, il cherchait à gagner les cœurs par la persuasion, en exposant la nécessité où se trouvait le pays d'avoir un seul chef. Quatre fois il s'empara du pouvoir, quatre fois ses frères réunis le chassèrent de sa capitale. Il ne put réussir à ramener la Pologne au pouvoir unitaire.

Les grands seigneurs de cette époque s'appuyaient toujours sur le testament du roi qui faisait la loi de l'État, et c'est en défendant ce testament qu'ils repoussaient la prétention des aînés de la famille; ils pressentaient d''instinct que la division de ce pays entre les princes finirait par créer un pouvoir intermédiaire, une espèce d'oligarchie et de sénat. C'est pourquoi la haute noblesse et le clergé s'attachèrent avec le temps au cadet de la famille.

Le temps confirma ce changement de dynastie, et, ainsi que nous l'avons vu en Russie, le sceptre de la Pologne passa à la branche cadette; mais la branche cadette russe absorbe de plus en plus tous les pouvoirs, tandis qu'au contraire, les princes de Pologne, pour se maintenir, sont obligés d'accorder des priviléges à la haute noblesse, au clergé, et plus tard à la petite noblesse.

En Russie, tout s'est fait d'abord au nom des ducs et puis des Mongols; on exécute les ordres du kan. En Pologne, on discute les intérêts de l'État; l'idée de la patrie commence à cette époque à poindre. La patrie, ce n'est pas une principauté. En Russie, le chroniqueur raconte des événements qui arrivent dans le territoire qu'il habite, et, par parenthèse seulement, il parle des autres principautés. Ces principautés ne l'intéressent qu'autant qu'elles sont gouvernées par la famille de Rurick; ils ne connaissent aucun autre lien moral de toute la Russie normande.

En Pologne, au contraire, plusieurs princes se détachent de la branche royale; ces princes ne sont pas dans des rapports féodaux avec leur souverain; ils ne lui paient pas d'impôts, ils ne lui obéissent pas, ils ne lui jurent pas même fidélité. Quelquefois même ils entrent comme princes féodaux dans des rapports avec les souverains des autres pays. Cependant, l'opinion publique les regarde toujours comme appartenant à la Pologne. L'unité est créée et construite par l'Eglise. L'idée de l'unité, en apparence si simple, est partout difficile à créer! L'Église,

en couronnant le prince polonais, résuma déjà dans sa personne l'État. Le roi, en entrant dans la famille des princes chrétiens, se regardait déjà comme représentant d'un pays dont il commençait à comprendre l'unité; plus tard, pendant les divisions, les évêques n'ont cessé de se réunir pour former le synode. Au milieu des querelles des princes, de leurs luttes, de leurs guerres, les évêques et les seigneurs se réunissaient et entraînaient même les princes pour former le synode. Ce synode devenait une représentation de la Pologne morale qui n'existait pas comme un gouvernement, mais dont tout le monde sentait l'existence comme d'une personne morale.

Ainsi les évêques de la Poméranie, après la révolte des princes poméraniens, venaient toujours siéger sous la présidence des primats polonais pour discuter les affaires polonaises; comme le firent plus tard les évêques de la Silésie et même les évêques de plusieurs provinces de la Prusse, sous la primauté de l'évêque de Gnesen.

C'est ainsi que s'est formée l'idée morale et indestructible d'un empire polonais.

Dans ces synodes on faisait aussi des lois. Les lois russes organisent les rapports sociaux entre le maître et l'esclave, entre le maître et le prince. Les lois polonaises organisent les rapports entre les États; ce sont des lois politiques. Les Russes n'ont qu'une législation civile et criminelle; les Polonais, à cette époque, ont déjà une législation politique. Le synode prend sous sa protection l'agriculteur; il défend aux

courtisans, c'est-à-dire aux serviteurs du prince, de lever des impôts arbitraires de toute nature; il régularise les jugements, et chacune de ces lois finit par la formule religieuse : *Que celui qui violera cette loi soit frappé d'anathème.*

Ces lois obligent toute la Pologne; elles sont censées obliger les princes indépendants de la Poméranie, les princes de la Silésie plus tard, et enfin la noblesse de la province de la Gallicie qui entre de plus en plus en rapport avec la Pologne.

La juridiction passe, en Russie, des communes, entre les mains des administrateurs nommés par les princes : au contraire, en Pologne elle est toujours administrée par une espèce de comice où les guerriers s'assemblent et devant lesquels on évoque chaque cause de haute gravité, soit criminelle, soit civile; le magistrat préside seulement ce comice sans avoir une voix décisive.

Tout marche en Pologne vers la liberté; en Russie vers le pouvoir unitaire. Des deux côtés des dangers différents menacent ces deux États, la Russie se trouvant sur le chemin du despotisme, la Pologne sur la pente de l'anarchie. Les historiens polonais de cette époque, tant de fois critiqués par les Allemands, sont bien autrement intéressants que ceux des pays russes du XIIIe siècle. Autant les uns sont stériles, monotones, autant les autres sont caractéristiques, chacun dans son genre.

Après la grande époque des chroniqueurs saints et religieux, après l'époque de Ditmar, puis après

celle de Gallus, vient à présent l'époque des chroniqueurs politiques; ils font de l'histoire pragmatique et même ce sont les premiers et les plus anciens historiens pragmatiques de l'Europe. Leur style, quoiqu'ils écrivissent en latin, est éminemment polonais; c'est une langue slave couverte d'un voile léger de latinité. A chaque moment, on peut retrouver non seulement les phrases, mais quelquefois les proverbes et les rimes polonaises. La marche générale de leur style ressemble à quelques documents russes de cette époque, conservés dans les archives. Les documents russes diffèrent du style des chroniqueurs. Dans ces monuments on voit la simplicité, la gravité qui caractérisent le poëme du chantre d'Igor. Un de ces monuments est le testament du grand duc Monomach; en voici quelques fragments; il parle de ses occupations, de la manière dont il avait gouverné son pays, et il donne des conseils à son fils :

« J'avais mis au nombre de mes devoirs l'inspection des églises et des cérémonies sacrées de la religion, ainsi que celle de mes biens, de mes écuries, des vautours, des faucons, de mes véneries. J'ai conclu dix-neuf traités de paix avec les Polowtzi; j'ai fait prisonniers au moins cent de leurs princes; j'en ai fait mettre à mort plus de deux cents en les faisant précipiter dans la rivière. »

Ensuite il parle longuement de ses chasses royales :

« Que de fois je fus renversé par des buffles, frappé du bois des cerfs, foulé aux pieds de élans! un san-

glier furieux déchira une fois ma cuisse; mon bras fut déchiré par un ours.

» Que de chutes de cheval n'ai-je pas faites dans ma jeunesse où, sans songer aux dangers auxquels je m'exposais, je me brisais la tête, je me blessais aux pieds, aux mains. »

Il conseille cependant à son fils de l'imiter; de ne craindre ni les ours ni les chefs de Polowtzi.

Quelle immense différence entre ce récit et les chroniques sèches de cette époque? C'est que le récit appartient à la vie domestique, à la vie intérieure encore slave, et que la chronique touche déjà à un état nouveau; elle parle déjà de la principauté dans laquelle il n'y avait rien de slave.

Les chroniqueurs polonais sont frères de l'auteur de ce testament. Leur style a la même simplicité et surtout le même sentiment profond de la nature.

A chaque moment ce sont des métaphores tirées de la nature, de l'histoire des animaux : quelquefois, tout un discours politique est composé de fables et d'apologues.

Je vous ai parlé de la guerre qu'avait suscitée, du vivant de Boleslas, son frère né hors du mariage légitime. Ce frère, fait prisonnier dans un combat, est jugé par le conseil du prince. Le chroniqueur introduit les conseillers parlant, les uns contre le prince, et les autres le défendant.

Voici comment l'accusateur commence son discours :

« C'est une triste plante que celle dont la racine

est rongée par un ver. Si on ente un poirier sur un saule, le fruit en sera amer. Tout le monde sait qu'une panthère est née d'une tigresse et d'un lion, et que le loup-garou naît d'une lionne et d'un tigre. Le caractère de l'accusé ressemble à celui d'un basilic; il a quelque chose de la ciguë; il me paraît de plus semblable à un serpent à cornes. Le basilic fascine et tue par la puissance de son regard; la ciguë, plus elle est douce, plus elle est vénéneuse; quant au serpent à cornes, on ne peut nier qu'il y ait quelque chose de royal et de majestueux dans son aspect. »

Pour comprendre toutes ces phrases, il faut connaître les opinions populaires sur l'histoire naturelle qui circulaient à cette époque, et qui sont conservées jusqu'à présent par la tradition chez les peuples slaves, sur la naissance, par exemple, des panthères, sur les qualités du loup-garou, du serpent à cornes, reconnu même dans l'antiquité comme roi de tous les reptiles.

Par ces allusions aux traditions populaires, avec cet apologue, l'accusateur attaque la naissance illégitime du prince accusé; puis il parle de son éducation :

« Un tel caractère se trouva formé par les soins des Allemands et par les maximes des savants de Prague. »

Il paraît que ces savants jouissaient en Pologne d'une mauvaise réputation.

« Qui ne connaît les maximes des savants de Prague ! »

Suit une grande liste de proverbes populaires de Bohême.

« Tendez la main, ô mon fils, mais en même temps tendez des piéges.

» Voulez-vous tuer quelqu'un avec certitude? Présentez-vous chez lui en qualité de médecin.

» Un homme inutile est comme un arbre sans fruit.

» N'épargnez pas les promesses, cela oblige beaucoup de monde et cela ne vous oblige à rien. »

Une vingtaine d'autres proverbes.

Le même chroniqueur commence ainsi le quatrième livre, où il parlera de l'ambition démesurée du prince dirigé par sa mère.

« Il y a un oiseau très singulier qu'on appelle *Vranitza;* il vit solitaire, il ne se laisse approcher d'autres oiseaux de son espèce qu'une fois par an. Il choisit des nids sur de hauts arbres pour chacun de ses petits, autant de nids qu'il a de petits. D'ailleurs il oblige d'autres oiseaux à élever ses petits, de même que le coucou; le petit, à peine sorti de l'œuf, laisse là ses compagnons d'enfance, et, confiant dans la force de ses ailes, il s'élance par-dessus les arbres, par-dessus les montagnes, plonge dans le ciel, se perd dans les airs et s'enferme dans les nuages. Quelquefois les vents l'empêchent de descendre pour trouver sa nourriture, il meurt de faim, et finit ainsi sa vie aérienne. »

Ceci veut dire que la mère du prince était ambitieuse comme cet oiseau; qu'elle avait élevé dans les idées d'ambition son fils, et qu'il est mort sans

pouvoir entrer dans les besoins réels de la vie pratique.

Les critiques se sont beaucoup moqués de ce style; cependant rien de plus national, de plus slave, de plus vrai que cette manière de s'exprimer. Plus tard, on retrouvera dans les discussions les plus graves des diètes, le même langage; on en verra même des traces jusque dans les écrivains des derniers temps.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Les détracteurs des chroniques slaves. — Caractères de ces chroniques. Les chroniqueurs polonais. — Vincent. — Style des lois slaves comparé à celui de la Bulle d'or. — Caractère de la législation polonaise. — Rapports entre les divers États polonais. — Comment les Polonais s'appliquèrent à reproduire la forme romaine. — Le *Veto*. — La Bohême au xve siècle. — Les rois Jean et Charles IV. — Le chroniqueur Dalemil. — Lutte de la nationalité bohême contre le germanisme. — Wiclef. — Jean Huss et sa doctrine. — Ziska, ses guerres destructives. — Fin de la lutte des Hussites contre les catholiques. Progrès des Moskowites et des Lithuaniens. — Réunion de la Lithuanie à la Pologne.

Vendredi 24 mars 1841.

Le style étrange des chroniqueurs polonais de ce siècle et de leurs contemporains, admiré par les Slaves, fut sévèrement jugé par les étrangers. On sait que les Allemands rejettent la partie mythique de l'histoire de Pologne, n'y trouvant ni dates ni données géographiques. Ces savants, qui cherchaient l'impossible en voulant trouver les mythes enregistrés et arpentés, s'étonnaient à plus forte raison de la forme de récits mythiques. Hommes de bibliothè-

que, comme Lengnich, Schlœtzer, et dernièrement Voigt, comment auraient-ils pu rien comprendre à cette manière d'écrire, où l'on parle si souvent le langage des insectes, des animaux? Ce style paraît emprunté aux conversations intimes du règne animal; mais les Slaves parlaient ainsi : c'est la langue de l'époque où les rois passaient leur vie à chasser, où la noblesse et le clergé même aimaient passionnément ce plaisir. Nos seules traditions consistent dans les contes populaires : voilà pourquoi l'on trouve tant d'allusions à ces contes. A chaque moment les chroniqueurs disent *on sait*, en parlant de choses que l'étranger ignore et qui sont déjà oubliées même dans les pays slaves. Par exemple, en parlant de l'origine des animaux, ils disent : «Tout le monde sait » que lorsque le lion est trahi par sa femelle, il se re- » tire parmi les loups et épouse une louve.» Mille choses pareilles.

Les chroniqueurs russes, si secs dans leurs récits historiques, s'animent quelquefois quand ils racontent des anecdotes, ce qui leur arrive rarement. Dans les ouvrages des quatre continuateurs de Nestor on ne trouve qu'un seul épisode de ce genre : c'est l'histoire du mariage du prince Wladimir avec une princesse de Polotzk. Le chroniqueur insère ce récit dans son histoire, d'après une ancienne tradition.

Le prince Wladimir envoie un ambassadeur pour demander la main de la princesse Rognéda. Rogvolod, son père, à la réception de ce message, crut devoir interroger sa fille; elle répondit : «A Dieu ne plaise

que je consente à déchausser le fils d'une esclave. — C'était le devoir des femmes slaves de déchausser leurs maris. Il est bon de savoir que Rogvolod était d'origine varègue, qu'il était venu par mer à Polotzk, et que Wladimir était né d'une femme slave. Piqué donc par cette réponse, il envahit Polotzk, tue Rogvolod et enlève sa fille. Il arriva plus tard que Wladimir eut beaucoup d'autres femmes. Un jour qu'il dormait, Rognéda voulut le poignarder; mais Wladimir s'étant par hasard éveillé lui arrêta le bras. Alors elle se lamenta et dit : — «Tu as tué mon père, tu t'es emparé de son pays, et voilà que tu n'aimes plus ni moi ni ton enfant.» — Wladimir lui ordonna de se vêtir de ses ornements royaux et de se coucher sur un lit de parade. Cela fait, il se disposait à la tuer. (C'est ainsi qu'on exécutait les membres de la famille régnante.) Rognéda remplit les ordres qu'elle a reçus; cependant elle met une épée nue dans les mains de son fils qu'elle tient caché. « — Quand ton père entrera, alors montre-toi à demi et dis-lui : « Veux-tu vivre tout seul ou te crois-tu » immortel? Prends cette épée et plonge-la dans » mon sein, je ne veux pas être témoin de la mort de » ma mère. —»

Dans cette anecdote, il y a des détails précieux sur des coutumes de la Russie; le style en est simple et bien différent du style officiel des chroniqueurs.

Plusieurs écrivains français ont suivi la méthode du spirituel auteur qui inventa la poésie illyrienne sans l'avoir jamais lue; ils inventèrent dans le siècle passé l'histoire slave. MM. Lévêque et Leclerc,

dont l'un était resté longtemps en Russie, et l'autre prétendait connaître la langue slave, publièrent de véritables romans, en s'appuyant seulement sur quelques récits historiques et en complétant le reste à l'aide de leur imagination. On crut lire tantôt un roman ou une idylle de Florian, tantôt un système philosophique du dernier siècle revêtu de formes slaves.

Le dernier traducteur de Nestor, M. Paris, fatigué par les récits monotones des chroniqueurs, cite les histoires de MM. Lévêque et Leclerc. Il n'y a rien de plus comique que leur style d'académicien et de philosophe. Je ne vous en citerai qu'un seul exemple. C'est un passage où il est question de l'invasion des *Varègues*, Normands, dans le pays russe. Les chroniqueurs slaves sont très avares de détails; ils se contentent de dire que des Slaves, ne pouvant plus se gouverner, appelèrent les Normands; l'auteur français donne à ce récit une forme idéale, il cherche à l'orner.

« Un vieillard slave, dit-il, jouissait de beaucoup de considération parmi ses compatriotes. Ses cheveux blancs (l'auteur connaît même la couleur de ses cheveux), ses grands biens, ses bonnes intentions, plus encore que ses lumières, donnaient du poids à ses avis. Il s'avisa, un jour de fêtè chômée, de rassembler autour de lui tous ses concitoyens, et leur dit: « —Nous
» ne formons pas un peuple, nous supportons toutes
» les charges d'une association sans en posséder les
» avantages. Nous avons eu des rois; on sait qu'ils
» nous ont indignement trompés, peut-être parce

» que nous les avons reçus de la main du hasard; essayons d'un roi de notre choix. — » Puis il parle assez longuement du prince varègue Rourik qui, selon lui, était possédé de la manie d'être quelque chose et de faire parler de lui.

Ce Rourik, toujours selon l'historien français, envoie des émissaires pour intriguer et trouver des partisans parmi les Slaves.

Toute l'histoire de Lévêque et Leclerc est composée de cette manière.

Les chroniqueurs polonais, tout en cherchant à s'exprimer dans le langage de l'époque, savent pourtant bien apprécier le caractère des personnages qui agissent; ils expliquent naturellement les ressorts politiques qui faisaient mouvoir l'époque. J'ai déjà dit que, sous ce rapport, Vincent peut être regardé comme le premier historien pragmatique de la chrétienté. Il retrace le caractère du prince Ladislas, il explique sa politique, et il nous donne une idée nette de la lutte entre les monarques qui cherchaient à introduire ou le système féodal ou le pouvoir monarchique pur, et la noblesse et le clergé, qui s'appuyaient sur la tradition vivante du peuple et qui défendaient sa liberté. Ce qui frappe déjà, c'est l'influence de la culture occidentale, des écrivains latins dont nous verrons plus tard l'influence sur les événements politiques.

Après les chroniqueurs vient la littérature législative. On commence déjà à écrire les constitutions. A la même époque, on publia en Allemagne la fameuse Bulle d'or qui servit de base au droit public allemand; ce fut vers la fin du XIVe siècle.

Les auteurs slaves, en comparant ces deux législations, accordent la supériorité à la constitution slave. Réellement la forme, du moins, est plus soignée; elle ressemble même au style des constitutions des temps présents. Un je ne sais quel esprit moderne anime cette législation. L'esprit d'une loi y est vivement senti par le légistateur, et ce besoin est parfaitement exprimé, nettement formulé. On voit clairement le but de chaque loi. Il y a seulement un pas à faire pour s'approcher de la perfection du style des lois romaines de l'époque de Justinien, ou bien du style même du Code moderne français. Au contraire, la Bulle de Charles IV, empereur et roi de Bohême, débute par des considérations mystiques, religieuses et astronomiques; elle parle de la constellation hiérarchique du ciel impérial; l'empereur en est le soleil, et les électeurs sont comparés aux corps célestes qui tournent autour de cet astre. Toute la forme de la Bulle est dans ce goût, extravagante et bien étrangère à celle qu'on donne maintenant aux constitutions. Cependant, il faut avouer qu'il y a plus de vie intime, plus de force dans la législation allemande. La même différence que nous avons vue entre la poésie slave, l'épopée servienne, et les fragments de l'épopée allemande des Niebelungens, se retrouve ici également. Le poëte des Niebelungens marche toujours couvert par les nuages et poussé par je ne sais quel esprit mystérieux, tandis que les Serbiens sont toujours clairs dans leur exposition et paraissent reconnaître les bornes de leur forme. Aussi l'épopée alle-

mande a réussi à former un tout bien autrement intéressant que celui des poëtes serbiens.

C'est dans cette partie mystérieuse et inexplicable que réside la force progressive de la législation. On se rappellera que les anciennes lois de Rome, les lois du temps de la république, étaient également obscures, remplies de symboles, et avaient besoin d'être expliquées.

La législation de l'époque de Justinien devint plus claire, mais elle achevait déjà la marche de la civilisation législative de Rome. Cette clarté tant louée du style des constitutions polonaises, trahit une espèce de vieillesse précoce; on voit facilement que le royaume de Pologne aura besoin d'une force nouvelle pour se relever.

L'idée générale des lois polonaises est facile à saisir; il y a quelques faits principaux d'où découle tout l'ensemble. D'abord on accepte une royauté qui est dans la famille nationale de Piast; mais le clergé et la noblesse peuvent choisir parmi les membres d'une nombreuse famille. La milice, c'est-à-dire la noblesse, jouit des priviléges qu'elle avait reçus des rois; elle lutte contre le pouvoir souverain pour maintenir ses priviléges. Le clergé est particulièrement appelé à fixer les rapports mutuels entre la noblesse, la royauté et le peuple. Les éléments de cette législation si claire sont pourtant mystérieux. On demande d'où vient le pouvoir royal, qui a formé la noblesse, comment se recrute cette noblesse, d'où elle a pris ses priviléges? Toutes ces questions, le législateur ne

s'en occupe pas. Ce sont des faits acceptés par tout le monde, et qui donnent à la monarchie la vie et l'unité. La liberté se développe à son tour par la manière dont on fixe les rapports entre les États. Or la marche des Polonais dans cette voie du développement paraît très rapide dans le XIIIe siècle. Les réunions continuelles en diète, du clergé et de la noblesse, les lois nombreuses qu'on promulgue en éclaircissant les rapports mutuels, affaiblissent le pouvoir des États. La royauté antique est presque déjà détrônée.

Après la mort du roi Casimir, la noblesse appelle un roi de Hongrie comme roi de Pologne, et impose par force à ses successeurs des conditions dures. Cette réaction contre le pouvoir royal ne venait pas seulement de sources locales, elle était encore augmentée par l'influence étrangère; influence venant des deux côtés, de l'Allemagne et de l'ancienne Rome, par l'entremise des écrivains latins. Le féodalisme allemand a été repoussé pour toujours, et brisé dans la branche aînée de la famille Piast. Mais les idées païennes influaient de plus en plus sur la vie réelle des Slaves. Chose étrange, la renaissance païenne, qui ne commence dans l'Occident que dans le XVIe siècle, on en trouve déjà des traces dans le XIIIe siècle chez les Polonais! c'est que les pays de l'Occident reçurent un mouvement trop fort et trop violent du moyen âge pour pouvoir retourner vers le paganisme. Les héros du moyen âge se sentaient trop supérieurs aux César et aux Alexandre pour vouloir seulement les imiter, et les hauts barons ne cherchaient pas,

n'avaient pas besoin de chercher dans *Tite-Live* et *Cicéron* l'explication de leurs droits et de leurs devoirs. La vie occidentale, germanique et chrétienne puisait dans sa propre tradition toute la vigueur de la jeunesse. Les Slaves n'avaient pas dans leur passé une histoire héroïque aussi merveilleuse que *les Croisades*. Ils commencent à apprendre le latin, non pas dans leurs chroniques nationales, non pas dans les livres de l'Église, comme on le faisait dans l'Occident, mais dans les historiens, dans les orateurs latins classiques : déjà Vincent et ses contemporains commencent à voir l'histoire de Pologne à travers les idées romaines. Ils retrouvent à Rome leur sénat, *ordo senatorius*, leur noblesse, *ordo equestris;* il leur paraît que cette noblesse ressemble beaucoup aux chevaliers de Rome, ils traduisent les titres polonais de façon à leur conserver un cachet romain. Le premier sénateur polonais, le castellan de Cracovie, est *princeps senatus*. Ils se rappelleront plus tard qu'Auguste était *princeps senatus*. Les députés, ne trouvant pas dans la latinité un mot qui exprime leurs devoirs, s'appellent tribuns, *tribuni*, et, dans l'histoire de Tite-Live, ils ont l'exemple des Gracques, de Marius, etc., etc.

On se rappelle que dans la commune slave, lorsqu'il s'agissait des questions importantes, on obligeait la minorité à voter avec la majorité ; on employait quelquefois la force pour détruire l'opposition; c'était une coutume antique parmi les Slaves. Déjà les politiques savants l'expliquent en se rappelant l'intercession des tribuns à Rome, qui avaient

le droit d'opposer leur *veto* aux décisions du sénat.

On raisonne ainsi en latin sur les constitutions polonaises, et on établit légalement les droits des députés de rompre la diète et de suspendre l'exercice de lois.

Cet élément étranger, qui agit encore en théorie dans les XIIIe et XIVe siècles, entre déjà, dans le XVe, dans la vie pratique, ce qui cause ensuite de grands malheurs à la république. Le mot même de *république* augmentait la confusion. On sait que le moyen âge n'avait pas d'autre mot pour désigner l'État que celui de république, *res publica;* on appelait ainsi l'empire germanique, et même l'empire turc; mais les Polonais, trouvant beaucoup de rapport entre leurs institutions et celles des anciennes républiques, ont recours jusqu'aux théories d'Aristote pour modifier leurs constitutions nationales d'après les idées antiques.

Cependant la Pologne petite, qui avait alors à peu près le territoire du duché de Varsovie du temps de Napoléon, s'est trouvé attaquée de tous les côtés par les Allemands, par l'ordre Teutonique, par les Tartares, et menacée par les Lithuaniens. Elle paraissait destinée à devenir la proie d'une de ces nations, ou à être réunie à la Bohême. On appelait précisément de la Bohême un roi, dans la nécessité de s'appuyer sur une force quelconque extérieure. La Bohême, comme nous l'avons précédemment dit, jouissait d'un repos et d'un bonheur matériel inconnu à cette époque aux autres peuples. Le roi Otokar, de la famille nationale de Piast, ayant étendu ses conquêtes

du côté de la Hongrie et de la Pologne, ayant pénétré jusqu'en Prusse, laissa à ses descendants un vaste royaume qui comprenait une grande partie de l'Autriche, la Silésie, dont les princes devinrent vassaux du roi de Bohême, et même quelques parties de la Prusse. L'empire germanique voulait élever ce roi au trône. Ses descendants n'ont rien perdu de leur puissance. Après la mort du dernier, le royaume passa à la famille de Luxembourg. Le roi Jean occupa le trône; c'est une époque glorieuse pour la Bohême : le roi Jean passait sa vie à guerroyer. C'est le même qui périt dans la bataille de Crécy, en combattant contre les Anglais dans l'armée française.

Après le roi Jean, son fils, Charles IV, l'auteur de la Bulle d'or, occupa l'empire et le royaume de Bohême. Il fonda l'université de Prague, la plus ancienne et la plus célèbre après celle de Paris. Il appela à sa cour les étrangers de tous les côtés. Savant lui-même, bon, sage et magnifique, il était aimé de ses sujets, respecté, célébré par tous les écrivains de l'Europe. Il voulait attirer Pétrarque à sa cour. Il donnait des pensions aux savants anglais et français, et cherchait à les placer à l'université de Prague. Cette université comptait jusqu'à huit mille écoliers. Le petit pays de Bohême était le plus peuplé, le plus riche, le plus industrieux dans tout l'Occident. On comptait dans ce pays cent grandes villes fortifiées, jusqu'à trois cents petites villes, seize milles villages et quinze cents églises paroissiales. Le roi fonda une grande école de mé-

decine ; il institua la première chaire publique de droit international et de droit constitutionnel à Prague.

Il aimait les arts et les artistes. Dans son palais de Prague il fonda un riche musée, dont les débris se trouvent à Vienne. Les plus célèbres artistes de l'école allemande vivaient à sa cour.

Mais le féodalisme, et avec lui l'Allemagne, pesaient sur l'esprit slave et paralysaient ses mouvements. La noblesse parlait avec le prince une langue étrangère. Et comment aurait-elle pu expliquer en bohême les rapports étrangers à la vie slave? Comment aurait-elle pu discuter la législation féodale dans une langue qui n'avait pas de mot pour exprimer les idées de vasselage, et les rapports entre le suzerain et les vassaux? Malgré tous les efforts de quelques nobles qui étaient animés de l'esprit national, malgré la véhémence avec laquelle la littérature poursuivait les Allemands, la langue allemande faisait des progrès rapides, continuels. On remarquait la facilité extrême des Slaves à imiter les étrangers, et les Allemands parlaient avec mépris de la singerie des Bohêmes, qui prenaient les habits, les mœurs, les législations étrangères comme s'ils n'avaient rien de propre.

Et la cause d'une telle singerie, c'est que la noblesse bohême n'a pas trouvé en elle-même cette confiance que sentait la noblesse polonaise. C'est que la noblesse bohême n'avait pas combattu les Tartares, les Lithuaniens; qu'elle n'était pas pério-

diquement appelée à défendre le pays, à en discuter la législation. Elle cherchait en vain à se donner une importance factice en se rangeant parmi les hauts barons des pays occidentaux. Les gens de lettres marchaient, appuyés de quelques nobles, à la tête de l'opposition nationale, et ils consignaient dans les chroniques, dans les mémoires du temps, leur haine contre les envahissements des Allemands.

Le plus célèbre de ces chroniqueurs du XIVᵉ siècle est Dalemil. Il a composé une longue histoire commençant par les temps mythiques et finissant au XIVᵉ siècle. Il marqua cette histoire d'un cachet local et personnel. Partout où il fait parler les rois et les princes de Bohême, il leur met dans la bouche ses propres opinions. Ainsi il fait dire à un roi : « La langue ne peut vivre si elle ne règne seule dans le pays. Si je pouvais prévoir qu'un jour la Bohême parlerait une langue étrangère, je me ferais coudre dans un sac et jeter dans le fleuve. »

Plus loin : « Je vous laisse, ô mes fils, un grand royaume et une chose encore plus grande que ce royaume, je vous laisse une langue nationale. Cherchez à défendre l'une et l'autre contre les étrangers. Une langue étrangère arrive à petit bruit ; elle traverse d'abord le pays en cherchant à se fixer ; mais ayant pris une fois possession du territoire, elle envahit la langue nationale et la détruit. »

Il prédit plus tard, qu'avec la langue, un jour les Bohêmes recevront aussi le joug des étrangers

et que leurs plus grands dangers viennent de ce côté. Tout l'esprit slave se réfugiait ainsi dans cette opposition populaire qui avait contre elle les princes et la noblesse.

Cela explique la lutte des Hussites contre l'Église ou plutôt contre le clergé allemand. A l'Université de Prague, la pluralité des votes, des voix, appartenait aux étrangers. Il y avait, comme dans presque toutes les universités, plusieurs langues : la langue allemande, la langue française, la langue italienne et la langue bohême. Toutes ces langues votaient presque toujours contre la langue bohême. On tenta plus d'une fois de la repousser du conseil académique, mais elle était protégée par les priviléges et par le gouvernement.

Or, à cette époque, on apporta de l'Angleterre le livre de Wiclef. Les Bohêmes, qui voyageaient souvent en France avec le roi Jean, et qui accompagnaient une princesse bohême en Angleterre, firent la connaissance de Wiclef à Oxford, apportèrent ses ouvrages et les introduisirent en Bohême. Wiclef attaquait l'Église catholique. Poursuivi plus tard, et jugé comme hérétique, il trouva des partisans dans le pays slave. Huss, également célèbre par sa science et par sa piété sincère, frappé de la nouveauté du système de Wiclef, commença à s'élever dans la chapelle royale contre les abus de l'Église. Selon son système, l'Église n'a pas droit de concéder des terres. Un prêtre qui est dans le péché, un évêque, ne peut plus administrer les sacrements; un prêtre qui est dans le péché cesse d'être prêtre. La communion

doit être administrée sous deux espèces. Il a traité d'autres points moins importants.

On lui objectait que de cette manière un magistrat qui aurait commis quelque crime ou quelque faute, devrait être aussi dégradé dans le même instant; on lui rappelait que l'Écriture donnait à l'Église le droit d'établir et d'expliquer certains points de doctrine; mais Huss, tout en rejetant la tradition et la doctrine ecclésiastiques, en défendait avec opiniâtreté certains articles; il soutenait qu'on ne pouvait se sauver qu'en communiant sous les deux espèces. Toute cette querelle théologique se confondait avec l'opposition nationale, et s'appuyait sur l'esprit populaire des Bohêmes. L'Église c'est l'Allemagne; les évêques étaient consacrés par les archevêques allemands et regardés comme des étrangers. Les grands seigneurs, qui parlaient une langue étrangère, étaient menacés par cette réforme. Cependant, d'abord, une grande partie de la noblesse s'attacha à la cause de Huss; et le roi la protégeait sous main en prévoyant la prochaine confiscation des biens de l'Église qui, en Bohême, étaient immenses.

Huss fut appelé au concile de Constance, condamné et brûlé.

A la même époque éclata la guerre des Hussites. Ziska, formé dans la guerre que la Pologne soutenait contre les Prussiens, guerrier expérimenté et farouche, était le chef du parti des Hussites; pendant vingt ans, il brava la puissance du pape et de tous les princes de l'Allemagne. Il a remporté des victoires décisives

sur les troupes de l'Empire. Durant qu'il combattait les Allemands, le parti des Hussites se répandit dans toute la Silésie, dans la Transylvanie, mettant tout à feu et à sang. Ziska, ennemi acharné du clergé et de la noblesse, détruisait les châteaux, égorgeait les habitants et surtout les prêtres. Toutes les grandes villes de la Bohême disparurent, tous les anciens monuments périrent : l'Europe effrayée ne savait plus comment résister à cet homme terrible, qui, non seulement savait se défendre dans ses montagnes; mais encore menaçait ses voisins de tous les côtés.

Pendant la guerre, les luttes intérieures continuaient entre les Hussites; on développait le système du fondateur; il se forma des sectes nouvelles qui marchaient, non seulement vers le rationalisme, vers le paganisme tout pur, mais on peut dire vers l'état sauvage.

Il y eut une secte, celle des Adamites, contre laquelle Ziska fut obligé de sévir, et qu'il enveloppa avec les catholiques dans ses sanglantes exécutions. Après la mort de Ziska, son successeur continua les ravages. Cependant le reste de la noblesse, et les bourgeois des villes, virent que leur existence était menacée, et que cette lutte théologique amènerait la destruction complète du pays; alors les grandes villes cherchèrent à se réunir aux catholiques; on négocia une trêve, on abandonna des deux côtés quelques articles moins importants. Les Hussites se bornèrent à demander la permission de communier sous les deux espèces avec du pain et du vin. L'Église, qui n'a

jamais regardé ce point comme étant de dogme, mais seulement de tradition, permit aux Hussites l'administration des sacrements en cette manière, et on conclut la paix.

Les Hussites, réunis aux catholiques, détruisirent les sectes qui s'étaient détachées du tronc principal de la doctrine, les *Orphelins*, les *Adamites*, les *Thaborites*, et rétablirent pour un moment la paix dans ce pays.

Mais la grandeur de la Bohême, l'influence immense qu'elle exerçait sur les pays slaves était pour toujours perdue. Il est vrai que dans les premiers moments la discussion éveillait les esprits, et la langue se formait; elle doit beaucoup aux Hussites.

Mais cette vie artificielle ne dura pas longtemps. Un siècle plus tard, nous voyons la littérature en pleine décadence. Cette lutte mit fin aussi à la chronique nationale. Tous les esprits étaient absorbés dans la théologie. On finit par former un langage, dans l'école, qui n'avait rien de commun avec celui du peuple, et qui ne pouvait pas prolonger pendant longtemps sa durée artificielle.

Toutes les espérances que le pays slave fondait sur la dynastie de Luxembourg étaient ainsi trompées. Entre la Pologne rétrécie et menacée, la Bohême tombée dans le désordre et la confusion, et Moskou, qui étendait constamment ses conquêtes de tous les côtés, le duché de Lithuanie s'agrandissait toujours. Nous l'avons vu déjà pousser ses conquêtes du côté de Novogorod. Les villes marchandes, menacées par les Russes, cherchèrent des protecteurs parmi les

princes lithuaniens. Ces princes, contents de prélever de riches tributs, s'occupaient peu de l'administration intérieure, tandis que les ducs de Moskou saisissaient chaque occasion pour désorganiser complétement l'institution antique de ces villes. C'est pourquoi Novogorod, Polotsk, Pskow, préféraient la protection des Lithuaniens.

Les grands-ducs de Lithuanie, en suivant le Borysthène, rencontrèrent les Tartares, fraction de la grande horde asiatique, et commencèrent à lutter contre eux. La grande horde avait beaucoup faibli en Asie; elle était repoussée de la Chine; elle avait perdu la Perse. Mais une partie, connue sous le nom de Horde d'or, errait dans les steppes de la mer Caspienne; cette horde pesait toujours sur les pays slaves. Un détachement de cette horde, connu sous le nom de la petite Horde, occupait la Crimée, d'où elle faisait des incursions en Hongrie et en Pologne. Les ducs de Lithuanie, aventureux comme la race normande, ne se contentaient pas de défendre leur pays, ils voulaient frapper les Tartares au cœur; dans cette intention, le grand-duc Olgerd, parti presque seul des bords de la mer Baltique, réunit autour de lui en marchant, les chefs et les principaux vassaux; il forma une grande armée avec laquelle il traversa les steppes de la mer Noire. Il pilla les villes de la Crimée, et soumit le khan de ce pays à sa suzeraineté.

Déjà le père d'Olgerd, Gedymin, attaquait les chevaliers *porte-glaive*, et obligeait l'archevêque de Riga à se reconnaître vassal du grand-duché. Dans

les pays conquis, il laissait pour le représenter ses fils et ses parents. La force principale des Lithuaniens consistait en ce qu'ils portaient avec eux une organisation féodale très simple et très vigoureuse.

D'un autre côté, ayant attaqué la Pologne, ils soumirent les princes mazoviens, qui restèrent dans la dépendance complète des Lithuaniens sans être leurs vassaux. La Russie rouge, la Gallicie actuelle qui sépare le royaume de Hongrie de la Volhynie, se trouva déchirée par la Pologne et la Lithuanie, et devint une cause de guerre perpétuelle entre ces deux pays. Les ducs de Lithuanie formèrent peu à peu l'empire le plus puissant dans le Nord; ils disposaient du sort, non seulement de toutes les terres russiennes qu'ils avaient conquises depuis Kiew jusqu'au Boug, mais encore de plusieurs principautés russes et d'une partie du royaume de Pologne. Païens eux-mêmes, ils permettaient à leurs parents de se faire baptiser pour qu'ils pussent gouverner les pays chrétiens.

Cependant la famille royale polonaise était éteinte; on appela le roi de Hongrie, qui laissa en mourant deux filles; une de ces filles fut proclamée reine de Pologne : c'était une enfant de quatorze ans, d'une beauté merveilleuse, et dont on admirait la vertu et la piété. Elle fut appelée à Cracovie, acceptée par la noblesse et le clergé, et couronnée; les États pensaient à lui choisir un mari. Elle était autrefois fiancée à un duc allemand, jeune, beau et vaillant. Mais le prince lithuanien, ayant entendu parler de cette merveille, envoya aussi une ambas-

sade pour demander sa main. La princesse fut effrayée de cette proposition. On lui représentait ces ducs de Lithuanie païens, comme des espèces de sauvages. D'ailleurs celui-ci était déjà âgé. Elle lutta pendant longtemps contre la noblesse, contre tous ses conseillers. Le clergé lui fit observer qu'en acceptant la main de ce duc, elle gagnerait à la chrétienté des pays immenses ; que ce potentat, le seul, le plus terrible des païens qui fût resté dans le Nord, en se soumettant à l'Église, entraînerait avec lui tout le Nord ; qu'enfin la Pologne gagnerait, non seulement des territoires, mais encore qu'elle pourrait revoir des milliers de ses enfants faits autrefois prisonniers par les païens, et gardés dans les forêts impénétrables de ce pays. La reine, vaincue par ces remontrances, fit le grand sacrifice ; elle accepta la main du duc de Lithuanie, qui la rendit heureuse.

C'est l'événement le plus important, le plus décisif de l'histoire du Nord. Les ducs de Lithuanie devenus Moskowites ou Polonais, il leur fut impossible de rester plus longtemps païens. Plus puissants que les ducs de Moskou, ils auraient probablement hérité de leur pouvoir et se seraient substitués à leur politique ; alors la Pologne devenait leur proie. L'Europe même courait de grands dangers, car les Lithuaniens étaient aussi conquérants que les ducs de la Moskovie ; et, par leurs rapports avec les Tartares, ils auraient facilement appris la politique mongole. Or, par ce mariage, l'influence de la Pologne l'emportant sur celle de Moskou, la civilisation polonaise, protégée par les ducs de Lithuanie, envahit toute cette grande

terre qui sépare le pays de la Vistule du pays du Borysthène ; cette contrée réunit les deux éléments slaves séparés.

La destinée des grands-ducs de Lithuanie semble avoir été de devenir maîtres du Nord ; eux seuls étaient conquérants. Le royaume de Pologne n'a jamais fait de conquêtes. Les ducs de Moskou ne conquéraient que leurs propres parents ; ils détruisaient seulement, ils renversaient le trône de leurs frères ; ils n'ont, jusqu'alors, tenté de s'étendre dans les pays étrangers. L'idée de la conquête n'était pas dans l'esprit du moyen âge. La chrétienté ne comprenait pas la conquête dans le sens du paganisme et dans le sens des siècles modernes. On cherchait à s'emparer d'un pays sur lequel on avait des droits réels ou supposés. Les ducs de Russie s'efforçaient de faire un seul corps des diverses nations déjà placées sous la domination du grand-duc. Ils avaient donc un droit quelconque d'établir de nouveaux rapports avec les races princières. Les rois de Pologne, d'après les traditions anciennes, se croyaient souverains de tous les pays entre la Poméranie et le pays du Boug. Plus d'une fois ayant conquis les terres russiennes, ils se retiraient chez eux ; ils ne concevaient pas qu'on pût s'emparer des terres sur lesquelles on n'avait aucun droit.

Ces idées expliquent des invasions nombreuses des Russes en Pologne et des Polonais en Russie, qui n'ont eu aucun résultat. Les deux parties, ayant vidé leur querelle, retournaient après le duel chacun chez soi.

Les Mongols, eux, étaient conquérants et destructeurs par nature. Les Normands étaient guerriers par leurs institutions, et poussés aux conquêtes par leur religion.

Les Normands, fondateurs de l'empire russe, en ont achevé, dans quelques années seulement, toute la conquête, et l'ont transmise à leurs descendants. Les ducs lithuaniens allaient recommencer l'histoire de Rourik et menaçaient de leurs conquêtes non seulement la Pologne et la Russie, mais la Bohême et même la Hongrie.

VINGT-CINQUIEME LEÇON.

Époque des Jagellons. — Caractère du grand-duc de Lithuanie, devenu roi de Pologne. — Fusion des Polonais et des Lithuaniens. — Guerre entre la Pologne et l'ordre Teutonique. — Destruction de l'ordre Teutonique. — Victoires des Jagellons sur les Turcs. — Bataille de Warna. — Affaire du schisme d'Orient; rapprochement momentané des deux églises. — Prise de Constantinople par les Turcs. — Causes de la chute de Constantinople. — Résumé de l'histoire slave.

—

Mardi, 30 mars 1841.

Les temps dans lesquels nous allons entrer peuvent s'appeler le siècle des Jagellons, et font époque non seulement pour la Pologne, mais pour tous les pays slaves. La Bohême, la Russie, la Hongrie, dominant tour à tour les populations slaves, ont leurs histoires particulières d'un grand intérêt; mais la Pologne seule, durant le XVe et le XVIe siècle, est assez forte pour pouvoir produire un système politique à elle, réfléchi dans une histoire littéraire; elle seule exerça alors une influence morale et matérielle

sur les pays slaves. C'est donc avec raison qu'on peut appeler ces deux siècles l'époque des Jagellons.

Ce qui caractérise l'histoire jagellonienne, c'est l'esprit chrétien, l'esprit d'honnêteté et de justice : cet esprit sert à distinguer l'histoire polonaise de celle de l'Autriche et des peuples germaniques.

Lors de son avénement au trône de Pologne, le duc de Lithuanie apporta un immense changement à son caractère et à ses habitudes. Vaillant et cruel, comme tous les princes ses parents, il en était le plus astucieux, et passait pour le plus perfide dans sa famille. Après avoir épousé la reine de Pologne, il semble avoir abjuré son ancien caractère. Il s'attache les Polonais par sa douceur, par sa clémence, par l'oubli des injures. Il devient le modèle des princes chrétiens : ses successeurs s'efforcent de lui ressembler. Durant ces deux siècles, jamais on n'a accusé un Jagellon d'avoir commis aucun crime, aucune mauvaise action, dans un intérêt personnel ou dans intérêt d'égoïsme dynastique.

La réunion du royaume de Pologne avec le duché de Lithuanie était une affaire grave et très difficile. Les deux populations parlaient deux langues différentes, appartenaient à des races qui n'avaient rien de commun, séparées par la religion et les traditions antiques. Des causes politiques les divisaient. En Lithuanie, le système féodal ; les princes avec un pouvoir illimité et despotique ; chez les Polonais, la haute noblesse partageant le pouvoir avec le roi. Le souverain interposait son autorité pour calmer les dissensions, en obligeant les Lithuaniens à obéir à

ses ordres, et en même temps en désarmant la méfiance des Polonais. Tous les efforts des princes jagellons tendaient à réunir ces deux peuples, et ils ont *enfin* réussi. C'est peut-être le seul exemple, dans l'histoire, d'une fusion complète entre deux races, sans qu'elle ait coûté une seule goutte de sang. Il y a eu des résistances fortes du côté des Lithuaniens ; les Polonais aussi plus d'une fois voulaient rompre l'union, mais jamais on n'a employé la violence. La politique profonde des rois jagellons consistait dans la patience et dans la douceur.

A la même époque le royaume des Scandinaves réunit aussi sous un seul sceptre la Suède, le Danemark et la Norvége. Les souverains y déployèrent toute leur énergie pour maintenir le système d'union, qui n'a cependant pas duré un siècle. L'unité slave subsiste jusqu'à présent.

Cependant les nations voisines prévoyaient le danger de l'union des Polonais et des Lithuaniens. La maison de Luxembourg mit tout en œuvre pour armer les Lithuaniens contre les Polonais. L'ordre teutonique pressentait sa fin. Déjà la conversion des Lithuaniens rendait cet ordre inutile. Il chercha à étouffer le bruit qui se répandait en Europe de cette merveilleuse conversion, il la nia, envoya des ambassadeurs chez le pape pour contredire les rapports des rois de Pologne. Les chevaliers teutoniques voyaient clairement que toute leur influence leur échappait. Leur établissement devenait inutile : il n'existait que pour la conquête, pour la conversion : il n'avait plus à convertir des pays déjà soumis au christianisme;

aussi les grands-maîtres, en vrais rois, cherchaient à appuyer leur force sur la politique, et tentèrent la guerre en mettant tout leur avenir sur la chance d'une seule bataille heureuse. S'ils étaient vainqueurs, alors ils partageaient la Pologne; dans ce but, ils cherchaient déjà à conclure des traités secrets avec l'empereur d'Autriche et avec le prince de Silésie. Ils espéraient en même temps vaincre les Lithuaniens avec le secours de leurs confrères les Porte-glaive.

Ainsi des deux côtés on s'armait pour une lutte décisive. Le roi de Pologne appela les Lithuaniens et les Tartares, qui étaient alors dans la dépendance du grand-duc de Lithuanie. Les Allemands convoquèrent tous les princes avec lesquels ils étaient liés par la parenté ou par la politique. Les deux armées se rencontrèrent l'an 1410 en Prusse, entre Tannenberg et Grünwald. Jamais dans le Nord on n'a vu des armées aussi formidables. Les Allemands comptaient, selon les chroniqueurs polonais, jusqu'à 150,000 hommes; selon les Allemands, leur nombre ne montait qu'à 80,000; armée immense, pour cette époque, parfaitement disciplinée, ayant des canons; cela effrayait beaucoup. Les Polonais n'avaient que quelques milliers de troupes régulières, mais toute la noblesse, toute la milice polonaise était présente, aidée des Lithuaniens et des Tartares. D'abord les troupes lithuaniennes et tartares furent repoussées par la cavalerie pesante des Allemands, mais la cavalerie légère de la noblesse polonaise réussit, après une longue lutte, à rompre les escadrons des Allemands, écrasa ensuite l'infanterie, et la bataille fut

décidément gagnée. 50,000 Allemands y périrent. Le grand-maître de l'ordre, le grand maréchal, tous les grands commandeurs et presque tous les chevaliers, excepté ceux qui étaient dans les garnisons, restèrent sur le champ de bataille. On apporta au roi le collier du grand-maître avec son reliquaire. L'ordre était détruit à jamais.

Le roi daigna traiter, ne voulant pas abuser de sa victoire. Il rendit la liberté aux prisonniers et se montra très facile lorsqu'on discutait les articles du traité. Les contemporains, et plus tard les historiens polonais, n'ont cessé d'accuser ce prince Jagellon d'avoir été si facile et de ne pas avoir su profiter de ses avantages. La clémence royale gagna les cœurs des Allemands, et plus tard ces mêmes Allemands, chassant les chevaliers Teutoniques, d'eux-mêmes vinrent demander la protection du roi de Pologne et se réunirent au royaume. Ainsi, de ce côté, le pays slave resta à jamais assuré contre l'Allemagne; mais si la bataille eût été gagnée par les Allemands, alors l'ordre Teutonique donnait la main à celui des Porte-glaive; et depuis la Vistule jusqu'à Riga, et même on peut dire jusqu'à Pétersbourg, la race allemande dominait dans le pays slave. Déjà les Allemands pénétraient dans la Bohême : ils menaçaient d'envahir tout le centre des pays slaves.

Des événements plus importants appelaient le roi de Pologne du côté des monts Karpathes.

Après la lutte des Hussites et des Allemands, après la mort de l'empereur, les Bohêmes appelèrent au trône la famille des Jagellons. Le sénat, ayant lon-

guement discuté le danger de cette réunion, conseilla au roi de se contenter de sa couronne de Pologne. On craignait l'influence des sectes hussites. Le roi avouait qu'il lui paraissait difficile de gouverner des états aussi éloignés, aussi grands. Son parent, un duc de Lithuanie, passa en Bohême et se fit proclamer roi. Le roi de Pologne lui défendit de porter ce titre, et lui ordonna de retourner dans son pays, trouvant indigne de s'emparer d'un royaume qui, selon lui, devait appartenir à l'empereur Sigismond. Cet empereur fut son plus cruel ennemi.

Les Hongrois aussi députèrent vers Jagellon en lui demandant un prince de son sang pour leur roi. Le premier des Jagellons était déjà mort; son jeune fils, couronné roi de Pologne, se décida enfin après de longs refus, et passa en Hongrie en proclamant solennellement qu'il n'acceptait ce royaume que pour défendre la chrétienté contre les Turcs. A cette époque les Turcs, ayant renversé le royaume des Bulgares, et conquis, après la bataille de Kossowo, le royaume de Serbie, menaçaient la Hongrie, la Bohême et tous les pays slaves. Le roi de Pologne marcha, avec une armée de chevaliers, contre les Turcs, remporta une grande victoire sur ce peuple réputé alors invincible, et força le sultan Amurat à conclure un traité très favorable aux chrétiens. Le sultan évacuait le royaume de Serbie, rendait toutes les forteresses et même tous les prisonniers de guerre : chose inouïe alors. La situation de son royaume obligeait le sultan à accepter un tel traité.

Les chrétiens ne savaient pas les raisons qui faisaient agir l'empereur des Turcs. Le sultan était menacé par une révolte en Asie : dans l'Occident, le pape avait précisément réussi à conclure un traité avec plusieurs princes; il avait expédié une flotte au secours des chrétiens. Cette flotte pénétrait déjà dans la mer Noire. Les Turcs, menacés par tant de dangers, se hâtèrent de conclure le traité de Segedyn. Mais la nouvelle arrivant de tous côtés, de ces révoltes en Asie, de cette marche des troupes chrétiennes, le roi commença à regretter d'avoir si vite accepté les conditions. Les Hongrois et le despote de Serbie, qui désiraient tant la paix, partageaient les regrets du roi. Tout le monde était d'accord pour recommencer la guerre. On violait le traité ! Le cardinal Césarini donna au roi l'absolution. La guerre recommença. Les Polonais et les Hongrois traversèrent le Danube, passèrent par la Bulgarie. L'armée s'avança vers la ville de Warna.

Le premier jour, les Polonais et les Hongrois étaient victorieux : ils repoussèrent la cavalerie musulmane, ils attaquèrent le camp; les janissaires seuls le défendaient encore. Les Hongrois alors conseillaient au roi de Pologne d'arrêter la cavalerie et d'attendre jusqu'au lendemain pour attaquer alors le reste des Turcs, avec toutes les forces réunies. Mais le roi de Pologne, croyant qu'il était nécessaire de profiter de ses avantages et voulant à lui seul avoir la gloire de la victoire, tenta une dernière charge contre l'infanterie turque et tomba sous les coups des janis-

saires. L'armée, consternée après la mort du prince, se retira en désordre : les Turcs restèrent maîtres du champ de bataille.

Depuis cette tentative, aucun prince de la chrétienté n'a plus osé attaquer les Turcs de l'autre côté du Danube. Le sort de l'empire d'Orient était décidé par cette bataille. L'empereur Grec, en apprenant la mort du roi de Pologne, dit à ses conseillers qu'il voyait déjà les Turcs à Constantinople.

Cette bataille eut un contre-coup dans l'Occident; elle renversa le plan du pape, et empêcha la réunion des deux églises, d'Orient et d'Occident, l'affaire la plus importante pour les pays slaves.

Dès l'époque d'Innocent III, les papes n'avaient en vue que la réunion de tous les princes chrétiens, pour les opposer aux Turcs. Cette politique élevée inspirait Innocent et tous ses successeurs, depuis Grégoire IX jusqu'à Martin et Eugène. Les empereurs allemands, quoique exposés aux dangers des invasions, ne tentèrent jamais rien dans l'intérêt de la chrétienté. Le roi de France seul se montrait toujours prêt à combattre pour la cause de l'Église. Le pape, dans cette vue, cherchait aussi à lier la Pologne et la Russie avec l'empire grec : il ne cessait d'y envoyer des ambassadeurs. Durant les luttes et les schismes de l'Occident, il rappelait toujours qu'il y avait une affaire beaucoup plus importante à terminer, celle qui devait décider de l'avenir de l'Europe, l'affaire de l'Asie, celle de l'empire d'Orient.

Nous avons déjà dit comment le grand schisme

éclata à Constantinople, et quelle en était la raison. Le dogme n'y fut qu'un prétexte. La question pour les empereurs n'était que de s'emparer de l'Eglise et de la réduire sous leur domination. Les patriarches d'abord secondaient les empereurs; plus tard, devenus leurs esclaves, ils essayaient à secouer l'autorité temporelle en inventant d'autres schismes. Les empereurs, de leur côté, ayant reconnu le danger, voulaient rentrer dans l'église; mais ils n'avaient plus assez de pouvoir pour y contraindre les patriarches et entraîner les populations à leur suite. Ils s'avisèrent d'une autre politique. Ils voulurent fonder une Église nationale grecque, basée sur le schisme. Ils pensèrent pouvoir rattacher à Constantinople et à leurs personnes toutes les églises séparées de celle de Rome. Mais ce projet n'eut aucune suite. Les sectes qui se détachaient de celle de l'église orientale, les sectes des *Iconoclastes*, des Jacobites, etc., haïssaient encore plus l'empereur que les Turcs; enfin on reconnut à Constantinople la nécessité absolue de se réunir de nouveau à l'Église de Rome. Les Paléologue, revenus à Constantinople après les Croisades, envoyaient des ambassades et allaient eux-mêmes dans l'Occident pour traiter avec le pape et avec les monarques de l'Occident. Jean Paléologue, dans un de ses voyages, l'an 1349, abjura le schisme et fit profession publique de foi catholique. Mais comme il n'avait agi que par politique et qu'il n'obtint pas de secours, revenu à Constantinople, il ne s'occupa plus d'affaires religieuses.

Manuel son fils revint à Paris, l'an 1400, et passa

une année entière à traiter avec le roi de France, mais il ne put rien obtenir du roi Charles VI, faible de corps et d'esprit. L'empereur Grec écrivait des lettres contre l'Église catholique, et sous main il traitait avec le pape en lui promettant de rentrer dans l'Église, mais en demandant d'abord des secours contre les Turcs. Le pape ne pouvait pas obtenir ces secours des princes, divisés alors par des intérêts politiques et par un schisme nouveau qui déchirait l'Église d'Occident : une lutte entre deux papes.

Enfin Jean Paléologue fit une dernière tentative, il s'adressa directement au pape. Après de longs pourparlers, on décida qu'on convoquerait un concile œcuménique, les Grecs n'acceptant pas les décisions des autres églises rendues dans plusieurs conciles qui n'étaient pas œcuméniques ou universels, attendu que les ambassadeurs grecs n'y avaient pas siégé. On s'adressa au concile de Bâle, qui plus tard fut transféré à Ferrare. L'empereur arriva à Ferrare avec le patriarche, plusieurs évêques et les députés des églises de l'Orient. Depuis longtemps on n'avait vu un concile aussi respectable. Les ambassadeurs des patriarches de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, suivis de plusieurs métropolitains de l'Asie, prirent place à côté du pape et des évêques de l'Occident; on discuta avec bonne foi les différences qui existaient entre les croyances des deux Églises. Le patriarche espérait qu'il finirait par entraîner l'Église occidentale. Après de longues disputes, il s'avoua vaincu. D'ailleurs, on reconnut qu'il y avait un malentendu, qu'il n'y avait pas de diffé-

rence entre les dogmes; que les Églises étaient séparées par quelques coutumes différentes et qu'il suffisait maintenant de préciser mieux certains articles controversés du dogme commun catholique.

Le concile, transféré à Ferrare, puis à Florence, acheva l'affaire de l'union ecclésiastique. On dressa l'acte, la confession de foi, et tous les évêques, tous les métropolitains souscrivirent cet acte. Joseph le patriarche de Constantinople, les délégués de tous les patriarches de l'Orient et le métropolitain de Kiew, comme chef de l'Église slave; plus tard, les délégués du patriarche de l'Arménie, du patriarche des Cophtes et de l'empereur de l'Abyssinie, accédèrent à cette union : on crut que toute la chrétienté allait se trouver de nouveau réunie sous un seul chef. On chanta à Florence le *Te Deum* dans les deux langues, en grec et en latin, la messe fut célébrée par le pape et par le patriarche; l'empereur grec, enchanté des conclusions de cette affaire, jura fidélité: il ne prévoyait pas la résistance qu'il devait trouver parmi les Grecs et parmi les Slaves. Le peuple et le clergé, longtemps travaillé par le haut clergé, dans le sens opposé à l'Église de Rome, repoussèrent avec opiniâtreté toutes les offres de réconciliation.

Un certain Marc d'Ephèse, évêque resté seul dans l'opposition de tous les schismatiques du concile de Florence, de retour à Constantinople, réunit autour de lui un grand parti. Il accusa le concile d'avoir employé la violence et la corruption; il prétendait être resté seul fidèle à l'Église orientale. L'empereur, déconcerté de cette résistance, n'osant pas, ne pou-

vant pas combattre ouvertement l'opposition de Marc, abandonna la grande affaire de la réunion des deux Églises.

Le peuple était tellement monté contre les Latins qu'il jura ne vouloir plus aller à l'Église cathédrale de Sainte-Sophie. On regarda longtemps cette église de Constantinople comme frappée d'anathème. L'évêque slave, le métropolitain de Kiew, trouva dans les pays qui étaient sous le gouvernement de Pologne et du grand-duc de Lithuanie beaucoup de propension pour les décisions du concile de Florence; mais les ducs de Moskou, qui déjà entrevoyaient le danger politique de cette réunion, et qui cherchaient à établir chez eux leur propre Église, emprisonnèrent cet évêque de Kiew; il ne dut son salut qu'à une prompte fuite, et se retira à Constantinople.

Ainsi l'Église slave resta catholique chez les Polonais. Dans les terres russes, elle faisait deux sociétés ; l'une qui suivit les décisions du concile représentée par son chef spirituel, par l'évêque de Kiew et tous les évêques qui l'assistaient; et l'autre qui persista dans le système religieux introduit au IXe siècle par Photius.

L'empereur grec, ayant perdu le dernier espoir de secours des Occidentaux, resta seul opposé aux Turcs. Déjà les Turcs occupaient Adrianopole et entouraient de tous côtés Constantinople. Le dernier des Paléologue racheta les fautes de ses prédécesseurs par l'héroïsme et la noblesse de son caractère. Ses prédécesseurs ne manquaient de courage ni d'habileté, mais le dernier des Paléologue

montra ce dévouement, cette générosité qui étaient devenus déjà étrangers au caractère grec. Les Grecs n'étaient qu'habiles; le dernier empereur était résigné et dévoué à son devoir. Les Grecs ne faisaient aucune difficulté de conclure les traités les plus ignobles; ils donnaient leurs filles pour enrichir les harems des Turcs; ils payaient le tribut; ils faisaient crever les yeux à leurs fils lorsque le sultan turc l'ordonnait, excusant tout cela par la raison d'État. Le dernier des Paléologue repoussa l'offre d'un traité ignoble qu'on lui proposait, et préféra mourir en défendant la dernière ville de l'empire qui lui restait, d'un empire sans force morale ni matérielle. La ville de Constantinople était encore la plus vaste, la plus belle, la plus industrielle du monde; mais les hommes riches cachaient leur argent et l'empereur était obligé de chercher dans les églises quelque or pour faire battre monnaie; les industriels quittaient la capitale pour vendre leurs secrets aux Turcs; les marchands louaient leurs vaisseaux pour transporter les Turcs de l'Asie en Europe. L'empereur, avec quelques Génois, quelques Vénitiens, quelques chevaliers français et allemands et quelques milliers de Slaves, défendaient cette ville immense, occupée de ses propres intérêts industriels. Après une opiniâtre résistance, Constantinople succomba, l'empereur périt : ce fut environ DIX ANS après la bataille de Warna, où déjà le sort de cet empire avait été décidé.

L'histoire religieuse de l'empire grec et de tous les pays slaves est intimement liée à l'histoire poli-

tique de ce pays. On peut dire que les empereurs grecs employèrent toute leur habileté à leur propre ruine et à celle de leurs voisins. Ils désorganisaient le pays slave dans le but d'arracher ce pays à l'influence de Rome, ils chassèrent les évêques catholiques bulgares; ils réussirent à établir le schisme dans les pays serbiens; enfin ils donnèrent aux Grecs de l'Asie mineure la haine profonde contre l'Église catholique, et plus tard ils se trouvèrent dans l'impossibilité de détruire leur propre ouvrage. Les Grecs préféraient se réunir aux Turcs, en répétant toujours le cri de guerre des premiers schismatiques constantinopolitains qui avaient coutume de dire: Plutôt les Turcs que le pape! Le même cri de guerre retentissait chez les Serbiens. Pas de secours des Latins! aussi le peuple cessa-t-il de craindre les Turcs. L'empire de Constantinople resta ainsi seul et tomba victime de la profonde habileté de ses empereurs. Elle fut jadis la cause principale des désastres des Croisés. Les empereurs, ne pouvant jamais comprendre la bonne foi et le dévouement de ces chevaliers, craignaient toujours leur esprit de conquête. Ils cherchaient à détruire leurs armées ou à profiter de leurs conquêtes, et ne réussirent qu'à les irriter en renforçant le pouvoir des Turcs.

Après la mort du roi Ladislas, les royaumes de Bohême et de Hongrie restèrent pendant quelque temps ouverts aux prétentions de plusieurs princes rivaux. On appela un prince Jagellon, qui réunit encore une fois la Hongrie et la Bohême. Il périt dans la bataille de Mongatsch, en combattant contre les

Turcs. C'est le dernier de la race des Jagellons qui ait paru de l'autre côté des Karpathes.

Résumons maintenant l'histoire du peuple slave dont le cours nous a paru plus d'une fois embarrassé. L'embarras vient de la vaste étendue et de la diversité des territoires que nous avons été obligé de parcourir. Jusqu'à présent, personne n'a cherché à traiter l'histoire de toutes les races slaves sous un même point de vue.

Nous avons voulu d'abord prendre notre position dans le présent. Nous avons examiné la géographie slave, en indiquant dans la langue, dans la religion et dans les institutions de ce peuple la preuve de sa haute antiquité. Il n'a laissé que quelques souvenirs épars dans les pays de l'Occident, en France, en Italie, en Angleterre. Mais, dans les temps historiques les plus anciens, il occupe déjà tous les pays entre l'embouchure du Kataro et celle de l'Elbe, jusqu'en Finlande et jusqu'aux steppes de l'Asie. Or, d'un côté, les peuples finnois-mongols vinrent l'assaillir; d'un autre côté, les Celtes, en suivant les bords de la mer Baltique, cherchèrent à y établir des colonies. Les Finnois, après avoir causé des destructions, disparurent, et les Celtes ne laissèrent que quelques petits restes de colonies. Les Slaves restèrent inattaquables dans leurs forêts et dans leurs marais.

Deux positions s'élèvent au-dessus de ce territoire et exercent une influence continuelle et forte sur toute la race : d'une part, le Caucase, de l'autre côté, la Scandinavie, séparés des pays slaves par les steppes et par la mer.

Toutes les fois que les Finnois, les Mongols, les Scythes, comme on voudra les appeler, se retirent de ces pays, et que les Celtes restent chez eux, les Caucasiens et les Scandinaves descendent dans la plaine, parcourent ce pays, y fondent des principautés et des royaumes. Ces positions sont habitées, dans les régions du Caucase, par la race antique, connue dès les temps les plus anciens de la Grèce sous le nom de Leki, de Jazigues, et dans le pays Scandinave, par les Varègues, les Normands. Ces deux populations se rencontrent après l'ère chrétienne, sous le nom de Sarmates et de Goths, dans les pays slaves. La religion chrétienne leur donne le moyen de se fondre avec la race slave, et elles établissent des empires (du VIe jusqu'au IXe siècle). D'abord l'empire Polonais et Bohême, qui ne fait qu'un dans l'histoire; plus tard, l'empire des Varègues-Russes, et enfin l'empire des Hongrois. Les Russes et les Lechs deviennent Slaves, les conquérants ayant perdu leurs habitudes et leur langue au milieu de ces vastes populations. Les Hongrois seuls, quoique maîtres d'une population slave, étant venus accompagnés d'un grand nombre de Finnois, forment toujours un État dans l'État, une population séparée et distincte de la race nationale. Ces royaumes établis et consolidés séparent à jamais l'Europe de l'Asie, et mettent un terme aux conquêtes des Asiatiques, bien qu'ils restent exposés à leur invasion. Le royaume de Pologne et de Bohême, et le grand royaume des Russes-Varègues, commencent à suivre des politiques diverses, ayant reçu un

esprit divers, les uns de l'Occident, de Rome; les autres de l'Orient, de Constantinople.

Le christianisme, agissant d'une manière diverse sur cette race, produit des événements tout à fait divers, religieux et politiques. Les Hongrois, au milieu de cette lutte, conservant leur indépendance nationale, agissent sur les Russes souvent, et subissent parfois l'influence des Polonais.

Pendant que tous ces changements ont lieu dans les pays de ce côté des Karpathes, les Slaves du côté de l'Elbe, entre l'Elbe et l'Oder, sont détruits entièrement par les Allemands, qui poussent leur glaive jusqu'au Niémen; les Slaves sur le Danube, exposés aux invasions des Turcs, subissent leur conquête. Dans le XIIIe siècle, une nouvelle époque commence, de nouveaux dangers vont assaillir la race.

D'un côté l'apparition des Tartares, d'un autre côté les progrès des Allemands, poussés par la politique des empereurs et soutenus par l'établissement d'un ordre religieux. Les progrès rapides des peuples qui séparent les Russes de la Pologne (la Lithuanie) paraissent menacer le centre des pays slaves d'une destruction complète, tandis que les Finnois et les Allemands en détruisent les extrémités. Au milieu de ces dangers apparaît la dynastie des Jagellons, destinée à sauver cette race. Elle devient polonaise et relève ce petit État qui allait vers sa destruction, exposé non seulement aux dangers qui venaient de l'extérieur, mais rongé intérieurement par le progrès trop rapide de la liberté politique. La famille jagel-

lonne apporte un élément nouveau, une force nouvelle; elle appuie les principes conservateurs; ces princes ont derrière eux un grand État héréditaire. Les grands seigneurs polonais, qui avaient déjà abattu la royauté et qui étaient occupés à en partager les débris, se trouvent contenus par le pouvoir des grands-ducs de Lithuanie, obligés de les ménager, pour ne pas séparer de nouveau la couronne du grand-duché de Lithuanie. Les rois, par leur bonté, leur clémence et leur douceur, gagnent les Lithuaniens à la cause des Polonais. La fusion eut lieu sans aucune violence.

La Bohême et la Hongrie appellent encore les Jagellons. Ils réussissent à accorder les Hussites avec les catholiques. Mais un nouveau danger devait venir de ce côté, la Réforme de Luther; les Jagellons ne se trouvèrent plus assez forts pour le conjurer. Le royaume de Bohême passe alors à la maison d'Autriche. Les pays slaves, durant ce long espace de siècles, semblent avoir été plus d'une fois divisés et opprimés pour la sécurité de l'Europe.

Il est sans doute dangereux de faire des suppositions historiques dans le but d'expliquer les voies de la Providence. La gravité du sujet nous y autorise.

Si cette race restait dans son état naturel, elle aurait été probablement détruite; si elle était conquise complétement par la race finnoise, elle serait devenue un instrument de destruction irrésistible, car les Finnois seuls étaient déjà un danger pour l'Asie et pour l'Europe. Si elle tombait sous la dépendance des ducs de Moscovie, elle menaçait d'être

encore plus dangereuse, car cette réunion joignait la stabilité de la politique normande, l'élément de l'ordre, à la Constitution slave, et à toute la force de l'élément destructif des Finnois. Si les Polonais avaient réussi, vers la fin du XIIe siècle, dans l'époque brillante de leur histoire, à vaincre les Russes, alors le pays slave, dans ce mouvement qui s'est manifesté vers la fin du règne des Piastes, serait tombé dans le désordre, et aurait été ramené probablement à l'état où se trouve le pays des Bosniaques, où il y a une aristocratie nobiliaire généreuse, brillante, oppressive pour les vassaux, et incapable de se réunir, de former un État, de réaliser une idée religieuse ou politique quelconque.

Les Serbiens du temps de Nemania menaçaient les Slaves de les ramener à un état encore plus barbare, et tel qu'il était avant le temps de l'invasion des Normands et des Lechs, vers l'époque qui est représentée par la république de Monténégro.

Nous trouvons dans les pays qui forment maintenant l'ensemble de l'empire slave, tous les degrés de la civilisation et tous les chapitres de l'histoire de cette race.

Grâce à la Providence, elle a pu sortir de l'État des Monténégrins; elle résiste à la politique des seigneurs polonais du temps des Piastes, qui voulaient l'enfermer dans l'état où se trouve la Bosnie. Elle repousse la politique de quelques princes qui voulaient en faire un État féodal, c'est-à-dire une imitation mesquine de l'Allemagne. Elle brise les princes qui tentaient un empire monarchique, une es-

pèce de Moscovie. Enfin elle trouve dans la famille des Jagellons, pendant deux siècles, une dynastie qui garantissait l'ordre, et laissait la liberté se développer, en tenant en échec la politique des ducs de Moscou, en paralysant les progrès de l'empire turc, en même temps qu'elle repoussait l'influence allemande.

Durant la première dynastie les rois seuls étaient responsables de tout ce qui se faisait dans cette contrée. Vers la fin des Piastes, les grands seigneurs partagent la responsabilité des rois. Sous les Jagellons, les grandes masses, un million de citoyens, qui étaient en même temps électeurs et éligibles, deviennent souverains et par conséquent solidaires des rois et des grands seigneurs. Tout ce qui se fera maintenant de grand, de beau dans le pays, fera la gloire de la noblesse polonaise, et de même on pourra accuser cette noblesse de toutes les fautes et de tous les malheurs du peuple slave.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES SOMMAIRES.

PREMIÈRE LEÇON. — Difficultés de l'enseignement. — Paris et la France, centres d'attraction des peuples. — Les Slaves. — Dialectes slaves. — Importance de l'étude de la littérature slave. — Pologne contre Russie : Slaves contre Slaves. — Zaluzianski, Ciolek-Vitellio, Nicolas Kopernik. La nation polonaise, le Kopernik du monde moral. 1

DEUXIÈME LEÇON. — Mission du professeur. — La connaissance de l'histoire des Slaves nécessaire à l'Occident. — Pierre le Grand. — Les races du Nord. — Invasion des Barbares. — Révolution slave dans le VIe siècle. — Naissance des empires slaves. — Les Polonais, les Bohêmes, les Moraves, le duché de Russie. — Les Goths et les Ostrogoths. — La race mongole. — Gengis-Khan. — Causes des invasions mongoles. — Lutte de la Russie contre la race mongole, et de la Pologne contre les Turcs. 15

TROISIÈME LEÇON. — Complément du tableau de la lutte des peuples slaves contre les Mongols et les Turcs. — Les Russes ; caractère de leur poésie. — Parallèle entre les Mongols et les Turcs. — Les Polonais ; leur patrie ; caractère de leur poésie. — L'Ukraine. — Les Cosaques et leur poésie. — Le poëme de Malczewski. 24

QUATRIÈME LEÇON. — La Slavie fabuleuse et la Slavie historique. — Action de Rome sur les peuplades slaves. — Le christianisme seul parvient à les transformer. — Berceau de la culture slave ; commencement de son histoire ; le premier de ses dialectes élevé à la dignité de langue. — Les Serbiens. — Bataille de Kossowo ; son influence sur la poésie serbienne. — Les Bohêmes, leurs erreurs, leur littérature, leur régénération. — Analogie entre certains peuples slaves et les nations de l'Occident, comme forces actives de la chrétienté. — La Pologne et la France, la Bohême et l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre. 36

CINQUIÈME LEÇON. — Réponse à quelques objections. — Les diverses littératures slaves ; leurs caractères dissemblables. — Littérature russe, polonaise, bohême. — Développement de la race slave ; ses caractères physiologiques ; son territoire ; influence du monde physique sur sa littérature. — Dogme social et religieux des Slaves ; absence de toute révélation 55

SIXIÈME LEÇON. — Difficultés de connaître exactement la religion des Slaves ; l'absence de révélation la frappe de stérilité. — Les causes des expéditions des barbares sont religieuses. — Culte, coutumes, colonies, villages slaves ; leur histoire. — Opinions des anciens et des modernes sur les Slaves. — Nom des Slaves. 67

SEPTIÈME LEÇON. — Ancienneté de l'établissement de la race slave en Europe. — Etat social des Slaves avant et quelques siècles après Jésus-Christ. — Avantages que la philologie peut tirer de l'étude de la langue slave. — Les contes slaves 80

HUITIÈME LEÇON. — Importance des contes slaves. — Division de la langue slave en deux branches principales et en plusieurs dialectes. — Le russe, le polonais et le bohême. — Premiers royaumes slaves. — Samo. — Les Awares. — Les Francs. — Les Lechs et Czechs. — Les royaumes polonais et bohême. — Les Normands fondent le royaume de Russie. — Les Azes ou Scandinaves. 92

NEUVIÈME LEÇON. — Empires des Lechs, des Czechs et des Russes. — Nouvelle tradition. — Les Popiels et les Piastes. — Les grands-ducs normands de la Russie. — Dualité russe et lech-czech. — Les capitales russes et lechs-czechs. Avénement du christianisme dans les pays slaves. — Saint Jérôme, saint Cyrille et saint Méthode. — Les églises d'Orient et d'Occident. — L'unité slave et le Panslavisme 106

DIXIÈME LEÇON. — Invasion hongroise. — Formation des dialectes slaves. — Dualité slavo-philologique. — Les plus anciens monuments littéraires. — Le *Jugement de Libussa*, poëme slave du IXe siècle 119

ONZIÈME LEÇON. — Découverte littéraire de Wenceslas Hanka. — Le manuscrit de Krolodwor. — Le poëme héroïque Zaboï-Slavoï-Ludiek ; ce que signifie ce poëme. — La lutte entre le christianisme et le paganisme se poursuit encore aujourd'hui

dans la littérature. — Le christianisme introduit chez les Slaves la famille, l'autorité, l'enseignement, etc., et prépare l'unité slave 132

DOUZIÈME LEÇON. — Le manuscrit de Krolodwor, suite. — Le poëme de la fille de Koubilaï. — Dualité slavo-religieuse. — Les barons allemands chez les Slaves. — Les Slaves catholiques et les Slaves grecs orientaux. — L'Église d'Orient et l'Église d'Occident. — Le chroniqueur Nestor et le chroniqueur Gallus. — La patrie de Gallus. 143

TREIZIÈME LEÇON. — La dualité slave se retrouve dans la littérature. — Les deux églises chrétiennes chez les Slaves. — La Pologne au XIe siècle. — Saint Adalbert, patron de la Pologne; son apostolat, son martyre, son chant national polonais. — Les rois de Pologne n'ont pas toujours compris leur mission. — Le chroniqueur russe Nestor et le chroniqueur polonais Gallus; différences entre ces deux écrivains démontrées en les comparant aux chroniqueurs Dittmar de Mersebourg, et Kosmas de Prague; caractères littéraires de ces quatre écrivains. — Origine des dialectes. — Les dialectes slaves sont des langues. — Causes de la formation et de la décadence des langues. . . . 154

QUATORZIÈME LEÇON. — Les Slaves occidentaux; leurs destructions. — Otho, évêque de Bamberg, convertit une partie de la Poméranie. — Le poëme d'Igor. — Boïan. 173

QUINZIÈME LEÇON. — Suite du poëme d'Igor; caractères littéraires de ce poëme. — Les croyances surnaturelles des peuples. — Les vampires et le vampirisme des Slaves; ce que c'est. — Les Dives. — Les Bulgares; leurs conquêtes en Serbie; ils assiègent Constantinople; leur destruction par l'empereur Basile. — Les Serbes; leur gouvernement. — Bela-Urosz. — Les Némania. — Etienne Duszan. — L'empire serbien. 191

SEIZIÈME LEÇON. — Les Serbiens. — Etienne Urosch; empire des Grecs-triballiens. — Le roi des Serbiens, Lazare. — Asservissement des Serbiens par les Turcs. — Giovani Campistrano prêche la croisade pour la délivrance de la Serbie. — Divergence sur l'histoire de la Serbie entre les auteurs de Byzance et les poëtes serbiens. — Mythologie serbienne. — Poëme du

mariage du roi Lazare. — Légende poétique des saints. — Caractère de la poésie serbienne. — Les rapsodes serbiens. — Découvertes littéraires de M. Wouk 209

DIX-SEPTIÈME LEÇON. — Poésie serbienne. — Légende de la fondation des églises en Serbie. — Fragments du poëme de la bataille de Kossowo. — L'épopée païenne et l'épopée serbienne. — La langue serbienne. — Le Verbe ; son importance dans toutes les langues. — Les époques héroïque, romanesque et poétique de la Serbie. — Le roi Marco et le roi Arthur. 230

DIX-HUITIÈME LEÇON. — Causes de la ruine des Slaves du Danube. —Les Slaves parmi les Hellènes.— L'empire byzantin ; sa puissance et sa faiblesse ; cause de sa chute. — Les Slaves parmi les Turcs, les Janissaires et les Mamelucks. — Pourquoi la Russie a seule profité jusqu'à présent des embarras de la question orientale. — Le personnage mystique de Marco n'est autre chose que l'incarnation de l'histoire des Serbiens. — Le poëme sur le mariage du fils d'Iwan. — Montenegro et les Montenegrins ; leurs coutumes, leurs lois, leurs mariages. 251

DIX-NEUVIÈME LEÇON. — Quelques détails sur les mœurs domestiques slaves. — Véritable caractère de l'épopée. — Nature des relations des Slaves avec les pays orientaux et occidentaux. — Ce que Venise était pour les Serbiens. — Iwan Zernoyewitsch. — Poëme du mariage du fils d'Iwan 271

VINGTIÈME LEÇON. — Le sentiment de la famille parmi les Slaves. —Le compagnon d'armes. — Romans poétiques serbiens. — Contes serbiens. 290

VINGT ET UNIÈME LEÇON. — La fiancée du prince Marco et le doge de Venise. — Chansons serbiennes ; comment elles se composaient. — La femme d'Hassan Aga. — M. Wouk à la cour du prince Milosch ; comment il a formé sa collection. — Encore quelques mots sur Montenegro 311

VINGT-DEUXIÈME LEÇON. — Traductions diverses des poésies slaves. — L'hérédité parmi les Slaves. — Les villes russes dans le moyen âge. — Kiew ; Novogorod. — La Pologne, la Russie et la Bohême dans le XIIe siècle. — Origine de la Prusse. — L'ordre Teutonique ; ses luttes, sa puissance et sa décadence. — Les Lithuaniens. — L'invasion mongole ; la Pologne devant les Mongols. 332

VINGT-TROISIÈME LEÇON. — État littéraire, politique et moral des Slaves du Nord après le XII[e] siècle. — Formation de l'empire moskowite; Mstislawitch. — Destruction de l'empire russo-normand. — Les Finois, leur poésie. — Développements de l'empire moskowite. — Les chroniqueurs slaves du Nord après le XII[e] siècle. — La Pologne au XIII[e] siècle. — Formation de l'empire polonais idéal. — Littérature polonaise au XIII[e] siècle. 351

VINGT-QUATRIÈME LEÇON. — Les détracteurs des chroniques slaves. — Caractères de ces chroniques. — Les chroniqueurs polonais. — Vincent. — Style des lois slaves comparé à celui de la Bulle d'Or. — Caractère de la législation polonaise. — Rapports entre les divers États polonais. — Comment les Polonais s'appliquèrent à reproduire la forme romaine. — Le *Veto*. — La Bohême au XV[e] siècle. — Les rois Jean et Charles IV. — Le chroniqueur Dalemil. — Lutte de la nationalité bohême contre le germanisme. — Wiclef. — Jean Huss et sa doctrine. — Ziska ; ses guerres destructives. — Fin de la lutte des Hussites contre les catholiques. — Progrès des Moskowites et des Lithuaniens. — Réunion de la Lithuanie à la Pologne . . 372

VINGT-CINQUIÈME LEÇON. — Époque des Jagellons. — Caractère du grand-duc de Lithuanie, devenu roi de Pologne. — Fusion des Polonais et des Lithuaniens. — Guerre entre la Pologne et l'ordre Teutonique. — Destruction de l'ordre Teutonique. — Victoires des Jagellons sur les Turcs. — Bataille de Warna. — Affaire du schisme d'Orient ; rapprochement momentané des deux églises. — Prise de Constantinople par les Turcs. — Causes de la chute de Constantinople. — Résumé de l'histoire slave. . 394

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME.

